Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DU TONKIN

par R. CARTERON

CAPITAINE AU 1er RÉGIMENT DE ZOUAVES

PRÉFACE

L'auteur de ces Souvenirs, Lieutenant à la légion étrangère au Tonkin en 1884, et Capitaine au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique dans ce même pays dès le début de l'année suivante, ne les a écrits qu'avec ses notes prises chaque jour dans le courant de la campagne, ou à l'aide de renseignements donnés, à peu de distance des journées de combat, par des camarades, témoins des opérations auxquelles il n'a pas assisté. Il a cherché à rendre par son récit, un juste hommage à ses compagnons d'armes, dont beaucoup ont succombé pendant la lutte et à reproduire les impressions ressenties à cette époque, au contact des choses de la guerre. Ayant raconté sans autre préoccupation que celle du vrai, des événements dont quelques-uns sont, encore aujourd'hui, aussi mal connus que célèbres, il s'estimera heureux s'il a réussi à mettre équitablement en relief la valeur de soldats et de chefs que n'ont rebuté aucun labeur, découragé aucune fatigue et dont l'intrépidité grandissait avec le nombre des ennemis.

R. G.

Ancestrama

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

SOUVENIRS
DE LA CAMPAGNE DU TONKIN

I.

BAC-NINH.

(mars 1884.)

Prise de commandement par le général Millot. — Organisation du corps expéditionnaire. — Ouverture des opérations contre Bac-Ninh. — Les Sept-Pagodes. — Combat de Do-Son (8 mars 1884). — Du 9 au 11 mars. — Journée du 12 mars. Opérations de la 2e brigade : Nam, Xuan-Hoa, Lag-Buoï, Dap-Cau, prise de Bac-Ninh. — Opérations de la 1re brigade : Le Trong-Son. Journée du 13 mars. Aspect de Bac-Ninh. Les trophées. Arrivée du général en chef. — Considérations sur la prise de Bac-Ninh et sur sa défense par les Chinois.

Prise de commandement par le général MILLOT. — A la suite d'une demande de crédits faite par le gouvernement au mois de décembre 1883, demande qui fut suivie de débats assez vifs dans les deux Chambres, on dut prévoir une extension importante des opérations au Tonkin.
Il fut décidé que de nouveaux renforts, pris dans l'armée de terre, y seraient envoyés.
Ces renforts devaient porter l'effectif de nos troupes dans ce pays à celui d'une division (16,000 hommes environ), sans compter les équipages de la flotte. Le général de division **MILLOT**, de l'armée de terre, qui avait autrefois pris part à l'expédition de Cochinchine, reçut le commandement du corps expéditionnaire ainsi formé, dont les deux tiers au moins appartenaient aux troupes dépendant du ministère de la guerre.
A la fin de décembre, le corps d'armée d'Algérie envoyait au Tonkin trois bataillons d'infanterie et un demi-escadron de chasseurs d'Afrique. Il partait de France trois bataillons d'infanterie, deux batteries de 80 mill. de montagne, ainsi que des détachements du génie, d'aérostiers, de pontonniers et des divers services auxiliaires.

Les bataillons d'infanterie, à l'effectif de 800 hommes, étaient les suivants :

Un bataillon du 23e de ligne, commandant **GODARD** ;
Un bataillon du 111e de ligne, commandant **CHAPUIS** ;
Un bataillon du 143e de ligne, commandant **FARRET** ;
Un bataillon du 1er tirailleurs algériens, commandant **HESSLING**;
Un bataillon d'infanterie légère d'Afrique, commandant **DUGENNE** ;
Un bataillon de la légion étrangère (le 2e) commandant **HUTIN**.
Les batteries de montagne, appartenant toutes deux au 12e régiment d'artillerie, étaient commandées, l'une par le capitaine **PALLE**, l'autre par le capitaine de **SAXCÉ**.
Le demi-escadron de cavalerie était commandé par le capitaine **LAPERRINE**, du 1er chasseurs d'Afrique.
Le capitaine **ARON**, du génie, commandait la section d'aérostiers, et le lieutenant **RÉMUSAT**, du 1er pontonniers, commandait le détachement de cette troupe.
Le train des équipages était commandé par le capitaine **BRESSELLE**, du 20e escadron.

La prévôté était aux ordres du capitaine de gendarmerie **TASSON**.
Le médecin principal **DRIOUT** dirigeait le service des ambulances.
Le sous-intendant militaire **de La GRANDIÈRE** était à la tête des services de l'intendance.

Le général **MILLOT** partait aussi de France à la fin de décembre 1883 et emmenait avec lui un état-major ainsi composé :
1° Un chef d'état-major, lieutenant-colonel **GUERRIER** ; un sous- chef d'état-major, chef de bataillon **CRÉTIN**, et plusieurs officiers d'ordonnance, parmi lesquels se trouvait le lieutenant de vaisseau **HAUTEFEUILLE**, ancien compagnon de **Francis GARNIER** au Tonkin en 1873 ;
2° M. le général de brigade de l'infanterie de marine **BRIÈRE de LISLE**, ayant pour major **de** brigade le chef de bataillon d'infanterie de marine **Le DENTU** ;
3° M. le général de brigade **de NÉGRIER**, de l'infanterie de terre, ayant pour major de brigade M. le capitaine d'artillerie de terre **FORTOUL**.
Les généraux, leurs états-majors et les troupes arrivèrent à Haï-Phong dans le courant du mois de février 1884.
Le général en chef se rendit aussitôt à Hanoï, où il reçut le commandement des mains du contre-amiral **COURBET**, qui avait alors sous ses ordres dans le Delta :

5 bataillons (environ) d'infanterie de marine,
2 bataillons de fusiliers-marins,
2 bataillons de tirailleurs algériens,
1 bataillon de la légion étrangère (le 1er, commandant **DONNIER**),
1 bataillon de tirailleurs annamites (venu de Cochinchine)[1],
6 batteries d'artillerie de marine ;
Le personnel et le matériel des divers services auxiliaires, et enfin, toute la flottille des canonnières destinées à opérer sur les divers cours d'eau.

Le commandement du corps expéditionnaire du Tonkin comprenait, en même temps, celui des troupes occupant en Annam les points de Thuan-An, Hué et Quinhone et le territoire de ces localités.

Organisation du corps expéditionnaire. — Toutes les forces déjà existantes au Tonkin et celles nouvellement arrivées formaient un total d'environ 16,300 hommes, qui furent organisés en deux brigades mobiles et en troupes de garnison destinées à la garde des places que nous occupions.

La 1re brigade, commandée par le général **BRIÈRE de LISLE**, fut ainsi composée :

a. BRIGADE MOBILE.

3 bataillons d'infanterie de marine, lieutenant-colonel **de MAUSSION**, de l'infanterie de marine.
2 bataillons de tirailleurs algériens, lieutenant-colonel **BELIN**, du 1er tirailleurs algériens. Tirailleurs annamites et tonkinois (3 compagnies), commandant **TONNOT**.
1 batterie de 80 mill. de montagne.
3 batteries légères d'artillerie de marine (calibre de 4 rayé et calibre de 65 mill,).
Le commandant **de DOUVRES,** du 12e régiment d'artillerie, commandait ce groupe de batteries.

1 II y avait, on outre, 3 compagnies d'auxiliaires tonkinois, organisées sur le modèle des compagnies de tirailleurs annamites et composées de volontaires provenant dos anciennes milices locales.

b. TROUPES DE GARNISON
(destinées à la défense des places).

2 bataillons d'infanterie de marine, lieutenant-colonel **BRIONVAL**, de l'infanterie de marine.
1 bataillon de tirailleurs algériens.
Des sections dites « de forteresse » formées de 60 hommes au moins pour chaque bataillon, avec les cadres nécessaires, et de plus, les dépôts des bataillons[1] .
Des détachements d'artillerie destinés à servir le matériel des places.
La 2e brigade, commandée par le général **de NÉGRIER**, fut ainsi composée :

a. **BRIGADE MOBILE**.

3 bataillons d'infanterie de ligne (bataillons des 23e , 111e et 143e), lieutenant-colonel **DEFOY**, du 143e de ligne.
1 bataillon de fusiliers-marins, commandant **LAGUERRE**.
3 compagnies de débarquement, capitaine de frégate **de BEAUMONT.**
2 bataillons de la légion étrangère, lieutenant-colonel **DUCHESNE**.
Tirailleurs annamites et tonkinois (3 compagnies), commandant **BERGER**.
1 batterie de 80 mill. de montagne.
2 batteries et demie légères d'artillerie de marine.
Le commandant **CHAPOTIN**, de l'artillerie de marine, commandait ce groupe de batteries.

b. TROUPES DE GARNISON.

Le 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.
Des sections de forteresse analogues à celles de la 1re brigade.
Des détachements d'artillerie.
A chacune des brigades mobiles étaient, en outre, attachés : 1 section du génie, 1 section d'ambulance légère et le personnel nécessaire au fonctionnement des services des subsistances et des transports.
Le demi-escadron de chasseurs d'Afrique, les batteries roulantes de 80 mill. de campagne et de 95 mill. et les personnels et matériels divers d'artillerie, du génie, des aérostiers, des pontonniers, des ambulances, des services administratifs et des transports, non embrigadés, restaient sous les ordres directs du général en chef, pour être, suivant les besoins, répartis entre les brigades ou dans les places[2].

1 Tous les hommes et gradés affaiblis ou légèrement malades étaient placés aux sections de forteresse, dont les effectifs pouvaient ainsi subir d'importantes augmentations. Des officiers supérieurs ou capitaines, désignés par le général en chef, commandaient les places, et les officiers payeurs ou d'habillement des divers bataillons commandaient les sections provenant de ces bataillons.

2 Le service des transports offrit un intérêt particulier, parce qu'il se fit, suivant l'usage adopté dans tout l'Extrême-Orient, à l'aide de porteurs annamites, dits coolies». Les munitions (principalement les réserves de cartouches contenues dans des caisses qui en renfermaient environ 1,600), le matériel des ambulances et des services divers, les convois de subsistances et les bagages furent ainsi transportés. A l'aide d'un bambou soutenu sur l'épaule, deux coolies portaient des charges variant de 30 à 70 kilogs. Quand les charges étaient plus fortes, elles étaient portées par des groupes de 4, 6 et même 8 coolies. Ces coolies étaient organisés, autant que possible, en escouades de 20 hommes commandées par un caï (caporal). Trois escouades étaient surveillées par un doï (sergent). Ces indigènes recevaient une ration de 100 grammes de riz par jour ot un salaire on rapport avec leurs fonctions.

Les batteries roulantes de 80 mill. et de 93 mill., plusieurs batteries chargeant par la bouche et tout le matériel du parc de siège étaient aux ordres du commandant **LEVRARD**, de l'artillerie de marine.
Le colonel d'artillerie de marine **REVILLION** commandait toute l'artillerie du corps expéditionnaire.
Le chef de bataillon du génie **DUPOMINIER** commandait le génie.
Le quartier général du corps expéditionnaire resta établi à Hanoï, comme il l'avait été depuis 1882.
Le général commandant la 1re brigade eut son quartier général à Hanoï, et son commandement territorial s'étendit sur les provinces de Sontay, d'Hanoï, d'Hong-Yen, de Nam-Dinh et de Ninh-Binh.
Le général commandant la 2e brigade eut son quartier général à Haï-Duoung, et son commandement territorial s'étendit sur les provinces d'Haï-Duoung, de Quang-Yen et d'Haï-Phong.
La flottille des canonnières, sous le commandement du capitaine de frégate **MOREL-BEAULIEU**, restait entièrement aux ordres du général en chef. Ses bâtiments furent, suivant les éventualités, répartis en escadrilles destinées à opérer conjointement avec les brigades, ou laissées comme stationnaires en divers points et toujours prêtes à contribuer à la défense des places[1].

Le corps expéditionnaire organisé, le général en chef, ayant à sa disposition tous les renseignements de préparation réunis par les soins de l'amiral **COURBET**, entama aussitôt les opérations, qui avaient Bac-Ninb pour objectif.

---

1 Les canonnières étaient au nombre de 20 environ, à l'époque des opérations contre Bac-Ninh, et commandées par des lieutenants de vaisseau généralement.
Dans le courant de l'expédition, leur nombre fut augmenté et de nouveaux modèles apparurent, mais on put, en somme, en compter quatre types principaux :
Les canonnières de mer, telles que *le Léopard, le Pluvier, le Lynx*, correspondaient au type le plus grand.
Les canonnières dites « modèle *Claparède* », du nom du constructeur de Saint-Denis ; celles-là ne pouvaient pas affronter la mer ; telles étaient l*a Trombe, l'Eclair.*
Les canonnières « *Farcy*», d'un modèle plus réduit que les précédentes ; telles étaient *la Massue, la Hache, la Carabine*, etc.
Les canonnières des chantiers de la Loire, telles que *l'Arquebuse, la Rafale, l'Avalanche, la Mitrailleuse*, etc.
Les canonnières de mer avaient un tirant d'eau d'environ 3 mètres qui ne permettait de les employer que sur les cours d'eau les plus profonds. Elles avaient un armement, composé généralement de deux fortes pièces et de canons-revolvers Hotchkiss. Leur équipage était de 60 hommes environ. C'étaient surtout des navires de combat susceptibles d'agir au loin, sur les rives, à l'aide de leurs canons-revolvers placés sur des plates-formes de hunes. Elles pouvaient, au besoin, transporter une centaines d'hommes sur leur pont, bien qu'elles n'eussent pas été construites pour cet usage.
Les canonnières *Claparède* devaient, en principe, n'avoir que 0 m ,70 de tirant d'eau, mais en plein chargement elles calaient jusqu'à 0 m,90 et 0 m,95. Elles avaient également un très bon armement, composé de pièces assez puissantes (90 millimètres) et de canons-revolvers. Leur équipage était d'environ 40 hommes. Ces canonnières avaient été construites pour servir aux transports fluviaux aussi bien que pour combattre. Elles pouvaient porter, sur leur pont et sur leur partie haute, un ensemble de près de 300 hommes. Ce sont celles qui ont rendu le plus de services au Tonkin.
Les canonnières « *Farcy* » calaient de lm ,50 à 1m ,80. C'étaient surtout des bâtiments de combat, armés d'une forte pièce à l'avant, d'une pièce de petit calibre à l'arrière et d'un ou deux canons-revolvers. Leur équipage était de 23 et 30 hommes. Elles pouvaient transporter sur leur pont 60 hommes environ.
Les canonnières « des chantiers de la Loire » étaient un peu moins importantes comme dimensions que les canonnières *Farcy* et ne calaient que 1m ,23. Leur armement et leur équipage étaient à peu près les mêmes.
Tous ces bâtiments pouvaient traîner 4 jonques ou chalands à leur remorque, moins les canonnières de mer, un peu longues pour évoluer ainsi dans les tournants.
La flottille du Tonkin comprenait, en outre, un assez grand nombre de petits vapeurs-remorqueurs et des chalands métalliques de grandes dimensions, tels que *le Vua-Cam* et le *Cua-Nam-Trieu*., pour le transport des animaux et du matériel de l'artillerie. Les jonques pouvaient, suivant leurs dimensions, contenir de 30 à 80 hommes, sans les 3 hommes d'équipage. Chaque canonnière ou remorqueur avait un pilote indigène, Annamite ou Chinois.

Ouverture des opérations contre Bac-Ninh. — Les Sept-Pagodes. — D'après les renseignements recueillis, l'ennemi, paraissant supposer que notre attaque se produirait principalement par la route d'Hanoï à Bac-Ninh qui passe près de Phu-Tu-Son, avait accumulé les plus sérieuses défenses à deux kilomètres et demi environ à l'ouest de ce point. Ses ouvrages, dont les mieux organisés se trouvaient au village de Dinh-Ban, s'étendaient jusqu'au canal des Rapides. Pour ces raisons, le général en chef résolut de conduire les opérations par les régions sud et est de Bac-Ninh, de manière à tourner les positions les mieux préparées pour la défense.

Chaque brigade dut se concentrer sur un point correspondant au rôle qu'elle aurait à remplir, La 1re eut sa base d'opérations à Hanoï, où se trouvaient déjà concentrés de nombreuses troupes et des approvisionnements. Son passage sur la rive gauche du fleuve Rouge pouvait être protégé par un fortin qu'y avait fait établir l'amiral **COURBET** en novembre 1883. Cet ouvrage devait en même temps servir d'appui à sa ligne d'opérations.

La 2e eut la sienne à Haï-Duoung, où les troupes et les approvisionnements arrivaient d'Haï-Phong en moins de huit heures par les canonnières ou jonques remorquées. Sa première ligne d'opérations était constituée par le cours du Thaï-Binh, dans lequel se jettent le Song-Cau et le canal des Rapides près d'un point dénommé par nous « Les Sept-Pagodes » et situé à 25 kilomètres environ en amont d'Haï-Duoung[1].

Ces dispositions arrêtées, il était important de s'assurer de la possession du coteau des Sept-Pagodes, choisi comme point de concentration ultérieure des troupes de la 2e brigade, qui devaient opérer dans la région est de Bac-Ninh. Cette position qui se trouvait au confluent de divers cours d'eau dans le Thaï-Binh était doublement importante.

Elle fut abordée et occupée, sans coup férir, le 20 février par le 1er bataillon de la légion étrangère (lieutenant-colonel Donnier), qui s'y établit avec une batterie d'artillerie de marine. Quelques jours après, ce bataillon fut rejoint par le 2e de la légion, nouvellement arrivé au Tonkin, et par une autre batterie légère[2].

Mise en état de défense dès le jour de l'occupation, cette position était attaquée chaque soir par l'ennemi qui, profitant des ténèbres, s'avançait jusqu'à moins de 200 mètres de nos grand-gardes. Les seuls résultats de ces attaques furent de lui faire perdre journellement de 10 à 80 hommes et de nous prouver, par la vue des uniformes des tués, que nous avions toujours affaire, comme à Sontay, à l'armée régulière chinoise[3].

Les attaques commençaient vers neuf heures et demie du soir, se prolongeaient avec plus ou moins d'intensité jusque vers deux heures du matin, puis tout redevenait calme jusqu'au lendemain à la même heure[4].

Le 7 mars, les deux brigades quittèrent leurs bases d'opérations.

La 1re brigade, avec laquelle marchaient le général en chef, le quartier général et la section des aérostiers, passa le fleuve Rouge le 7 au soir et le 8 au matin, puis s'avança en suivant à peu près la

1 Cet endroit est connu des Annamites et Chinois sous le nom de Lou-to-Kiang (la rivière des Quatre-Bras).

2 Le commandant Bonnier, du 1er bataillon de la légion, fut nommé lieutenant-colonel à la suite de la prise de Sontay. Il continua à commander malgré cela son ancien bataillon pendant les opérations dirigées contre Bac-ftinh et Houg-Hoa.

3 Les habitants des villages avoisinant nos positions venaient annoncer, chaque matin, te nombre de Chinois atteints par notre feu dans leurs villages ou aux environs. Les premières fois, ils apportèrent les têtes ornées de nattes et les uniformes de ceux que leurs camarades n'avaient pas emportés, mais on ne tarda pas à les dispenser de fournir ces preuves.

4 Ces attaques sont importantes à signaler, car elles constituent, en dehors des faits relatifs aux affaires de Bac-Lé (23 et 24 juin 1884 ; les seules actions offensives tentées par les Chinois contre nous, pendant la période de commandement du général Millot. Dans toutes les autres circonstances, nous avons toujours pris l'offensive, l'ennemi n'a fait que se défendre.

rive droite du canal des Rapides jusqu'au village de Xam, où elle traversa ce canal sur des embarcations diverses et sur un pont promptement établi[1].
Les canonnières *l'Éclair* et *la Carabine* suivaient le cours du canal et protégeaient le flanc gauche de la colonne. Le 11, le passage était terminé et la jonction faite, à hauteur du marché de Chi, avec l'extrême gauche de la 2e brigade. Les marches, qui avaient lieu en pays de rizières inondées, avaient été des plus pénibles pour la troupe, mais la brigade était en position pour attaquer Bac-Ninh par le sud.

La 2e brigade avait été transportée par canonnières et jonques remorquées d'Haï-Duoung aux Sept-Pagodes où le général **de NÉGRIER** arriva le 7 au soir. Le bataillon du 143e de ligne, les tirailleurs annamites et tonkinois et l'artillerie, ainsi que l'état-major de la brigade, le personnel et le matériel des divers services, furent débarqués pour suivre le lendemain la voie de terre avec les deux bataillons de la légion étrangère et les deux batteries qui se trouvaient déjà en ce point. En même temps, les canonnières et jonques ayant à leur bord le bataillon du 23e de ligne, celui du 111e et les fusiliers marins devaient remonter le Song-Cau pour en détruire les défenses et protéger le flanc droit des troupes opérant à terre.

Combat de Do-Son (8 mars 1884). — Le 8 au matin, la 2e brigade se mit en mouvement. Le général et les troupes débarquées suivirent la voie de terre ; le reste, avec les canonnières *la Trombe, l'Aspic, le Lynx, le Léopard* et *le Pluvier* remonta le cours du Song-Cau pour déborder Bac-Ninh par l'est. La garde du poste des Sept-Pagodes fut laissée à une compagnie du 2e bataillon de la légion étrangère (capitaine **COTTER**), renforcée par une section de forteresse et soutenue par une canonnière qui resta mouillée au pied des positions[2].
Le général **de NÉGRIER** avait appris par le service des renseignements et aussi par des reconnaissances exécutées à l'ouest des Sept-Pagodes, reconnaissances à l'une desquelles il avait pris part pendant que sa brigade s'organisait à Haï-Duoung, que la région qui séparait cette position de Bac-Ninh était couverte de rizières. Une simple digue permettant tout au plus à deux hommes de passer de front, et même pas en tous ses points, formait, en dehors des levées de terre qui séparaient les rizières, la seule voie de communication couramment fréquentée par les habitants circulant entre les Sept-Pagodes, Do-Son, Yen- Dinh, le marché de Chi et Bac-Ninh. Si la brigade avec ses canons et son long convoi de coolies avait été engagée sur cette voie, elle eût occupé une profondeur considérable, et les déploiements eussent été trop difficiles en cas d'une attaque inopinée. Pour

1 Pendant la durée des opérations contre Bac-Ninh, le général en chef cl le quartier général marchèrent avec la 1re brigade. Ils ne rejoignirent la 2e qu'à Bac-Ninh même, le 13 mars, lendemain de la prise de la place.
Pendant la durée des mêmes opérations, la section des aérostiers attachée au service de l'aérostat « la Vigie », marcha avec la 1re brigade.
Lors des opérations contre Hong-Hoa, cette section marcha avec la 2e brigade, où se trouvait le général en chef.
Après Hong-Hoa, les ballons ne furent plus utilisés qu'au commencement de février 1885, pour faire, du côté du Kep, des démonstrations destinées à attirer l'attention des Chinois, pendant que la grande colonne, destinée à opérer contre Lang-Son, marchait sur les positions de Dong-Song.
2 La position des Sept-Pagodes comprenait deux parties. Le coteau de la rive gauche, où fut établie la compagnie **COTTER**, avait un relief sensiblement supérieur à celui de la rive droite, où fut établie la section de forteresse. C'est de ce dernier poste que partit la brigade, à six heures du matin.
La colonne était en marche depuis deux heures environ, lorsqu'une fusillade assez intense éclata sur ses derrières. C'était un parti chinois, aux ordres d'un chef nommé **BABAO**, qui, placé sur les collines de la rive gauche du Thai-Binh, non occupées par nous, tentait une attaque, restée d'ailleurs sans résultats, contre notre position des Sept-Pagodes. **BABAO** fut repoussé par des feux de salve qui continuèrent avec intermittence pendant trois heures environ, chaque fois que des groupes ennemis apparaissaient à portée de fusil. Aucune autre attaque ne se produisit les jours suivants.
Au mois de mai 1884, l'organisation défensive du poste des Sept-Pagodes fut remaniée. Toute la défense fut concentrée sur le coteau de la rive gauche armé de grosse artillerie.

obvier à ces inconvénients, le général imagina un dispositif de marche à l'aide duquel la brigade avait une profondeur six à sept fois moindre et se trouvait en partie déployée à tout instant.
Les officiers de l'état-major de la brigade qui étaient montés, quelques chasseurs d'Afrique employés à la transmission des ordres, l'artillerie, l'ambulance et les coolies formant le train des corps et le convoi devaient suivre la digue principale[1]. L'infanterie devait marcher par section, chaque section étant en colonne à droite et à gauche de cette digue, en utilisant les petites digues séparant les rizières, ou bien en marchant dans l'eau, là où les digues de séparation seraient trop distantes. Dans cette formation, la brigade occupait une profondeur restreinte, et les bataillons de tête de la colonne pouvaient en un instant déployer toutes leurs compagnies[2].
Au milieu de ce terrain si difficile, l'artillerie, l'ambulance et les convois se trouvaient par suite complètement protégés dans leur marche.
Tout étant ainsi prévu et organisé pour surmonter les difficultés que pouvaient offrir les marches et les déploiements dans cette région, la réussite des opérations ne dépendait plus que du succès des combats qu'on allait livrer.
Vers dix heures, le 1er bataillon de la légion étrangère, formant l'avant-garde de la colonne arriva au pied des collines occupées par l'ennemi. Une fusillade très vive s'engagea, et la flottille, remontant le Song-Cau à hauteur de la colonne opérant à terre, prêta son concours à ce bataillon par le feu de son artillerie de gros calibre. Les mouvements de terrain formant une sorte de chaîne (C) du Song-Cau au canal des Rapides, constituaient une très bonne position de défense, escarpée et traversée seulement par un mauvais sentier qui était la seule voie de communication existante.
Au nord de cette ligne, se trouvait élevé sur un mamelon un fort chinois dit « Fort de Naou ». Par un temps clair, on l'apercevait nettement de la position des Sept-Pagodes. Il commandait à la fois le cours du Song-Cau et le revers de la ligne de défense formée par la chaîne C.
En même temps que les troupes de terre s'avançaient résolument pour forcer le passage déterminé par le sentier, l'artillerie de la flottille par un tir courbe très habilement dirigé, couvrait d'obus l'intérieur du fort de Naou qui ne tarda pas à être évacué par les Chinois s'enfuyant à toutes jambes dans les directions de Yen-Dinh et de Roum-Coyet.

---

1 Le lieutenant-colonel Duchesne, de la légion étrangére, qui commandait en second la brigade, ainsi que tous les chefs de bataillon et capitaines, partiront des Sept-Pagodes à pied, diverses raisons ayant empêché l'arrivée de leurs chevaux en ce point.

2 Voici le texte de l'instruction, pour la marche en pays des riziéros et pour l'exécution d'opérations de détail, établie par le général de Négrier pour sa brigade, au moment où commença le mouvement sur Bac-Ninh : « Le chemin ou la digue qui forme la voie principale à suivre pour la marche est laissé libre à l'artillerie et à l'ambulance. Ces éléments y marchent de manière à permettre la libre transmission des ordres. L'infanterie marchera sur les levées de terre qui divisent les rizières. Chaque section en colonne par un, en utilisant celles de ces levées dont la direction générale se rapproche le plus de la direction principale. Sur le chemin, à hauteur de la tête de chaque bataillon marche un fourrier, porteur d'un fanion qui sert de guide à la marche et assure la direction du bataillon. L'artillerie et l'ambulance doivent avoir soin de se tenir à une certaine distance de ce fourrier, afin de ne pas le masquer et de ne pas entraver le commandement du bataillon. On profitera des haltes horaires pour ramener, autant que possible, les têtes de colonne de chaque bataillon à leur hauteur et pour envoyer des éclaireurs reconnaître les passages en avant des compagnies.
« Les villages seront toujours tournés. Il importe de pouvoir déborder facilement ceux qui sont près des chemins. En effet, ces villages, tous garnis sur leurs pourtours de haies épaisses et de massifs de bambous, sont, en général, des positions fortes qui, si elles sont occupées par l'ennemi, rendent une action nécessaire pour s'ouvrir le passage.
Lorsque l'avant-garde, arrêtée par ces villages, livrera un combat démonstratif contre leur front, ils se trouveront naturellement débordés par les compagnies du gros qui se seront avancées on les laissant sur leur droite ou sur leur gauche — Ils seront ainsi menacés sur leur ligne de retraite sans qu'il soit nécessaire de donner des ordres ni d'indiquer un dispositif spécial à cet effet.
Dans ce cas, la troupe qui débordera le village devra couvrir son flanc extérieur par une forte garde de flanc en échelon.
« Général F. du Négrier. »

A cette vue, les partis ennemis occupant la chaîne que l'infanterie attaquait de front, se replièrent après une courte fusillade sur la position de Do-Son et les villages environnants. Le fort de Naou fut alors occupé par des marins rapidement débarqués des canonnières, et les troupes venues des Sept-Pagodes par la voie de terre couronnèrent les collines.

Il s'agissait ensuite de débarquer les bataillons d'infanterie amenés par la flottille. Pour y réussir sans être incommodé par le feu de l'ennemi, le capitaine de frégate **MOREL-BEAULIEU**, qui la commandait, fit avancer ses bâtiments pour canonner les batteries chinoises établies au coude du Song-Cau, près de Yen-Dinh. Les Chinois ouvrirent sur la flottille un feu d'artillerie et de mousqueterie assez vif, mais quelques-uns de nos obus de gros calibre ayant bouleversé les fortifications chinoises et plusieurs bordées de canons-revolvers Hotchkiss, placés sur des plates-formes de hunes de canonnières, étant venu cribler l'intérieur de leurs batteries, ce fut de leur part un sauve-qui-peut général derrière l'abri offert par le village de Yen-Dinh.

Le débarquement de nos troupes put ainsi s'effectuer sans encombre. C'est alors que les mouvements combinés des bataillons venus par le chemin de terre et des bataillons débarqués, soutenus par l'artillerie, aboutirent à l'enlèvement de la position principale de Do-Son, et au succès complet de la journée.

La batterie de 80 millimètres de montagne (capitaine de Saxcé) fut dirigée sur un mamelon (M), situé au sud-est de la position de Do-Son. Elle s'y établit et ouvrit son feu sur le fort chinois, couvert de drapeaux, qui la couronnait. Pendant ce temps, les bataillons s'échelonnaient dans la plaine entre le pied des hauteurs de Naou et l'emplacement de l'artillerie, prêts à tourner la position chinoise. Une batterie de 4 rayé de l'artillerie de marine (capitaine Roperh) rejoignit bientôt la batterie de 80 millimètres, et le feu le plus violent fut exécuté par elles deux sur le sommet de Do-Son[1].

Les Chinois répondirent, mais avec un manque de justesse dans leur tir qui ne gêna guère nos batteries. Quand le tir des pièces eut été réglé par plusieurs obus tombés en plein sur leur but, le général **de NÉGRIER**, qui se trouvait près de l'artillerie, prescrivit pour que le résultat désiré fût plus promptement atteint, de continuer le feu par salves de demi-batteries.

Les projectiles tombant trois par trois sur l'ouvrage l'eurent bientôt bouleversé. Ses défenseurs l'évacuèrent et leurs pavillons disparurent.

Le général avait prévu ces résultats. Il envoya sans tarder aux bataillons échelonnés dans la plaine l'ordre de déborder par le nord et le sud la position de Do-Son dont le feu n'était plus à craindre, et d'attaquer ensuite résolument les centres de résistance qu'ils pourraient rencontrer devant eux.

Les Chinois occupaient, en effet, les villages situés à l'ouest de la ligne générale des hauteurs de Naou-Do-Son. Ils firent une assez vive résistance à Do-Son même, où les tirailleurs annamites, qui formaient les premiers échelons d'attaque, furent hardiment engagés et perdirent assez de monde, et vers Roum-Coyet, un peu plus au nord. C'est à l'attaque de cette ligne de villages que le sous-lieutenant **DUCHÉ**, du 23e de ligne, fut tué d'un coup de feu à la tête.

---

1 Les batteries de 80 millimètres, de montagne, étaient transportées à dos de mulot.

Chaque canon nécessitait trois animaux pour transporter la pièce, l'affût, les roues et la limonière. Les munitions étaient transportées, soit par des mulets à raison de 14 coups par animal, soit par des coolies à raison de 4 coups, dans une caisse spéciale portée par deux hommes. L'approvisionnement marchant avec les colonnes variait généralement de 60 à 100 coups par pièce.

Les batteries de 4 et de 60 millimètres de l'artillerie de marine constituaient un matériel solide, très léger et à voie très étroite. Un seul animal pouvait traîner une pièce ou un caisson de munitions. Certaines de ces batteries eurent leur matériel traîné par des coolies à raison de 4 ou 6 coolies par voiture. Dans les passages difficiles et lors des mises en batterie, ces voitures ont été souvent traînées par des canonniers-servants.

Pour appuyer l'action de l'infanterie, le général prescrivit à l'artillerie, qui de ses positions avait vue sur les villages, d'allonger son tir en prenant pour objectif ceux d'entre eux compris entre Do-Son et Yen-Dinh.
L'ennemi, très sensible à l'action des obus, ne tint que faiblement sur la plupart des points, et des salves d'infanterie assez nombreuses et dirigées là où son feu avait une réelle intensité, amenèrent sa retraite définitive sur l'ouest près de deux heures avant la tombée de la nuit.
La 2e brigade fut à ce moment établie au cantonnement entre Yen-Dinh et Do-Son. Le succès de la journée était dû à la sûreté et à l'énergie de l'impulsion donnée à tous les mouvements d'ensemble, à l'action puissante et si habile de l'artillerie, et enfin à l'admirable entrain dans les marches et à la vigueur dans les engagements dont les bataillons d'infanterie firent preuve sur un terrain d'opérations aussi difficile.

Du 9 au 11 mars. — L'enlèvement de la ligne de défense ennemie située entre le Song-Cau et le canal des Rapides, l'établissement de nos troupes dans la grande plaine de Bac-Ninh et, enfin, la communication par terre établie avec le quartier général, tels étaient les résultats de la victoire de Do-Son.
Le général **de NÉGRIER** estimait qu'il avait eu affaire à huit mille hommes environ, sur lesquels à peu près quatre cents avaient été mis hors de combat. De notre côté, les pertes étaient très faibles. C'était un beau succès, remporté en rase campagne, qui rendait tout le monde désireux de pousser de l'avant sans délai, pour mettre à profit le désarroi probable de l'ennemi.
Malheureusement le quartier général et la 1re brigade qui, depuis le passage du fleuve Rouge, avaient eu à effectuer dans les conditions les plus difficiles un très long parcours, n'avaient pas encore, le 9 au matin, commencé le passage du canal des Rapides. Une forte reconnaissance de la 2e brigade, aux ordres du commandant **CHAPUIS**, du 111e de ligne, se rendit au marché de Chi et de là vers le village de Xam, où elle commença les travaux nécessaires pour faciliter le passage à la 1re brigade.
Les autres troupes de la 2e brigade profitèrent de cet arrêt momentané pour mettre en état de défense les faces de leurs cantonnements qui regardaient l'ouest.
Dans le village même de Yen-Dinh, on trouva un magasin militaire chinois, rempli d'uniformes, d'armes, de munitions de tout genre, d'imprimés divers et de pièces manuscrites.
Le 10 mars, la 2e brigade resta encore au repos. Elle envoya une reconnaissance au village de Tao-Tuy, à quatre kilomètres du point désigné pour le passage de la 1re brigade et du quartier général, et détacha les travailleurs nécessaires pour l'exécution des rampes d'accès utiles au mouvement de cette brigade.
Le 11, la 1re brigade termina le passage du canal des Rapides, et le général **de NÉGRIER** s'étant rendu au marché de Chi pour conférer avec le général en chef, en revint avant la tombée de la nuit, ayant l'ordre de reprendre le lendemain sa marche dans la direction de Bac-Ninh.
Ce même jour, vers 4 à. 1/2 du soir, le capitaine **CUVELLIER**, du 143e de ligne, chargé à ce moment de la direction du service topographique du corps expéditionnaire, fit, du marché de Chi, une ascension dans l'aérostat la « Vigie », qui suivait le quartier général, et put ainsi obtenir une vue des positions du Trong-Son. Ce massif avait une altitude d'environ 250 à 300 mètres au-dessus du niveau de la plaine. Son point culminant était occupé par un fortin couvert de pavillons, et trois autres fortins s'échelonnaient sur les pentes ou les contreforts du massif principal.

Journée du 12 mars. —Opérations de la 2e brigade. —Nam, Xuan-Hoa, Lag-Buoï, Dap-Cau. — Prise de Bac-Ninh. — Opérations de la 1re brigade. — Le Trong-Son. — Le 11 au soir, le général en chef estimait, sur le compte rendu des reconnaissances et les dires du service des renseignements, que l'ennemi occupait une ligne s'étendant du Song-Cau au Trong-Son et ayant

pour points d'appui le barrage de Lag-Buoï, le village de Xuan-Hoa et les ouvrages du Trong-Son même. La 2e brigade reçut comme instructions générales, pour la journée du 12, l'ordre de se porter contre la ligne s'étendant du Song-Cau aux pentes nord du Trong-Son. Avec le concours de la flottille, elle devait forcer cette ligne là où elle le pourrait. Quant à la brigade, elle reçut l'ordre de marcher sur le massif du Trong-Son et d'enlever cette position.
La 2e brigade partant de ses cantonnements en avant de Do-Son, rencontra l'ennemi vers 8 à. 1/2 du matin, tandis que la 1re partant des environs du marché de Chi n'eut à effectuer son déploiement qu'un peu avant 1 heure de l'après-midi.

Opérations de la 2e brigade. — Le plan du général **de NÉGRIER**, commandant la 2e brigade, consistait en principe à marcher droit sur Xuan-Hoa pour couper en deux la ligne ennemie, et placer sa partie gauche entre nos troupes de terre et la flottille.
Il donna le 11 au soir tous les ordres de détail, et le 12, à 7 heures du matin, la brigade se mettait en marche en même temps que la flottille[1].

1 Voici ces ordres de mouvement et de marche pour la journée du 12. Ordre de mouvement. La 2e brigade se propose de déboucher des positions de Do-Son pour se porter droit sur la cathédrale de Xuan-Hoa, de manière à couper, de Bac-Ninh, les forces de l'ennemi qui se trouvent dans la boucle du Song-Cau. La brigade devra contenir l'ennemi pendant que la flottille forcera le barrage de Lag-Buoï.
A cet effet, il sera exécuté ce qui suit :
I.Flottille. — Les bâtiments de la flottille marcheront dans l'ordre suivant : *Aspic*, *Lynx*, *Léopard*, *Pluvier*. — Cette flottille appareillera, de Yen-Dinh, de manière à avoir son pavillon de droite en arrière d'un pavillon de rectification servant à indiquer la direction des mouvements et porté par le corps de débarquement. Elle canonnera d'abord la batterie située près du barrage, et, après l'avoir réduite au silence, battra les ouvrages de la rive droite on ayant soin de diriger son tir parallèlement aux rives du fleuve. Elle ne devra commencer ce tir que quand les têtes de colonne de l'infanterie seront arrivées à hauteur de Xuan-Hoa.
Lorsque l'infanterie se portera de Xuan-Hoa sur Lag-Buoï, le tir de la flottille ne sera plus dirigé que sur les ouvrages de la rive gauche. Les ouvrages du barrage étant ruinés, la flottille mouillera prés de lui et commencera immédiatement les travaux de déblaiement, qui devront permettre d'abord de faire passer les jonques de munitions et de vivres, et ensuite les canonnières du type *Trombe* et *Eclair*, puis les autres bateaux à plus fort tirant d'eau.
II. Brigade. — Les troupes rompront de leurs cantonnements de Yen-Dinh, Roum-Coyet et Do-Son par les routes de colonne qui ont été reconnues ou établies.
La brigade devra être rassemblée, en formation de combat, en avant de Roum-Coyet, face à la cathédrale de Xuan-Hoa, au nord-ouest, à 7 heures du matin ; elle rompra à 7 à. 10. — Première halte horaire à 8 heures. Les compagnies du corps de débarquement se maintiendront sur le flanc droit de la brigade et se formeront sur deux lignes. En tête de la compagnie de première ligne marchera le pavillon de rectification devant servir de repère au tir de la flottille. Les coolies, formant le train des corps, seront réunis en un seul groupe sous le commandement d'un officier d'approvisionnement, et se tiendront derrière le centre de la deuxième ligne désigné dans l'ordre de marche. Le général se tiendra, pendant la marche, avec l'avant-garde, puis, pendant les engagements, avec l'artillerie. Direction générale du mouvement : de Do-Son à la maison blanche à toit rouge isolée dans la plaine, puis de cette maison à la cathédrale de Xuan-Hoa.
Ordre de marche.
Avant-garde. — Commandant Hutin, commandant l'avant-garde. — 3 sections de tirailleurs annamites et tonkinois. — 3 compagnies du 2e bataillon de la légion étrangère. — 3e batterie d'artillerie de marine. — Génie de la brigade.
Gros. — Lieutenant-colonel Duchesne, commandant le gros.
1re ligne. — Lieutenant-colonel Donnier, commandant la 1re ligne. — 1er bataillon de la légion étrangère. — 1er bataillon du 143e ligne. — Batterie du 12e d'artillerie. — 4e batterie d'artillerie de marine. — Détachement d'ambulance légère.
2° ligne. — Lieutenant-colonel Defoy, commandant la 2e ligne. — 1 bataillon du 23e de ligne. — 2 compagnies du bataillon du 141e de ligne. — Eventuellement 3 compagnies de débarquement. — Train de la brigade.
Arrière-garde. — Chef de bataillon Chapuis, commandant 2 compagnies du 111e de ligne. Détachement de flanc droit marchant parallèlement à la flottille. — Capitaine de frégate de Beaumont, commandant le détachement. — Une section de tirailleurs annamites. — 3 compagnies de marins. — 1/2 batterie d'artillerie de marine.

a. La marche commença suivant la formation adoptée pour les pays de rizières, les sections en file par un, marchant sur les petites digues de séparation, en prenant la cathédrale de Xuan- Hoa pour point de direction générale.
Vers 8 à. 1/2, les sections de tirailleurs annamites et tonkinois, qui constituaient les éclaireurs et la pointe d'avant-garde, signalent l'ennemi.
Il est, en effet, massé sur la gauche de la direction générale que nous suivons. La lisière du village de Nam, qu'il occupe, est comme pavoisée par une quantité de pavillons de toutes couleurs plantés en terre ou agités à outrance.
Immédiatement prévenu, le général ordonne que la compagnie tête d'avant-garde prenne sa formation de combat. Le feu est ouvert à 8 à. 45 par des salves de section. L'un des pelotons de la compagnie, avec le capitaine **de MIRABAL**, se porte à une pagode qui se trouve en face du village de Nam, à la lisière du village de Quan-Dong, tandis que l'autre peloton prend position à l'extrême-gauche de la ligne et à 600 mètres environ de Nam. Il est placé de manière à avoir son front couvert par des rizières inondées et des parties marécageuses, et continue le feu par salves de sections sur des groupes ennemis très visibles qui lui répondent par des feux bien nourris, mais beaucoup trop courts comme portée.
Le général arrive à ce moment. Il se place, avec quelques cavaliers, un peu en arrière du peloton le plus à gauche et observe la position ennemie.
Une multitude de combattants étaient sortis, dès l'ouverture du feu, des couverts que présentaient les abords boisés du village de Nam. Ils formaient une ligne de près de deux kilomètres de développement, se prolongeant jusque sur les pentes du Trong-Son et prenant de flanc le chemin que nous devions suivre. Cette ligne s'indiquait tout entière par la vue des pavillons aux couleurs vives, dont le soleil rehaussait encore l'éclat.
L'armée chinoise apparaissait ainsi massée en rase campagne, et semblait posée là comme une barrière vivante, destinée à nous interdire le chemin de Bac-Ninh.
C'était un magnifique spectacle, nouveau et impressionnant pour tous.
Après dix minutes environ d'observation, le général envoya aux deux groupes de la compagnie engagée à l'extrême gauche, comme il vient d'être expliqué, l'ordre de contenir l'ennemi par un feu très intense, s'il voulait nous déborder de ce côté, et fit prévenir, en même temps, qu'il mettrait à la disposition de cette compagnie et de deux autres qu'il laissait devant Nam tout ce qui leur serait nécessaire comme munitions de réserve. Il prescrivit, en outre, à ces compagnies de tenir sur place, aux prix des plus grands efforts, — « coûte que coûte », disait l'ordre qu'il envoya,—jusqu'à l'arrivée des têtes de la colonne de la brigade du général **BRIÈRE de LISLE.** Cette brigade devait entrer en ligne sur notre gauche, dans un temps qu'on ne pouvait déterminer, mais la vue du ballon qui l'accompagnait et qu'on distinguerait de loin, annoncerait son approche.
b. Le parti du général est pris ; il se rend compte que l'ennemi a sans doute massé ses forces principales à Nam, pour défendre l'accès de Bac-Ninh en nous livrant bataille en avant de cette place. Il se détermine d'abord à l'occuper à Nam même, pendant qu'il cherchera à percer sa ligne d'ensemble sur un autre point. De cette façon, débordant sa masse principale, il se portera sur ses derrières en gagnant le plus de terrain possible dans la direction de l'ouest. Les trois compagnies du 2^{e} bataillon de la légion étrangère formant l'avant-garde, ainsi que les deux compagnies du bataillon du 111^{e} de ligne, placées à l'arrière-garde dans l'ordre de marche, sont désignées pour demeurer devant Nam. Le reste de la brigade, dont le mouvement se trouve en grande partie masqué à la vue des Chinois par de nombreuses touffes de bambous, poursuit sa marche vers Xuan-Hoa.
c. L'avant-garde est formée par le 1er bataillon de la légion étrangère ; elle arrive vers 10 heures en vue de ce village. L'ennemi y est fortement établi et occupe, à 300 mètres en avant, un long mouvement de terrain formant une sorte de parapet naturel. Une suite de haies très touffues, de

murs en terre, de piquets en bambous taillés en pointe et enchevêtrés, se distinguaient sur le front du village et paraissaient constituer une deuxième ligne de défense sur la lisière même[1].
L'artillerie ouvre le feu sur la première ligne, puis le général fait prononcer l'attaque par le 1er bataillon de la légion, et la surveille lui-même. Le groupe d'officiers à cheval dont il fait partie sert d'objectif au feu rapide d'un parti chinois bien masqué ; ce feu, quoique exécuté à une distance qui ne dépasse pas 250 mètres, n'atteint personne. Comme l'infanterie n'avançait que lentement à cause des difficultés du terrain, le commandant du bataillon de la légion fait sonner la charge à deux cents mètres de l'ennemi, pour dégager la troupe plus rapidement des rizières. Les compagnies commandées par le capitaine **BROUSSIER** et le lieutenant **POYMIRO**, dont les groupes se sont un peu mélangés, s'avancent hardiment sur la position ; elles sont appuyées par les compagnies **MOULINAY** et **GŒRY**, du même bataillon ; le bataillon du 143e de ligne forme le soutien. Au moment où leur première ligne va être abordée à la baïonnette, les Chinois qui l'occupent prennent la fuite en laissant une soixantaine de morts sur le terrain, et les fuyards entraînent avec eux, au delà du village, les défenseurs établis sur la lisière qui nous faisait face.
Xuan-Hoa est aussitôt occupé par nos troupes. La grande ligne de défense ennemie était percée en un point.
La brigade arrêta momentanément son mouvement pour laisser reposer les hommes, faire sa jonction avec le détachement de flanc droit, composé de troupes de marine, qui s'avançait en se tenant en vue de la flottille du Song-Cau. Elle attendait aussi des nouvelles de son aile gauche.
d. Pendant ce mouvement sur Xuan-Hoa, cette aile gauche était très vivement engagée devant Nam. Les Chinois cherchèrent à la déborder et à se porter sur la pagode Quan-Dong, pour rompre notre ligne. Un feu rapide intense éclatait sur leur front, et ils dirigeaient sur nous le feu de quelques pièces dont les projectiles tombaient bien en arrière de nos positions.
Nous répondions, presque sans discontinuer, par des salves de section dirigées sur leurs groupes principaux à des distances variant de 800 à 400 mètres.
Ils furent ainsi obligés de se reporter sur la lisière du village et de se replier derrière leur ligne primitive, appuyée à une grande digue et à deux redoutes basses où se trouvait leur artillerie. S'étant, sans doute, reformés et renforcés dans ce village, ils dessinèrent, avec assez de vigueur, de nouveaux mouvements offensifs qui avaient toujours pour objectif notre extrême gauche et la pagode de Quan-Dong. L'intensité de notre feu les obligea, comme précédemment, à retourner s'abriter derrière leur ligne d'ouvrages.
Pour enrayer leurs mouvements offensifs, une des compagnies du 2e bataillon de la légion étrangère (capitaine Bolgert) se porta en avant avec beaucoup d'énergie, malgré les difficultés du terrain inondé, et s'établit de manière à prendre de flanc une partie de leurs troupes d'attaque.
Une autre compagnie du même bataillon (capitaine Petit-Maire) appuya efficacement, par son feu, le mouvement de la compagnie Bolgert. L'ennemi s'en tint alors définitivement à la défensive. Cependant, il continuait le feu sans intermittence et n'abandonnait pas Nam. A ce moment (vers midi), deux compagnies du bataillon du 111e de ligne, avec le commandant **CHAPUIS**, entrèrent en ligne à Quan-Dong, en même temps qu'une section d'artillerie et, joignant leur feu à celui des compagnies qui luttaient depuis le matin, contribuèrent puissamment à couvrir de projectiles les points sur lesquels la résistance de l'ennemi n'était pas encore vaincue[2].

1 A Xuan-Hoa se trouvait une cathédrale catholique. C'était en 1884 la résidence habituelle de Mgr Colomer, évêque espagnol. Les missions catholiques françaises s'étendaient, au Tonkin, sur la rive droite du fleuve Rouge, et les missions espagnoles, sur la rive gauche. Quand nous arrivions dans les villages catholiques, les habitants, pour indiquer qu'ils étaient nos partisans, faisaient force génuflexions, même devant les simples soldats, et répétaient ces mots : « Catholico, catholica. »

2 Le combat livré devant Nam dura près de quatre heures et fut une sorte de duel de mousqueterie très prolongé. Les pièces chinoises ne tirèrent guère que de quart d'heure en quart d'heure, et, de notre côté, nous n'eûmes qu'une section

Vers 1 heure, les têtes de colonne de la première brigade et le ballon qui les accompagnait apparurent à notre gauche.
Cette vue détermina sans doute la retraite de l'ennemi ; car, peu après, le feu avait cessé sur tout le front du village de Nam. Les Chinois étaient en pleine retraite et la 1re brigade s'avançant, les troupes de la 2e, établies en face d'eux depuis le matin, ayant alors rempli complètement leur rôle, purent prendre du repos.
Elles gagnèrent ensuite Xuan-Hoa et de là rejoignirent, le même soir, le gros de la brigade, que son mouvement vers l'ouest avait amené sur les hauteurs qui environnent et dominent Bac-Ninh.
e. La flottille du Song-Cau et le détachement des compagnies de débarquement qui formait l'aile droite de la brigade, sous les ordres du capitaine de frégate **de BEAUMONT**, ayant remonté le cours de la rivière, comme l'indiquaient les instructions contenues dans l'ordre de mouvement, arrivèrent à proximité de nombreuses défenses protégeant le barrage de Lag-Buoï. Elles comprenaient une succession de redoutes établies sur la rive gauche, en tirant parti des échelons naturels que présentait le terrain, et, sur la rive droite, une sorte de longue batterie casematée, flanquée par une redoute. Ce point d'appui de l'extrême gauche des Chinois était relié au village de Xuan-Hoa par une ligne d'ouvrages à intervalles.
Le feu fut ouvert sur les défenses du barrage par les pièces des canonnières, dont chacune eut pour ainsi dire son objectif particulier. L'ennemi avait exécuté là des travaux très importants, qui avaient dû nécessiter beaucoup de temps et de peine. Il était sans doute décidé à les défendre à outrance ; mais que faire en présence des feux continus de la flottille, dont le tir, si puissant comme effet, était aussi rapide qu'habilement dirigé ?
Les parapets des ouvrages, tournés vers nos bâtiments, s'effondrèrent vite sous l'action des gros projectiles, ouvrant ainsi de larges brèches aux bordées des canons-revolvers Hotchkiss, qui en couvrirent d'éclats l'intérieur ?
La résistance dura peu. Après avoir répondu au tir des canonnières par des feux précipités, les défenseurs échappés aux projectiles, abandonnant les parapets et les abris, s'enfuirent et se dispersèrent de tous côtés, en cherchant à se masquer derrière les replis du terrain et les touffes de bambous du voisinage. Ainsi rendu maître du barrage, le commandant des canonnières le fit détruire aussitôt, puis déblayer, pour permettre le passage des divers bâtiments.
Quant à la ligne d'ouvrages à intervalle s'étendant de Lag-Buoï à Xuan-Hoa, l'enlèvement de ses deux points d'appui détermina la fuite de ceux qui l'occupaient. Au moment où le cours de la rivière devenait ainsi praticable à la flottille, le chemin de Dap-Cau se trouvait ouvert aux compagnies de débarquement.
Le général envoya alors à l'aile droite de la brigade l'ordre de continuer son mouvement sur Dap-Cau même, de manière à intercepter, si c'était possible, la retraite de l'ennemi dans la direction de Phu-Lang-Thuong et de Lang-Son.

---

d'artillerie engagée pendant quelques minutes, à la fin de la lutte. Les sections d'infanterie engagées sans relâche et bien ravitaillées en munitions consommèrent 240 cartouches environ par homme, sur lesquelles au moins 200 furent tirées en feux de salve et le reste en feux rapides.
Ces feux de salve, exécutés avec des hausses variant de 400 à 800 mètres, donnaient des résultats saisissants. Les groupes ennemis, sur lesquels les gerbes de projectiles s'abattaient, étaient comme écrasés sur le sol.
L'élan, remarquable au début, des colonnes d'attaque qui, entraînées par des chefs vraiment braves, s'avançaient pavillons déployés pour venir se heurter contre nous, était rompu promptement par ces feux.
Les feux rapides qui eurent lieu en partie au moment d'une attaque simultanée des Chinois sur plusieurs points, et vers la fin du combat, quand nos hommes étaient fatigués par une lutte aussi prolongée, donnèrent des résultats visibles, bien inférieurs à ceux des feux de salve. Ils créaient, on outre, tant par le bruit continu et la fumée persistante qu'ils occasionnaient que par l'excitation qu'ils communiquaient aux hommes, un surcroît de difficultés pour le commandement.

f. En même temps, il s'avança avec le reste de la brigade dans la direction nord-ouest. On y apercevait des hauteurs, dont plusieurs étaient couronnées d'ouvrages où flottaient des pavillons. Ces pavillons disparurent petit à petit, à mesure que se dessinait notre mouvement en avant. Les hauteurs furent accostées, puis franchies sans difficulté par l'infanterie, pendant que la flottille s'approchait de Dap-Cau et que les compagnies de débarquement gravissaient les mouvements de terrain situés à l'est de Bac-Ninh, entre Dap-Cau même et Ti-Cau.
La tête d'avant-garde du bataillon de fusiliers-marins appartenait à la compagnie de débarquement du cuirassé *le Bayard*, et était commandée par l'enseigne de vaisseau **OLIVIERI**. C'est au coup d'œil et à la bravoure de cet officier qu'est dû le prompt enlèvement des défenses couvrant la position de Dap-Cau.
Des sommets de ces hauteurs ainsi occupées, on distinguait bien la place de Bac-Ninh, bâtie dans une plaine. Le général y ayant fait monter l'artillerie, fit ouvrir le feu sur des colonnes chinoises qui apparaissaient dans différentes directions. Il envoya ensuite une partie de cette artillerie sur une hauteur, située au nord de la place, où se trouvait un fortin chinois abandonné ; puis, la demi-batterie de débarquement qui marchait avec les compagnies de marins ayant rallié les batteries déjà en ligne, le feu fut ouvert par 15 des pièces dont disposait la brigade.

Les objectifs étaient : 1° les colonnes chinoises qui évoluaient autour de Bac-Ninh, les unes y entrant, d'autres en sortant, d'autres encore se développant en dehors de la place en longues files pressées sur les digues étroites des rizières ; 2° les ouvrages situés en dehors de la place ; 3° les bastions même de Bac-Ninh et sa citadelle. Pendant ce feu, qui dura plus d'une heure, la batterie de 80 mill. de montagne du 12^{e} d'artillerie (capitaine de Saxcé) tira environ 100 coups, la batterie de 4 rayé de marine (capitaine Roperh) tira 130 coups environ, et la demi-batterie composée de pièces de débarquement et commandée par enseigne de vaisseau, en lira à peu près 90. Sur ces 320 coups de canon, une centaine furent tirés sur la citadelle, à l'intérieur de laquelle se trouvait une tour où flottait un grand pavillon chinois.
La place répondit faiblement, puis plus du tout.
g. En face de ce silence et voyant les nombreuses colonnes ennemies qui s'enfuyaient dans la direction nord-ouest, le général pensa que la place était peut-être presque entièrement dégarnie de troupes, et résolut de s'en assurer, de manière à tenter son enlèvement le soir même, si la chose était possible. Les colonnes ennemies s'éloignant à l'horizon accompagnées de convois de coolies, qu'on distinguait bien, prouvaient que l'ennemi était décidé à la retraite.
Il y avait dès lors une importance de premier ordre à ne pas laisser, suivant une coutume bien ancrée dans les mœurs militaires des Asiatiques, l'arrière-garde des troupes chinoises incendier, si on lui en laissait le temps, une ville qu'elles se voyaient forcées d'évacuer. Elle eût été bientôt transformée en un monceau de décombres, qui auraient représenté le seul fruit des efforts des deux brigades françaises et l'unique trophée de leur succès. En dehors des avantages issus de la prise de cet objectif du corps expéditionnaire et de l'effet moral que devait produire sur les troupes chinoises et sur la région tonkinoise tout entière la nouvelle de cet événement, cette ville rapidement enlevée, pouvait, à d'autres points de vue, nous être d'une grande utilité.
Avec ses constructions très nombreuses et son organisation défensive dont l'ensemble se dessinait fort bien des hauteurs qu'occupait la 2^{e} brigade et dont nous pouvions tirer parti, cette place, à laquelle aboutissaient les chemins de Lang-Son et de Thaï-Nguyen, constituait une base d'opérations vraiment forte. Après sa chute, on pouvait avoir à opérer dans ces deux directions.
S'en emparer promptement et la garder devenait donc une nécessité. Le général désigna divers détachements du 1er bataillon de la légion étrangère, du 111^{e} et du 143^{e} de ligne pour s'avancer contre les différentes portes de la place, nettement visibles en raison de leur construction monumentale, et chargea le lieutenant-colonel **DUCHESNE**, de la légion étrangère, de diriger

l'ensemble de ces mouvements. Le détachement du 1er bataillon de la légion était composé d'un peloton aux ordres du lieutenant **GŒRY**, et d'un autre commandé par le sous-lieutenant **MAQUARD**.
Le lieutenant **GŒRY** arriva jusqu'à la porte est de Bac-Ninh, n'y rencontra aucune résistance et entra le premier dans la place. Le peloton du sous-lieutenant **MAQUARD** entra par la même porte et s'avança dans la grande rue qui y aboutissait. Il essuya le feu de quelques groupes de Chinois, auxquels il répondit et qui s'enfuirent aussitôt. Continuant son mouvement, il parvint jusqu'à des ouvrages abandonnés établis pour défendre le pont qui traverse les fossés de la citadelle, formant réduit. Il franchit ce pont, entra dans la citadelle et fit occuper par sa troupe la plateforme servant de base à la tour de Bac-Ninh. De là, il dirigea son feu sur quelques groupes chinois aperçus un peu dans toutes les directions et qui prirent la fuite, puis monta au sommet de la tour, en arracha lui-même le drapeau chinois et fit flotter à sa place le fanion tricolore que portait un sous-officier de son peloton. Cela fait, il envoya prévenir le lieutenant-colonel **DUCHESNE** qu'il était dans la place, et que l'ennemi semblait l'avoir complètement abandonnée.
Le détachement du 111e de ligne, commandé par le sous-lieutenant **DULYS**, et celui du 143e de ligne, aux ordres du sous-lieutenant **DESLOGES**, entrèrent dans Bac-Ninh par les portes correspondant aux autres bastions, presque en même temps que le détachement de la légion étrangère.
Le soir, toute la 2e brigade était cantonnée dans la ville ou bivouaquée sur les hauteurs qui l'environnent.

Opérations de la 1re brigade. — Le Trong-Son. — Le 12 au matin, la brigade du général **BRIÈRE de LISLE**, marchant avec le quartier général et son convoi, s'engagea sur la digue du marché de Chi, pour se diriger vers le nord. Les tirailleurs annamites et tonkinois éclairaient la marche, les tirailleurs algériens les suivaient et l'infanterie de marine formait un échelon sur la gauche. L'artillerie était dans les intervalles des bataillons. La marche se poursuivit sans incidents jusque vers midi.
A cette heure, le capitaine **CUVELLIER**, posté dans l'aérostat « *la Vigie* », explorant de 250 mètres d'altitude le pays environnant, aperçut la gauche de la 2e brigade qui luttait encore devant Nam. Il envoya ces renseignements à terre, et l'ordre de déployer les troupes formant la tête de la brigade fut donné. L'artillerie se mit en batterie et ouvrit le feu dans la direction des villages de Con-Rua et de Nam, ce qui acheva la défaite des défenseurs de ces positions, aux prises depuis le matin avec la 2e brigade, et précipita leur retraite.
La 1re brigade continua son mouvement vers Con-Rua.
Les rizières obligèrent les troupes à n'avancer que lentement. L'ennemi, en pleine déroute, ne s'opposa pas à leur marche, les villages où il masquait ses forces pendant la matinée étant presque tous abandonnés. Cependant, en approchant de Con-Rua, les premiers échelons essuyèrent le feu de groupes chinois restés dans ce village, où l'on distinguait encore des pavillons. La charge fut sonnée, et les tirailleurs algériens y pénétrant, le firent définitivement évacuer, puis, le dépassant, ils gravirent les premières pentes du Trong-Son.

Pendant ce temps, l'infanterie de marine, formant l'échelon de gauche, s'avança à son tour.
L'ennemi, menacé sur son flanc droit, s'enfuit à son approche, les pavillons disparurent, et trois des forts du Trong-Son furent occupés facilement.
Les colonnes chinoises restées groupées en arrière de ce massif, voyant les mouvements exécutés par la 1re brigade sur leur front et sur leur flanc, se sentant d'autre part débordées et presque prises à revers par la 2e brigade, qui avait forcé à Xuan-Hoa leur ligne générale de défense, battirent précipitamment en retraite dans la direction de l'ouest.

Vers 4 à. 1/2 du soir, les ordres pour l'arrêt du mouvement furent donnés à la 1re brigade. Le quartier général et les troupes s'établirent au bivouac et au cantonnement, pour passer la nuit à une distance de Bac-Ninh qu'il fallut le lendemain environ huit heures pour franchir.
La 1re brigade avait perdu fort peu de monde, et la 2e ne comptait pas plus de 60 à 70 tués ou blessés.
L'effectif d'ensemble des deux brigades mobiles françaises ayant pris part à ces opérations avait été de 8,000 à 8,500 combattants, y compris les tirailleurs annamites et tonkinois[1].
Le général **HOANG-KE-LANG**, qui commandait l'armée chinoise, paraît, autant d'après les renseignements recueillis, que d'après une appréciation basée sur le développement et l'importance des positions qu'il occupait, avoir disposé de 20,000 à 25,000 hommes de troupes régulières pour la défense de Bac-Ninh.

Journée du 13 mars.—**Aspect de Bac-Ninh — Les trophées. —Arrivée du général en chef**.—
Le 13 au matin, le temps était brumeux ; Bac-Ninh, sortant de la nuit et vue des hauteurs qui l'environnaient, se dessinait comme une large masse, d'où émergeait une tour octogone.
Successivement on distingua les ouvrages extérieurs, puis l'enceinte même de la place, formée de cinq fronts bastionnés, aux escarpes revêtues en briques, et sur le milieu de plusieurs desquels s'ouvraient des portes monumentales.
Vers le centre, une enceinte intérieure, d'où la tour s'élevait, semblait former le réduit de l'ensemble.
Les différents quartiers de la ville se distinguèrent bientôt les uns des autres : les quartiers annamites, par la teinte sombre de leurs toits de paille ou de feuilles ; les quartiers chinois, par les grands murs blancs de leurs maisons qui, découpés de chaque côté en forme de gradins, encadraient des plans inclinés formés par les toitures en tuile.
Quelques longs toits de pagode, surmontés de moulures représentant des animaux fantastiques, désignaient les monuments principaux.
En franchissant la première enceinte et suivant la rue de rempart, on rencontrait de vieilles pièces d'artillerie en bronze et en fonte des calibres les plus divers, installées sur les plates-formes des parapets, mais dont beaucoup étaient hors d'état de servir ou montées sur des affûts vermoulus. Des projectiles sphériques, généralement rouillés étaient groupés près des pièces. A proximité des remparts, on voyait çà et là, gisant à terre, des sabres et des lances à larges lames, ainsi que des espèce de fourches-tridents, destinées sans doute à la défense même des parapets.
Dans les rues, on rencontrait épars des tonnelets de poudre, des armes à feu de tous modèles, des sacs de riz, des paquets de thé, des effets d'uniformes chinois, des pavillons de divers genres et de toutes couleurs, que décoraient de longs caractères d'écriture en étoffe rapportée, d'une nuance tranchant sur le fond, ou des dragons tirant la langue.
Les maisons n'avaient plus d'habitants, mais leurs portes d'entrée ouvertes laissaient voir à l'intérieur un véritable fouillis de caisses à moitié vides, de meubles en bois sculpté à jour, de longues appliques couvertes d'incrustations, de parasols, de tam-tams, de liasses de manuscrits et de livres et de grands dessins coloriés, qui représentaient des femmes au pied minuscule échangeant des regards obliques avec des Chinois ventrus à la face béate.
En un mot, Bac-Ninh présentait l'aspect singulier d'une cité populeuse évacuée précipitamment. A cette heure, le général en chef se trouvant avec la 1re brigade, pensait que le général **de NÉGRIER** n'avait pu parvenir que jusque vers Dap-Cau, et il projetait, pour la journée, une marche commune

1 Les coolies des convois formant le train des deux brigades et du quartier général sont en dehors de ces effectifs. Ils n'étaient pas armés et n'étaient employés que comme porteurs et encadrés par des escortes prélevées sur ensemble des deux brigades.

des deux brigades sur Bac-Ninh. Un peloton du 1er chasseurs d'Afrique, aux ordres du capitaine **LAPERRINE**, fut envoyé dans la direction nord-est, pour avoir des nouvelles de la 2e brigade et prendre son contact. En même temps, le capitaine **CUVELLIER** qui, la veille, pendant son ascension en ballon, avait vu une partie du terrain, fut chargé d'aller reconnaître, avec quelques cavaliers, la voie à suivre pour aborder Bac-Ninh par le sud-est, de manière à pouvoir ensuite servir de guide à la marche de la 1re brigade.

Le capitaine **LAPERRINE**, en se dirigeant toujours vers le nord-est, arriva à l'un des ouvrages détachés de Bac-Ninh, dénommé par nous Fort de l'Est, et y rencontra des postes de la légion étrangère qui lui apprirent la prise de la place.

Il entra à Bac-Ninh, puis retourna en apporter la nouvelle à la 1re brigade. De son côté, le capitaine **CUVELLIER**, exécutant sa reconnaissance, traversait des villages où il ne trouvait rien qui annonçât la proximité de l'ennemi. Il rencontra, par contre, l'un des émissaires annamites, envoyé de Bac-Ninh par le général **de NÉGRIER** au général en chef. Il le fit accompagner auprès du général **MILLOT** et continua sa marche sur la place.

Dès le matin, le général **de NÉGRIER** rectifia les ordres donnés la veille, dans la soirée, pour l'occupation de Bac-Ninh et de ses abords, ordres destinés à parer, seulement pour la nuit, à un retour offensif.

Il envoya ensuite au général en chef plusieurs émissaires porteurs de la nouvelle de la prise de la place, et fit réunir près de la pagode royale, située dans la citadelle, les armes, munitions, bouches à feu et étendards abandonnés la veille par l'ennemi en fuite.

Il y avait là des fusils et des armes blanches de tous les modèles, anciens et récents, de nombreuses caisses de cartouches, dont le contenu portait l'estampille de maisons anglaises, américaines et allemandes, et, parmi les bouches à feu, 6 pièces de montagne, système Krupp, dont les inscriptions en caractères chinois, portées sur les volées et les culasses, indiquaient qu'elles avaient été fabriquées exprès pour le compte du gouvernement de Pékin ; puis ensuite une mitrailleuse, système Christophe, absolument neuve, et beaucoup d'étendards de toutes couleurs. L'interprète chinois signala parmi eux le grand pavillon en soie jaune, orné de longs caractères bleus, des troupes impériales chinoises ; le pavillon en soie verte, décoré d'appendices grenats du général chinois commandant en chef au Tonkin ; le pavillon rouge, orné de caractères bleu foncé d'un général de l'armée du Kouang-Si, nommé **TRIEN-HUC**, et d'autres encore offrant des particularités[1].

Le général fit disposer les armes de tout genre en faisceaux et les bouches à feu en ligne, dans la cour de la pagode royale, et pavoiser la façade de cette pagode à l'aide de nombreux drapeaux.

Vers midi, le général en chef arriva avec son escorte et le quartier général. Le tir de l'artillerie salua son arrivée, les troupes rendirent les honneurs, et le général **de NÉGRIER**, en l'introduisant dans la citadelle, lui présenta les trophées tombés, la veille au soir, entre ses mains. A 3 heures, les têtes de colonne de la 1re brigade apparurent dans la direction du sud, et, le soir, les deux brigades et les convois étaient groupés à Bac-Ninh.

Considérations sur la prise de Bac-Ninh et sur sa défense par les Chinois. —La prompte réussite des opérations dirigées contre Bac-Ninh est due à l'action combinée des deux brigades, dont le mouvement d'ensemble avait contourné la masse des défenses chinoises, accumulées à une assez grande distance à l'ouest de la place, vers Phu-Tu-Son et Dinh-Ban. Cela fait, l'une d'elles s'est trouvée placée en face de la position centrale du Trong-Son et l'autre sur un terrain d'action couvert d'obstacles, mais où les succès pouvaient être fertiles en conséquences.

1 Deux de ces drapeaux envoyés à Paris ont augmenté la glorieuse collection qui décore la voûte de la chapelle des Invalides.

D'importantes lignes fortifiées se développaient sur ce terrain, mais la rupture de chacune d'elles en un point pouvait entraîner la désagrégation des troupes ennemies qui la défendaient et permettre au vainqueur de se porter sur leurs directions de retraite probables, qui s'indiquaient comme devant être la route mandarine de Lang-Son et le chemin de Thaï-Nguyen.

Ayant enlevé, le 8 mars, vers Do-Son, tous les points fortifiés qu'elle avait trouvés devant elle, la 2e brigade, contenant le 12 au matin, à Nam et à Quan-Dong, le gros de l'armée chinoise, avait forcé sa ligne de défense à Xuan-Hoa et à Lag-Buoï, puis, poursuivant résolument son mouvement offensif, s'était emparé, grâce à l'entrain et à la vigueur de tous, des positions qui mettaient à sa merci Bac-Ninh et sa ceinture d'ouvrages. Dans ces conditions, un audacieux coup de main lui avait livré presque intact l'objectif principal des opérations du corps expéditionnaire tout entier. La valeur, aussi remarquable dans les combats eux-mêmes que dans les mouvements offensifs, de l'infanterie, presque toujours engagée par groupes de compagnies vigoureusement commandés ; l'action décisive de l'artillerie, si judicieusement employée ; l'appui des canonnières formant à notre aile droite un groupe de combat d'une irrésistible puissance, et par-dessus tout les conceptions habiles et pleines d'audace du commandement, ont produit ce résultat mémorable.

La hardiesse de celui qui commandait était comme rehaussée par la résolution dont tous, jusqu'aux simples soldats, donnaient à tout instant la preuve. Les Chinois avaient cherché à défendre Bac-Ninh en établissant, à une assez grande distance de cette place, différentes lignes de résistance. En présence des lignes d'opérations choisies par nos deux brigades, ils tentèrent de nous arrêter à Lag-Buoï, à Xuan-Hoa, à Nam et au Trong-Son, mais leurs efforts furent sans résultats efficaces. Quant à la place même de Bac-Ninh, elle ne fut presque pas défendue.

Elle comprenait pourtant trois lignes de défense successives : une ligne de forts détachés, établie en aménageant les principaux mouvements de terrain à grand relief qui l'entouraient ; une ligne de redoutes formant ceinture autour des remparts de la ville, et, enfin, les bastions de l'enceinte et la citadelle formant réduit.

Les emplacements des forts détachés avaient été judicieusement choisis, mais les ouvrages eux-mêmes étaient d'une exécution détestable.

Leurs parapets, consistant en une masse couvrante sans banquettes pour les tireurs, étaient tellement élevés qu'on ne pouvait, de l'intérieur des ouvrages, voir quoi que ce soit au dehors et, par conséquent, battre les pentes et le terrain environnant. Il n'y existait que des abris en paille en très mauvais état.

La ligne de redoutes formant le ceinture de l'enceinte comprenait des ouvrages en terre bien mieux faits que les précédents. Ils étaient distants de ses fossés de 200 mètres environ et avaient entre eux des intervalles d'à peu près 300 mètres. Chacun d'eux pouvait donner place à 180 défenseurs. Ils auraient pu jouer un rôle important, dans le cas où les troupes d'attaque seraient restées dans la plaine sans occuper un seul des mouvements de terrain qui les commandaient à des distances variant de 800 et 1,000 mètres, mais une attaque ainsi conduite n'était guère à prévoir.

Les différentes portes de Bac-Ninh, y compris celle de la citadelle, étaient protégées par des ouvrages non sans valeur, qui ne furent presque pas défendus. Les parapets des bastions, bien qu'en mauvais état, n'auraient pu être utilisés que par des groupes d'infanterie. Quant aux plates-formes destinées à l'artillerie, leur état ne permettait pas même à des pièces légères d'y exécuter un tir tant soit peu prolongé.

Il y avait pourtant, dans l'ensemble de ces défenses, un progrès incontestable sur celles établies, trois mois auparavant, pour protéger Sontay. Des progrès, dans le même sens, s'accusèrent de plus en plus par la suite, et, à la fin de la campagne, les Chinois nous opposèrent des lignes défensives bien conçues comme ensemble, bien organisées dans le détail et, en somme, vraiment redoutables.

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

II.

HONG-HOA ET TUYEN-QUAN.

(avril-juin 1884.)

Après Bac-Ninh. — Le fleuve Rouge et la rivière Noire. — Luu-Vinh-Phuoc et Hoang-Kic-Viem. —- Concentration des troupes et marche sur Hong-Hoa. — Bombardement de la place. — Opérations de la 1re brigade. — Occupation. — La ville et les pagodes. — Système défensif. — Après Hong- Hoa. — Tuyen-Quan. — Coup d'œil sur l'ensemble des affaires de Sontay, Bac-Ninh, Hong-Hoa et Tuyen-Quan. — Leurs conséquences.

Après Bac-Ninh. — Deux jours après la prise de Bac-Ninh, les deux brigades aux ordres des généraux **BRIÈRE de LISLE** et **de NÉGRIER**, comprenant seulement chacune trois bataillons d'infanterie, deux batteries légères et les services auxiliaires, se mirent à la poursuite de l'ennemi. La 1re brigade avait la place de Thaï-Nguyen comme objectif principal de ses opérations ; la 2e devait, dans son mouvement offensif, suivre la route de Chine dite « route mandarine », qui passe par le Kep, Bac-Lé et Lang-Son[1].

La brigade **BRIÈRE de LISLE,** remontant vers le nord, s'empara de la citadelle de Yen-The, défendue par 2,500 Chinois environ. Elle s'avança ensuite vers Thaï-Nguyen, qu'elle canonna et trouva évacuée en y entrant[2].

La brigade **de NÉGRIER**, passant le Song-Cau sur un pont de bambous fait exprès, se porta le 15 mars sur la ligne du Song-Thuong et força le passage de cette rivière à Phu-Lang-Thuong, où la défense chinoise était concentrée. La canonnière *l'Éclair*, venue des Sept-Pagodes en remontant le cours de la rivière, appuya cette attaque par le tir des bouches à feu de son bord. Le soir, la brigade bivouaquait à 5 kilomètres au nord de Phu-Lang-Thuong[3].

Le 16, la brigade se porta sur le village du Kep. Vers dix heures du matin, l'ennemi ayant ouvert le feu sur notre droite, l'action s'engagea de ce côté et en se développant elle nous amena devant le village même.

Le général le fit canonner ; puis, l'infanterie ayant prononcé son attaque, les Chinois l'évacuèrent précipitamment en l'incendiant et en abandonnant une partie de leurs bagages[4].

---

1 La route mandarine n'était, à cette époque, qu'un sentier battu seulement par les indigènes, qui le suivaient pour leurs transactions commerciales, faites à l'aide de porteurs dits « coolies ». Inondée souvent par le trop-plein des rizières qu'elle traversait, elle était en certains points absolument défoncée, de sorte que, difficilement praticable aux chevaux, elle rendait très lente la marche d'une colonne comprenant du matériel d'artillerie, même le plus léger, et un convoi formé par des coolies.

2 Yen-The et Thaï-Ngnyen furent ensuite abandonnés pour permettre une concentration suffisante de forces contre Hong-Hoa. Cette place occupée, on retourna à Thaï-Ngnyen ; mais les Chinois, laissés maîtres d'y revenir, l'avaient complètement incendié.

3 Les tirailleurs annamites formaient la tête de l'avant-garde de la brigade marchant sur le Song-Thuong. Arrivés sur la rive droite de la rivière, ils se mirent à l'eau et la traversèrent à la nage, malgré l'intensité du feu des Chinois, ramenèrent de l'autre rive des sampans qui permirent au reste de l'avant-garde d'effectuer son passage sans trop de difficultés. Le lieutenant Durand, de l'infanterie de marine, commandait ce détachement, qui, composé de soldats indigènes, jeunes de service, fit preuve d'une intrépidité remarquable. Tout le monde fut heureux de voir leur belle conduite justement reconnue par la voie de l'ordre.

4 Au cours de l'action engagée sur la droite, le 2e bataillon de la légion étrangère s'empara, près du village de Ram, d'un important convoi chinois, contenant les objets les plus divers, et, entre autres, de superbes tentes en soie bleue. Au dire des indigènes, ces tentes ne pouvaient appartenir qu'aux mandarins les plus élevés dans la hiérarchie militaire.

Le lendemain, la poursuite se continua jusqu'à Cau-Son sans qu'on pût atteindre l'ennemi conservant l'avance prise sur notre avant-garde la veille au soir ; mais les empreintes de son passage, marquées sur le sol, indiquaient qu'il était serré de très près. Une reconnaissance, faite dès la pointe du jour, ayant fait connaître que les Chinois occupaient, à 7 kilomètres environ du Kep, un village fortifié et armé d'artillerie nommé Vy-Lyet, le 2e bataillon de la légion reçut l'ordre d'aller les y attaquer. A notre approche, l'ennemi prit la fuite sans tirer un coup de fusil, abandonnant une certaine quantité de matériel et de munitions, entre autres quatre canons Krupp de montagne[1].
Le 18, la brigade reçut du général en chef l'ordre de cesser la poursuite de l'ennemi, d'évacuer la position du Kep et de rentrer à Bac-Ninh, en laissant à Phu-Lang-Thuong les forces nécessaires pour constituer en ce point notre poste le plus avancé dans la direction de Lang-Son.

Le fleuve Rouge et la rivière Noire. — La prise de Bac-Ninh et l'occupation de la région dont cette place est le centre mettaient la plus grande partie du Tonkin à l'abri des attaques pouvant venir de la rive gauche du fleuve Rouge, c'est-à-dire de la contrée la plus voisine des provinces du sud de la Chine. Sur la rive droite et dans les pays à l'ouest de Sontay, la sécurité ne pouvait exister aussi longtemps qu'Hong-Hoa ne serait pas entre nos mains.
L'occupation de cette place avait, en outre, une importance décisive au point de vue de la possession du cours supérieur de cette voie fluviale et de notre domination sur la région tonkinoise du sud-ouest.
Être maître du cours du fleuve, c'était, en effet, avoir résolu presque entièrement la question de la conquête du Tonkin, conquête issue de l'idée d'amener rapidement à la mer les produits des provinces méridionales de la Chine et des pays limitrophes[2].
Hong-Hoa était de beaucoup la ville la plus importante située sur le fleuve entre Lao-Kaï et Sontay, et par sa position elle permettait de commander facilement les confluents de la rivière Noire comme de la rivière Claire, ses deux affluents principaux.
Partant de Sontay, notre point d'appui le plus avancé sur la rive droite, il fallait, pour atteindre Hong-Hoa, traverser la région du mont Bavi, puis franchir la rivière Noire avant de prendre pied dans la plaine à l'ouest de laquelle la ville est bâtie.
Le mont Bavi, dont les sommets s'élèvent à plus de 1,500 mètres au-dessus du pays avoisinant, est le premier massif montagneux qu'on rencontre depuis la mer en remontant la rive droite du fleuve. Il tranche ainsi sur la région plate et monotone du Delta. Les eaux qui s'écoulent toute l'année des croupes très boisées de ses versants développent à une assez grande distance une fertilité remarquable[3].

---

1 Ces canons Krupp étaient tout neufs. Ils avaient été mis en batterie vers l'extérieur des ouvrages, mais les pièces de culasse et les armements de deux d'entre eux se trouvaient encore dans les caisses où ils avaient été enfermés pour être expédiés d'Europe. Ces caisses étaient placées près d'eux. Le reste du matériel abandonné comprenait surtout de ces longues coulevrines en fer que les Chinois appellent « taïfour », et dont la fabrication paraissait remonter au siècle dernier.

2 Cette voie, la plus courte de ces provinces à la mer, avait été suivie en 1871 par l'explorateur et négociant français J. Dupuis, qui, à l'aide d'un sauf-conduit délivré par les autorités chinoises du Yunnam, descendit le cours du fleuve. Il le remonta ensuite jusqu'au delà de Lao-Kaï, avec deux petits vapeurs et des jonques chargées de matériel de guerre, En 1876 et 1877, M, le lieutenant de vaisseau de Kergaradec, alors consul de France à Hanoï, remonta aussi le fleuve Rouge : la première année en vingt-cinq jours, avec un petit vapeur, et la deuxième, en dix-huit jours en barque. Jusque-là, aucun travail n'avait encore été entrepris pour faciliter la navigation, en opérant des sondages, en reconnaissant les rapides et en faisant sauter les rochers.

3 C'est sur le versant occidental du mont Bavi qu'on trouve les populations appelées « Mans », dont l'originalité mérite d'être signalée. Elles se distinguent complètement du reste des populations tonkinoises. Leurs villages, a l'encontre de ceux de l'Annam et du Tonkin, ne sont ni cachés ni protégés par d'épaisses haies de bambous. Le buffle, cet animal de labour par excellence des pays de rizières, n'existe pas chez eux.

Les deux rives de la rivière Noire sont aussi couvertes d'une végétation très épaisse. Ce n'est, de chaque côté, qu'une longue suite de bambous superbes et de bananiers aux feuilles gigantesques. Des bouquets d'aréquiers, dont les cimes touffues ressemblent à de hauts parasols, complètent la gracieuse décoration du paysage. Vers leur confluent, la rivière Noire et le fleuve Rouge ont une largeur presque égale, et ce n'est que loin des rives que les eaux d'un bleu très foncé de l'une viennent se fondre avec la masse rougeâtre et limoneuse de la grande artère fluviale.
Sur la rive gauche, c'est la plaine d'Hong-Hoa, donnant accès au pays des Muongs, qui s'étend de ce côté du Tonkin jusqu'aux plateaux du haut Laos. Cette plaine est couverte de mûriers et de touffes d'ananas. Les habitants sont pêcheurs, cultivateurs, et se livrent à l'industrie de la soie[1]. Quant à la ville même, protégée par une citadelle rectangulaire dont les faces, formées de parapets revêtus en briques, sont précédées d'un large fossé, elle est adossée aux premières hauteurs que longe le chemin de Lao-Kaï.

Luu-Vinh-Phuoc et Hoang-Kie-Viem. — Au point de vue militaire comme aux autres, Hong-Hoa était donc bien le centre de toute la région.
C'est là qu'étaient concentrés les réguliers chinois venus du Yunnam sous les ordres du général **SAM-CUNG-BAO** ; que **LUU-VINH-PHUOC,** le fameux chef des Pavillons-Noirs, s'était retiré après Sontay et avait réuni ses troupes aux contingents annamites commandés par Hoang-Kie-Viem, l'oncle du roi d'Annam. Les uns et les autres n'avaient pas toujours fait cause commune ; mais à ce moment ils avaient su grouper leurs forces en présence du danger que nous représentions pour eux tous.
LUU-VINH-PHUOC s'était déjà trouvé devant nous, en mai 1883, au combat de Cau-Giay, près d'Hanoï, où fut tué le capitaine de vaisseau **RIVIÈRE**, et au mois de décembre suivant il avait été l'âme de la défense de Sontay[2].
Ce n'était pas un soldat de rencontre.
Antérieurement à notre campagne de Chine de 1860, il prit part à la guerre des Taï-Pings dans les rangs de ces derniers.
Plus tard, il servit sous les ordres d'un chef de parti nommé **QUANG-NGO-CONG**, célèbre au Tonkin. Ensuite, en possession d'un commandement à son tour, il avait réuni ses forces à celles d'Hoang, cité plus haut, qui occupait à cette époque le pays compris entre la rivière Claire et le fleuve Rouge. Ainsi groupés, ils attaquèrent Lao-Kaï et s'en emparèrent après des efforts très prolongés.
LUU-VINH-PHUOC s'était alors installé à Lao-Kaï même pour exploiter les gros produits de douanes que devaient lui procurer les transactions commerciales suivant la voie du fleuve, et Hoang s'était établi à Ho-Yang, sur la rivière Claire, pour le même objet. Ils devaient partager les bénéfices ; mais la douane de Lao-Kaï rapportant beaucoup plus que l'autre et **LUU-VINH-PHUOC** s'étant, paraît-il, refusé au partage de l'excédent du revenu, un conflit s'éleva entre eux.
Les contingents de ce dernier prirent à ce moment le nom de Pavillons-Noirs, d'après la couleur de leurs drapeaux, et ceux d'Hoang furent appelés Pavillons-Jaunes.

Leurs vêtements, différents en cela de ceux des autres habitants du pays, sont, à l'aide du produit de l'indigotier qu'ils cultivent, teints en bleu, comme ceux des Tôs, de la région de Lang-Son. Enfin, seuls des Indo-Chinois, ils ne chiquent pas le bétel et ont un langage particulier, qui se rapproche beaucoup, parait-il, des dialectes du sud de la Chine.

1 Les Muongs de cette région sont depuis longtemps soumis à la domination annamite. Belliqueux par nature, ils ont été souvent employés par les souverains d'Annam à défendre le territoire de leurs conquérants. On dit qu'ils s'en sont brillamment acquittés quand des chefs de leur race ont été mis à leur tête.

2 D'après les renseignements annamites, Luu-Vinh-Phuoc était grand, sec, à la barbe grisonnante et âgé d'environ soixante ans. Son nom signifie « l'Homme qui se repose toujours heureux »

Les premiers se composaient principalement de Chinois, et les autres comprenaient surtout des Annamites, mais des deux côtés il y avait une forte proportion d'hommes originaires de la région indo-chinoise toute entière. A la suite de ce conflit, les Pavillons-Jaunes s'établirent sur le fleuve Rouge, en aval de Lao-Kaï, et installèrent près de Than-Quan une nouvelle douane pour les produits descendant vers le Delta.

HOANG-KIE-VIEM avait, en 1883, reçu du roi son neveu le commandement des contingents annamites marchant contre nous. Mêlé par des fonctions antérieures à la conduite des affaires de son pays, très patriote, fier, disait-on, de son rang social comme de son rang de lettré, hautain et autoritaire, il était de nature à forcer de compter avec lui[1].

Notre dessein notifié à l'Annam étant de rendre tout à fait libre la voie du fleuve exploitée par les deux chefs de parti, ils ne firent pas de difficultés, même avant les opérations dirigées contre Sontay, pour nous opposer leurs forces réunies. C'était ainsi leurs propres intérêts qu'ils défendaient en acceptant les propositions à ce sujet et les subsides de la cour de Hué.

Concentration des troupes et marche sur Hong-Hoa. — Une colonne fut constituée à Hanoï au commencement d'avril pour marcher sur Hong-Hoa. Elle se composait des deux brigades **BRIÈRE de LISLE** et **de NÉGRIER**, ne comprenant chacune que 4 bataillons et 2 batteries, des soldats annamites et les services auxiliaires.

La 1re brigade était formée de 2 bataillons d'infanterie de marine, d'un bataillon du 1er et d'un bataillon du 3e tirailleurs algériens, de 2 compagnies de tirailleurs annamites, de 2 batteries de montagne et de quelques chasseurs d'Afrique ; son effectif était d'environ 2,800 hommes, sans compter les coolies.

La 2e brigade comprenait les bataillons des 23e et 111e ligne, les 2 bataillons de la légion étrangère, 2 compagnies de tirailleurs annamites, 2 batteries de montagne et une trentaine de chasseurs d'Afrique ; son effectif était à peu près le même que celui de la 1re brigade ; 2 batteries roulantes, l'une de 95 mm , l'autre de 80 mm , de campagne, furent transportées par jonques d'Hanoï jusqu'à hauteur d'un village appelé Vu-Thu, puis adjointes à la 2e brigade ainsi qu'à la section d'aérostiers. Le général en chef et le quartier général marchèrent avec cette brigade.

Les Canonnières *Trombe* et *Éclair*, susceptibles de transporter chacune environ 300 hommes, remontèrent le fleuve Rouge avec la vitesse de marche de la brigade, en protégeant son flanc droit[2].

Le 3 avril, tous ces éléments étaient concentrés à Hanoï. Le même jour, la 1re brigade quittait la ville et commençait sa marche vers la rivière Noire, dont elle devait remonter la rive droite jusqu'à Bat-Bac. Elle la traversa en ce point le 11 avril.

Le 6, la 2e brigade partait d'Hanoï et cantonnait à Phong. Le 7, elle passait à gué le Day et cantonnait à Khémé ; elle était le 8 à Sontay, où le général en chef la rejoignit avec les canonnières. Arrivée le 9 à Vu-Thu, elle y séjournait le 10. On dut, pour aménager le chemin que devaient suivre jusqu'à la rivière Noire les batteries roulantes qu'on débarqua en ce point, adjoindre au personnel du génie deux compagnies d'infanterie. Les pièces attelées de mulets eurent beaucoup de peine à franchir dix kilomètres pour arriver sur les hauteurs du Trong-Hoa ; mais le 11 avril, à dix heures et demie du matin, elles y parvenaient cependant.

Bombardement de la place. — Ces hauteurs, longeant la rive droite de la rivière Noire près de son confluent avec le fleuve Rouge, dominent d'environ cent cinquante mètres le terrain compris entre

1 D'après les dires des Annamites, il était grand, maigre, courbé par l'âge et avait les cheveux blancs. Les lignes très pures de son visage sévère indiquaient la noblesse de sa race. Son nom signifie « le Prince orné ».

2 Les canonnières, armées chacune de deux canons de 90 mm et de trois canons-revolvers Hotchkiss, avaient été choisies, en raison de ce puissant armement, ainsi qu'à cause de leur faible tirant d'eau. Elles calaient normalement soixante-dix centimètres.

la rive gauche et Hong-Hoa. Elles étaient éloignées de cette place de plus de cinq kilomètres à vol d'oiseau. Du plateau que formait leur partie supérieure, la ville dont les remparts étaient masqués par la végétation, ne se distinguait pas. Seule la tour de la citadelle se détachait sur l'horizon. Les deux batteries furent installées sur ce plateau pour bombarder la place et ses abords. La batterie de 90 mm était commandée par le lieutenant de vaisseau **BARRY**, et celle de 80 mm de campagne par le capitaine **RUMEAU**, de l'artillerie de marine.

Le feu s'ouvrit vers onze heures. Dès la chute des premiers projectiles, le terrain extérieur ou se profilaient de nombreux ouvrages, se couvrit de pavillons de toutes couleurs, apparaissant au-dessus des parapets. A ce moment, le colonel d'artillerie **RÉVILLION** désigna comme objectif à la batterie de 95mm la tour même d'Hong-Hoa, et fit diriger le feu de l'autre batterie sur les défenses extérieures de la place, en particulier sur le village de Thong-Hong, environné d'ouvrages et de pavillons plantés en terre.

La brigade, établie à Trong-Hoa, formait la protection des batteries. Pendant les deux premières heures, l'ennemi parut décidé à défendre les abords de la place ; ses pavillons devinrent de plus en plus nombreux et étaient agités comme en signe de défi. Des points qu'il occupait partaient même des feux de mousqueterie dont l'éclair et la fumée se distinguaient de loin. A de pareilles distances, ce n'était que d'inutiles démonstrations.

Vers midi et demi, la chute d'un obus tiré par la batterie de 80mm ayant amené l'explosion d'un magasin à poudre situé près du village de Thong-Hong, cet incident parut déterminer l'abandon des ouvrages voisins et successivement de toutes les défenses extérieures d'où les pavillons disparurent. Presque aussitôt, des flammes et des nuages de fumée s'élevèrent au-dessus d'Hong-Hoa.

Quelques instants après, le pont traversant le fleuve Rouge à hauteur de la ville fut envahi par une véritable foule qui évacuait la place. De l'emplacement des batteries, où se trouvaient le général en chef, le général **de NÉGRIER** et beaucoup d'officiers, on distinguait très bien à la lunette les soldats l'arme sur l'épaule, s'avançant d'un pas précipité, et les coolies porteurs de bagages, qui les suivaient de leur mieux. A ce moment, une section de la batterie de 95 mm dirigea son feu sur le pont. Ce tir n'interrompit que par instants un mouvement de retraite qui, pendant près de trois heures, fit défiler les trois quarts des forces ennemies sous nos yeux. Le pont se composait de deux parties formées de radeaux de bambous reliées entre elles par un îlot de sable émergeant du milieu du fleuve. Les obus en tombant y faisaient un trou sans entamer les parties voisines, de sorte que le passage pouvait s'y continuer facilement.

Une ascension en ballon exécutée des hauteurs de Trong-Hoa pendant cette fuite, permit de voir se replier sur l'enceinte les derniers défenseurs des abords de la place. Le bombardement se poursuivit par quelques salves de batterie entière ; puis, vers 4 heures et demie, le feu cessa[1].

Pendant le bombardement, les canonnières *Trombe* et *Eclair* ainsi que trois remorqueurs armés en guerre avaient stationné sur le fleuve, près de l'embouchure de la rivière Noire. Sur la rive droite, un certain nombre de jonques se trouvaient amarrées à notre portée.

Dès que la masse des fuyards apparut sur le pont, le général **de NÉGRIER**, dont la brigade était prête à marcher au premier signal et habituée à s'embarquer promptement sur les canonnières et sur les jonques, demanda au général en chef de faire passer sur la rive gauche du fleuve deux bataillons d'infanterie et une batterie légère. Ces unités devaient agir pour couper la retraite de l'ennemi débouchant du pont.

Peu après, le lieutenant de vaisseau **LEYGUE** vint, au nom du commandant des canonnières, demander au général **MILLOT** s'il avait des ordres à lui donner, en raison du mouvement visible

1 Le tir réglé, la batterie de 90mm conserva pendant le feu sur la place la hausse de 8,400 mètres ; celle de 80 mm employa des hausses variant de 4,800 4 8,000 mètres. Sans compter les coups nécessaires au réglage, la première ne tira que 100 coups pendant plus de cinq heures, et la deuxième en tira 180.

de l'ennemi. Sinon, il exprimait le désir qu'avait son chef d'être autorisé à faire porter *la Trombe* et *l'Eclair* en des points d'où elles puissent faire sentir aux fuyards les effets de l'artillerie de leur bord.
Il ne fut pas donné suite à ces demandes.
Un émissaire annamite, envoyé aux renseignements, fit connaître dans la soirée que les derniers coolies porteurs des bagages des fugitifs étaient sortis de la ville vers 5 heures.

Opérations de la 1re brigade. — La 1re brigade ayant atteint le 10 la rive droite de la rivière Noire, fut accueillie par le feu des défenseurs avancés d'Hong-Hoa. Elle leur répondit et dispersa leurs groupes. Le 11, remontant jusqu'au coude du Bat- Bac, elle franchit la rivière à gué et à l'aide de quelques sampans. Cinq soldats et onze coolies se noyèrent pendant ce passage.
L'opération effectuée, la brigade eut à échanger des coups de fusil avec des partis ennemis massés dans les villages au sud d'Hong-Hoa, mais ne subit pas de pertes. Poursuivant son objectif, qui était de se porter à l'ouest de la place pour couper la retraite à ses défenseurs, elle dut suivre un fort mauvais chemin de montagne.
Son mouvement n'était pas terminé le 12 au soir, quand la nouvelle de la prise et l'ordre de gagner Hong-Hoa lui parvinrent. S'y dirigeant par la voie la plus courte, elle y entra le lendemain avant la tombée de la nuit.

Occupation. — Le 12 avril au matin, la 2e brigade, les batteries roulantes et le quartier général traversèrent la rivière Noire à l'aide de jonques et de chalands mis en mouvement par des remorqueurs. Le bataillon du 23e de ligne (commandant Godard) fut transporté le premier, pour couvrir le passage des autres troupes et former ensuite l'avant-garde de la brigade marchant sur la place. L'opération s'effectua sans incident, puis on se dirigea vers la ville éloignée de six kilomètres de la rivière. Elle fut trouvée complètement évacuée et aux deux tiers détruite par l'incendie. Les fuyards avaient abandonné comme matériel une trentaine de vieux canons de fonte et de petits canons en bronze se chargeant par la bouche, dont quelques-uns ne pesaient pas plus de 20 à 25 kilogrammes.
Les habitants, revenus à Hong-Hoa le mois suivant, apprirent que les défenseurs avaient été très surpris de la chute des premiers projectiles arrivés dans la citadelle. Ils avaient tout de suite pris les armes et occupé tous les ouvrages. Deux heures après, voyant qu'ils ne pouvaient lutter contre l'action destructive et incendiaire des obus, ils se décidèrent à la fuite ; puis, leurs convois partis, ils mirent le feu partout où ils pensèrent avoir le temps de le faire.
Ces habitants apprirent aussi que **LUU-VINH-PHUOC** et le général chinois **SAM-CUNG-BAO** étaient constamment en désaccord, et que parmi les organisateurs des défenses de la place se trouvaient trois Européens.
Les réguliers chinois, les Pavillons-Noirs et les contingents annamites formaient, paraît-il, un effectif de 20,000 hommes environ. Les troupes de **LUU-VINH-PHUOC** sortirent les dernières de la place[1].

La ville et les pagodes. — Hong-Hoa comprenait plusieurs quartiers, groupés autour d'une citadelle éloignée de trois cents mètres environ du fleuve Rouge et à l'intérieur de laquelle était une tour de trente mètres de haut. Dans les quartiers habités par les Annamites, les maisons étaient recouvertes en feuilles de palmier nain ou de bananier ; on y rencontrait quelques pagodes. Ces

1 D'après les renseignements recueillis à Hong-Hoa, les forces concentrées pour la défense de la ville se décomposaient à peu près comme il suit : 8,000 Chinois, 7,000 Pavillons-Noirs et 5,000 Annamites.

quartiers avaient, ainsi que l'intérieur de la citadelle, fortement souffert du bombardement et de l'incendie.

Le quartier chinois était reconnaissable à ses maisons blanches, surmontées de toitures en tuiles, qu'encadraient des murs découpés en gradins à leur partie supérieure. Il devait à son emplacement éloigné du fleuve et de la tour, objectif des batteries de bombardement, d'avoir été épargné par les projectiles.

Au sud-ouest, près d'un étang, un autre quartier renfermait de nombreuses et fort belles pagodes dont deux surtout méritaient de fixer l'attention. Nous appelâmes l'une pagode royale, et l'autre pagode des tombeaux.

La pagode royale, presque neuve, était précédée d'une cour donnant accès dans une vaste pièce dont le toit élevé s'appuyait sur huit colonnes en bois de teck. A ces colonnes et aux murs étaient suspendues de longues appliques en bois noir incrusté de nacre, ou laquées d'un rouge vif sur lequel se détachaient des inscriptions chinoises en caractères dorés. Quelques-unes étaient des sentences de Confucius ; les autres donnaient le récit des exploits de **HOANG-KIE-VIEM**.

De très beaux meubles en bois sculpté, parmi lesquels on remarquait un bahut aux portes ciselées à jour, laqué comme le reste en rouge et or, contribuaient à orner cette pièce. Elle servait de vestibule à une chapelle bouddhique située au fond du bâtiment. Une cour large d'un mètre seulement les séparait. Dans cette chapelle étaient dressés trois autels de pierre. Le plus grand, adossé au mur faisant face à l'entrée, portait cinq statues dorées dont l'une, tendant en avant des mains très nombreuses, semblait représenter la bonté. Les quatre autres, entourant la première, figuraient des personnages dans l'attitude de la prière et accroupis sur des feuilles de lotus.

Deux autels adossés aux murs latéraux portaient chacun trois statues peintes. Celle du milieu, de dimension supérieure aux autres, représentait un personnage dont l'aspect et le visage menaçants contrastaient avec l'air peu rassuré des statues voisines. C'étaient là sans doute des idoles représentant la justice ou la vengeance.

Sur le faîte et au milieu du toit de cette pagode, des moulures coloriées représentaient un paon et un coq aux formes grotesques, qu'entouraient d'autres oiseaux du même genre. A chaque extrémité de ce toit un dragon fantastique, de la gueule duquel sortaient des flammes, semblait prêt à s'élancer sur le groupe des oiseaux.

La pagode des tombeaux, ainsi nommée à cause des monuments funéraires qui l'avoisinaient, n'était pas neuve et décorée comme la précédente, mais elle avait plus d'originalité.

Trois autels occupaient le fond de l'unique pièce qui la composait. Sur celui du milieu, dont la partie supérieure formait de longs gradins, étaient disposées une quinzaine de statues dorées représentant des personnages debout ou accroupis dans une attitude de prière. Cet ensemble était imposant. Les autels latéraux ne portaient l'un et l'autre que la statue peinte d'un personnage beaucoup plus grand que nature.

Armées jusqu'aux dents, d'une attitude irritée, à la figure farouche autant que grimacière, ces idoles semblaient placées là pour inspirer la crainte. Les murs de droite et de gauche offraient un curieux spectacle. Dans leur massif même étaient sculptés des ouvrages en plein relief, vivement coloriés, dont l'un représentait le paradis, et l'autre l'enfer des bouddhistes. Chacun de ces ouvrages, haut d'un mètre et long de trois, contenait plusieurs groupes. Les personnages étaient détaillés avec un soin qui avait permis de rendre l'expression de leur physionomie comme les moindres mouvements de leur corps. Du côté droit de l'autel, tous avaient des airs de jouissance et de béatitude qu'on avait plaisir à contempler ; tandis que de l'autre, le sentiment de la souffrance et du désespoir s'accusait par l'attitude et les gestes, comme par l'expression des visages[1].

1 La plupart de ces œuvres de l'art indo-chinois, dont les soldats ignoraient la valeur, ne furent pas respectées. N'y pouvant rien, quelques officiers se prenaient à regretter que le ministère des beaux-arts n'eût pas, à l'origine de la

Le toit de la pagode portait aussi sur son faîte des moulures coloriées. Le motif placé au milieu représentait un miroir. Les deux autres figuraient de longs et très gros serpents se faisant face et développant de chaque côté leur corps onduleux, La gueule ouverte, allongeant vers le miroir leur langue recourbée, ils paraissaient y contempler leur image.

Système défensif. — Les défenses d'Hong-Hoa ne ressemblaient ni à celles de Sontay, ni à celles de Bac-Ninh. La résistance de la première de ces villes fut organisée presque entièrement sur ses remparts ; celle de l'autre paraît avoir été basée sur l'emploi de lignes d'ouvrages à intervalles et de forts détachés devant servir d'appui aux troupes destinées à protéger la place, en livrant bataille en avant d'elle. Cette fois, tirant parti du terrain, l'ennemi avait organisé plusieurs lignes de défense continues ; elles étaient constituées par une succession d'ouvrages blindés, d'emplacement bien choisi, et par des parapets défensifs les reliant entre eux en formant des communications défilées du tir de plein fouet.

Le cours d'un petit arroyo situé à douze cents mètres environ à l'est de la ville déterminait, du côté de la rivière Noire, la direction générale de la première ligne de défense, établie en arrière de lui. Cette ligne, dont le flanc gauche avoisinait le fleuve, était formée d'un parapet crénelé, long de 800 mètres, précédant un fossé profond. Les deux extrémités s'appuyaient à des ouvrages blindés, garnis de créneaux au ras du sol. Vers son centre, au passage du chemin d'Hong-Hoa, à vingt mètres du pont de l'arroyo, des parapets à fort relief étaient organisés pour croiser leurs feux sur le chemin. La deuxième ligne, établie à sept ou huit cents mètres en arrière, était longue d'environ deux kilomètres, et, comme elle, aboutissait près du fleuve. Composée d'une suite de fortins et de redoutes blindés dont le tracé se pliait aux formes du terrain et que reliaient des tranchées profondes, elle avait dû être considérée par les défenseurs comme leur plus solide point d'appui. Le ciel des redoutes, étayé à l'aide de rondins, était recouvert de 60 centimètres de terre. D'épaisses lignes de piquets en bambous pointus et entrecroisés protégeaient les abords des ouvrages.

A 500 mètres au delà, dans l'intérieur de la ville, se trouvait la citadelle[1]. C'était un ouvrage quadrangulaire de 300 mètres de côté. Les parapets, hauts de 4 mètres et soutenus extérieurement par des escarpes revêtues en briques, étaient précédés de larges fossés pleins d'eau. Des banquettes et des plates-formes, larges et pavées en briques, se développaient derrière eux. Deux portes monumentales, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, aux maçonneries desquelles s'appuyaient des ouvrages pouvant battre de leurs feux les ponts des fossés, donnaient accès dans la place.

Entre la citadelle et le fleuve, une suite de fortins, de redoutes et de parapets étagés formaient une très forte ligne défensive, se reliant par sa droite à la deuxième ligne décrite plus haut, et par sa gauche à une tranchée orientée vers l'ouest. Ces ouvrages pouvaient battre la rive par des feux croisés très nombreux.

Du côté opposé au fleuve (côté sud-ouest), une suite de hauteurs mises en état de défense par des ouvrages de faible relief, ouverts à la gorge et reliés entre eux par des tranchées, protégeaient la place.

---

conquête, envoyé des représentants au Tonkin. Marchant avec les colonnes, comme le faisaient les correspondants des journaux, ils auraient pu signaler et faire conserver de véritables chefs-d'œuvre. Dans un autre ordre d'idées, il serait à souhaiter que les règlements militaires prescrivissent de respecter, à moins de circonstances exceptionnelles, tous les monuments funéraires. Souvent le soldat, indifférent, va y chercher, comme il le ferait tout autre part, les divers matériaux utiles aux besoins des cantonnements. Rien ne vexe plus inutilement et n'indispose davantage les indigènes que ce manque d'égards pour les tombeaux de leurs aïeux.

1 Le quartier, adossé de ce côté à la citadelle, avait une centaine de mètres de largeur. Un chemin endigué y conduisait au travers d'étangs qui touchaient ses premières maisons. Près de sa porte d'entrée, faite d'un cadre de charpentes, quelques défenses de peu de valeur avaient été établies.

Un mamelon, situé à 300 mètres au nord-ouest de la ville, couronné par une petite pagode bâtie sous un arbre de dimensions remarquables, avait été organisé comme réduit de la défense. Une tranchée, complètement longée du côté du fleuve par un parapet, pouvait couvrir les communications des défenseurs de ce réduit avec les ouvrages établis entre la citadelle et le fleuve.
Comme idée générale, la conception des travaux extérieurs était bonne. L'emplacement des différentes lignes de défense eût rendu difficile l'attaque de vive force si le bombardement n'eût fait évacuer la place. Par contre, l'exécution de détail des ouvrages était presque partout défectueuse.
Dans les fortins et les redoutes, beaucoup de créneaux établis au ras du sol ou d'embrasures assez larges pour permettre des feux de groupe avaient un champ de tir insignifiant. Les inégalités du terrain eussent limité à 10 ou 15 mètres la vue des tireurs. Partant de ces ouvrages, quelques souterrains aboutissaient à un unique créneau, par lequel un homme ne pouvait tirer ni debout ni à genou, mais seulement plié en deux. Ces abris, comme les ouvrages blindés eux-mêmes, manquaient d'espace, d'air et de conduits d'aérage. La fumée d'un tir ordinaire, promptement gênante pour les tireurs, les eût bientôt rendus intenables.
Plusieurs fossés de communication étaient trop profonds pour servir de parapets défensifs en des endroits où ces couverts eussent été utiles, et la végétation entourant presque tous les points fortifiés eût permis à l'attaque de s'en approcher impunément.
Malgré ces défauts, les défenses d'Hong-Hoa étaient supérieures, dans leur ensemble, à celles que nous avions, le mois précédent, rencontrées en abordant Bac-Ninh.

Après Hong-Hoa. — Les 13, 14 et 15 avril, il fut question de passer sur la rive gauche du fleuve Rouge et de poursuivre l'ennemi dans la direction de Phu-Lam-Tao, point vers lequel les émissaires annamites apprenaient qu'il s'était dirigé. Pendant ces trois jours, des ordres furent donnés dans ce sens aux troupes de la 2e brigade ; mais, finalement, la poursuite n'eut pas lieu[1].
En évacuant Hong-Hoa, ses défenseurs s'étaient dispersés. Ayant franchi le fleuve, les troupes chinoises se partagèrent en deux groupes. L'un se dirigea sur Than-Quan et Lao-Kaï, l'autre sur Tuyen-Quan et la frontière du Quan-Si.
Les Pavillons-Noirs les avaient suivis au départ, puis s'étaient arrêtés dans la région de Phu-Lam-Tao et de Than-Mai, d'où ils remontèrent la rive droite de la rivière Claire jusque vers Tuyen-Quan.
Les Annamites, avec **HOANG-KIE-VIEM**, avaient pris la direction de Dong-Van, centre important défendu par une citadelle et situé à une trentaine de kilomètres au sud d'Hong-Hoa. Le chemin venant du haut fleuve Rouge y passe pour aller rejoindre, à Than-Hoa, la route mandarine d'Hanoï à Hué.
Plus tard, désespérant d'un retour heureux de la fortune, **HOANG** laissa se disperser les contingents qu'il commandait et se retira dans la province de Quan-Tri, au centre de l'Annam.

Tuyen-Quan. — L'occupation d'Hong-Hoa mettait entre nos mains l'un des centres de défense les plus importants du Tonkin. Par sa position avancée sur le fleuve, la place nous rendait maîtres d'une partie du cours de la rivière Noire et du débouché de la rivière Claire. Cette dernière traverse un pays remarquable, et sa vallée détermine la plus grande voie de communication naturelle des frontières sud de la Chine au bas fleuve Rouge. La sécurité du pays tonkinois, du Delta en particulier, nécessitait notre établissement dans la région qu'elle arrose, en occupant la place forte de Tuyen-Quan, qui domine son cours.

1 A la fin d'avril et pendant les mois de mai et de juin, la légion étrangère, qui occupait Hong-Hoa, fit de nombreuses reconnaissances à l'ouest et au sud de la place. La rive gauche de la rivière Noire fut explorée jusqu'à une demi-journée de marche au delà de Bat-Bac, et, sur la rive droite du fleuve Rouge, reconnaissances s'avancèrent jusqu'à Phong-Vuc, en visitant l'ancienne douane annamite de Gia-Du.

Une colonne, organisée à la fin du mois de mai pour s'emparer de cette place, eut la composition suivante :
1 bataillon de tirailleurs algériens ;
1 bataillon de la légion étrangère ;
1 batterie légère d'artillerie de marine ;
Les services auxiliaires utiles à ces unités et les coolies de transport[1].
Une flottille, comprenant les canonnières *Trombe*, *Éclair, Yatagan* et *Mitrailleuse*, devait remonter la rivière et opérer en union avec les troupes suivant la rive.
Le lieutenant-colonel **DUCHESNE**, de la légion étrangère, commandait cet ensemble, et le lieutenant de vaisseau **CAPPETER**, capitaine de la canonnière *la Trombe*, commandait la flottille.
Concentrées le 25 mai à Vinh-Tri, au confluent de la rivière et du fleuve Rouge, la colonne et la flottille arrivaient le 27 à Phu-Ninh.
Jusque-là, les troupes, moins le bataillon de tirailleurs transporté à bord de *la Trombe* et de *l'Éclair*, avaient suivi la voie de terre. A partir de Tinh-Dao, les difficultés du chemin furent telles que la colonne dut être embarquée sur les canonnières et les jonques qu'elles remorquaient, pour continuer à se porter en avant[2]. A hauteur de Phu-Doan, le bataillon de la légion étrangère fut débarqué. Continuant la série de ses marches pénibles, il arrivait le 1er juin devant Tuyen-Quan en même temps que la flottille, qui avait débarqué à Yuoc le bataillon de tirailleurs algériens et la batterie légère.
L'attaque commença presque aussitôt. L'artillerie des canonnières ouvrit le feu sur la citadelle, qui ne répondit pas. Bâtie sur la rive droite de la rivière Claire, cette citadelle était formée d'un ouvrage carré de 300 mètres de côté. Chaque face s'élevant de 4 mètres au-dessus du sol, avec ses escarpes revêtues en briques, était renforcée en son milieu par une demi-lune pouvant en assurer le flanquement.
La place ne paraissant pas défendue, l'artillerie cessa de tirer et l'infanterie reçut l'ordre de s'avancer contre la citadelle. Une petite compagnie de marins, débarquée de la flottille, devait l'aborder par le nord-est pendant que le bataillon de la légion étrangère, ayant son mouvement appuyé par les tirailleurs algériens, l'attaquerait par le sud. Ce bataillon eut à se déployer sur un terrain traversé par un arroyo très profond dont le passage retarda son mouvement. Par contre, la compagnie de marins, ne trouvant pas d'obstacles devant elle, atteignit promptement l'une des portes de la citadelle et, sous le commandement d'un premier-maître de la flotte, second de la canonnière *la Trombe*, nommé **GUILLEMOT**, y entra la première sans coup férir. Elle la trouva évacuée, mais presque intacte.
Dans l'intérieur, à côté de la face est, s'élève un mamelon d'à peu près 40 mètres, qui domine le terrain environnant. Trois pagodes y étaient construites. L'une d'elles, organisée pour permettre la surveillance éloignée, remplaçait la partie haute des tours qu'on rencontre dans les autres places du Tonkin.
Quelques armes en mauvais état et six vieux canons en fonte furent trouvés sur les remparts. Les quartiers entourant la citadelle avaient été incendiés. Cependant, laissées intactes au milieu d'eux, trois pagodes, dans lesquelles on voyait les preuves d'une occupation très récente, n'avaient dû être abandonnées qu'au moment même où nos troupes étaient en vue de la place.
La garnison de Tuyen-Quan l'avait ainsi évacuée sans tenter le moindre effort défensif.

1 Le bataillon de tirailleurs algériens provenait des troupes d'Hanoï, et celui de la légion, des troupes d'Hong-Hoa. Le général en chef, sans en prendre le commandement, vint assister aux opérations.
2 La semaine précédente, le Yatagan avait fait une reconnaissance qui apprit qu'aux moyennes eaux la rivière pouvait être remontée jusqu'à Tuyen-Quan par des bâtiments ne calant, comme lui, qu'un mètre vingt-cinq.

Coup d'œil sur l'ensemble des affaires de Sontay, Bac-Ninh, Hong-Hoa et Tuyen-Quan ; leurs conséquences. — Après Tuyen-Quan, la conquête du Tonkin semblait faite. Pour la compléter et l'affermir, il paraissait suffisant d'occuper les places fortes adossées aux frontières de Chine, par des garnisons qui y entreraient pacifiquement. L'attitude de nos adversaires, très résolue à l'origine de la campagne, s'était peu à peu modifiée au point que, renonçant à la résistance, ils avaient abandonné Tuyen-Quan à notre approche.

Au cours de ces événements, aucune rupture n'avait eu lieu entre la France et le gouvernement chinois quoique la notification eût été faite à ce dernier de notre traité de 1883 avec le royaume d'Annam dont dépend le Tonkin. Ce traité, confirmatif de celui de 1874, établissait l'indépendance de ce pays entier par rapport à la Chine. Malgré cela les troupes régulières chinoises avaient, depuis Sontay, formé la partie la plus importante des forces qui nous étaient opposées[1]. Les généraux du Céleste-Empire avaient commandé l'ensemble des forces réunies contre nous, et les officiers de son armée, ou les étrangers à sa solde, avaient organisé la défense des places du Tonkin.

A Sontay, après des efforts renouvelés pour nous emparer de la position avancée de Phu-Sa, nous avions rencontré une résistance énergique sur les remparts même de la place, qu'il fallut enlever d'assaut[2].

A Bac-Ninh, des lignes de forts détachés, d'ouvrages à intervalles, protégeaient la ville et ses remparts. L'ennemi avait tenté de la défendre en nous livrant bataille loin d'elle, mais vaincu et en déroute, il avait abandonné la place après de faibles démonstrations défensives.

Hong-Hoa était couverte par des lignes continues qui, se soutenant entre elles, dénotaient l'intention d'une défense acharnée. Sous l'influence d'un bombardement révélant la puissance de nos moyens d'action, l'ennemi avait pris la fuite, désespérant de tirer parti de ses travaux de défense.

A Tuyen-Quan, il n'existait pas de points fortifiés extérieurs. Comptant sans doute sur l'éloignement de la ville par rapport au delta du fleuve Rouge, dont nous n'occupions pour ainsi dire que le périmètre, tenant compte des difficultés que le pays à parcourir pouvait présenter à nos colonnes[3] et des dangers d'échouage que la navigation de la rivière Claire offrait aux bâtiments de la flottille, les chefs ennemis avaient groupé dans la citadelle ce qui restait de leurs contingents, un peu épars après la prise d'Hong-Hoa. Nous voyant triompher des difficultés inhérentes à la nature du pays, ils évacuèrent la place sans même essayer de lutter.

Les échecs successifs de ces troupes, ces retraites sans combat, étaient de nature à humilier la Chine. Son prestige incomparable aux yeux des indigènes de l'Extrême-Orient, sa force supposée ayant pour base des effectifs qu'on disait sans cesse renouvelables, n'étaient donc que fictions. Son renom de haute civilisation et ce singulier orgueil qui lui faisait qualifier de barbares les peuples étrangers à ses mœurs, pouvaient être réduits aux yeux de tous devant les succès remportés sur ses troupes par la poignée d'hommes que formait notre armée du Tonkin. Un semblant de victoire finale, un succès même de contrebande amplifié et travesti, aurait pour les Orientaux relayé son prestige en voilant ses revers.

C'est là, peut-être, plus que partout ailleurs, qu'il faut chercher les causes déterminantes des événements de Bac-Lé.

---

1 La place de Sontay fut enlevée le 16 décembre 1883.

2 Il ressort des renseignements recueillis auprès des chefs annamites qui, par la suite, nous firent leur soumission, qu'un général chinois, nommé Duong- Kanh-Tong, commandait à Sontay dix mille hommes de l'armée impériale ; que les Pavillons-Noirs, aux ordres de Luu-Vinh-Phuoc, y comptaient huit à neuf mille soldats, et que les contingents annamites, groupés là sous les ordres d'Hoang-Kie-Viem, s'élevaient à cinq mille hommes environ.

3 La distance qui sépare Tuyen-Quan du confluent de la rivière Claire et du fleuve Rouge est d'environ cent kilomètres. Il est difficile d'imaginer un chemin plus pénible que l'était, à cette époque, celui pouvant amener sous les murs de la place nos troupes marchant sac au dos.

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

III.

CONVENTION DE TIEN-TSIN. - BAC-LÉ. (mai-juin 1884.)

Convention de Tien-Tsin. — Elle est connue au Tonkin. — Organisation et départ de la colonne Dugenne. — Marche de Phu-lang-Thuong à Bac-Lé. — Journée du 23 juin 1884. — Première attaque des Chinois près de Bac-Lé. — Négociations. — Deuxième attaque, Nuit du 23 au 24 juin. — Mouvement rétrograde sur Bac-Lé. — Envoi de renforts. — Retraite et dislocation de la colonne. — Considérations militaires sur ces événements. — Causes probables de l'inexécution du traité ; ses conséquences.

Convention de Tien-Tsin. — Les troupes chinoises s'étaient trouvées en face des nôtres à Sontay, Bac-Ninh et Hong-Hoa, sans que les rapports diplomatiques eussent été rompus entre la France et la Chine[1].

Mais si un parti hostile aux Européens et influent à la cour impériale était cause de cette action dirigée contre nous au Tonkin, un autre parti, favorable à la paix, avait pour chef **LI- HONG-TCHANG.**

Ce ministre, que ses rapports avec les Européens avait familiarisé avec nos puissants moyens militaires, voyait que soutenir la guerre contre nous était exposer son pays à d'humiliants revers et presque en ruiner le trésor.

Après l'échec d'Hong-Hoa, pour que le conflit entre les deux nations prit fin au plus tôt, il se montra désireux de conférer avec un officier de la marine française qu'il connaissait, et auquel il avait même, antérieurement, proposé la direction de la flotte chinoise, M. le capitaine de frégate **FOURNIER**. En raison de ce désir, cet officier se rendait à Tien-Tsin et conférait avec lui le 7 mai[2].

Il fallait agir promptement. Quelques jours avant cet entretien, la question de la guerre ou de la paix avait été agitée dans un conseil de gouvernement tenu à Pékin. Comptant sans doute sur quelque événement imprévu qui aurait modifié, à notre détriment, la situation dans la région tonkinoise, la majorité de ce conseil avait exprimé un avis favorable à la poursuite des hostilités. **LI-HONG-TCHANG** redoutait les influences qui pouvaient agir dans ce sens, et M. **FOURNIER** voulait déjouer les intrigues européennes contraires au prompt règlement du conflit. Aussi s'employèrent-ils tous deux à activer les négociations.

Une demande d'indemnité faite au nom de la France fut écartée, le ministre chinois ayant déclaré que la transmettre à Pékin entraînerait la perte de son crédit et exposerait peut-être son existence même. D'autre part, on tomba d'accord sur les sujets suivants :

I. Retrait immédiat des troupes chinoises du Tonkin ;
II. Reconnaissance et respect par la Chine de nos traités conclus, ou à conclure, avec l'Annam dont dépend le Tonkin.

Des malentendus entraînant de graves conséquences étant presque chose traditionnelle dans les actes diplomatiques conclus entre la Chine et les puissances européennes, il fut stipulé, à la

1 A Sontay, le général chinois Duong-Khan-Tong commandait 10,000 hommes ; à Bac-Ninh, le général Hoang-Ke-Lang on commandait de 20,000 à 25,000 ; à Hong-Hoa, le général Sam-Cung-Bao avait 8,000 hommes sous ses ordres. Toutes ces troupes étaient composées de réguliers venus des provinces du Kouang-Tong, du Kouang-Si ou du Yunnam.

2 Le capitaine de frégate Fournier commandait l'aviso *le Voila* de la division navale des mers de Chine, placée sous les ordres du contre-amiral Lespès.

demande de M. **FOURNIER**, que, pour éviter toute équivoque, le texte français ferait foi. L'ensemble de ces dispositions formait la « Convention de Tien-Tsin ».
L'approbation du gouvernement chinois étant arrivée à son mandataire et le négociateur français étant muni des pouvoirs nécessaires, la convention fut signée le 11 mai.
Les détails d'exécution devaient être ultérieurement réglés à l'amiable. M. **FOURNIER**, rappelé en France pour y porter le texte de la convention, remit le 17 mai, à Li-Hong-Tchang, la note relative à ces détails. Elle portait que les places et régions frontières adossées à la province du Kouang-Si, seraient évacuées le 6 juin au plus tard, et que celles adossées à la province du Yunnam le seraient au plus tard vingt jours après. Ces délais expirés, les troupes chinoises attardées au Tonkin pourraient en être expulsées par la force. Cette note devait être envoyée par Li-Hong-Tchang au Tsong-Li-Yamen, pour que les ordres pussent parvenir aux troupes en temps utile.
Si son texte motivait quelques remarques, elles devaient, en raison du départ de M. **FOURNIER**, être communiquées au contre-amiral **LESPÈS** qui, à ce moment, se rendit à Pékin. Dans la capitale, où l'amiral reçut très bon accueil des membres du gouvernement, aucune remarque ne lui fut faite au sujet de la note. Son contenu accepté devenait donc exécutoire.
Ainsi, la paix semblait faite.
Malheureusement, les événements du mois de juin remirent tout en question.

La convention est connue au Tonkin. — Le général commandant le corps expéditionnaire fut promptement avisé des dispositions de la convention de Tien-Tsin et, le 15 mai, fit connaître aux troupes, par la voie de l'ordre, l'accord intervenu entre la France et la Chine.
Après l'évacuation d'Hong-Hoa, faisant suite aux succès retentissants de Sontay et de Bac-Ninh, l'annonce du retrait des troupes chinoises au delà des frontières du Tonkin paraissait rationnelle.
L'abandon de Tuyen-Quan par sa garnison de défense avant notre attaque, laissait supposer aux officiers du corps expéditionnaire que le mouvement rétrograde des Chinois s'accomplirait sans difficultés. Il semblait que la France pouvait se borner au maintien, dans le pays, des forces strictement nécessaires à l'occupation de quelques places et des grands centres, et qu'en utilisant les ressources locales on pourrait réduire l'effectif, dispendieux à entretenir, des troupes européennes.
On adopta donc les mesures suivantes : Deux régiments de tirailleurs tonkinois furent créés. On prit modèle pour les organiser sur le régiment de tirailleurs annamites de Cochinchine, et les cadres d'officiers comme de sous-officiers furent prélevés sur l'ensemble des bataillons d'infanterie du corps expéditionnaire. Les avantages faits aux indigènes enrôlés volontairement eurent bientôt permis de constituer les compagnies[1].
En même temps, le bataillon de fusiliers-marins et les compagnies de débarquement qui, depuis six mois, avaient opéré avec nous, reçurent l'ordre de rejoindre l'escadre mouillée dans la baie d'Along, et les tirailleurs annamites furent renvoyés en Cochinchine. Les bataillons des régiments d'infanterie de ligne durent se tenir prêts à être rapatriés. La plupart des autres troupes s'installa dans des cantonnements définitifs pour la saison d'été[2].

1 Trois compagnies tonkinoises existaient déjà. Provenant d'anciennes milices locales, elles avaient été successivement organisées depuis Sontay, et étaient commandées par les officiers d'infanterie de marine.
2 C'est à ce moment que les fusiliers-marins furent envoyés du Tonkin à Madagascar. II y avait intérêt à renvoyer en Cochinchine les tirailleurs annamites. Ces indigènes font de bons soldats dans leur pays, mais ne s'en voient éloignés qu'à regret. Loin de chez eux, ils rendent de grands services au cours des opérations, mais, comme presque tous, mariés, ont une famille qui vit avec eux dans leurs garnisons du temps de paix, il faut, les opérations terminées, qu'ils aillent la rejoindre. Si on ne leur permet pas, ils désertent en masse. Lorsque l'éloignement les en empêche, leur absence trop prolongée causant dans leur région d'origine l'arrêt presque complet des engagements, on est obligé d'imposer aux populations les charges du service forcé.
Les bataillons des 23e, 111e et 143e régiments de ligne devaient s'embarquer pour la France vers le 1er juillet ; leurs préparatifs étaient faits en conséquence, et le 25 juin les armes devaient être retirées aux hommes. Ce même jour, la

Dès les premiers jours de juin, une colonne chargée d'aller occuper pacifiquement les places adossées à la frontière du Kouang-Si, conformément aux dispositions de la convention de Tien-Tsin, fut organisée à Bac-Ninh. Le lieutenant-colonel **DUGENNE** en reçut le commandement.
Le pays était peu connu. En poursuivant vers le Nord les troupes chinoises battant en retraite après la prise de Bac-Ninh, une partie de la brigade du général **de NÉGRIER** s'était, le 17 mars 1884, avancée dans cette région jusqu'à Cau-Son ; mais, depuis lors, aucune reconnaissance n'avait été poussée plus loin. On n'avait, sur la région à parcourir, que des renseignements généraux assez vagues, à l'aide desquels le service topographique du corps expéditionnaire avait établi une carte d'itinéraire forcément inexacte. Elle constituait l'unique document géographique mis à la disposition de la colonne. Les renseignements complémentaires, groupés habituellement sous forme de note, n'existaient pas[1].
Les instructions données au commandant de la colonne lui prescrivaient d'arriver à Lang-Son dans le plus bref délai et de prendre, pour cela, toutes les mesures nécessaires. L'évacuation par les troupes chinoises des places adossées au Kouang-Si devant s'effectuer le 6 juin, l'occupation ne devait donner lieu à aucune difficulté. Partant de Phu-lang-Thuong par la « route mandarine », la colonne ne devait faire étape qu'au Kep, à Bac-Lé, à Than-Moï, à Cut et à Lang-Son, gagnant ainsi cette place . en cinq jours. De Lang-Son, on devait gagner That-Khe en trois jours et, de là, mettre également trois jours pour gagner Cao-Bang.

Organisation et départ de la colonne Dugenne. — Le 7 juin 1884, la colonne quittait Bac-Ninh pour gagner Phu-lang-Thuong, où elle devait se compléter et prendre des approvisionnements arrivés par eau.

Voici sa composition :
État-major. — Lieutenant-colonel **DUGENNE**, commandant la colonne ;
Chef de bataillon **CRÉTIN** (service d'état-major), attaché au commandant de la colonne ;
Capitaine **LECOMTE**, chargé du service topographique ;
Capitaine d'infanterie de marine **CLÉMENCEAU**, chargé du service photographique ;
Lieutenant d'infanterie de marine **BAILLY**, chargé du service de la télégraphie optique ;
Sous-lieutenant **VERNET**, attaché au commandant de la colonne ;
Un interprète.

Les troupes comprenaient :

a. Un bataillon d'infanterie de marine (commandant Reygasse) (4 compagnies de 70 à 80 hommes, soit 310 hommes) ;

---

nouvelle connue dans Hanoï des attaques dont avait été victime la colonne envoyée à la frontière de Chine, arrêta tout.

1 Une carte d'itinéraire assez bien faite et comprenant la plus grande partie du chemin que devait suivre la colonne avait été publiée en France comme annexe d'une brochure ayant pour titre : De Hanoï à la frontière du Kouang-Si. Ces deux documents, dus à la plume de M. Aumoitte, chancelier de résidence, qui avait fait ce trajet quelques années auparavant, ne parvinrent au Tonkin que dans le courant du mois de juillet.
Lorsque la colonne s'organisait à Bac-Ninh, apprenant sa destination, un missionnaire espagnol, le Père Velasco, bien connu de ceux qui ont séjourné dans cette ville, dit à quelques officiers : « En marchant sur Lang-Son, à environ deux jours de marche du Kep pour vos troupes, il faudra traverser le Song-Thuong. Aussitôt après, vous rencontrerez les montagnes du Nui-dong-Naï. A leur entrée, se trouve un long défilé au sortir duquel on aborde la région de Lang-Son. Les voyageurs, même en force, y sont presque toujours attaqués, votre colonne pourrait bien l'être aussi. Ce défilé constitue vraiment les Thermopyles (sic) de la région. »
Plus tard, on reconnut la justesse des prévisions du Père Velasco.

b. Une compagnie du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique (capitaine Malliard) (80 hommes) ;
c. Trois pelotons de tirailleurs tonkinois, forts de 100 hommes chacun[1] ;
d. Un détachement de 48 chasseurs d'Afrique (capitaine Laperrine) ;
e. Un détachement de 20 pontonniers (lieutenant Rémusat) ;
f. Une batterie de 4 rayée de montagne de l'artillerie de marine (capitaine Roperh)[2] ;
g. Une ambulance : Médecin-chef, médecin-major de 1re classe **GENTIL** (12 soldats infirmiers).

Le convoi, comprenant 190 mulets, avec 100 conducteurs et, de plus, 900 coolies, était sous les ordres du capitaine **BRESSELLE**, du train des équipages. Il contenait 35 jours de vivres, devant approvisionner les trois places à occuper, jusqu'à ce que l'on ait réussi à les ravitailler avec les ressources du pays[3].

L'aide-commissaire de la marine **ROUZEAU** était à la tête des services administratifs de la colonne. Les combattants représentaient un effectif de 750 hommes environ (employés, conducteurs et coolies non compris). Le chiffre des chevaux et mulets était à peu près de 250. Cet ensemble formait plutôt l'escorte de sûreté d'un convoi qu'une troupe organisée pour soutenir éventuellement de sérieux engagements dans un pays inconnu.

En effet, personne ne s'attendait à l'attaque des troupes chinoises. Quelques coupeurs de route, faciles à disperser, semblaient les seuls ennemis possibles.

D'après cette opinion, les fractions de matériel d'ambulance proposées pour la colonne par M. le médecin principal **DRIOUT**, chef du service à Hanoï, avaient été réduites à douze brancards jugés suffisants pour le transport d'hommes insolés ou trop fatigués.

Les garnisons des places à occuper avaient été fixées comme il suit :

Lang-Son	1 compagnie d'infanterie de marine (75 hommes), 1 peloton de tirailleurs tonkinois (100 hommes), 1 batterie de 4 de montagne (100 hommes), Services divers (25 hommes). Total : 300 hommes.
That-Khe	2 compagnies d'infanterie de marine (150 hommes), 1 peloton de tonkinois (100 hommes). Total : 250 hommes.
Cao-Bang	1 compagnie d'infanterie de marine (75 hommes), 1 peloton de tonkinois (100 hommes). Total : 175 hommes.

1 Ces pelotons, provenant du 1er régiment tonkinois, étaient commandés par le capitaine Bouchet et les lieutenants Delmotte et Durand. Sur ces 300 hommes, 80 environ étaient au service depuis cinq mois, les autres n'étaient enrôlés que depuis un mois, quinze jours ou huit jours. Un certain nombre, lors du départ de Phu-lang-Thuong de la colonne, n'avaient jamais exécuté la charge de la carabine Gras dont ils étaient armés.

2 Cette batterie devait être traînée par des coolies comme elle l'avait été précédemment, lors des opérations dirigées contre Sontay, Bac-Ninh et le Kep (décembre 1883 et mars 1884) ; mais pendant la nuit qui suivit le départ de la colonne, la plupart dos coolies s'évadèrent. Diverses raisons empêchèrent de désaffecter de leur emploi au convoi les coolies (100 au minimum) qui auraient pu remplacer les fugitifs, et, d'autre part, aucun des mulets ne portait de bât de pièce ni de bât d'affût. Il fallut donc laisser retourner à Phu-lang-Thuong, la batterie qui n'y parvint pas sans peine. La colonne se trouva par suite dépourvue d'artillerie.

3 Pour que les coolies n'aient eu à porter que des charges moyennes (70 kil. par couple) leur nombre aurait dû être d' au moins 2,000. Quand ces limites ont été sensiblement dépassées, ces porteurs ralentissant la marche des convois, devenaient pour les colonnes la cause d'an allongement bien supérieur à celui pouvant résulter d'une augmentation d'effectif amenant la réduction des charges.

Les places occupées et munies de leurs approvisionnements, les mulets du convoi et les coolies devaient regagner Phu-lang-Thuong, escortés par la compagnie du bataillon d'infanterie légère d'Afrique et par le détachement de cavalerie[1].

Marche de Phu-lang-Thuong à Bac-Lé (13-22 juin 1884). — Le 13 juin, la colonne quitta Phu-lang-Thuong et s'engagea sur la « route mandarine »[2]. Le jour du départ on ne parcourut que dix kilomètres à cause de la chaleur et du mauvais état du chemin.
Le 14, la colonne arriva au Kep, et le 15 à Cau-Son. Elle y séjourna jusqu'au 19, attendant un convoi de vivres que l'aide-commissaire **ROUZEAU** y amenait en remontant le Song-Thuong.
On profita de ces journées pour préparer les moyens de passages sur divers torrents que traverse le chemin qu'on devait suivre, et reconnaître le pays dans la direction du nord. Une des reconnaissances fut attaquée le 16 ; le lieutenant-colonel le fit connaître à Hanoï.

Ayant repris sa marche, la colonne ne parcourut, le 20, que sept kilomètres. Le lendemain, les reconnaissances rencontrèrent des groupes de maraudeurs qui s'éloignèrent devant elles. Ce même jour, des instructions venues d'Hanoï disaient que la marche trop lente devait être activée, et indiquaient l'allégement du convoi comme moyen de gagner promptement Lang-Son.
Le 22, on arriva à Bac-Lé[3]. En faisant, au nord de cette localité, la reconnaissance du gué du Song-Thuong, le commandant de la colonne constata la présence, sur la rive droite de cette rivière, de soldats chinois qui paraissaient bien armés. Il en rendit compte à Hanoï, en même temps qu'il prévint que, laissant près de Bac-Lé un convoi de réserve, il se disposait en raison des instructions reçues, à poursuivre activement sa marche avec une colonne allégée. La réponse, qui par la télégraphie aérienne lui parvint dans le courant de la nuit, approuvait ses dispositions tendant à la continuation prompte du mouvement vers les places de la frontière de Chine.

Journée du 23 juin. — Première attaque des Chinois près de Bac-Lé. — Le 23, la colonne se mit en marche dès le jour. Une heure après la pointe d'avant-garde, forte de 10 chasseurs d'Afrique soutenus par un peloton de tirailleurs tonkinois aux ordres du lieutenant **DELMOTTE**, franchit le Song-Thuong à gué.
Les tonkinois étaient à environ cent mètres de la rive droite, lorsque une grêle de balles s'abattit sur eux sans qu'ils eussent aperçu d'ennemis. Le lieutenant-colonel fut aussitôt prévenu.
La rivière séparait à ce moment la colonne en deux parties ; on ne pouvait donc arrêter sur place ses différents éléments qu'on dut grouper sur la même rive. Reculer en faisant repasser l'eau à une partie des troupes, eût produit un singulier effet devant des adversaires dont on ignorait la nature et

1 L'exécution exacte des clauses de la convention de Tien-Tsin concernant l'occupation des places frontières du Tonkin paraissait tellement hors de doute, que des agents français du service des douanes et de celui des postes et télégraphes avaient été, au commencement du mois de juin, désignés pour s'y rendre. Le mouvement de la colonne envoyée à la frontière du Kouang-Si étant terminé, une autre colonne devait être dirigée sur la frontière du Yunnam. M. le lieutenant-colonel Letellier (ancien chef de bataillon au 1er tirailleurs algériens lors de la prise de Sontay) devait, parait-il, en recevoir le commandement.

2 En racontant la poursuite des troupes danoises poussée jusqu'à Cau-Son après Bac-Ninh, il a été expliqué combien le mouvement d'une colonne et d'un convoi était difficile sur le chemin dit route mandarine qui, sauf en quelques endroits voisins de grands villages, n'était en 1884 qu'un sentier défoncé par les pluies, non entretenu et traversant de nombreux ravins, des torrents et des cours d'eau. De Phu-lang-Thuong à Lang-Son, il se développait sur 110 kilomètres. Depuis, on l'a transformé en une belle route, pour le passage de laquelle il a fallu établir vingt ponts de longueur variant entre 20 et 40 mètres. L'un d'eux pourtant atteint 78 mètres et correspond à l'ancien gué du Song-ha, pendant le passage duquel la colonne Dugenne fut attaquée pour la première fois par les Chinois le 23 juin au matin.

3 En langue annamite, Bac-Lé-signifie le Nord dangereux.

le nombre peut-être très faible. Un mouvement rétrograde ne pouvait qu'augmenter leur audace. Aussi, pour assurer la protection du convoi pendant le passage du gué, une compagnie d'infanterie de marine dut renforcer les échelons engagés de l'avant-garde. Bientôt des groupes ennemis nombreux apparurent à 200 mètres des tonkinois, et continuant le feu, firent mine de s'avancer. Les chasseurs d'Afrique se replièrent derrière l'infanterie, et celle-ci par son tir arrêta le mouvement offensif. La vue des uniformes indiqua qu'on avait affaire aux réguliers chinois.
Sous la protection de l'avant-garde, continuant le feu avec une intensité variable, la colonne mit environ deux heures à franchir la rivière, puis le lieutenant-colonel fit parquer le convoi à l'ouest du chemin dans un endroit défilé des vues de l'ennemi[1].

Négociations. — Vers ce moment (8 heures et demie), les Chinois cessèrent le feu. Peu après, deux hommes se montrèrent à un coude du chemin, à cinquante mètres en avant de nos tirailleurs. L'un d'eux portait un bambou à l'extrémité duquel était fixé un carré de papier. Supposant que c'étaient des parlementaires, le lieutenant **DELMOTTE** les laissa avancer et fit prévenir le lieutenant-colonel. Ils apportaient, en effet, une lettre pour le commandant de la colonne.
Témoins de cet accueil, trois autres Chinois s'approchèrent sans fusils de la ligne de nos sentinelles, et crièrent en annamite qu'ils voulaient entrer dans notre camp. On les laissa avancer. Questionnés sur ce qui motivait leur venue, ils répondirent qu'ils désiraient prendre du service dans l'armée française.
Immédiatement après, une soixantaine d'autres s'approchèrent de nos sentinelles avec une attitude pacifique, mettant la crosse en l'air sur l'ordre qu'on leur en donnait en annamite. On voulut les désarmer ; ils s'y refusèrent. Tous ces hommes portaient la tenue des troupes régulières. Vêtus de neuf, bien équipés et bien armés, ils avaient fort bon aspect, et leurs uniformes généralement bleu foncé et rouge avec garnitures de velours noir, étaient ornés sur le devant et au dos d'écussons circulaires blancs ou bleus clair avec caractères chinois rouges. D'après l'interprète, ces inscriptions indiquaient que ces hommes étaient des réguliers du Kouang-Si ou du Kouang-Thong. Ils avaient des équipements en cuir fauve et presque neufs. Leurs fusils paraissant en très bon état, étaient de plusieurs modèles, principalement des systèmes Vinchester, Peabody et Snider. Beaucoup portaient à la ceinture des sabres à large lame et de courts poignards. Ces soldats se mêlèrent aux groupes de sentinelles formés par les tirailleurs tonkinois, et il fallut, pour les en éloigner, que le capitaine **LECOMTE** fît tracer une démarcation qu'ils ne durent pas dépasser. Le plus grand nombre parlait annamite ; d'autres parlaient français. Le lieutenant **DELMOTTE** en ayant paru surpris, plusieurs lui dirent qu'ils l'avaient appris en Cochinchine.
Amenés devant le lieutenant-colonel, les deux parlementaires lui remirent la lettre, puis lui demandèrent s'il voulait laisser un mandarin pénétrer en toute sûreté dans son camp pour conférer avec lui. Il y consentit, et ces deux hommes retournèrent au camp chinois. Voici le contenu de la lettre qu'ils avaient apportée :

« Nous savons qu'à Tien-Tsin un négociateur français, M. **FOURNIER**, a convenu en quittant les nôtres que, dans un délai de vingt jours, vos troupes seraient envoyées pour occuper le pays que notre armée devrait évacuer. Nous n'avons pas encore reçu du Tsong-li-Yamen les ordres nécessaires pour nous retirer, nous les attendons pour gagner la frontière, mais nous ne voulons ni violer le traité, ni combattre inutilement. Six jours peuvent suffire pour recevoir les ordres. Comme ce n'est là que peu de temps, nous vous prions de télégraphier vous-même à Pékin pour y demander, pour nous, les ordres qui nous feront évacuer le territoire annamite. Nos deux pays étant en paix, on ne doit plus combattre. »

1 Pendant cet engagement, le feu des Chinois ne nous coûta que 3 hommes mis hors de combat.

« Li-Vang et Vei[1]. »

Vers 10 heures et demie, un personnage porté en palanquin arriva à hauteur de notre ligne de sentinelles. Ayant demandé à conférer avec le commandant de la colonne, il lui fut conduit.

Voici, par demandes et réponses, la conversation qu'eut à traduire l'interprète :

Demande. — Qui êtes-vous et qu'avez-vous à me dire ?
Réponse. — Je suis mandarin civil du Kouang-Si.
Le gouverneur de ce pays m'a envoyé à notre armée en me donnant autorité sur les chefs militaires, pour leur faire connaître la convention de Tien-Tsin et veiller à ce qu'ils en assurent l'exécution.
D. — D'après cette convention, vous devriez depuis dix-sept jours déjà avoir évacué le pays annamite et repassé la frontière. Comment se fait-il que la lettre qui m'a été remise par le parlementaire venu à mon camp avant vous, me parle de demander des instructions à Pékin pour que vos troupes se retirent ?
R. — Je n'ai pas connaissance de cette lettre. Je vous demande un délai de dix jours à partir d'aujourd'hui, pour faire retirer nos troupes.
D. — Je ne puis vous accorder ce délai, je dois me remettre en marche dans des conditions pacifiques dès ce soir, car mes instructions me prescrivent d'occuper au plus tôt les places de la frontière, que d'après la convention vous devez avoir évacuées. Puisque vos troupes savent que nos deux pays sont en paix, pourquoi ce matin ont-elles attaqué les miennes au passage de la rivière ?
R. — Ce ne sont pas nos troupes, mais les pirates du Nui-Dong-Nay qui ont tiré ce matin sur les vôtres.
D. — Il est surprenant que ces pirates, probablement mal organisés et mal armés, soient venus ainsi s'engager entre les troupes régulières de nos deux nations !
R. — C'est pourtant ainsi. Puisque vous ne pouvez me donner dix jours pour faire évacuer le pays, je vous en demande cinq.
D. — Non, je ne puis rien consentir qui cause du retard dans ma marche. La convention vous étant connue et les délais qu'elle indique expirés, ne pouvez-vous déterminer le commandant des troupes chinoises à faire commencer dès aujourd'hui la marche vers la frontière ?
R. — Puisqu'il en est ainsi, je vais en conférer avec lui, et nos troupes vont, je pense, se retirer ce soir.
D. — Vous serait-il possible de le faire venir à mon camp ? Nous pourrions ainsi nous entendre pour convenir du moment où je reprendrai ma marche et où je la suspendrai aujourd'hui et les jours suivants.
R. — Je vais l'informer de votre désir et, s'il consent à venir, je reviendrai avec lui.
D. — Il peut venir ici, comme vous-même, en toute sûreté. Ce parlementaire s'en alla, puis une heure après se présenta aux avant-postes avec un personnage qu'il annonça comme le commandant des troupes chinoises. Ce dernier refusa de franchir la ligne des sentinelles, se déclarant suffisamment éloigné de son camp et alléguant que l'endroit où il se trouvait était la limite des provinces de Lang-Son et de Bac-Ninh, qu'il ne dépasserait pas. Malgré l'affirmation réitérée qu'au milieu de nous, il n'aurait rien à craindre, il persista dans sa résolution. Prévenu, le lieutenant-colonel envoya le commandant **CRÉTIN** insister auprès de lui. D'après le dire de l'interprète, le mandarin civil parla dans le même sens, et des paroles vives auraient été échangées entre eux.

1 Cette traduction est celle faite ultérieurement à Hanoï par le premier interprète du corps expéditionnaire pour le chinois. Quand il l'eut faite, il déclara que les caractères qui avaient paru indiquer des noms constituant une signature, ne pouvaient effectivement en représenter une, munie des cachets d'usage, et que la lettre devait être considérée comme non signée.

Finalement, le chef militaire termina la discussion en déclarant qu'avant d'entrer dans notre camp, il voulait être revêtu de ses habits de gala, puis regagna les lignes chinoises avec le mandarin civil et leur suite.
Ils ne revinrent ni l'un ni l'autre. La communication optique ne pouvant se faire que de nuit entre la colonne et les postes de transmission la reliant à Hanoï, il était impossible d'y envoyer de suite la nouvelle des événements de la matinée et des pourparlers qui les suivirent.
Vers 2 heures, voyant que personne ne se représentait aux avant-postes, le lieutenant-colonel envoya porter une note au camp chinois par l'un des trois hommes venus le matin, en demandant à prendre du service dans nos rangs. Cette note prévenait le commandant des troupes chinoises qu'ayant l'assurance que la convention de Tien-Tsin lui était connue, il ferait reprendre la marche deux heures plus tard, dans des conditions pacifiques.

Deuxième attaque. — La colonne se mit en mouvement à 4 heures. La pointe et la tête d'avant-garde comprenaient 20 chasseurs d'Afrique, commandés par le lieutenant **d'HUTEAU**, et un peloton de Tonkinois aux ordres du lieutenant **DELMOTTE**. On marchait depuis un quart d'heure, lorsque cette partie de l'avant-garde aperçut les Chinois échelonnés des deux côtés du chemin, à gauche surtout.
Le lieutenant-colonel avait recommandé de ne pas tirer, si le mouvement en avant amenait au contact de leurs troupes, mais d'indiquer aux soldats de se retirer en faisant signe de la main. Les Tonkinois se conformèrent à ces instructions, puis, sur l'ordre du lieutenant **DELMOTTE**, un sergent indigène s'avança avec quelques hommes pour accompagner ces gestes d'explications en annamite.
Tout d'un coup, des salves retentirent et des gerbes de balles s'abattirent sur l'avant-garde. La plupart de ces feux venaient du côté gauche, et de la montagne très escarpée dont le tracé formait une sorte de bastion naturel prenant le chemin d'enfilade. Des fortins d'où ils partaient se voyaient à mi-hauteur des pentes et paraissaient taillés dans le massif même de la montagne. Sur le prolongement de ce bastion, une barricade coupant le chemin était précédée d'abatis.
Surprise, l'avant-garde s'arrêta, et obligés de se défendre, les Tonkinois répondirent au feu dirigé contre eux. Une compagnie d'infanterie de marine (capitaine Buquet) vint les soutenir, ainsi que le détachement de pontonniers marchant près d'elle.
Lorsque la fusillade éclata, le lieutenant-colonel, vers le milieu de la colonne, surveillait le convoi pour en activer la marche. Supposant une méprise, il envoya à une allure rapide, le sous-lieutenant **VERNET**, attaché à sa personne, porter en avant l'ordre de cesser de tirer, et se rendit lui-même à l'avant-garde.
La sonnerie « *Cessez le feu* ! » fut faite en tout trois fois, à l'un ou l'autre des éléments de cette avant-garde, bien obligés de tirer pour se défendre. Voulant éviter toute action offensive, mais se placer dans les meilleures conditions de résistance, le lieutenant-colonel donna l'ordre de grouper le convoi sur un mamelon, à l'est du chemin. La compagnie d'infanterie de marine (capitaine Buquet), barrant ce chemin, soutenue par un peloton de Tonkinois à gauche, et une section de la compagnie du bataillon d'Afrique à droite, dut protéger cette opération. Par un feu nourri, les Tonkinois firent reculer jusqu'au pied de la montagne des groupes chinois qui s'avançaient de leur côté. La section du bataillon d'Afrique repoussa jusqu'à la lisière d'un bois situé sur la droite de notre ligne des groupes qui marchaient sur elle en partie masqués par des touffes de bambous et des hautes herbes qui obstruaient la vue de tous côtés. A ce moment, le lieutenant **GÉNIN**, commandant cette section, reçut une balle dans la cuisse et deux autres au cou. Le reste de la compagnie, aux ordres du capitaine **MAILLARD**, vint renforcer sa troupe et détermina le mouvement de recul de l'ennemi.
Les compagnies d'infanterie de marine, restées disponibles, reçurent l'ordre de protéger directement le convoi qui se disposait à parquer. Pendant que le capitaine **JANNIN** déployait sa compagnie pour

couvrir le côté nord-est, tout en répondant au feu de groupes ennemis massés dans cette direction, il reçut une blessure mortelle[1].
Dans l'intervalle maintenu, à cause de la faiblesse des effectifs, entre le convoi et les troupes défendant le chemin, l'ennemi devint si pressant que le lieutenant-colonel craignit de le voir bientôt assez près du convoi pour l'empêcher de former son parc. Le capitaine **LAPERRINE**, commandant les chasseurs d'Afrique, reçut l'ordre de reconnaître, autant qu'il le pourrait, le terrain sur lequel l'ennemi semblait vouloir s'avancer, de grouper les quarante-cinq cavaliers qu'il avait sous la main et de se tenir prêt à charger l'infanterie chinoise si elle accentuait son mouvement. Elle ne poursuivit son action que par son feu. La charge n'eut pas lieu et le convoi termina son mouvement sans difficulté.
La fusillade continua de part et d'autre jusqu'au coucher du soleil, moment auquel toutes nos troupes étaient formées en carré sur les pentes du mamelon occupé par le convoi. Chaque face fut renforcée par une tranchée-abri servant d'appui au réseau des avant-postes.
Pendant cette journée, l'attaque des Chinois nous avait obligés à suspendre la marche ; mais le convoi, presque intact, n'avait perdu que peu de coolies, et la colonne occupait une assez bonne position défensive. Le lieutenant-colonel estimait qu'au combat de l'après-midi il avait eu affaire à quatre mille Chinois environ.

Nuit du 23 au 24. — A la nuit close, on s'efforça de correspondre avec Hanoï par la télégraphie optique. Le lieutenant **BAILLY**, chef de ce service, dut, escorté de 15 hommes, rechercher un point d'où la communication pût exister avec le poste le plus voisin, Cau-Son. Il y était en station vers minuit, grâce à l'énergie d'un dévouement dont tous le félicitèrent le lendemain. Le terrain mouvementé où cet officier effectuait ses recherches était parcouru par des patrouilles chinoises, auxquelles il fut plusieurs fois près de se heurter. Poursuivant son but, il évoluait pour ainsi dire au milieu d'elles, et par son sang-froid évita de s'en faire découvrir. Cau-Son communiquait avec Phu-lang-Thuong, qui transmettait au poste de la montagne des Pins-Parasols, d'où la communication existait avec Hanoï.
Une dépêche rendit compte de la situation au général en chef, et demanda des ordres et des renforts. La réponse n'était pas arrivée au lever du jour (24 juin) quand la communication aérienne devint impossible[2].
Les Chinois tirèrent sur notre camp presque sans intermittence jusque vers trois heures du matin, mais ne prononcèrent pas d'attaque[3]. Leurs feux, exécutés le plus souvent par salves, paraissaient correspondre à des signaux de trompe qu'on entendait de tous côtés. Le son de ces instruments se rapprochant de plus en plus, indiquait, qu'un mouvement autour de la colonne s'accentuait vers l'est et le sud. Nos avant-postes répondaient quand l'éclair des coups de feu rendait les objectifs apparents.
Cette nuit et la journée précédente nous coûtèrent huit tués et quarante-trois blessés, sans compter les coolies[4].

1 Atteint d'une balle au ventre, il mourut quelques heures après.

2 Cette dépêche ne parvint à Hanoï que peu avant 4 heures du matin. On reconnut plus tard que le retard avait été causé par le poste des Pins-Parasols.

3 Le lieutenant Delmotte, commandant l'un des pelotons de Tonkinois, fut l'une des victimes de ce feu. Il reçut au côté droit une dangereuse blessure, dont heureusement il guérit trois mois après.

4 L'endroit où eurent lieu les combats des 23 et 24 juin, s'appelle Hao-Lop. Le nom de Bac-Lé, resté attaché au souvenir de ces événements, est celui du dernier village qu'ait rencontré la colonne avant d'être attaquée par les Chinois. Il est éloigné d'environ 8 kilomètres d'Hao-Lop.

Mouvement rétrograde sur Bac-Lé (24 juin). — Au lever du jour, on ne vit plus les Chinois. Sans doute ils voulaient faire croire à leur retraite, pensant ainsi déterminer un mouvement en avant de la colonne. S'avançant dans le défilé, dont ils tenaient les points forts, elle eût été facilement entourée et détruite.

Vers 7 à. 1/2, témoins des dispositions d'installation et de défense prises dans notre camp, où aucun mouvement ne s'annonçait, ils se montrèrent presque de tous côtés et recommencèrent le feu. La direction de Bac-Lé restait libre. Après avoir conféré avec les officiers les plus élevés en grade, le lieutenant- colonel décida la retraite[1].

Une partie des chasseurs d'Afrique et un peloton d'infanterie de marine formèrent l'avant-garde, derrière laquelle le convoi dut prendre son ordre de marche. Ce convoi comprenait les mulets de cacolets chargés de blessés, puis les bagages et les coolies porteurs des approvisionnements.

La fusillade de la nuit ayant fait d'assez nombreuses victimes parmi ces derniers, un certain nombre avaient disparu au jour. Quand les Chinois virent qu'on chargeait le convoi, ils dirigèrent sur son emplacement un feu nourri, dont beaucoup de coolies furent atteints. Plus de la moitié prirent la fuite sans qu'il fût possible de les en empêcher. Les autres, pleins de frayeur, opposaient l'inertie aux ordres qu'on leur donnait. Quatre d'entre eux ayant abandonné un brancard sur lequel ils transportaient un blessé, le commandant de la colonne les fit fusiller pour l'exemple. Deux autres refusèrent à l'aide-commissaire de marine **ROUZEAU** de prendre une caisse de piastres qui devait constituer leur charge. Il leur brûla la cervelle. Ces actes d'énergie en ce moment critique décidèrent l'obéissance des autres, qui n'étaient guère plus que trois cents. Les blessés nécessitaient des moyens de transport que la colonne ne possédait pas pour cet objet. D'autre part, des coolies avaient été tués, blessés ou avaient disparu. Enfin, beaucoup de mulets étaient hors de service. Il fallut, par suite, abandonner plus des deux tiers du convoi, ne chargeant les coolies et les mulets restant que des blessés, puis du matériel et des approvisionnements les plus utiles.

Le gros de la colonne suivait le convoi. L'arrière-garde était formée d'une compagnie d'infanterie de marine, de la compagnie du bataillon d'Afrique et de quelques chasseurs d'Afrique. L'infanterie de marine devait barrer le chemin aux Chinois, l'autre compagnie protéger le placement dans l'ordre de marche de la colonne des diverses fractions qui la formaient, et les chasseurs faire serrer les derniers éléments.

Pendant le mouvement de retraite, le feu de l'ennemi atteignit beaucoup de monde. Sous la protection des compagnies d'arrière-garde, qui se repliaient par échelons sans cesser leur tir, le convoi et le gros purent néanmoins franchir le gué de la rivière sans trop de difficultés. On s'engagea sur le chemin de Bac-Lé, et à quatre heures du soir on y parvint, l'ennemi n'ayant plus inquiété la retraite après le passage du gué.

Au moment où l'arrière-garde s'éloignait du terrain de bivouac de la nuit, elle fut serrée de très près par les Chinois cherchant à enlever les derniers hommes et les blessés qu'ils protégeaient. Dans ces circonstances, le chasseur d'Afrique **GRALLIOT** eut à soutenir une lutte presque corps à corps avec des Chinois qui, masqués par les hautes herbes, s'étaient avancés au point d'essayer d'enlever M. le médecin-major **GENTIL**, transporté blessé sur un cacolet. Pour sauver cet officier, **GRALLIOT** lui donna son cheval, et, devenu sa seule défense, dut lutter jusque près du gué pour le soustraire aux coups de l'ennemi[2].

Arrivé à Bac-Lé, le lieutenant-colonel fit camper la colonne à l'est du chemin, sur une position forte par elle-même et ayant un commandement étendu. Quelques groupes ennemis se montrèrent aux environs vers six heures, puis disparurent, et aucune attaque n'eut lieu pendant la nuit. Celle-ci

1 Vers ce moment, le capitaine d'infanterie de marine Clemenceau fut atteint d'une balle au front et tué raide.

2 Ce chasseur a été, pour ces faits, décoré de la Légion d'honneur, et aujourd'hui, ayant quitté le service, il fait partie des gardiens du château de Versailles.

venue, le lieutenant **BAILLY** parvint à communiquer par la télégraphie optique avec le poste voisin. Une dépêche fut envoyée à Hanoï. cette fois, on reçut une réponse, celle-ci : « Tenez bon, vous recevrez des renforts. »
La journée du 24 nous coûta treize tués et trente-neuf blessés, dont six officiers (coolies non comptés). D'autre part, on abandonna 40 mulets tués ou blessés. Nous avons perdu dans ces deux jours de combat 92 tués ou blessés. Des renseignements venus de Hong-Kong au milieu de juillet apprirent que les pertes des Chinois s'élevaient à quatre cents hommes environ.

Envoi des renforts. — Dès que le général en chef eut connaissance de la dépêche du 23, il décida l'envoi de renforts. Ayant fait appeler le général **de NÉGRIER** et lui ayant communiqué les nouvelles, il lui prescrivit de partir le jour même pour rejoindre la colonne et apprécier la situation. Comme renforts il mit à sa disposition quatre compagnies de tirailleurs algériens, deux compagnies du 143e de ligne, deux compagnies de la légion étrangère, une batterie de 80 mill. de montagne et le matériel d'ambulance nécessaire aux blessés des deux journées de combat.

Retraite et dislocation de la colonne. — Le 27 juin, le général **de NÉGRIER** et une partie des renforts rallièrent la colonne, qui n'avait pas bougé depuis trois jours.
Le général trouva sa position très forte et tenta de s'en servir comme point d'appui pour la reprise de la marche sur Lang-Son, si elle était possible. Voulant juger du pays, il prit part à une reconnaissance faite dans la direction où avaient eu lieu les attaques des Chinois. Cette reconnaissance lui permit d'apprécier combien la région présentait d'obstacles à la marche d'une troupe nombreuse dépourvue de renseignements et alourdie par un convoi.
Il apprit par des émissaires annamites envoyés vers le nord, que le défilé à l'entrée duquel nos troupes avaient été attaquées était tenu par l'ennemi sur une longueur d'à peu près neuf kilomètres. Le passage de vive force de la colonne à travers ce boyau ne lui parut pas possible. Supposant que des sentiers pouvaient permettre de tourner le défilé, il tenta de les faire rechercher par des reconnaissances. Force était à celles-ci de marcher de jour pour découvrir quelque chose, mais la température était si élevée que l'une d'elles, aux ordres du capitaine **MALLIARD** (du bataillon d'Afrique), eut, après une heure de marche, douze hommes sur soixante frappés d'insolation. Quatre d'entre eux moururent en tombant. D'autre part, les indigènes effrayés, peut-être par les menaces des Chinois, disparaissaient à l'approche de nos soldats, en sorte qu'on ne put en interroger aucun.
Devant ces faits, et les approvisionnements pour rester sur place manquant par suite de l'abandon obligé de la majeure partie du convoi à Hao-Lop, le 24 au matin, le général décida la retraite. Les blessés furent pour la plupart évacués par eau, en utilisant le Song-Thuong, et les troupes gagnèrent Plu-lang-Thuong par la route de terre. Elles y arrivèrent du 1er au 4 juillet. Le 5, la dislocation de la colonne envoyée dans la région de Lang-Son était ordonnée.

Considérations militaires sur ces événements. — La notification de la convention de Tien-Tsin avait motivé l'envoi de troupes à la frontière du Kouang-Si. Les dates précises et les autres stipulations inscrites dans cette convention étant connues au Tonkin, éloignèrent des esprits toute idée de rencontrer les réguliers chinois en allant occuper les places.
Les effectifs jugés nécessaires à leurs garnisons étant réunis se trouvèrent former l'escorte naturelle du convoi qui devait les faire vivre en route et pendant les premières semaines d'occupation. Le lieutenant-colonel **DUGENNE** reçut le commandement de ces éléments, qu'on ne pouvait considérer comme destinés à soutenir des luttes sérieuses dans une région topographiquement

inconnue et sur laquelle on n'avait que des renseignements très vagues[1]. La température du mois de juin devait rendre la marche très pénible. Parmi les troupes de la colonne, les unes étaient à peine formées, les Tonkinois, et les autres, très fatiguées par les opérations des six derniers mois. Le convoi de 490 mulets et 900 coolies, chargés à l'excès, ne pouvait s'avancer que difficilement par le sentier, presque partout fangeux, de la route mandarine.

Il devait en résulter un fort allongement et beaucoup de lenteur dans la marche. C'est ce qui eut lieu jusqu'au jour où la présence des réguliers, constatée, fut signalée à Hanoï.

Les mesures prises pour activer le mouvement étant approuvées, la colonne, dans sa marche du 23, fut attaquée à un endroit où, séparée en deux par une rivière, elle ne pouvait rester sur place pour se défendre. Au début de l'engagement, on ignorait à qui l'on avait affaire. Rétrograder eût augmenté l'audace de l'assaillant, qui peut-être ne comprenait qu'un parti peu nombreux de pirates ou d'irréguliers chinois, devant une démonstration desquels nos troupes ne pouvaient reculer.

La rivière franchie, le convoi abrité et groupé, la situation se modifiait. Libre de ses mouvements, la colonne pouvait prendre d'avantageuses dispositions de défense, et l'ennemi n'était plus maître de produire son attaque sur un terrain choisi par lui. C'est alors que les Chinois entamèrent des pourparlers. Leur but paraît avoir été de donner le change au commandant de la colonne, en lui affirmant que la notification qui leur avait été faite de la convention de Tien-Tsin éloignait d'eux toute intention belliqueuse. Cette déclaration corroborait les renseignements d'Hanoï.

La colonne, reprenant dans ces conditions sa marche pacifique, après leur avoir annoncé son mouvement, se trouva bientôt dans une situation propice à leur attaque. L'existence des fortins occupés dans la montagne, comme le choix du point d'attaque même, donnent la certitude que celle-ci était préméditée.

Le lieutenant-colonel, ne voulant combattre que pour se défendre, avait muni son avant-garde des instructions nécessaires pour que, dans notre mouvement, rien ne pût ressembler à un acte d'hostilité. Ayant fait sonner « cessez le feu » aux premiers moments de l'attaque, il fut obligé de soutenir un combat défensif pour laisser prendre position à la colonne encadrant le convoi. L'heure avancée du jour, l'état du chemin, le fait d'avoir une rivière à franchir l'empêchèrent de commencer le soir le mouvement rétrograde que paraissait nécessiter la situation de sa colonne, en présence de la violation du traité.

Le feu presque continu de la nuit, la vigoureuse attaque enveloppante du lendemain devant notre attitude purement défensive, et la poursuite acharnée de notre arrière-garde, pendant que la colonne était mise en sûreté par un mouvement de retraite, ne laissent aucun doute sur les intentions des Chinois.

Il est probable qu'ils n'ont pas continué la poursuite par crainte de s'éloigner des positions qui leur servaient d'appui[2].

De retour à Phu-lang-Thuong et parlant de ces événements, le lieutenant-colonel émettait l'avis que les Chinois, désireux de succès après leurs défaites réitérées au Tonkin, avaient décidé l'attaque de la colonne au défilé d'Hao-Lop, quand ils eurent connaissance de la faiblesse de ses effectifs et des

1 Peut-être n'eût-il pas été impossible d'en recueillir de précis avant l'envoi de la colonne ; car, après la retraite, on en eut promptement, ceux-ci entre autres : On apprit qu'au delà du défilé à l'entrée duquel nos troupes furent attaquées, les Chinois avaient fait le nécessaire pour inonder le chemin sur leur passage. Utilisant une boucle du Song-Thuong, ils auraient sans doute déterminé l'inondation au moment du passage de la colonne entre les deux parties du cours d'eau. Cet endroit, où nous sommes passés en 1885 après l'enlèvement de Lang-Son, parait situé à cinq kilomètres environ au nord de Than- Moï. On sut également que ceux des mandarins de la rive gauche du fleuve Rouge, qui s'étaient déclarés nos ennemis, se trouvaient réunis à Lang-Son attendant pour reprendre leurs anciens emplois, les victoires toujours promises par les Chinois.

2 On peut juger combien étaient dénués de fondement les dires d'après lesquels le commandant de la colonne aurait, de son plein gré, « rouvert la lutte avec l'armée chinoise qui ne paraissait pas très désireuse d'en venir aux mains. »

conditions d'organisation de son convoi, le tout démontrant des intentions pacifiques. Son opinion était aussi qu'ils n'avaient entrepris des pourparlers, simulant des négociations, que pour gagner le temps utile à la concentration des forces avec lesquelles ils voulaient nous envelopper. L'incroyable imbroglio résultant des faits contradictoires de la matinée du 23 juin, du contenu de la lettre apportée par les premiers parlementaires et de sa conversation avec le mandarin civil, était, selon lui, parfaitement prémédité. Il n'avait été combiné que pour amener nos troupes à s'engager, par leur mouvement en avant, dans un défilé où elles eussent été facilement cernées et détruites.
Son sang-froid, sa fermeté et le courage personnel dont il donna la preuve à tout moment durant ces deux journées de combats, ainsi que l'énergique dévouement du lieutenant **BAILLY** pendant la nuit du 23 au 24 juin, ont fait l'admiration de la colonne[1].
Tous, d'ailleurs, au cours de ces malheureux événements, surent tenir résolument tête à l'ennemi. L'infanterie de marine et la compagnie du bataillon d'Afrique maintinrent leur belle réputation d'énergie. Les Tonkinois, malgré quelques défaillances explicables chez des hommes de recrue, montrèrent que, parmi eux, beaucoup étaient capables de réels actes de courage[2]. Quant aux cavaliers du 1er chasseurs d'Afrique, le commandant de la colonne leur consacra, dans son rapport, les lignes élogieuses que voici :
« Si les blessés ont pu être ramenés à Bac-Lé, si les communications de la colonne n'ont pas été coupées, c'est à ces hardis cavaliers et à leur brave chef qu'on le doit. »

Causes probables de l'inexécution du traité.—Ses conséquences. — Au moment de la signature de la convention et de la remise à Li-Hong-Tchang de la note qui en réglait les détails d'exécution, il a été expliqué que le parti de la guerre, hostile à celui du premier ministre, était en faveur à Pékin.
Rompus aux menées secrètes des hauts personnages chinois, connaissant les actes de sévérité dont étaient l'objet ceux qu'atteignait la disgrâce, le négociateur craignit peut-être, en envoyant de suite ces pièces diplomatiques au Tsong-Li-Yamen, de compromettre la situation de son pays en se perdant lui- même.
Après la prise de Bac-Ninh, les mandarins civils ou militaires du sud de la Chine mêlés aux affaires du Tonkin avaient été, par décret impérial, destitués ou condamnés. Le journal officiel de l'empire, dit « *Gazette de Pékin* », avait même enregistré, à la suite de ces revers, le renvoi de ses fonctions du ministre de la guerre. En outre, le rang de ce mandarin avait subi un abaissement de deux degrés[3]. Lors des pourparlers qui aboutirent à la convention, **LI-HONG-TCHANG** avait fait connaître à M. **FOURNIER** que transmettre à la cour une demande d'indemnité était exposer sa tête. Plus tard, causant avec l'amiral **LESPÈS**, il lui dit qu'une intrigue, qui menaçait de le faire victime, l'avait obligé de retarder l'envoi à Pékin des pièces de cette convention.

1 Rappelé en France trois mois après ces événements, le lieutenant-colonel Dugenne fut renvoyé à Formose au commencement de l'année 1888. Revenu ensuite au Tonkin, il y exerça d'importants commandements dans la région Nord-Est. Son nom était devenu redoutable pour les chefs de bandes d'irréguliers chinois et de rebelles annamites qui, après la paix avec la Chine (avril 1885), continuèrent à tenir la campagne. Successivement récompensé de ses services par la croix d'officier de la Légion d'honneur et le grade de colonel, il est mort an Tonkin, de la rupture d'un anévrisme, le 21 décembre 1887, pendant qu'il dirigeait une colonne opérant dans la région comprise entre le Song-Thuong et le Song-Cau.

2 Au moment de la retraite, quelques groupes de Tonkinois effrayés sans doute par les projectiles qui arrivaient au milieu d'eux et par l'attaque enveloppante des Chinois, se dispersèrent. Il a été précédemment expliqué que ces hommes n'avaient pour la plupart que quelques semaines ou même quelques jours de service au moment de la formation de la colonne. Leur conduite ne parait donc pas devoir être jugé trop sévèrement et ne peut discréditer des troupes qui, plus formées, ont montré dans la suite une valeur reconnue à maintes reprises par des citations à l'ordre de l'armée et récompensée par la médaille militaire.

3 La traduction de ces documents arrivait au Tonkin par les journaux anglais de Shanghaï et de Hong-Kong.

Pendant ce temps, le parti de la guerre, pressentant la fin des hostilités, s'agitait, désireux de voir se terminer la lutte par quelque chose qu'on pût, aux yeux des Asiatiques, faire passer pour un succès. **TSENG-YU-IN**, le vice-roi du Kouang-Thong et Kouang-Si, en était l'un des principaux adeptes, et pendant la période indiquée pour l'évacuation du Tonkin, il faisait activement poursuivre les préparatifs de guerre[1]. L'influence de ce parti parait avoir motivé l'action qui vint se dérouler à Bac-Lé.

Quand, le 27 juin, M. **de SEMALLÉ**, chargé d'affaires de France à Pékin, remit au Tsong-Li-Yamen une protestation du gouvernement français au sujet des événements des 23 et 24, des témoignages chinois tendent à faire croire que **LI-HONG-TCHANG** n'avait pas encore osé communiquer officiellement la convention à ce conseil et qu'il lui en aurait contesté l'existence. Peu après, il le lui aurait communiqué avec les dates d'évacuation raturées, disait-il, par le négociateur français.
Le capitaine de frégate **FOURNIER** déclara, devant une commission parlementaire, qu'il n'avait pas connaissance de ces ratures. D'autre part, les allégations relatives à l'ignorance du traité, dans laquelle le gouvernement chinois aurait été laissé, sont en désaccord avec la lettre remise le 23 juin au lieutenant-colonel **DUGENNE** et avec le dire du mandarin venu comme parlementaire.
Quoi qu'il en soit, si les actes de Li-Hong-Tchang, en le maintenant au pouvoir et en sauvant sa tête, conservaient à son pays l'homme qui paraît avoir été le plus à même de soutenir auprès des Européens les intérêts de la Chine, les événements de Bac-Lé n'en constituaient pas moins pour la France un outrage qu'elle ne pouvait souffrir.
Un ultimatum demandant l'exécution immédiate de la convention de Tien-Tsin fut envoyé à Pékin. Il amena le décret du 16 juillet, prescrivant aux troupes chinoises d'évacuer le Tonkin. Une demande de 250 millions d'indemnité pour les victimes de Bac-Lé et les frais d'entretien des troupes à maintenir dans le pays, par suite de ces événements, eut moins de succès. Cherchant à l'éluder, la Chine proposa trois millions et demi[2]. C'est alors qu'elle fut mise en demeure d'accepter la demande de notre gouvernement dans un délai précis. L'escadre de l'amiral **COURBET** fut, à ce moment, envoyée dans la rivière Min, et celle de l'amiral **LESPÈS**, sur la côte de Formose.
Pour éviter d'en venir à des mesures comminatoires, on réduisit même la demande d'indemnité de 250 à 80 millions. Ce fut en vain.
Les délais expirés, aucune réponse satisfaisante n'étant parvenue, la France vengea l'outrage fait à son drapeau par le bombardement de Kelung, suivi d'une occupation, et par celui de Fou-Tcheou, qui détruisit le grand arsenal maritime de la Chine et lui coûta la majeure partie de sa flotte[3].

———————

1 Il peut être intéressant de donner un exemple de la manière dont ce parti de la guerre savait présenter les choses. A son instigation, le journal officiel de l'empire publiait à la date du 27 août un décret où on lit ce qui suit : « Au mois de mars, les Français ont marché contre nos troupes qui se trouvaient à Bac-Ninh, mais finalement, pris de peur, ils nous ont envoyé un négociateur, M. Fournier, pour traiter de la paix. Au mépris du traité conclu, ils ont, sans provocation aucune, attaqué la garnison de Lang-Son, violant ainsi la foi jurée. »
Inutile d'insister sur les conclusions à tirer de ce document.

2 500,000 taels offerts, disait Li-Hong-Tchang, par esprit de conciliation.

3 Le combat naval de Fou-Tcheou eut lieu le 23 août 1884, deux mois jour pour jour après les attaques de Bac-Lè ; le bombardement de l'arsenal eut lieu le londemain. (En langue chinoise, Fou-Tcheou signifie : ville de la félicité).

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

IV.

QUARTIERS D'ÉTÉ.

Après Bac-Lé. — Une revue à Hanoï. — Une compagnie de Pavillons-Noirs. — Désertions. — Changement du général en chef. — Décret chinois du 27 août 1884. — La région nord du Tonkin. — Coup d'œil sur les forces militaires du sud de la Chine.

Après Bac-Lé. — L'impression produite par les événements de Bac-Lé fut vive au Tonkin. Après des succès décisifs, nos troupes allant occuper pacifiquement un pays presque inconnu, avaient été victimes d'un guet-apens. La violation d'un traité, que les pourparlers du 23 juin à Hao-Lop, démontraient connu des commandants des troupes chinoises, devait amener une réparation éclatante ou la reprise des hostilités. Par contre, l'époque de l'année ne permettait guère d'entreprendre de nouvelles opérations qui, d'ailleurs, n'étaient pas préparées.
La petite place de Thaï-Nguyen, les postes de Phu-Lang-Thuong et des Sept-Pagodes couvraient le périmètre nord du delta contre une offensive chinoise qui, de la frontière du Kouang-Si, aurait pu se produire par les vallées du Song-Cau, du Song-Thuong et du Loch-Nan, et en arrière de ces points de défense, se trouvait Bac-Ninh, qui en était l'appui naturel. Le général **de NÉGRIER** dut établir son quartier général dans cette place et prendre le commandement de la région du Nord. Il était ainsi prêt à parer à toutes les éventualités.
En attendant les résultats de l'action diplomatique entreprise avec la Chine, on laissa les troupes se refaire dans leurs quartiers d'été. Pendant cette période, la vie active du corps expéditionnaire fut concentrée à Hanoï, où une partie des troupes de la colonne **DUGENNE** arriva au commencement de juillet.

Une revue à Hanoï. — Le 13 juillet, à l'occasion de la Fête nationale, une revue de la garnison fut passée sur la plus grande voie de la ville. Elle montra aux populations un spécimen de toutes les troupes que la France avait dans le pays. On y voyait de l'infanterie de ligne, de l'infanterie de marine, des tirailleurs algériens, de la légion étrangère, des chasseurs d'Afrique, des batteries de l'artillerie de terre et de l'artillerie de marine, du génie, du train des équipages, côte à côte avec les nouveaux bataillons tonkinois. Cet ensemble défila devant le général en chef, au son de la fanfare du 2e bataillon d'Afrique. L'entrain et l'air décidé de nos soldats parurent impressionner la masse des Annamites et Chinois qui, silencieuse, contemplait ce spectacle nouveau pour elle.

Une compagnie de Pavillons-Noirs. — A cette époque, on doutait de la continuation de la guerre. L'opinion semblait être que la Chine se soumettant aux réparations demandées, les Pavillons-Noirs et autres contingents irréguliers cesseraient les hostilités. Un fait vint confirmer momentanément cette manière de voir. Vers la fin du mois, une compagnie d'environ deux cents Pavillons-Noirs, des contingents de **LUU-YINH-PHUOC**, se présenta, officiers en tête, aux avant-postes de Tuyen-Quan, demandant à passer à la solde de la France. On les reçut et ils furent envoyés à Hanoï. Un tiers, trop âgé pour servir utilement ou affaibli, étant éliminé, les autres furent encadrés par des officiers et sous-officiers d'infanterie de marine[1]. Ils reçurent un uniforme genre chinois, sur lequel figuraient deux caractères signifiant « *Soldats de la France* ». Ils furent armés de fusils à piston. Après les avoir fait manœuvrer une quinzaine de jours, on les envoya, sur le Day, occuper un poste à proximité duquel des opérations n'étaient pas à prévoir. Un mois plus tard, ils abandonnèrent ce poste tous à la fois. Depuis lors, on n'entendit plus parler d'eux.

1 Bientôt quelques uns durent entrer à l'hôpital, Pour tous le diagnostic de maladie était le même : « abus de l'opium ».

Désertions. — Vers la même époque, on fusilla à Hanoï quelques hommes de la légion étrangère condamnés pour désertion. Les faits qui se rattachent à ces événements méritent d'être rapportés.
Lors de la prise d'Hong-Hoa, la retraite sans combat des contingents qui s'y trouvaient, et leur dispersion, avaient fait croire la guerre finie. Nos troupes qui, dans cette région, comprenaient surtout de la légion étrangère, avaient été établies au cantonnement à Hong-Hoa même et au poste de la rivière Noire, sur le chemin de Sontay. Dès le commencement de mai, elles reçurent l'ordre de s'installer au mieux pour l'été.
Peu après, quatre légionnaires de la garnison d'Hong-Hoa, et douze autres du poste de la rivière Noire furent signalés comme déserteurs. Interrogés à ce sujet, leurs camarades répondirent que la monotonie et les ennuis du service de garnison avaient dû motiver leur départ.
Ceux partis d'Hong-Hoa, ayant erré quelques jours sur les bords du fleuve Rouge, eurent deux des leurs tués par les Annamites, dont ils exigeaient des vivres. Les deux autres vinrent se rendre volontairement et nous apprirent le sort de leurs compagnons.
Les hommes du poste de la rivière Noire avaient un but précis et ne s'étaient pas dirigés au hasard. L'un d'eux, sujet anglais, nommé **AURION**, résolu à déserter, avait entraîné les autres. Cet homme, ayant vécu plusieurs années à Hong-Kong, parlait chinois. Plus tard, capturé et près de mourir de blessures, voici ce qu'il raconta : En raison de la fuite de l'ennemi, au moment du bombardement d'Hong-Hoa, et de ce que l'on entendait dire depuis lors, la guerre semblait finie. Par suite, plus d'aventures et une vie monotone. Selon lui, les Chinois acceptaient dans leurs troupes les Européens ayant une teinte des choses militaires et leur donnaient des emplois agréables et lucratifs.
Ces idées en tête, il avait proposé à plusieurs camarades de déserter, non pas pour marcher contre nous, mais pour aller chercher en Chine une vie mouvementée et des aventures, que l'état de paix probable ne pouvait leur offrir au Tonkin. A défaut d'emploi dans les troupes chinoises, il se chargeait, disait-il, de faire vivre et de caser les uns et les autres à Hong-Kong.
Ces propositions séduisirent onze aventuriers comme lui, d'origine hollandaise, belge, allemande et suisse, qui s'éloignèrent de leur poste à la faveur de la nuit. Marchant dans la direction de l'est, ils voulaient atteindre la côte pour gagner Hong-Kong.
Chemin faisant, ils forcèrent les indigènes à les nourrir. Ceux-ci, ayant subi des vexations de leur part, vinrent se plaindre aux autorités françaises et guidèrent la force armée envoyée pour arrêter les coupables. Cernés, ces hommes voulurent s'enfuir, mais cinq furent tués et les sept autres capturés. Parmi eux étaient deux blessés, dont **AURION**, qui raconta ce qui précède. L'un et l'autre moururent peu après de leurs blessures.
Deux hommes provenant d'Hong-Hoa et cinq du poste de la rivière Noire purent donc être jugés. Ils ne cherchèrent pas, en s'expliquant devant le conseil de guerre, à échapper à la peine qu'ils méritaient. Condamnés à mort à quelques jours d'intervalle, ils furent exécutés en trois fois à Hanoï. Les exécutions offrirent un impressionnant spectacle. Encadrés par leur escorte, les condamnés (tous très jeunes) entrèrent d'un pas décidé sur le terrain de manœuvre de la citadelle, dont toutes les troupes de la place, portant les armes pendant qu'on battait aux champs, occupaient trois côtés. Le quatrième, correspondant au pied de la tour de la citadelle, était le lieu même de l'exécution, à laquelle devaient procéder des piquets, formés des gradés et des soldats de la légion, qui s'y trouvaient groupés. En y arrivant, les condamnés se portèrent sans hésiter à l'emplacement qu'on leur indiqua, et répondant aux questions du lieutenant-colonel **DUGENNE**, major de la garnison, ils lui demandèrent à être fusillés debout et les yeux ouverts. Il y consentit. Gardant une attitude simple, que tout le monde trouva belle, ils écoutèrent la lecture du jugement sans que rien s'altérât dans la calme expression de leur visage. Les piquets d'exécution s'étant placés à quelques pas d'eux, plusieurs firent de légers signes d'adieux à d'anciens camarades, puis, sans broncher, fixèrent les fusils mis en joue. Les trois fois, le spectacle fut le même. Les troupes et la population, témoins

de ces faits, ne purent s'empêcher de trouver digne l'attitude devant la mort de ces bohèmes de la guerre, frappés ainsi par la loi.

Changement du général en chef. — A la fin du mois d'août, l'échec des négociations entreprises pour obtenir réparation du guet-apens de Bac-Lé fut suivi du combat naval de la rivière Min et du bombardement de Fou-Tcheou. La nouvelle de ces événements causa au Tonkin une véritable satisfaction.
A la même époque, le général **MILLOT**, ayant demandé à rentrer en France, le général **BRIÈRE de L'ISLE** prit le commandement du corps expéditionnaire.

Décret chinois du 27 août 1884. — Vers ce moment parut, dans le Journal officiel de Pékin, un décret daté du 27 août, par lequel la Chine nous déclarait la guerre. Ce document prescrivait d'attaquer nos vaisseaux partout où on les rencontrerait, nommait **LUU-VINH-PHUOC** au grade de général de division chinois, l'engageait à s'emparer de nos places, ordonnait l'invasion générale du Tonkin par les troupes chinoises et mettait à prix la tête des officiers et soldats français[1].
Ce décret eut pour conséquence un mouvement offensif des Chinois, qui amena la reprise des hostilités au mois d'octobre suivant.
Pendant la période d'été, on avait cherché à recueillir des renseignements sur le pays qui nous séparait de la frontière de Chine, à juger des dispositions des habitants à notre égard, à se rendre compte de ce qu'étaient les troupes qui pouvaient nous être opposées et quelles étaient les places ou les villes des provinces du sud de l'empire pouvant servir à ces troupes de bases d'opérations ou de point d'appui.

La région nord du Tonkin. — Le but de la guerre avait été dès l'origine d'ouvrir une prompte communication entre ces provinces et la mer par la vallée du fleuve Rouge[2]. Il n'avait pas changé, mais la prise de Sontay et d'Hong-Hoa en donnant comme objectif aux opérations les places de Lang-Son, That-Khé, Cao-Bang et Lao-Kaï, amenait leur concentration sur la rive gauche du fleuve.
On n'avait sur cette région presque inconnue que des documents géographiques vagues, erronés ou fantaisistes. Les cartes semblaient avoir été établies sans suivre aucune règle mathématique et avec peu de renseignements. Celles d'origine chinoise, exactes, paraît-il, pour ce qui concernait la Chine proprement dite, ne l'étaient plus au delà des frontières[3]. Pour les pays limitrophes, le nom des localités variait suivant les cartes.
Les cartes annamites que possédaient quelques lettrés tonkinois, étaient plutôt des images coloriées. Des teintes d'un gris plus ou moins foncé tendaient à représenter la forme et le relief des montagnes, autour desquelles coulaient des rivières peintes en bleu. Des pagodes dont les toits relevés aux angles portaient des animaux fantastiques, figuraient les lieux habités que reliaient de gros traits rouges indiquant les communications. Comme pour caractériser le pays, on avait peint sur celles qui

1 Voici les taux indiqués par le décret : Général français 10,000 taëls. Officier supérieur 8,000 — Capitaine et lieutenant 1,000 — Sous-lieutenant et sergent 800 — Soldat 100 — La valeur du taël oscille entre 7 francs et 7 fr. 50 centimes.

2 Ce but était déjà celui de l'expédition de Francis Garnier en 1873. Du Yunnan à la mer en suivant la voie du Yang-tze-Kiang qui aboutit à Shangaï, le parcours est de 2,600 kilomètres. De Shangaï à Singapoor, route obligée de l'Europe, le parcours est de 4,800 kilomètres. — Du Yunnan à la mer par le fleuve Rouge le parcours est d'environ 500 kilomètres jusqu'à la baie d'Along ; il est de 2,900 kilomètres de la baie d'Along à Singapoor. Ces chiffres (nombres ronds) donnent un total de 7,400 kilomètres par la première voie et 3,400 par la deuxième ; c'est-à-dire un parcours diminué de 4,000 kilomètres par cette dernière, qui est la voie du Tonkin.

3 L'une d'elles, qui indiquait exactement le cours du Mékong dans la province du Yunnan, le faisait en dépassant la frontière, tourner vers l'est et se jeter dans le golfe du Tonkin ! D'autres ne renseignaient sur des régions pourtant peuplées que par des indications telles que celles-ci : « pays des licornes, — pays des éléphants, — pays des buffles. »

se rapportaient à la rive gauche du fleuve Rouge des tigres semblant donner la chasse à des chevaux et à des cerfs lancés à toute vitesse, et quelques éléphants qui marchaient d'un pas tranquille.
Les renseignements fournis par ces images ne concordaient pas, et les distances demandées aux indigènes pour essayer d'en tirer parti variaient presque toujours d'une manière très sensible. On savait cependant que la frontière de Chine était éloignée d'environ 130 kilomètres de Phu-Lang-Thuong, notre poste le plus avancé sur la route mandarine. En s'approchant de cette frontière on ne devait pas rencontrer un pays plat, couvert de villages et de rizières comme le Delta, mais une région montagneuse, dans laquelle les centres de populations s'éloignaient de plus en plus. On savait aussi que les régions où se trouvaient Than-Moï sur la route mandarine, Lang-Son, That-Khé et Cao- Bang à la frontière, étaient des dépendances de la province de Bac-Ninh, dont le chef-lieu avait été, jusqu'au mois de mars précédent, le centre des troupes venues du Kouang-Si.
Presque toute cette rive gauche du fleuve Rouge était, d'ailleurs, depuis longtemps occupée par les Pavillons-Noirs, les réguliers et les irréguliers chinois vivant sur le pays. Leurs exactions entravant tout développement, empêchaient toute industrie, et les populations étaient purement agricoles parce qu'on ne pouvait leur enlever la terre. Encore se voyaient-elles dépouillées de la plus grande partie de leurs récoltes par ces bandes pillardes, contre lesquelles le gouvernement annamite ne leur assurait aucune protection. En dehors des produits du sol qu'ils s'appropriaient, les soldats chinois emmenaient de force les hommes assez forts pour travailler et les femmes jeunes. Ceux qu'ils n'employaient pas dans les camps étaient envoyés sur divers points de la côte de Chine où l'on trouvait à les vendre. Ces faits les faisaient exécrer des populations qui cherchaient quelquefois à résister, mais succombaient sous le nombre et par suite de l'infériorité de leurs moyens de défense[1].
Aussi elles préféraient de beaucoup nos soldats bien plus humains, ne réquisitionnant qu'en cas de nécessité et se vendant vite sympathiques avec leur caractère brusque mais toujours gai.
Leur manière d'être à notre égard indiquait que, malgré la différence profonde entre nos usages et les leurs, notre domination soucieuse de la justice et d'un caractère bienveillant était désirée par elles comme un moyen de les soustraire au joug brutal des Chinois.

Coup d'œil sur les forces militaires du sud de la Chine. — Les forces chinoises étaient devenues nombreuses au Tonkin depuis que nos envois de troupes avaient prouvé notre intention d'occuper ce pays jusqu'à la frontière de l'empire. Le gouvernement impérial n'avait pas fait d'objections quand nos traités avec l'Annam, et en particulier celui de 1874, lui avaient été notifiés ; mais désireux sans doute de ne pas nous voir établis à la limite des provinces méridionales de ses États par l'occupation de la rive gauche du fleuve Rouge, il avait tout mis en œuvre pour entraver cette occupation.
Agissant ainsi, la Chine était fidèle à ses traditions d'isolement. Elle qui se sait le plus ancien État du monde, et dont la population contient à l'heure présente le tiers de l'espèce humaine, elle s'inquiétait de voir arriver au contact de ses frontières des étrangers qu'elle qualifiait de « barbares».
L'introduction par eux dans son empire de changements capables de le révolutionner et dont beaucoup, à son point de vue, n'étaient pas des progrès, l'effrayait sans doute.

1 Les coolies nécessaires aux transports des vivres, des munitions et des bagages réquisitionnés par les Chinois dans les villages annamites, n'étaient pas salariés et avaient la tête coupée s'ils résistaient. Très souvent les habitants se plaignaient de l'enlèvement de leurs femmes et de leurs filles et du massacre des enfants dans les villages qui avaient tenté de se défendre. A proximité de leurs campements on a souvent trouvé de nombreuses femmes annamites ainsi emmenées prisonnières. Le surplus, hommes et femmes, était généralement envoyé dans la province de Canton et employé comme serviteurs non payés, ou amené à Canton même et à Pakoï pour être vendu. De ces deux ports on les expédiait sur les côtes de l'Amérique du Sud où la population étant peu dense, ils étaient payés très chers par des planteurs ou des chefs d'exploitation de mines ou de guano.

Les dires des indigènes, et ceux de quelques Européens qui s'étaient trouvés au Tonkin depuis plusieurs années, indiquaient que les réguliers chinois avaient fait leur apparition dans le pays surtout depuis 1881. Cette époque correspond au vote des Chambres françaises des crédits nécessaires pour l'exécution complète du traité de 1874[1].

Les Pavillons-Noirs, anciens Taïpings chassés de Chine, vivaient depuis longtemps sur le pays, et comme les Pavillons-Jaunes en exploitaient les douanes. En 1873, le gouvernement annamite les ayant pris à sa solde pour combattre l'expédition **GARNIER**, leur avait depuis lors renouvelé ses subsides pour marcher contre nous. Les Chinois trouvaient ainsi à proximité de leur frontière environ 15,000 auxiliaires occupant une région, qu'ils étaient naturellement disposés à défendre.

Les troupes chinoises pouvant nous être opposées étaient celles du Kouang-Tong, du Kouang-Si et du Yunnan. Leur effectif parait n'avoir jamais, au Tonkin, dépassé 50,000 hommes.

Elles comprenaient surtout de l'infanterie organisée en compagnies d'à peu près 200 hommes, dont on réunissait un nombre souvent variable pour former des bataillons. Pour chaque groupe de vingt-cinq hommes dans les compagnies, et pour chacun des chefs d'unité plus forte, il existait un grand pavillon portant des caractères indiquant le nom du chef. D'autres étaient ornés d'animaux fantastiques et surtout de dragons.

Leurs porteurs les plantaient en terre là où chacun des chefs voulait grouper sa troupe pour combattre. Cela explique ces files de pavillons multicolores s'étendant sur une longue ligne de bataille ou surmontant les parapets de nombreux ouvrages, qui nous ont souvent offert, pendant les engagements, un curieux spectacle.

Il semble que les Chinois n'ont pas fait usage au Tonkin d'unités de cavalerie. Quant à l'artillerie, elle était peu nombreuse et paraît n'avoir jamais servi qu'à la défense des ouvrages. Le génie était représenté par des coolies porteurs d'outils et employés à des travaux de défense sous la direction d'un personnel spécial, qui comprenait certainement des étrangers.

D'autres coolies, prêts à enlever les morts et les blessés, constituaient le personnel inférieur des ambulances, et d'autres encore transportaient les vivres, les munitions et les bagages qui suivaient les troupes en marche.

Le commandement était organisé de manière à assurer l'ensemble nécessaire aux opérations. Il était exercé par des chefs qui ont souvent mis à profit des circonstances favorables, dont beaucoup, très courageux, ont su maintenir leur troupe en position sous un feu meurtrier quand il y avait lieu de le faire, et à l'occasion l'ont entraînée résolument en avant. Il semble qu'il était renforcé par des étrangers assez nombreux, placés généralement auprès des commandants de bataillons et des chefs supérieurs pour les aider de leurs conseils.

Ces chefs d'un rang élevé ont en maintes circonstances donné des preuves de beaucoup de ténacité et d'énergie. Il est vrai de dire que, si leurs succès pouvaient être largement récompensés, ils s'attendaient à voir leurs revers suivis de la disgrâce et quelquefois delà mort[2].

Au moment de la guerre du Tonkin,de nouvelles unités furent créées dans les provinces limitrophes, et les effectifs de celles existant déjà furent augmentés. Le mode de recrutement était le racolage. Un chef nommé par l'autorité supérieure se rendait dans un centre populeux, installait à côté de son

1 Le Tonkin était la voie par laquelle les missionnaires catholiques, assez nombreux en Chine, avaient pour la plupart réussi à y pénétrer avant l'ouverture des « ports à traité ». Remontant, paraît-il, la vallée de la rivière Claire, ils y entrèrent par la province du Yunnan.

2 On peut, au point de vue rétrospectif, citer comme exemple de l'énergie des chefs la conduite de San-ko-li-tsin, le général en chef des troupes chinoises en 1860. Ce général, qui avait toujours conduit les siens à la victoire contre les Taïpings, fut battu par nous à Palikao. Repoussé des positions voisines de cette localité que son infanterie tartare avait défendues pied à pied, il concentra sa dernière résistance sur le pont même de Palikao où il fit planter son pavillon. Pendant plusieurs heures la mitraille broya la majeure partie de ses soldats sans faire reculer d'un pas les survivants. Se voyant définitivement vaincu, San-ko-li-tsin s'ouvrit le ventre, plutôt que de survivre à sa défaite.

pavillon un écriteau indiquant les conditions d'engagement et recevait des volontaires. Les hommes ainsi recrutés étaient conduits dans des camps où ils étaient encadrés, habillés, armés et instruits pour la guerre.

L'armement de l'infanterie se composait de fusils à tir rapide de presque tous les modèles, mais principalement des systèmes Remington, Peabody, Snider, Mauser modèle 1871 et Winchester, ainsi que de sabres et de poignards du genre chinois.

Le matériel des bouches à feu comprenait des pièces Krupp de montagne, des pièces légères de fabrication anglaise se chargeant par la bouche, ainsi qu'un certain nombre d'autres fabriquées en Chine, d'après les modèles européens. On chargeait ces dernières avec un poids de poudre quelconque, en avant duquel on bourrait un certain nombre de projectiles dont l'un était approprié au calibre de la pièce, et dont les autres, beaucoup plus petits, devaient servir de mitraille.

Les manœuvres d'infanterie semblaient être celles du corps d'instruction du Pe-Tchili qui est affecté à la défense de la capitale, et qu'exercent des instructeurs européens.

Si, pour juger de la manière dont les Chinois faisaient la guerre, on se reportait aux derniers grands événements militaires dont l'empire avait été le théâtre, c'est-à-dire à l'insurrection des Taïpings et à l'insurrection musulmane, on pourrait se rendre compte qu'ils étaient d'une insigne cruauté. Le massacre des vaincus, l'incendie des lieux habités et la destruction complète de grandes villes, comme cela avait eu lieu pour Nankin, étaient dans leurs mœurs de guerre.

Le Yunnan, province limitrophe du Tonkin, avait été de 1871 à 1873, le théâtre de la guerre des musulmans insurgés et des troupes impériales. Lorsque Tali-fu, lieu principal de la résistance musulmane, tomba entre les mains des Chinois, beaucoup d'habitants et de défenseurs se noyèrent dans le lac de cette ville pour échapper aux cruautés qu'ils redoutaient. Ceux qui se livrèrent furent pour la plupart massacrés. Les généraux chinois ayant, sous prétexte de réconciliation, invité à un repas les chefs musulmans qui n'avaient pas péri, les firent égorger à leur table[1].

Les événements de Sontay, Bac-Ninh, Hong-Hoa et Fou-Tcheou venaient de montrer que nous étions des adversaires à redouter ; aussi le décret du 27 août qui mettait à prix la tête des officiers et soldats français, excita-t-il les troupes chinoises à une lutte acharnée.

Les points de concentration des forces ennemies paraissaient être Long-Tcheou dans la province du Kouang-Si, Kaï-Hoa-Fou et Lao-Kaï dans celle du Yunnan. Long-Tcheou, situé à proximité de la porte de Chine dite « Cua-Aï », où aboutit la route mandarine qui passe par Bac-Ninh et Lang-Son, était une base d'opérations contre les places de Lang-Son, That-Khé, Cao-Bang et Thaï-Nguyen. Kaï-Hoa-Fou, bâtie sur le cours supérieur de la rivière Claire, en était une contre Tuyen-Quan, qui commande sa vallée conduisant au Delta. Quant à Lao-Kaï, elle dominait tout le cours du fleuve Rouge. Les renseignements indiquaient que le personnel et le matériel destinés à soutenir la lutte étaient d'abord réunis à Canton. De là, ils étaient dirigés sur l'intérieur des provinces en remontant le cours du Si-Kiang et de ses affluents, ou bien descendaient par mer sur les ports de Pakoï et d'Haï-Ninh.

De Pakoï, il existe une route suivie par le commerce local, qui se dirige sur Nan-Ning dans le sud de la province du Kouang-Si. De cette ville, on peut gagner Long-Tcheou[2].

D'Haï-Ninh, une voie à peu près parallèle à la frontière chinoise permettait, en entrant sur le territoire tonkinois, d'atteindre la région du Song-Ki-Kung, rivière que la route mandarine traverse

1 Ces renseignements proviennent des récits des voyageurs et des missionnaires qui ont exploré le Yunnan, tels que Dupuis, Colquhoun, etc., ou qui y ont séjourné depuis cette époque

2 On était à cette époque sur les provinces méridionales de la Chine par la relation du voyage qu'un Anglais, M. Colquhoun, y avait fait en 1881.

Colquhoun, attaché au département des travaux publics du gouvernement indien, avait exécuté un voyage d'exploration de Canton à Bhamô (sur l'Iraouady, en Birmanie), qui était à peu prés l'inverse de celui qu'avait fait Francis Garnier, du Mékong à Shangaï. Cette relation avait été traduite et publiée on français.

à Lang-Son, ou celle du haut Loch-Nan. La vallée de cette dernière rivière qui se termine à proximité du Delta, est l'une des voies de pénétration les plus faciles pour aboutir au cœur du Tonkin.
Au milieu du mois de septembre, on apprit que des troupes nombreuses s'étant avancées par la route mandarine, théâtre des événements du mois de juin, avaient établi au sud de Bac-Lé d'importantes défenses au village même de Kep, d'où elles menaçaient notre poste de Phu-Lang-Thuong. D'autres troupes descendant la vallée du Loch-Nan semblaient avoir pour objectif le poste des Sept-Pagodes qui commande tout le delta du Taï-Binh.

———

V.

KEP.

Reprise des hostilités (octobre 1884). — Opérations sur la route mandarine. Journée du 8 octobre 1884. — Prise de Kep. — Transport des blessés. — Retraite des Chinois.

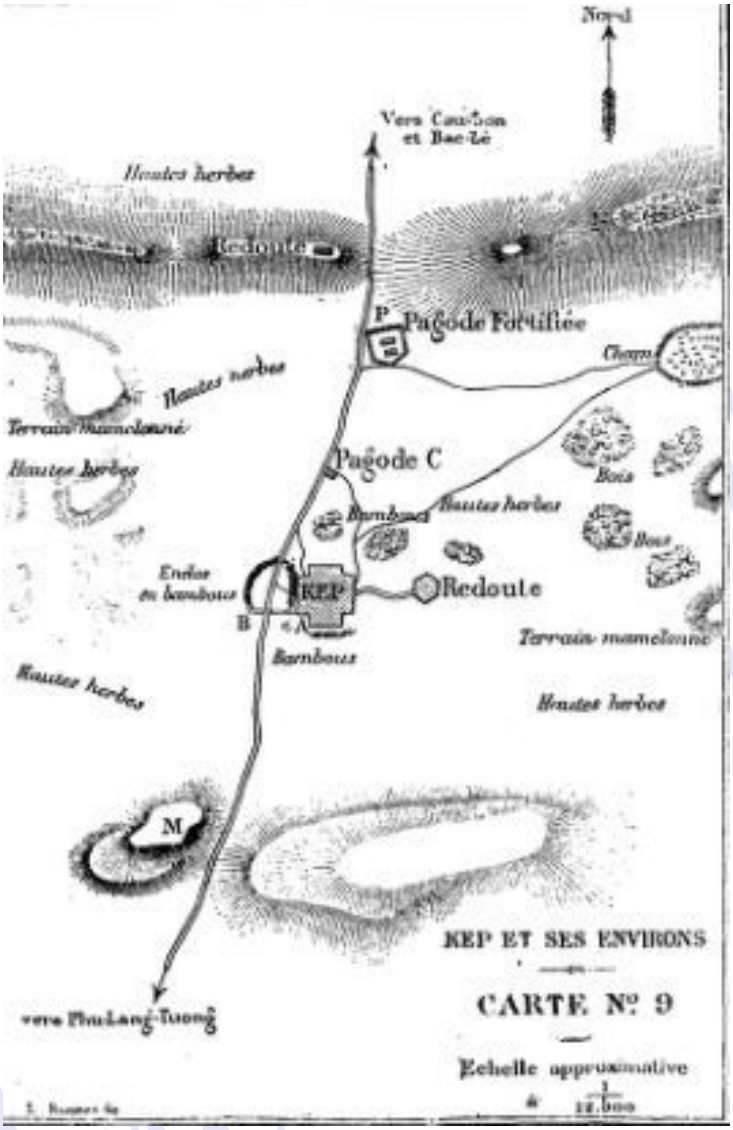
Reprise des hostilités (octobre 1884). — On forma deux colonnes pour arrêter cette offensive dont on ne pouvait encore mesurer l'importance. Dès les premiers jours d'octobre elles furent dirigées vers le nord. L'une, sous les ordres du général **de NÉGRIER**, dut suivre la route mandarine, l'autre, que commandait le lieutenant-colonel **DONNIER**, eut il remonter le cours du Loch-Nan. Un troisième groupe devait marcher entre elles, prêt à rejoindre éventuellement l'une ou l'autre. Il était commandé par le chef de bataillon **de MIBIELLE** et comprenait 1 bataillon de tirailleurs algériens et 4 pièces de 80 mm de montagne.

Opérations sur la route mandarine. — La colonne du général **de NÉGRIER** comprenait le bataillon du 111e de ligne, 3 compagnies du bataillon du 23e de ligne et 2 compagnies du bataillon du 143e de ligne, une compagnie de tirailleurs tonkinois, deux batteries d'artillerie, quelques chasseurs d'Afrique et des détachements des divers services. Son effectif était d'environ 1500 hommes.
Elle partit de Phu-Lang-Thuong le 6 octobre au matin, en même temps que le groupe du commandant **de MIBIELLE** concentré au même point. Le soir elle bivouaquait à l'embranchement d'un chemin de montagne se dirigeant sur Bao-Loc, à l'est de la route mandarine.
Le 7, laissant le convoi et un poste d'appui à cet embranchement, le général s'avança vers l'est par le chemin avec le reste des troupes. Il ne tarda pas à rencontrer l'ennemi qui s'enfuit aussitôt par un sentier aboutissant à Kep. Le commandant **de MIBIELLE**, opérant sur sa droite, lui fit connaître vers ce moment qu'il n'avait pas trouvé d'adversaires dans la région où il opérait, et qu'il était en relations avec la colonne du lieutenant-colonel **DONNIER**. Cette colonne avait livré la veille un très rude combat sur les bords du Loch-Nan. Le commandant dut la rejoindre. Ces renseignements amenèrent le retour du général à l'embranchement de la route mandarine où ses troupes passèrent la nuit.

Journée du 8 octobre. — Prise de Kep.— Le 8, dès le matin, la colonne se mit en marche dans la direction de Kep, éloigné d'à peu près 8 kilomètres. A la première halle horaire, elle établit des postes de surveillance face au nord. De l'un d'eux on apercevait de ce côté des pavillons chinois

flotter à une assez grande distance. Le général se rendit à ce poste pour voir l'emplacement qu'ils occupaient et fit aussitôt reprendre la marche.
L'avant-garde était composée des compagnies **VENTURINI** et **PLANTÉ**, du 111e de ligne, précédées de quelques chasseurs d'Afrique.
Kep est masqué au sud parles formes du terrain. On ne le voit que de près en débouchant d'un petit col. C'est delà que l'avant- garde découvrit tout à coup la position qu'occupait l'ennemi.
La route passant à l'est du village était coupée par une barricade la reliant à un enclos de bambous dans lequel étaient des mulets.
En apercevant nos troupes, les Chinois dirigèrent ces animaux vers l'une des portes de Kep et nous envoyèrent des coups de feu dont l'un atteignit à la jambe le lieutenant **BERGE**, officier d'ordonnance du général. On répondit aussitôt à leur feu, et l'attaque commença. Il était un peu moins de 10 heures du matin.
a). Le chef d'état-major de la colonne, capitaine **FORTOUL**, fit porter sur l'angle A du village les premiers échelons de l'avant-garde avec lesquels ils se trouvait. Le gros de cette avant-garde marcha en même temps vers la barricade B, l'aborda résolument et s'en rendit maître. Le lieutenant **SAZONOFF**, du 111e de ligne, fut à ce moment blessé d'une balle au cou. Continuant son mouvement par la route sur une pagode (P) située au nord du village, l'avant- garde mit en fuite la troupe qui occupait cette pagode et s'en empara. Grâce à la rapidité des mouvements ainsi exécutés, Kep fut au début de la journée entouré à l'ouest et au nord. Le capitaine **VENTURINI** avait été blessé d'une balle à la main pendant cette partie de l'action.
Malgré une aussi brusque attaque entraînant pour eux un premier insuccès, les Chinois ne se déconcertèrent pas. Leurs trompettes se faisant entendre dans l'intérieur et à l'est du village, parurent appeler chacun à son poste de combat, et sans tarder ils ouvrirent du côté de la route un feu de mousqueterie très intense.
Pendant ce temps, la section d'artillerie de l'avant-garde avait pris position sur un mamelon (M) situé à faible distance du sud du village, et d'où elle pouvait battre toutes les positions de l'ennemi[1].
Les Chinois occupaient fortement le village de Kep dont les murs crénelés et les portes barricadées formaient un réduit auquel se reliait à l'est une redoute et quelques autres défenses. Cet ensemble constituait la première ligne de résistance. Au nord une suite de hauteurs traversées par la route de Chine, deux grandes pagodes fortifiées et le village de Cham formaient une deuxième ligne flanquant la première. La droite de l'ennemi s'appuyait ainsi à une redoute (R) couronnant les hauteurs, et sa gauche au village de Cham.
b). La colonne ayant continué son mouvement, l'infanterie prête à être déployée se forma sur la droite de la route et du mamelon (M), où l'artillerie fut entièrement groupée. Les batteries ouvrirent presque aussitôt le feu sur Kep, et deux compagnies du 23e de ligne reçurent l'ordre de le contourner par l'est. Témoins de ces dispositions les Chinois ne s'en tinrent pas à la défensive. Pendant que les combattants du village et de ses abords, continuant un feu des plus vifs, repoussaient une première attaque contre son enceinte qu'exécutaient les compagnies du 111e ligne placées entre le village et la route, deux colonnes partant de la deuxième ligne marchèrent sur le mamelon que l'artillerie occupait.L'une d'elles, à l'ouest, se masquant par les replis de terrain et les hautes herbes, arriva sans être vue jusqu'à 150 mètres de la batterie de 4 de montagne du capitaine **ROUSSEL**, établie à gauche du mamelon. Cette batterie n'avait pas encore son soutien en position. Elle dut tourner la moitié de ses pièces contre l'assaillant et tirer à mitraille, pendant que le personnel qui n'était pas indispensable au service des bouches à feu dirigeait du même côté, avec ses mousquetons, un tir rapide qui contribua à faire échouer l'attaque.

1 Ce mamelon est celui où l'artillerie s'était déjà établie le 10 mars 1884 pour canonner Kep lors de la poursuite, par la brigade du général de Negrier, des troupes chinoises battant on retraite après la prise de Dac-Ninh.



Désunis, puis écrasés par des décharges de mitraille, pris de flanc parles feux de deux compagnies du 143e de ligne, voisines des batteries, les Chinois se replièrent en disparaissant sous les hautes herbes. L'autre colonne, couverte par des bois, put contourner Kep à l'est, y faire pénétrer un détachement et arriver sur un terrain lui permettant de prendre de flanc la position de l'artillerie. Deux pièces de la batterie du capitaine **SAXCÉ** dirigèrent aussitôt contre elle un feu rapide qui arrêta son mouvement.

Attaquée par les compagnies du 23e de ligne envoyées pour envelopper le village et par une compagnie du 143e qui appuyait leur mouvement, la colonne se maintint énergiquement sur ses positions pendant un quart d'heure environ. Finalement, écrasée sur son front par le tir de l'artillerie et menacée de flanc par l'infanterie, elle se replia vers le nord-est à travers les bois qui avaient masqué sa marche.

Les compagnies du 23e achevèrent leur mouvement que cette attaque avait ralenti, et vers 11 heures et demie Kep était cerné.

c).Le village, entouré d'un mur en terre haut de 2 mètres et crénelé, comprenait des habitations annamites recouvertes en paille et un certain nombre de pagodes ou de magasins en maçonnerie.
Il avait été en partie incendié par le feu de l'artillerie, dont les pièces éloignées de 300 à 400 mètres de leurs objectifs tiraient à coup sûr[1].
Cependant les projectiles n'avaient pu jusque-là faire brèche. Les attaques chinoises étant repoussées, les batteries concentrèrent sur le mur qui formait rempart un tir qui ne cessa que pour permettre l'assaut de deux compagnies du 111e et d'une compagnie du 23e de ligne. En cherchant à escalader ce mur, le capitaine **PLANTÉ**, du 111e de ligne, fut tué d'une balle au cœur.
Le sous-lieutenant **DULYS**, du même régiment, eut le bras fracassé par un coup de feu au moment où, à la tête de sa section, il tentait de forcer une porte garnie de palanques. Le lieutenant-colonel **CHAPUIS** avait dirigé l'assaut de ce côté ; en arrivant près de la même porte pour lâcher de trouver un point favorable à l'entrée dans le village, il tomba frappé d'insolation au pied du mur d'enceinte[2].
Beaucoup d'hommes du 111e de ligne furent tués ou blessés. Le mur était défendu et les portes barricadées de telle sorte que l'assaut échoua. Après avoir embouché des créneaux assez bas, les compagnies se reportèrent à quelques mètres du rempart pour s'abriter pendant que l'artillerie continuerait son feu.
d). Si Kep et ses abords étaient cernés, la deuxième ligne ennemie restée intacte gênait par son tir nos troupes qui avaient enveloppé le village, en les laissant exposées à une contre-attaque au moment d'un nouvel assaut.
Pendant que l'une des batteries (celle de 4 de montagne de l'artillerie de marine) continuait à canonner ce réduit, l'autre batterie dirigeait son feu sur les défenses des pagodes (P), sur le village de Cham et la redoute (R). Cham fut promptement évacué, et les troupes qui l'occupaient se replièrent sur les hauteurs du nord. Les défenses entourant les pagodes ayant été bouleversées par les obus, deux compagnies du 111e de ligne s'avancèrent contre elles et s'en emparèrent après une lutte courte mais assez vive. De là, les compagnies se portèrent sur la redoute (R), l'occupèrent facilement et purent assister à la fuite désordonnée de l'ennemi tâchant de s'abriter de leurs feux derrière les hautes herbes et les touffes de bambous qui couvraient le terrain dans la direction du Song-Thuong.
e). Le combat durait depuis plus de trois heures sous un soleil brûlant ; les troupes de la deuxième ligne ennemie étaient en retraite ; mais malgré l'incendie et les explosions qu'avaient causés une nouvelle canonnade, le village résistait encore. Une pièce de 4 fut amenée sur le côté ouest en face de la porte près de laquelle était tombé le lieutenant-colonel **CHAPUIS**. Son deuxième obus en brisant cette porte, ouvrit une brèche où l'ennemi afflua en un instant, mais que ses cadavres obstruèrent presque aussitôt.
Un nouvel assaut donné par les compagnies du 111e de ligne voisines de la porte échoua encore, tant la défense était acharnée. Se voyant perdus, les Chinois voulurent se défendre jusqu'à la mort.
Les compagnies s'abritèrent de nouveau à une faible distance du mur, en attendant les effets nouveaux du tir de l'artillerie dont le village devenait le seul objectif.
Les deux batteries exécutèrent à ce moment un feu rapide dont les effets durent être considérables sur les défenseurs comme sur les obstacles devant lesquels trois assauts avaient déjà échoué.
Dès qu'il cessa, la charge ayant été sonnée, toutes les troupes qui environnaient l'enceinte se précipitèrent à l'assaut, et Kep fut envahi simultanément d'un côté par une compagnie du 143e de

1« A cette distance, disait le capitaine de Saxé, commandant la batterie de 80 mm de montagne attachée à la brigade, les obus arrivaient sur le but comme si on les y eût placés avec la main. »

2 Le lieutenant-colonel Chapuis, transporté à l'ambulance, mourut quelques heures après. Ancien commandant du bataillon du 111e de ligne au Tonkin, promu depuis quelques jours seulement, il était encore à la tête de ce bataillon.

ligne sous les ordres du capitaine **BARBIER**, et de l'autre par un peloton du 111e de ligne, que commandait le lieutenant **CANIN**.
Le reste y pénétrant à la suite de ces deux unités, un combat sans merci et corps à corps s'engagea avec les défenseurs restés debout.
Dans cette lutte, le capitaine adjudant-major **KERDRAIN**, du 23e de ligne, reçut deux coups de lance au côté, un coup de sabre à la tête et deux au cou. Le capitaine **GIGNOUS**, du même régiment, aux prises avec un Chinois de grande taille, fut renversé par lui. Se dégageant pourtant de son étreinte, il en eut raison, avec l'aide du commandant **GODARD** venu à son secours. Quelques soldats chinois parvinrent à s'enfuir ; le reste mourut les armes à la main. Le combat fini, on compta 640 tués.
Pendant l'action le général **de NÉGRIER**, se trouvant sur le mamelon occupé par l'artillerie, avait été blessé d'un coup de leu à la jambe. Au nombre des blessés étaient aussi les lieutenants **MAISSIAT** et **TRIBOULEZ**, du 23e de ligne. Ce dernier, atteint d'une balle à la bouche, mourut quatre jours après.
Nos pertes s'élevaient à 32 tués, dont un officier (sans compter les insolés), et à 61 blessés, dont 8 officiers.
Les médecins de la colonne, MM. **CHALLAN, BAUDOT** et **HOCQUART**, étaient allés à plusieurs reprises relever les blessés au pied même des remparts. Ils réussirent, malgré l'intensité du feu de l'ennemi, à les faire transporter à l'ambulance, de sorte que presque tous purent être sauvés[1].
g). Plusieurs officiers chinois, revêtus de brillants uniformes, étaient parmi les morts. Des brochures, véritables règlements de manoeuvres, et des cartes de la région nord du Tonkin furent trouvés sur eux ou dans leurs bagages. Ces derniers documents, tous manuscrits, représentaient bien le pays. Des armes de divers modèles et à tir rapide gisaient à côté des tués, et l'intérieur du village était rempli de paniers de cartouches, d'approvisionnements de tout genre, de caisses à bagages et de tentes en toile. On y trouva aussi des objets abandonnés par nos troupes près de Bac-Lé, le mois précédent.

Transports des blessés à Phu-Lang-Thuong. — Les positions enlevées, l'ennemi en déroute, il s'agissait d'évacuer les blessés sur Phu-Lang-Thuong. Le nombre de brancards de la colonne étant insuffisant, il fallut en faire d'autres et se procurer des coolies pour les porter. M. **GITTON**, officier d'administration de l'ambulance, en fit improviser 50 formés de deux bambous reliés par une toile de tente. Les 200 porteurs nécessaires durent être, par les soins du chef de bataillon **DOMINÉ**, alors commandant d'armes à Phu-Lang-Thuong, réquisitionnés dans les villages voisins de ce poste et envoyés à Kep.
La réquisition et l'emploi de ces porteurs ne fut pas sans intérêt. Les Annamites adultes des environs du village avaient tous disparu lorsqu'un détachement du bataillon d'Afrique, aux ordres du lieutenant **DUMESTE**, arriva pour les réquisitionner. Voulant quand même remplir sa mission et connaissant le rôle momentané du personnel qu'il cherchait, cet officier se décida à emmener quelques vieillards, les femmes et les enfants restés chez eux sans défiance. Cette masse, ne sachant pas à quoi on la destinait, se récria, fit des difficultés et n'arriva à Kep que contrainte de marcher par son escorte qui la poussait devant elle.
Les brancards chargés des blessés, furent placés sur les épaules de tous ces indigènes, habitués à porter des fardeaux depuis le plus jeune âge, et qu'on réunit suivant leur force par groupes de quatre à huit. Comprenant alors ce qu'on leur voulait, ils s'y employèrent de leur mieux. Le transport se fit dans le plus grand ordre, et même à chaque mauvais passage du chemin avec des soins et des

1 Quatre jours après 2 seulement étaient morts, et les 89 autres purent être évacués de Phu-Lang-Thuong sur les hôpitaux du Delta.

précautions de tout genre de la part des porteurs. Dès l'arrivée à Phu-Lang-Thuong on leur rendit la liberté.

Retraite des Chinois. — Le 9 octobre, l'ennemi ne se montra pas. Pour savoir s'il s'était replié dans les montagnes voisines de la roule, le général **de NÉGRIER** envoya vers Cau-Son une forte reconnaissance sous les ordres du commandant **GODARD**, du 23e de ligne. Elle permit de constater que les défenseurs de Kep et les troupes dont ils formaient probablement l'avant-garde, étaient en pleine retraite. Malgré l'énergie dont ils avaient fait preuve le jour précédent par de vigoureuses attaques et une résistance acharnée il laquelle ils ne nous avaient pas habitués, les Chinois renonçaient à la lutte.
Notre victoire arrêtait leur mouvement offensif par la route mandarine, voie la plus facile et la plus courte pour pénétrer des frontières de Chine au centre du Tonkin. Elle réparait aussi l'échec de Bac-Lé à peu de distance du lieu de ce guet-apens. Son retentissement dans le pays vint heureusement coïncider avec celui des succès de la colonne qui opérait à ce moment dans la région du Loch-Nan.

———

VI.

LAM ET CHU

(octobre 1884).

Colonne du Loch-Nan. Opérations sur cette rivière. — Concentration et départ de la colonne Donnier. — Journée du 8 octobre. — Journée du 6 octobre. Combat de Lam. — Les soldats du Yunnan. — Considérations sur le combat de Lam. — Du 7 au 9 octobre inclus. — Combat de Chu, de octobre 1884. — Journée du 11 octobre. — Nuit du 11 au 12 octobre ; incendie du fort de Chu ; abandon des ouvrages chinois.— Occupation des positions de Chu. — Retraite des Chinois. — Considérations sur les affaires de Kep, de Lam et de Chu ; leurs conséquences. Colonne du Loch-Nan. Opérations sur cette rivière. —

Après Bac-Lé, les opérations furent suspendues au Tonkin jusqu'à l'automne. Néanmoins, au mois d'août, on essaya de pénétrer au nord du pays, par la vallée du Loch-Nan.
La canonnière *la Hache*, sous les ordres du lieutenant de vaisseau **MANCERON**, remonta cette rivière et, profitant des hautes eaux, parvint à Chu. Elle appuyait une reconnaissance qui, par le chemin de la rive droite, atteignit ce village et détruisit des travaux de défense faits par les Chinois.
En septembre, la baisse des eaux ne permit pas à *la Hache* de dépasser Lam. Descendant au sud, elle croisa, sur le cours inférieur de cette rivière, avec la canonnière *la Massue*.
Le 2 octobre 1884, ces bâtiments furent assaillis à hauteur du village de Loch-Nan par un violent feu de mousqueterie, partant surtout de la rive gauche, bordée de touffes de bambous. Un très vif

combat s'engagea. Le lieutenant de vaisseau **CHALLIER**, commandant *la Massue*, étant monté sur la plate-forme des canons-revolvers de son bateau, y fut tué d'une balle au cou[1].
A ce moment, la canonnière *le Mousqueton*, commandée par le lieutenant de vaisseau **FORTIN**, était dans les eaux du Song-Thuong. Se portant, au bruit de la fusillade, au secours des bâtiments engagés sur le Loch-Nan, elle prit part à la lutte qu'ils soutenaient contre un ennemi échelonné, sur cinq ou six kilomètres de rives organisées défensivement.
Les Chinois venaient de se montrer en force. Les canonnières, dont le rôle était de découvrir leurs positions, se rabattirent aussitôt sur le poste d'appui des Sept-Pagodes.
Pendant la lutte, 32 hommes furent tués ou blessés à bord des bâtiments. Ceux-ci avaient essuyé, presque à bout portant, un feu tel que les masques en tôle, destinés à permettre aux équipages de manœuvrer et de combattre à l'abri sur leurs ponts, furent criblés et souvent traversés par les projectiles.

Concentration et départ de la colonne Donnier. — Ce même jour (2 octobre), une colonne, placée sous les ordres du lieutenant-colonel **DONNIER**, forte d'environ 750 hommes et comprenant 2 compagnies du 143e de ligne, 2 compagnies de la légion étrangère, 1 section d'artillerie et des détachements de divers services, fut embarquée à Dap-Cau.
Transportée aux Sept-Pagodes sur des jonques remorquées par des petits vapeurs, elle arrivait à sept heures du soir et y rencontrait les canonnières qui, pendant la journée, avaient combattu sur le Loch-Nan.
Le lendemain, la colonne resta devant le poste. Elle reçut des coolies, réquisitionnés à la hâte dans les villages des rives du Song-Cau, et fut renforcée par un peloton de 50 tirailleurs tonkinois.
Le soir, la canonnière *la Massue*, dirigée la veille sur Hanoï, était de retour aux Sept-Pagodes, ayant à son bord un nouveau commandant, le lieutenant de vaisseau **BARNAUD**. En même temps qu'elle, arriva la canonnière *l'Éclair*, commandée par le lieutenant de vaisseau **LEYGUE** et destinée, comme *la Hache* et *la Massue*, à soutenir les troupes remontant vers le Nord.
Le 4 octobre, au matin, cette flottille se mit en mouvement pour s'engager dans le Loch-Nan. *La Hache* et *la Massue*, marchant en tête, étaient suivies de *l'Eclair*, qui portait le lieutenant-colonel **DONNIER** et quelques troupes ; puis venaient les remorqueurs, traînant les chalands et les jonques[2].
Ces dernières devaient être installées pour permettre à une partie de ceux qui les montaient de répondre éventuellement à une attaque. Les sacs des hommes se trouvant du côté des rives, furent placés le long de la partie supérieure des bordages dépassant le toit des jonques. Ils pouvaient ainsi servir d'abri à des tireurs, faisant feu à genou ou couchés, par les créneaux que formaient les intervalles laissés entre eux.
Vers 4 heures du soir, on arriva au village de Ram. Les Chinois, prévenus de notre approche, l'avaient évacué et incendié depuis deux heures. Au milieu de leur campement, brûlant encore, nous trouvâmes les corps de plusieurs Annamites massacrés, disaient les survivants, pour avoir refusé de les suivre.

1 Comme presque tous les commandants de canonnières, le commandant de la Massue avait à son bord un domestique chinois pour son service personnel. Quand ce dernier, âgé d'une quinzaine d'années, vit son maître atteint d'une blessure mortelle, il prit un fusil et, se portant à l'avant de la canonnière, se mit à tirer avec l'équipage sur la rive où ses compatriotes étaient embusqués.

2 Les patrons et les équipages entiers des remorqueurs étaient chinois. Ne connaissant pas la navigation du Loch-Nan comme ils connaissaient celle de toutes les branches des Deltas du Fleuve rouge et du Thaï-Binh, leurs pilotes suivant exactement la route indiquée par les canonnières, étaient en tout très soumis. Dans les passages difficiles, ils faisaient évoluer fort habilement, les groupes de jonques reliées aux flancs de leurs vapeurs.

En donnant ces renseignements, on nous apprit que la fumée des canonnières, vue de loin par des guetteurs, les avait annoncées assez à temps pour éviter une surprise. La flottille passa la nuit en cet endroit.

Journée du 5 octobre. — Le lendemain matin, on continua de remonter le Loch-Nan. A notre passage, les habitants des villages riverains, massés sur les berges, s'inclinaient pour témoigner de leur soumission et nous envoyaient des protestations d'amitié. Quelques-uns vinrent avec leurs sampans accoster les canonnières, demandant à monter à bord pour fournir des renseignements sur les Chinois.
Ils racontèrent que nos ennemis avaient établi d'importantes défenses vers le Nord et, nous voyant arriver, s'étaient repliés sur elles, en brûlant quelques villages qui leur avaient résisté, massacrant des habitants et contraignant une partie des autres à les suivre. Une vieille femme, montée sur la canonnière *l'Eclair*, demandait, en pleurant, qu'on lui fît rendre ses deux enfants emmenés de force, proposant pour cela tout son avoir. Obligée de regagner la rive, elle se retira en poussant des cris affreux. Cette expression brutale, mais puissante de son sentiment maternel, nous semblait un écho de la haine de ces populations pour les Chinois.
Vers dix heures, on atteignit le village de Loch-Nan, à hauteur duquel *la Hache* et *la Massue* avaient soutenu un combat trois jours avant. Incendié à minuit, il brûlait encore. Trois indigènes qui s'y trouvaient indiquèrent la direction de retraite de l'ennemi. Une compagnie, envoyée en reconnaissance sur leurs indications, aperçut, à un kilomètre de la rive, deux groupes de coolies conduits par des soldats chinois, qui nous envoyèrent des coups de feu, puis disparurent dans les bois. Rien d'autre n'ayant été découvert, la reconnaissance fut rembarquée vers 1 heure. Elle avait exploré les abords du village, le long duquel se développaient, du côté de la rive, 400 mètres d'abris casematés, précédant d'autres ouvrages qui formaient une deuxième ligne de défense.
Reprenant son mouvement, la flottille parvint, à cinq heures du soir, à Tsong-Ling et s'y arrêta. Une compagnie débarquée pour monter la grand'garde établit l'un de ses postes sur une hauteur d'où l'on découvrait la plaine de Chu. La nuit venue, on put, de cette hauteur, voir, dans la direction du nord, les lumières de plusieurs forts chinois établis dans la région.

Journée du 6 octobre 1884. Combat de Lam. — Le 6 octobre, le mouvement se poursuivit avec le village de Lam pour objectif. *La Hache* et *la Massue* ne pouvaient, en raison de leur tirant d'eau, remonter plus haut la rivière, parsemée de bancs de sable. Comme on savait l'ennemi rapproché, une compagnie de la légion étrangère (capitaine Beynet) et le peloton de Tonkinois (sous-lieutenant Bataille) durent suivre la voie de terre pour protéger le flanc gauche de la flottille.
Le petit chemin conduisant à Lam serpentait à travers de hautes herbes qui dépassaient la tête des hommes. Il fallait marcher un par un sous un soleil brûlant qui rendit excessive la fatigue de ce trajet ; aussi, en atteignant Lam, vers dix heures, tous étaient exténués. Une ligne d'avant-postes, dont la droite s'appuyait au Loch-Nan, enveloppa le nord de ce village, et les canonnières arrivant une demi-heure plus tard, vinrent mouiller à sa hauteur.
Rien n'avait indiqué jusqu'alors la présence de l'ennemi. Bientôt des coups de feu, dont le nombre s'accrut et diminua par intervalle, se firent entendre du côté des grand'gardes, puis des soldats chinois se montrèrent à 300 ou 400 mètres de notre ligne de sentinelles.
Prévenu, le lieutenant-colonel **DONNIER** fit aussitôt commencer le débarquement des troupes de la flottille ; il était environ midi.

(a) La compagnie **BOLGERT**, de la légion étrangère, débarquée de suite, dut s'établir face au nord, en appuyant son flanc droit à la rivière. La compagnie **BEYNET**, de ce même corps, et les tirailleurs tonkinois, arrivés à Lam par la voie de terre, reçurent l'ordre de prolonger cette ligne de

combat, les Tonkinois sur la gauche. Le capitaine **BÉRARD**, qui commandait les compagnies de la légion, dirigea l'ensemble du mouvement.
Vers ce moment, *l'Eclair* s'était approché de la rive pour servir, à défaut de ponton, au débarquement facile des troupes contenues dans les jonques. Tout d'un coup, l'avant de cette canonnière fut atteint d'un projectile d'artillerie et de quelques balles qui blessèrent plusieurs hommes. Ces feux partaient de massifs de bambous d'un des tournants de la rivière. *L'Eclair* leur répondit, et l'on fit activer le débarquement.
(b) Les compagnies déjà en ligne, n'apercevant pas l'ennemi, qui avait cessé de tirer, s'avancèrent devant elles se dirigeant sur les hautes herbes d'où étaient partis des coups de feu. Le capitaine **BEYNET**, dont la compagnie était au centre, gardant deux de ses sections en soutien, fit porter les deux autres sur une croupe d'où il pensait qu'on découvrirait les Chinois. Par suite des dispositions du terrain, ces sections se trouvèrent bientôt à une trentaine de mètres en avant de la ligne générale ; mais, en arrivant sur la partie supérieure de la croupe, elles furent rejointes par les Tonkinois. En même temps, de nombreux tirailleurs chinois, qui ouvrirent un feu rapide des plus vifs, apparurent à une quinzaine de mètres d'elles. Immédiatement, le capitaine **BEYNET** fit déployer ses sections et répondre à ce feu, de sorte que, pendant quelques instants, on échangea une violente fusillade.
Les tirailleurs tonkinois avaient reçu presque entièrement la première décharge chinoise. Beaucoup furent atteints, et la plupart des autres se replièrent. Pendant que leur chef, le sous-lieutenant **BATAILLE**, s'efforçait de maintenir sa troupe sous le feu, il tomba frappé d'une balle à la jambe, au milieu de ceux restés en première ligne. L'intensité du feu de l'ennemi les fit reculer à leur tour et détermina dans les sections de la légion étrangère un mouvement rétrograde de quelques pas. Les Chinois s'enhardirent aussitôt et, entraînés par leurs chefs, avancèrent, baïonnette au canon, jusqu'à cinq ou six mètres de nous.
Pour arrêter l'ennemi, il fallait, coûte que coûte, regagner le terrain perdu. Le capitaine **BEYNET** donna au lieutenant qui commandait la section la plus avancée, l'ordre de porter cette section sur la ligne même des tirailleurs chinois, le prévenant que, ce mouvement exécuté, il le ferait de suite appuyer par les soutiens.
Cette section, d'à peu près 40 hommes, s'avança d'une vingtaine de mètres au pas de charge sur la ligne ennemie, qui fut traversée après un engagement de quelques secondes à la baïonnette. Les Chinois rétrogradèrent, et la section restant sur place continua un violent feu rapide.
Immédiatement le capitaine **BEYNET** prescrivit à une autre section d'aller l'appuyer. Cet ordre était à peine donné qu'il reçut à la tête une balle qui l'étendit roide mort[1] ».
Prévenu de suite, son lieutenant, prenant le commandement à sa place, fit porter en ligne une troisième section restée en soutien et ouvrir le feu rapide sur tout le front de la compagnie. A droite, la compagnie **BOLGERT** maintenait l'ennemi par un feu très intense.
(c) A ce moment, le lieutenant-colonel **DONNIER**, placé à 180 mètres environ de la ligne de combat, pouvait disposer, comme réserve, d'une compagnie du 143e de ligne et d'une section de la compagnie **BEYNET**.
Voyant qu'un mouvement simultané de toutes les troupes engagées pouvait seul avoir raison de la ténacité de l'adversaire, il fit sonner successivement le refrain de la légion étrangère et « En avant !) ». Les deux compagnies de la légion déployées à même hauteur, aussitôt entraînées par leurs chefs, s'avancèrent baïonnette au canon contre les Chinois, avec une ardeur qui décida du succès. Ces derniers, à genou pour la plupart dans les hautes herbes, se levèrent tout d'un coup et marchèrent à notre rencontre, de sorte qu'un combat à la baïonnette s'engagea instantanément. Il fut court et très meurtrier. L'ennemi rompu, recula sur quelques points, d'abord, puis sur tout son front,

1 Le capitaine Beynet, transporté à Dap-Cau sur une canonnière, fut inhumé à côté du lieutenant de vaisseau Challier, au cimetière de Ti-Cau, situé entre Dap-Cau et Bac-Niuh.

devant les nôtres qui, ayant dépassé une première ligne jonchée de cadavres, s'arrêtèrent à une vingtaine de mètres d'elle pour se rallier. Un moment après, les différents groupes de la légion, formant des échelons peu distants, poursuivirent les soldats ennemis débandés par des salves, qui firent beaucoup de victimes dans leurs rangs.

En même temps que la légion étrangère exécutait ce mouvement, le lieutenant-colonel fit avancer sur la gauche une compagnie du 143e de ligne (capitaine Frayssinaud). Prenant d'écharpe par son feu tout le flanc droit des Chinois, cette troupe contribua au succès de l'attaque générale et se trouva prête à suivre l'ennemi en retraite. La poursuite commença aussitôt.

Les trois compagnies, marchant par échelons et continuant le feu, chassèrent devant elles, sur un parcours d'environ 800 mètres, les fuyards qui se repliaient sur leurs réserves[1].

(d) La section d'artillerie avait réussi à débarquer pendant le combat. Se portant de suite en première ligne, elle se mit en batterie entre la légion et la compagnie du 143e, puis ouvrit le feu sur les groupes compacts formés par les réserves chinoises.

Celles-ci s'étaient avancées pour soutenir les premiers combattants. Recevant sans doute une partie des projectiles dirigés sur eux, elles rétrogradèrent à une allure rapide sans les attendre sur les forts qu'on voyait dans la direction du nord et où flottaient des pavillons de toutes couleurs.

Pendant plus de deux kilomètres, l'artillerie les poursuivit de son feu.

Restées en position sur une crête d'où elles voyaient le terrain de la retraite, nos troupes n'eurent plus devant elles, jusqu'au soir, que des groupes chinois peu nombreux qui, s'étant cachés derrière les broussailles à la fin du combat, essayaient de se replier à leur tour avant la tombée de la nuit. A 5 heures et demie, le feu avait cessé sur toute la ligne.

Vers la chute du jour nous nous repliâmes derrière un long retranchement annamite. Il offrait une bonne position défensive, où nous passâmes la nuit sans feux pour ne pas indiquer, au milieu de ce terrain couvert, notre emplacement à l'ennemi.

Les soldats du Yunnan. — L'ennemi laissa plus de cent cadavres sur le terrain ; on peut en conclure qu'il eût au moins 300 hommes hors de combat. C'est, en outre, l'indice d'une retraite précipitée ; car, lorsqu'ils le peuvent, les Chinois, en se repliant, emportent toujours leurs blessés et leurs morts[2].

L'examen de ceux-ci permit de faire d'intéressantes remarques. Ils n'avaient pas l'aspect des hommes robustes de l'armée du Kouang-Si, que nous avions trouvé autour de Bac-Ninh ou sur la route mandarine au mois de mars précédent, ni de ceux venus en juin à nos avant-postes près de Bac-Lé. Chétifs et amaigris, les tués du combat de Lam semblaient avoir été enrôlés sans choix et, depuis lors, mal nourris et soumis à des fatigues excessives.

Ils portaient de larges pantalons bleus laissant tout le bas de la jambe à découvert et de longs kéos rouges bordés de velours noir. Le plastron et le dos de ces vêtements étaient ornés de grands caractères en velours noir, indiquant que ces soldats appartenaient à l'armée du Yunnan. Ils avaient pour coiffure de larges chapeaux de paille, ou faits de menues branches de bambou, munis de jugulaires passant au-dessous de leur natte, enroulée derrière la tête en forme de chignon. Leurs équipements tout neufs et leurs cartouchières étaient exactement du modèle en service dans l'armée allemande. Les plaques de ceinturons, ornées en Allemagne d'écussons aux armes des divers États

1 Au début de la poursuite, il n'y avait plus sur la ligne que à tirailleurs tonkinois commandés par un sergent indigène. Se joignant à une section de la légion étrangère, ils la suivirent dans tous ses mouvements avec un entrain remarquable.

2 La distance à laquelle nous étions d'eux pendant les dernières phases de la lutte, permit de voir la manière dont se font ces transports. Ils eurent lieu de la même façon au cours des opérations exécutées plus tard dans la région de Lang-Son. Des coolies accompagnant les troupes engagées relèvent les hommes qui tombent. Ils les attachent par les épaules, la ceinture et les jambes à un bambou que deux d'entre eux emportent aussitôt en arrière du lieu du combat.

de l'empire, portaient en échange un dragon argenté analogue à ceux des étendards chinois[1]. L'armement comprenait des fusils Mauser, modèle 1871, des Remington et des Winchester. Tous les hommes avaient un sabre-baïonnette et un poignard à large lame pendant à leur ceinture.
Pendant ce combat, les soldats chinois et les chefs qui les avaient entraînés sur nous, en donnant la mesure de leur valeur, montraient une fois de plus l'erreur de ceux qui, jusque-là, avaient paru les dédaigner.

Considérations sur le combat de Lam. — Le succès remporté à Lam nous faisait prendre pied sur la rive droite du Loch-Nan et dans la plaine de Chu. Il nous plaçait aussi à proximité de deux lignes d'ouvrages chinois constituant dans cette région les points d'appui de nos adversaires et d'où étaient venues les troupes qui nous attaquèrent aussitôt que le débarquement fut commencé. Leur énergie pendant l'action indique qu'elles se sentaient rapprochées de ces appuis. Peut-être aussi fut-elle la conséquence du décret chinois du 27 août qui avait mis à prix les têtes de nos officiers et de nos soldats.
Le dispositif de combat de cette infanterie était semblable au nôtre. Il comprenait des réserves qui, au lieu d'être engagées, se replièrent dès la rupture de la première ligne. Si elles avaient donné, les 700 combattants qui formaient notre colonne, écrasés sous le nombre, auraient pu être jetés dans le Loch-Nan malgré l'artillerie des canonnières, à laquelle la végétation masquait en partie le lieu du combat.
Cherchant la cause de l'inaction de ces réserves, nous fûmes amenés à penser qu'à côté des officiers chinois d'un grade élevé qui les commandaient, se trouvaient des militaires étrangers leur servant de conseillers et dirigeant l'ensemble de l'opération. Les réserves donnant, ces étrangers auraient dû marcher avec elles. Peut-être ne l'ont-ils pas voulu.
Si les chefs placés à leur tête avaient eu les qualités de ceux qui commandaient en première ligne, ils n'auraient sans doute pas hésité à la secourir[2].

Du 7 au 9 octobre inclus. — Le 7 octobre, au matin, l'ennemi ne se montra pas. De l'emplacement occupé la nuit, on ne pouvait découvrir l'ensemble de ses positions. Vers dix heures, quand les hommes eurent mangé, la colonne ravitaillée en munitions, on se mit en mouvement.
L'objectif était une ligne de hauteurs (P) situées à l'est et au sommet desquelles se voyaient par moment des soldats chinois. La marche qui eut lieu dans les grandes herbes, par une chaleur dévorante, fut appuyée par le feu de nos pièces de 80 millimètres de montagne, en batterie à 1800 mètres de l'objectif. Nous arrivâmes ainsi sans être inquiétés jusqu'aux crêtes d'où l'ennemi avait disparu. Les compagnies de la légion étrangère s'établirent avec l'artillerie sur les hauteurs (P) de droite, pendant que les compagnies du 143e de ligne occupaient Un mamelon (M) situé à gauche. De là, on découvrit la majeure partie des défenses chinoises.
A 2,500 mètres environ à l'est, se voyait un grand fort dont les parapets très élevés, garnis de palissades en bambous, étaient comme hérissés de pavillons de toutes couleurs. Cet ouvrage, que nous avons occupé plus tard, formait la principale défense de Chu. A la lunette, on distinguait les factionnaires de ses Miradors et, en avant de ses glacis, des groupes de soldats. La plaine était limitée au nord par une chaîne de montagnes, dont les contreforts, voisins d'un col, portaient cinq

1 Beaucoup de nos soldats remplacèrent, après le combat, des ceinturons et des cartouchières usés, par ceux d'un modèle peu différent que portaient les tués.

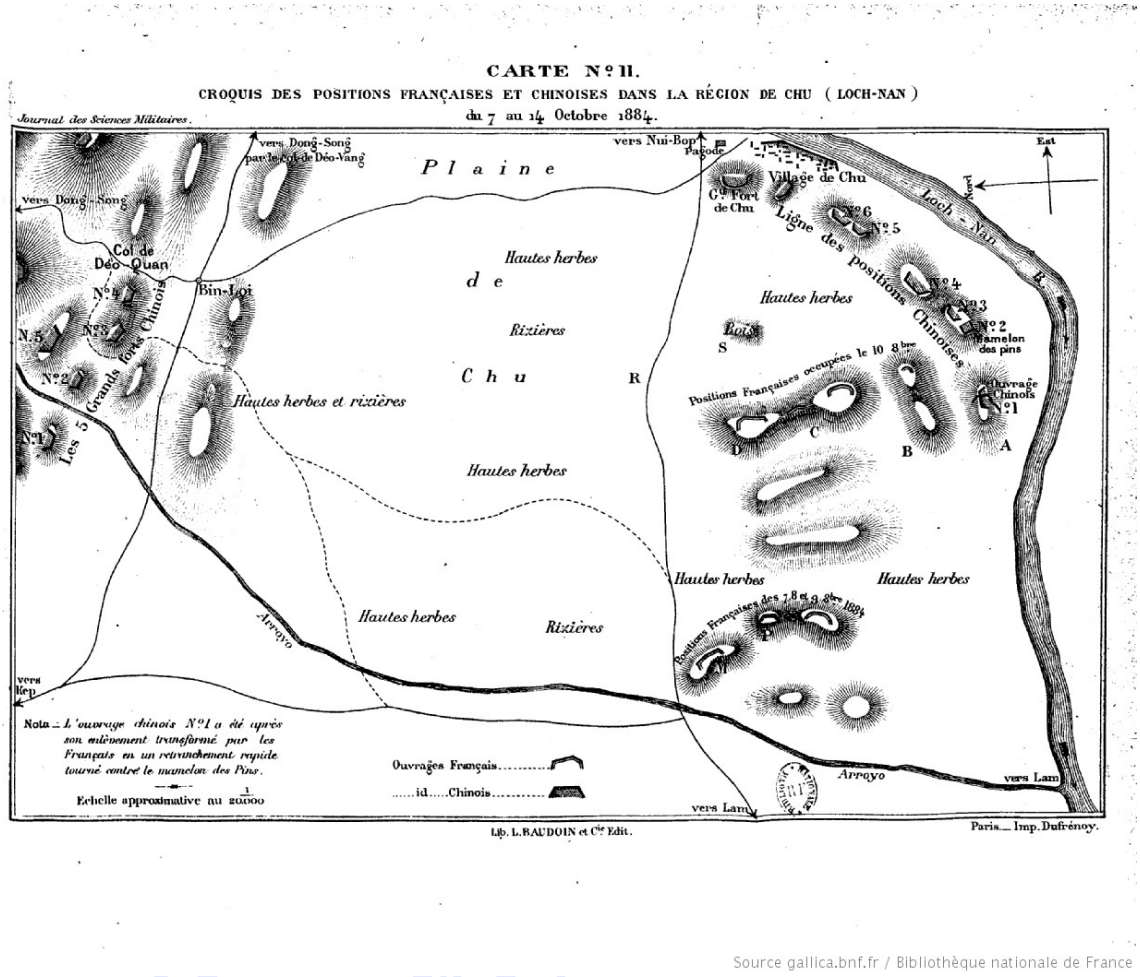
2 Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'apercevoir à côté des officiers chinois à cheval, précédant de quelques pas les troupes, des cavaliers certainement étrangers les accompagnant sans doute pour les aider de leurs conseils. Ils s'en distinguaient de loin par leur costume blanc et leur casque analogues aux hêtres, qui contrastaient avec les vêtements aux larges manches des Chinois. A la lunette, les selles chinoises, si reconnaissables, contrastaient aussi avec le harnachement simple usité en Europe, qu'employaient les étrangers.

grands ouvrages. On pouvait aussi compter les tentes et les baraques contenues dans chacun d'eux et reconnaître la couleur des pavillons plantés sur leurs parapets.
Ces défenses, dont l'ensemble paraissait redoutable, interceptaient les chemins de Chu à Lang-Son. Deux d'entre eux traversent les montagnes qui séparent la plaine du Loch-Nan de la route mandarine, et l'autre, se dirigeant à l'est, atteint la vallée du Song-ki-Kung, dans laquelle est bâtie Lang-Son.
Le relief du sol nous masquait la gauche de l'ennemi qu'on supposait appuyée au Loch-Nan. Le capitaine **CUVELLIER**, chef d'état-major de la colonne, conduisit vers quatre heures une reconnaissance de ce côté. Sa troupe gravit sans difficulté les pentes de la hauteur B, mais sur la crête elle essuya le feu d'un poste chinois occupant la hauteur A. Elle répondit à ce feu pendant le temps nécessaire pour achever sa reconnaissance, et sans être poursuivie se replia sur la colonne. La hauteur d'où était partie la fusillade indiquait l'extrême gauche des Chinois, et des pavillons, aperçus çà et là au milieu des broussailles sur une suite de mamelons allant de cette hauteur au fort de Chu, y faisaient pressentir l'existence d'une ligne fortifiée.
Nos positions furent, avant la chute du jour, renforcées par des tranchées-abris que les grand'gardes occupèrent. La nuit venue, on distingua les lumières du fort de Chu et des cinq forts établis au nord sur le versant de la montagne, puis, vers neuf heures, la pleine lune éclairant le pays rendit la surveillance facile. Presque aussitôt, on entendit du côté des Chinois un bruit confus au milieu duquel se distinguaient quelques cris ; il cessa vers onze heures[1].
Peu après une vive fusillade accompagnée de hourrahs stridents éclata sur la hauteur où notre reconnaissance s'était portée pendant le jour. Une troupe d'attaque pouvait, masquée par la végétation, gravir ses pentes sans être vue de défenseurs établis au sommet. La croyant occupée, les Chinois voulurent sans doute l'enlever par surprise à la faveur de la nuit, mais n'y trouvèrent personne.
Cette alerte fut suivie d'une heure de calme, après laquelle un parti ennemi vint reconnaître nos positions. Arrivé à 300 mètres du pied des hauteurs P et M il s'arrêta et, se masquant par un ressaut du terrain, dirigea le feu d'une mitrailleuse sur le parapet de l'un des ouvrages abritant nos grand'gardes. Pendant le tir de cet engin, dont les projectiles de petit calibre n'atteignirent personne, on voyait s'élever, à chaque détonation, des globules lumineux rouges, bleus, jaunes ou roses qui pouvaient faire croire au départ de pièces d'artifice. Tout resta silencieux de notre côté. Par cette nuit claire, des feux de salve auraient écrasé un adversaire s'aventurant à faible distance de nos retranchements. Les Chinois n'avancèrent plus, mais quelques-uns de leurs soldats s'étant montrés, essuyèrent le feu d'un poste du 143e de ligne, établi sur le mamelon M. Des cris se firent aussitôt entendre, et l'ennemi, se repliant vers l'est, cessa de nous inquiéter jusqu'au jour.
Le lendemain, on resta sur les positions. Le lieutenant-colonel qui, avec moins de 700 hommes, devait se relier à Lam, où était mouillée la flottille, estimait qu'il ne pouvait attaquer avant l'arrivée des renforts. Les travaux de défense, commencés la veille, furent continués, et l'artillerie canonna le fort de Chu. Ce fort était armé de pièces de montagne du système Krupp, qui répondirent à notre feu ; leurs obus tombèrent entre 100 et 400 mètres de nos ouvrages[2].
Le 9 octobre, nous fûmes renforcés par la colonne du commandant **de MIBIELLE**, partie trois jours avant de Phu-Lang- Thuong, pour opérer entre la route mandarine de Lang-Son et le Loch-Nan. Elle comprenait un bataillon du 3e tirailleurs algériens, un détachement de Tonkinois et 4

1 Les troupes chinoises sont munies de tambourins en bois creusé, qui sous le choc d'une baguette, rendent un son perceptible de loin. Ces appareils ont la forme de grelots longs d'à peu près 30 centimètres et larges de 20. On les place de nuit dans les postes, et l'on frappe sur eux pour tenir les soldats éveillés. Souvent nous en avons trouvé dans les ouvrages abandonnés. C'est ce bruit qu'on entendait de nos positions.

2 La vue de ces projectiles, dont les 2/3 n'éclatèrent pas, permit de reconnaître le genre de matériel qu'employaient les Chinois. Le tir de tours pièces, d'abord court, fut ensuite réglé avec méthode.

pièces, de 80 mill., de montagne, sous les ordres du capitaine **JOURDY**, du 12e d'artillerie. Le soir, un détachement du 143e de ligne, commandé par le sous-lieutenant **FOUREST**, nous rejoignit aussi, et nos effectifs se trouvèrent portés à environ 1350 hommes.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Estimant les forces suffisantes pour attaquer le lendemain matin, le lieutenant-colonel prescrivit qu'une reconnaissance serait prête à marcher à la première heure. Elle ouvrit les opérations, qui, en quatre jours, nous rendirent maîtres de toutes les défenses de la région de Chu.

Combat de Chu, 10 octobre 1884. — Dès le matin, la colonne entière prit les armes. Les compagnies du 143e, appuyées par une compagnie de tirailleurs algériens, durent marcher vers l'est, sur les hauteurs A et B. Elles avaient pour mission de voir si l'ennemi avait, depuis le 7 au soir, modifié ses emplacements et de juger des difficultés que rencontrerait une attaque sur sa gauche. Le capitaine **CUVELLIER**, du 143e, devait, comme chef d'état-major de la colonne, diriger cette reconnaissance, puis en communiquer les résultats au lieutenant-colonel.
En même temps, les trois autres compagnies du bataillon de tirailleurs algériens gagnèrent la plaine et marchèrent dans la direction des cinq grands forts établis sur le versant de la montagne. Elles devaient, suivant les circonstances, résiste à une attaque venant de ce côté ou se porter contre les ouvrages voisins de Chu.

a) Vers six heures et demie, le feu s'ouvrit à la gauche ennemie, et nos troupes arrivèrent sans peine sur les hauteurs C et B, occupées par des avant-postes chinois, qui se replièrent. Aussitôt elles essuyèrent le feu d'un ouvrage (n° 1) établi sur la hauteur A. La fusillade éclatait également entre le Loch-Nan et le fort de Chu, sur des mamelons boisés où l'on voyait des pavillons. Il fallait, pour enlever les défenses qui s'annonçaient ainsi, s'emparer avant tout de l'ouvrage couronnant cette hauteur. Masquées par la végétation dans leur mouvement sur ces pentes, les deux compagnies du 143e de ligne furent, en arrivant au sommet, accueillies par un violent feu rapide. Elles répondirent ; puis, entraînées par les capitaines **CUVELLIER** et **FRAYSSINAUD**, se précipitèrent à la baïonnette sur l'ouvrage, en poussant des hourrahs prolongés. Il fut enlevé[1]. Ceux des défenseurs restés debout s'enfuirent dans La direction de l'est, vers un mamelon où l'on voyait flotter des pavillons au-dessus des défenses entourant un bouquet de pins parasols (ouvrage n° 2). Nos pertes étaient sérieuses. Le capitaine **FRAYSSINAUD**, atteint d'un coup de feu à la tête, et le lieutenant **FOUREST**, qui eut la jambe traversée d'une balle, étaient parmi les blessés.

Les défenses du mamelon des Pins devenaient, dés lors, le premier objectif de toute attaque. Voulant, sans doute, reconnaître le terrain qui pouvait permettre de les aborder, le capitaine **CUVELLIER**, suivi de groupes du 143e, qui appartenaient à sa compagnie, s'avança sur la pente est de la hauteur A. Un feu des plus vifs fut aussitôt concentré sur cette pente par les ouvrages chinois qui l'avoisinaient. Le capitaine l'avait presque entièrement descendue, lorsqu'il tomba mort, atteint de trois balles, dont deux en pleine poitrine. On trouva étendus près de lui deux sergents, un caporal et quatre des soldats qui l'avaient suivi.

b) Au début de cette attaque, l'artillerie du fort de Chu avait dirigé son feu contre les hauteurs où s'étaient montrées nos troupes. Deux pièces en batterie, sur la position P de deuxième ligne, se mirent à le canonner. Divisant son feu, il ne leur répondit que faiblement. Bientôt des troupes, venant des ouvrages établis sur le versant de la montagne, apparurent dans la plaine, sur notre gauche. Le fort de Chu prit alors la position P pour seul objectif. Ses obus, dont la plupart n'éclatèrent pas, vinrent tomber à quelques mètres seulement des pièces que commandait le lieutenant **LANGOUËT**, du 12e d'artillerie. Bien qu'éloignés d'environ 2,800 mètres, les embrasures par lesquelles tiraient les canons chinois se détachaient en noir sur les talus jaunâtres d'un parapet revêtu en bambou. Elles servirent de but à notre tir. Sans voir le point même de la chute des projectiles, on distinguait bien, à la lunette, la fumée qui, après leur éclatement, s'élevait au-dessus du parapet, derrière les embrasures. Ils durent causer d'importants dégâts, car, bientôt, l'une des embrasures parut obstruée et les pièces ennemies ne tirèrent plus. Tranquille de ce côté, le lieutenant **LANGOUËT** dirigea son feu sur les troupes venant du nord, dont les réserves formaient des groupes compacts en arrière des lignes de tirailleurs. Désunis par quelques obus tombés au milieu d'eux, ces groupes continuèrent d'avancer en se reformant. Des chefs, dont les sabres à larges lames miroitaient au soleil, marchaient en avant des rangs, qu'ils semblaient entraîner. Ils s'arrêtèrent cependant quand le fort de Chu cessa de tirer ; puis, le feu assez rapide de nos pièces leur ayant, sans doute, fait éprouver des pertes sensibles, ils se replièrent vers le nord, avec la ligne de tirailleurs qui les avait précédés. Les mouvements du sol et la végétation de la plaine les avaient tenus masqués à la vue du bataillon de tirailleurs algériens.

c) Les ayant vu disparaître, le lieutenant-colonel, décidant que l'attaque des positions chinoises aurait lieu par la gauche où l'attaque était déjà fortement engagée, fit rétrograder le bataillon algérien.

Les pertes des compagnies du 143e de ligne les avaient en partie désorganisées. Il prescrivit à la compagnie **POLÈRE**, du 3e tirailleurs, placée depuis le matin en réserve, derrière la hauteur A, de

1 Le capitaine Cuvellier devint chef d'état-major de la colonne le 2 octobre, au début des opérations. Il était le capitaine titulaire d'une des deux compagnies du 143e de ligne qui marchaient avec nous.

se porter sur cette hauteur, et la fit appuyer par une des compagnies venues de la plaine, qui s'établit sur la hauteur B. En même temps, il envoya l'ordre à deux compagnies de la légion étrangère et à quatre pièces d'artillerie de se porter en première ligne sur les hauteurs C et D. Les deux compagnies restant du bataillon de tirailleurs, le peloton des Tonkinois et une section de 80 mill. de montagne durent constituer la défense de la position P de deuxième ligne, où vinrent bientôt se reformer les compagnies du 143e, qui s'étaient repliées par les versants nord et sud de la hauteur A. L'ambulance, dirigée par le médecin-major **NIMIER**, fut aussi établie sur cette position. Le commandant **de MIBIELLE** prit le commandement de toutes ces forces, qui nous reliaient à Lam.

d) Il était Onze heures du matin, le lieutenant-colonel s'étant rendu sur la première ligne, occupée par environ 600 combattants, donna pour objectif à l'artillerie les ouvrages du mamelon des Pins. Il voulait les voir réduits au silence avant que l'infanterie attaquât. Le tir de nos pièces fut comme le signal d'un embrasement simultané de toutes les positions ennemies voisines de Chu, qui dirigèrent avec beaucoup d'habileté sur les nôtres un feu d'artillerie et de mousqueterie des plus vifs. Quelques-uns seulement des projectiles explosibles arrivés jusqu'à nous éclatèrent. D'autre part, les obus que nos pièces envoyaient, à des distances de 400 à 800 mètres, ne parurent pas endommager les ouvrages chinois dont le feu restait toujours aussi intense. Les tirailleurs algériens, une compagnie de la légion étrangère et 2 pièces établies sur les hauteurs ABC concentraient leur feu sur la gauche des positions ennemies ; une autre compagnie de la légion, avec une section d'artillerie occupant la hauteur D, répondaient aux ouvrages nos 5 et 6.

A plusieurs reprises, des détachements venus du versant de la montagne qui limitait la plaine au nord, se montrèrent sur la droite de l'ennemi. Disparaissant derrière ses positions, ils lui apportaient du renfort. Chaque fois, une augmentation de l'intensité du feu de ses ouvrages suivit leur arrivée. Quelques groupes, en partie masqués par les hautes herbes, dessinèrent aussi un mouvement vers notre gauche en s'établissant en R et dans le bois S, mais un feu assez vif ne tarda pas à les faire battre en retraite. D'autres se glissant entre le Loch-Nan et la hauteur A essayèrent de tourner notre droite ; mais l'action des compagnies de tirailleurs algériens fit échouer cette tentative.

Nos positions sur les hauteurs ABCD dominaient de quelques mètres la ligne ennemie. Malgré cela, notre feu ne put éteindre celui d'un seul des ouvrages chinois qui, rendus presque invisibles par la végétation, nous répondaient avec acharnement. Ce duel de mousqueterie et d'artillerie continua ainsi pendant plusieurs heures. La chaleur accablante mit hors d'état de continuer la lutte plus de 120 hommes frappés d'insolation ; une soixantaine durent être transportés à l'ambulance.

Vers cinq heures du soir, l'arrivée de munitions de réserve permit un nouvel effort. L'ouvrage n° 2 devint l'objectif du tir des trois compagnies les plus rapprochées et de nos quatre pièces de première ligne. La vigueur avec laquelle il répondait après avoir essuyé ce feu pendant un quart d'heure, fit voir à quelles pertes l'infanterie s'exposerait en voulant l'aborder. Nous avions à ce moment plus de 100 hommes hors de combat par le feu, et l'emploi des munitions nouvellement distribuées ne nous laissait plus qu'environ 25 cartouches par hommes. Aussi, renonçant à une attaque par l'infanterie jusqu'à l'arrivée de renforts que la nouvelle des succès remportés à Kep faisait prévoir, le lieutenant-colonel prescrivit de ne continuer le feu que sur les points où celui des chinois augmenterait, et de couvrir par des tranchées-abris les crêtes que nous occupions.

e) L'état de fatigue des troupes combattant depuis le matin, sous un soleil brûlant, était excessif. Pour ces motifs, les retranchements tracés par des soldats du génie d'après les indications des officiers dirigeant la défense sur chaque hauteur, durent être exécutés par des coolies. De nombreux tireurs protégeaient ces indigènes qui, obligés de travailler à découvert, servaient d'objectif au feu de l'ennemi. A tout moment, ils cherchaient à s'enfuir.

Témoins de ces faits, deux sapeurs du 4e régiment du génie, qui dirigeaient ceux de la hauteur D, se plaçant aux points les plus dangereux, se mirent à travailler debout au milieu d'eux, affectant un mépris complet du danger. Grâce au plus heureux hasard, ces deux braves, nommés THIVIN et

BERGER, ne furent atteints ni l'un ni l'autre. Encouragés par leur exemple, les coolies continuèrent avec entrain leur besogne, si bien qu'en un quart d'heure, quoique plusieurs d'entre eux fussent tombés morts ou blessés, nos positions étaient couronnées par une suite de parapets offrant un abri suffisant. De petits ouvrages défensifs s'élevèrent en même temps sur d'autres hauteurs ; on les perfectionna pendant la nuit et, vers trois heures du matin, nous étions protégés par de sérieux retranchements.
Les morts furent inhumés sur le revers des positions, on transporta les blessés à l'ambulance établie sur la hauteur P, et l'une des compagnies de tirailleurs algériens de deuxième ligne vint remplacer, sur la première, la compagnie du capitaine **POLÈRE**, engagée depuis le matin.
L'obscurité pouvait favoriser une attaque enveloppante de l'ennemi, dont le front était bien plus étendu que le nôtre. Prêtes à la repousser, nos troupes, dont les trois quarts occupaient les retranchements, passèrent la nuit sous les armes. Nous avions, depuis le matin, perdu 110 tués ou blessés, sans compter les coolies et les hommes frappés d'insolation.

Journée du 11 octobre. — Le lendemain, des munitions venues de Lam portèrent il plus de 100 le nombre des cartouches de chaque homme. Décidé qu'il était il ne pas attaquer avant l'arrivée de renforts, le lieutenant-colonel, qui, la veille au soir, avait envoyé au poste des Sept-Pagodes une note indiquant la situation de sa colonne, donna l'ordre de s'en tenir à la défensive.
Jusqu'à huit heures environ les Chinois ne bougèrent pas ; mais, comme rien vers ce moment n'indiquait un mouvement de notre part, tous les ouvrages ouvrant le feu, le concentrèrent sur la hauteur A. Bientôt, se déployant sur les pentes du mamelon des Pins, l'ennemi parut se disposer à marcher contre cette hauteur. Les tirailleurs algériens et l'artillerie, par un feu nourri, leur firent regagner en toute hâte les couverts d'où ils avaient débouché. Après cette tentative, quelques hommes bien placés continuèrent seuls à tirer sur la hauteur A et sur les factionnaires et les officiers, obligés pour la surveillance de se porter en dehors des lignes de parapets.
Pendant ce temps, le reste des troupes ennemies n'était pas inactif. On voyait, à la lunette, des travailleurs occupés autour des ouvrages. Leur activité paraissait extrême près d'un retranchement inachevé entre le fort de Chu et l'ouvrage n° 6. Un homme à longue barbe noire, que son costume européen, de couleur blanche, faisait fort bien distinguer au milieu de travailleurs vêtus de bleu et de soldats porteurs de kéos rouges, qui paraissaient analogues à ceux des tués du combat de Lam y dirigeait ostensiblement les travaux.
Vers une heure et demie, les divers ouvrages chinois, se remirent à tirer. L'ouvrage n° 2, commençant le dernier, donna de suite à son feu une extrême intensité. Le lieutenant-colonel, établi sur la hauteur B avec une compagnie de la légion étrangère et deux pièces, voyant que ce feu, auquel répondaient les tirailleurs algériens, allait leur causer des pertes, fit concentrer sur cet ouvrage, éloigné seulement de 800 mètres, le tir des deux pièces que dirigeait le capitaine **JOURDY**. A cette faible distance, les obus arrivaient sur lui avec une grande précision ; aussi cessa-t-il de tirer après la chute du quatrième projectile. Successivement, le feu des autres ouvrages s'éteignit, de sorte qu'un quart d'heure plus tard tous étaient silencieux. Il ne reprit pas de la journée. En voici la cause, d'après le dire d'un soldat chinois fait prisonnier le lendemain : L'officier qui dirigeait la défense de l'ensemble des positions de Chu, partant vers une heure et demie du grand fort pour visiter les divers ouvrages, avait donné les ordres nécessaires à la continuation d'une défense énergique. Lors de son arrivée au mamelon des Pins, les troupes qui, la veille, avaient fait si bonne contenance, voulant à ce moment témoigner sans doute de leur zèle, ouvrirent le feu. Notre artillerie répondit, et un éclat d'obus atteignit le commandant en chef chinois, qui fut tué roide. Cette nouvelle, promptement connue, causa un découragement général et partout le feu cessa. Tout resta calme jusqu'à la tombée de la nuit, moment où la pluie commença.

Nuit du 11 au 12 octobre. — Incendie du fort de Chu ; abandon des ouvrages chinois. — Cette nuit mémorable nous réservait de cruelles angoisses, que devaient suivre les plus joyeuses émotions. Dès sept heures, l'obscurité était complète, et la pluie battante qui transperçait les vêtements des hommes occupant leur place de combat eut bientôt transformé en véritables mares les fossés intérieurs des retranchements. Ecrasés de fatigue, mais comprenant que l'issue favorable de la lutte soutenue depuis deux jours exigeait l'emploi de leur force jusqu'à épuisement, nos braves soldats, impassibles, restaient presque tous debout. Quelques-uns seulement, vaincus par le sommeil, s'accotaient contre les talus ruisselants, où leurs corps moulaient leur empreinte. Tous voyaient bien qu'en présence d'indices semblant annoncer une attaque, il fallait à tout instant être en mesure de repousser l'ennemi.

En effet, les lumières, que depuis le 7 octobre on avait aperçues chaque soir au fort de Chu et aux ouvrages situés sur le flanc de la montagne, paraissaient plus nombreuses. Vers neuf heures on voyait aussi, mais pour la première fois, d'autres points lumineux allant et venant sur toute l'étendue comprise entre le Loch-Nan et la montagne. On entendait des sonneries chinoises, dont la signification nous était connue. Elles précédaient généralement l'ouverture du feu ou une augmentation de sa violence. Au milieu de la nuit pluvieuse, leurs accents, d'un rythme plaintif, causaient une impression lugubre qui glaçait le sang.

Cette énervante situation durait depuis environ quatre heures, lorsque, sur la hauteur D, où se trouvait le lieutenant-colonel, une détonation se fit entendre ; elle fut immédiatement suivie des cris : «Voilà les Chinois ! ils montent les pentes, ils arrivent sur nous. » Quelques hommes, à moitié endormis, réveillés en sursaut, tirèrent devant eux, sans rien voir ; d'autres, répétant les cris, les imitèrent, éclairant les pentes à la lueur des coups de feu. Tous les gradés, pleins de sang-froid dans ce moment critique, s'efforcèrent d'apaiser la surexcitation et firent cesser la fusillade. Comprenant leur méprise, les hommes se calmèrent, et, après quelques minutes, tout bruit avait cessé.

L'ennemi n'avait prononcé aucune attaque, et voici la cause de ce trouble. A l'angle nord du retranchement établi sur la hauteur D se trouvait un factionnaire. En circulant près des terres fraîchement remuées, cet homme se prit le pied dans une racine. Croyant, dans la demi-somnolence où il se trouvait, qu'il tombait dans une embuscade, il lécha son coup de fusil en criant : « Voilà les Chinois ! etc. »

L'écrasante fatigue des hommes résolus que nous commandions, pouvait seule provoquer un énervement susceptible de causer de pareils incidents[1].

Aux premiers coups de feu, les Chinois firent disparaître une partie de leurs lumières et arrêtèrent les sonneries de leurs trompettes. Dès que le bruit eut cessé, tout reprit comme avant. A minuit, le nombre des points lumineux diminua ; les sons des trompettes parurent de plus en plus éloignés, et, vers une heure, on ne voyait ni n'entendait plus rien. Cet incident prouvait notre vigilance ; aussi, ne voyant plus les lumières, qui indiquaient un mouvement de l'ennemi, on réduisit le nombre des hommes occupant les retranchements.

Le calme régnait depuis deux heures, lorsque d'énormes flammes, s'élevant tout à coup du fort de Chu, répandirent une clarté parfaite sur le front de nos positions et sur le terrain qui les séparait du fort. Nous nous demandâmes si, après s'être concentrés, comme le mouvement de va-et-vient des points lumineux avait paru l'indiquer, les Chinois n'allumaient ce feu gigantesque pour rendre possible un mouvement offensif.

L'officier qui commandait les troupes garnissant les retranchements de la hauteur D, fit prévenir le lieutenant-colonel, qui, exténué de fatigue et transpercé par l'eau, dormait étendu à terre. Ainsi

1 Le calme rétabli, on questionna ce factionnaire, un soldat de la légion étrangère de nationalité belge, âgé de 20 ans et nommé **de Porter**. Il déclara qu'au milieu de l'obscurité, se sentant arrêté dans sa marche, il avait cru qu'un Chinois le saisissait par le pied. Il avait tiré pour se défendre.

éclairé, au milieu de la nuit noire, le fort offrait un spectacle grandiose. Nous reconnûmes vite qu'il était la proie d'un incendie, sans pouvoir juger d'abord si le feu était accidentel ou mis à dessein. Bientôt le doute s'effaça. Des torches, sillonnant l'intérieur de l'ouvrage, disparaissaient subitement et de grandes flammes s'élevaient au lieu même où elles avaient disparu. L'ennemi ne se montrait nulle part ; ses trompettes ne sonnaient pas. Nous pensâmes que, démoralisé par les pertes subies depuis deux jours et par notre attitude menaçante, il incendiait et abandonnait ses ouvrages.
Une véritable rumeur de joie succédait, chez nos hommes, au morne silence qui durait depuis la fausse alerte. En présence du résultat tangible de leurs efforts, ils paraissaient oublier leurs souffrances et ne se lassaient pas d'admirer le spectacle magnifique de l'incendie. Très réservé habituellement, le lieutenant-colonel laissait néanmoins échapper des paroles qui reflétaient son contentement et où perçait son émotion[1].
Par moment, l'incendie semblait s'éteindre ; le va-et-vient des torches recommençait alors, et les flammes s'élevaient de plus belle, dévorant les baraquements et les palissades dont les bambous éclataient avec des détonations d'armes à feu. Elles nous semblaient avoir tout consumé quand, vers cinq heures, le jour parut.

Occupation des positions de Chu. — A ce moment, le lieutenant-colonel donna l'ordre de se tenir prêt à marcher. Aucun indice ne révélait la présence de l'ennemi entre le Loch-Nan et le fort brûlé. Les tentes qui, la veille, se distinguaient fort bien sur les ouvrages du flanc de la montagne, avaient aussi disparu. Tout semblait donc abandonné. A 6 heures, les compagnies de tirailleurs algériens, occupant la droite de nos positions, reçurent des instructions pour marcher en formation de combat sur l'ouvrage du mamelon des Pins. Elles le trouvèrent évacué et ne rencontrèrent dans les autres ouvrages que quelques blessés qui n'avaient pu suivre leurs camarades en retraite. Les compagnies de la légion étrangère durent marcher sur le fort de Chu. Il était abandonné et aux deux tiers détruit par le feu.
Les emplacements de toutes ces défenses étaient bien choisis. Les ouvrages ressemblaient à ceux entourant Hong-Hoa au mois d'avril, mais étaient mieux construits, et leurs champs de tir avaient plus d'étendue. En partie masqués à la vue par la végétation de leurs abords, ils s'en distinguaient encore par des revêtements faits de mottes habilement disposées, ou constitués par de véritables grillages en bambous.
On occupa le village de Chu où l'on s'installa pour la journée, les effectifs ne permettant pas de poursuivre l'ennemi. De Chu, on voyait les troupes chinoises s'avançant en colonnes profondes sur le flanc de la montagne. Elles eurent bientôt gagné les crêtes qu'elles couronnèrent de groupes de tentes qui se détachaient fort bien sur la teinte foncée du sol[2].

1 Quelques temps après, on apprit par des journaux anglais venus de Chine la cause de l'abandon des ouvrages. L'officier commandant les troupes qui défendaient les positions de Chu ayant été tué le 11 octobre, son remplaçant décida la retraite. La traduction du rapport officiel chinois sur ces événements, dont la *Gazette de Pékin* avait publié le texte, nous parvint aussi vers la fin de novembre. On y lisait que « nous avions rompu la ligne de défense sur laquelle les troupes impériales avaient résisté de la manière la plus énergique, en l'attaquant avec des éléphants armés en guerre ». Ce récit nous semblait inexplicable, lorsqu'une circonstance particulière vint indiquer peu après ce qui, sans doute, avait donné lieu à cette méprise. Au combat de Nui- Bop (3 janvier 1885), une section d'artillerie de montagne, allant prendre position sur une hauteur, défila le long d'une crête assez éloignée du lieu du combat et d'où ses mulets se détachaient sur le ciel. En les apercevant, nos troupes engagées à Nui-Bop prirent tout d'abord pour des éléphants employés par fies Chinois, ces animaux dont le chargement ressemblait à grande distance à l'attirail d'éléphants armés en guerre. Depuis lors, nous avons pensé que le 10 octobre l'ennemi avait commis la même erreur en voyant nos mulets d'artillerie chargés des pièces de montagne qui furent mises en batterie en face de ses ouvrages. Ces animaux appartenant aux belles races de France, offraient, d'ailleurs, un tout autre aspect que les mulets généralement de petite taille qu'il employait.

Des émissaires annamites, envoyés vers les cinq grands forts, étaient de retour à 4 heures du soir apportant la nouvelle de leur évacuation. Notre petite colonne devait assurer ses communications avec la flottille mouillée près de Lam. Aussi, comme les effectifs ne permettaient pas, dans les circonstances où nous nous trouvions, d'occuper tous les points importants d'une ligne de cette étendue, le lieutenant-colonel après avoir fait démanteler par le feu et quelques travaux rapides ce qui restait des ouvrages Chinois, reporta ses troupes sur les positions de la veille, où la nuit s'écoula sans incident.

Retraite des Chinois. — La nouvelle du combat du 10 était dès le lendemain parvenue à Hanoï. Le général **de NÉGRIER**, blessé à Kep deux jours avant, ne pouvant conduire dans la région du Loch-Nan les troupes disponibles de sa brigade, le général en chef **BRIÈRE de L'ISLE** ayant promptement réuni d'importants renforts, les amena au secours de la colonne **DONNIER**. Ils débarquèrent le 13 à Lam.
L'ennemi, toujours campé sur la montagne, n'avait pas bougé depuis la veille. Le 14, on marcha sur les cinq grands forts qui furent occupés sans coup férir et démantelés par l'incendie. Témoins de notre mouvement dans cette direction, les Chinois firent disparaître quelques groupes de tentes, et une partie d'entre eux, suivant les crêtes, s'éloigna vers l'Est. Nous regagnâmes, le soir, nos positions voisines de Chu.
Pendant plusieurs jours, les campements ennemis, formant deux groupes principaux que séparait la dépression du col de Déo-Quan, se virent au nord sur les flancs et les sommets de la montagne ; mais, le 20 octobre, au lever du soleil, ils avaient disparu.

Considérations sur les affaires de Kep, de Lam et de Chu ; leurs conséquences. — A la fin de septembre 1884, le nord du Tonkin était envahi par les troupes chinoises. Fortement établies à Kep, sur la route mandarine, une seule étape les séparait de Phu-Lang-Thuong. S'appuyant, d'autre part, dans la région du Loch-Nan, sur les positions retranchées du col de Déo-Quan, de Chu et du village du Loch-Nan, leurs avant-gardes, campées à Ram, n'étaient qu'à une journée de marche des Sept-Pagodes.
Ce mouvement offensif, commencé peut-être immédiatement à la suite des événements de Bac-Lé, pouvait aussi n'être que la conséquence du décret impérial du 27 août. Dans les deux cas, la situation restait la même. Ayant arrêté, par la force, au mois de juin, notre marche pacifique sur Lang-Son, l'ennemi était aux portes du Delta.
Il fallait refouler cette invasion. Partant de Phu-Lang-Thuong, le 6 octobre, le général **de NÉGRIER** enlevait, deux jours après, le village de Kep, défendu avec un rare courage. Nos troupes durent combattre la journée entière et donner quatre assauts ; mais, le lendemain, tout avait disparu devant elles. Le lieutenant-colonel **DONNIER**, disposant d'effectifs moitié moindres, qu'appuyaient des canonnières, devait, pour rencontrer l'ennemi, remonter jusqu'à Lam. Il lui livrait victorieusement un combat acharné, qui fait honneur aux officiers et aux soldats de la Chine. Ayant, le lendemain, pris position en attendant d'indispensables renforts, il s'établissait avec eux, trois jours plus tard, en face de retranchements, dont l'énergique défense fit avorter ses attaques. Des effectifs, encore insuffisants, ne permirent pas de les enlever de vive force ; mais son attitude, venant à bout de la ténacité de l'ennemi, les fit bientôt évacuer sans lutte. Continuant, après

2 Ces tentes, en toile blanche portant des marques de fabrique en langue anglaise, avaient la forme dite « bonnet de police ». Montées, elles étaient hautes d'environ 1m, 75 et couvraient sur le sol un rectangle d'environ 4 m,50 de long sur 3 m,60 de large. Elles pouvaient facilement contenir 11 hommes couchés (6 de chaque côté). Dans les mois de janvier et février 1885, un très grand nombre de ces tentes sont restées entre nos mains après l'enlèvement des positions de Nui-Bop et de celles du camp retranché de Dong-Song.

hésitation, une retraite commencée dans une nuit mémorable, les Chinois abandonnaient la région du Loch-Nan.
En quelques jours, l'invasion était arrêtée et les envahisseurs repoussés dans les montagnes.
Ces résultats avaient nécessité de grands efforts. Les Chinois ne s'étaient pas, jusque-là, montrés aussi opiniâtres dans la défense de leurs positions. Jamais, se risquant en plaine, ils n'avaient, comme à Lam, livré un combat, dont une charge à la baïonnette, suivie d'une mêlée générale, décida le succès. Depuis la matinée de Bac-Ninh, pendant laquelle la lutte sur plusieurs points fut résolûment soutenue, leurs troupes ne s'étaient pas aussi bravement comportées et, sans doute, n'avaient eu de pareils chefs. On pouvait en chercher la cause dans les dispositions du décret du 27 août, ou y voir l'effet du progrès naturel de leur valeur militaire, montrant aux-plus incrédules qu'il fallait compter avec eux.
Incomparables dans la lutte, impassibles au milieu des plus rudes épreuves, nos braves, nos infatigables soldats, si énergiquement commandés, étaient néanmoins restés vainqueurs.
Une vengeance éclatante et nécessaire suivait ainsi le guet-apens de Bac-Lé, rétablissant notre prestige, atteint depuis ce jour, dans un pays où nous n'étions qu'une poignée d'hommes.
Maîtres de Kep et de Chu, les appuis de nos adversaires à portée du Delta, nous pouvions marcher sur l'ancien objectif de la colonne **DUGENNE**, qui restait le nôtre : Lang-Son et la frontière de Chine.

———

VII.

LE CAMP DE CHU

(novembre 1884. — janvier 1885.)

Organisation du camp de Chu. — L'existence des troupes. — La marche sur Lang-Son est décidée. — Base d'opérations. — Approvisionnements. — Moyens de transport. — Reconnaissances; affaire de Ha-Ho (16 décembre 1884). — Nui-Bop (3-4 janvier 1883). — Organisation de la colonne de Lang-Son. — Organisation du territoire. — Organisation défensive de la base d'opérations. — Démonstration sur la route mandarine. — Arrivée du général en chef.

Organisation du camp de Chu. — Dès la fin d'octobre 1884, rien ne signalait plus la présence des Chinois dans la région du Loch-Nan, où nous venions de combattre. Les troupes arrivées à la hâte pour renforcer la colonne, n'y laissant que le bataillon du 111e de ligne, retournèrent dans le Delta.
En novembre, les forces qui occupaient les positions de Chu, bientôt augmentées de deux compagnies de la légion étrangère, venues de Sontay, étaient ainsi composées :
1 bataillon du 111e de ligne ;
2 compagnies du 3e tirailleurs algériens ;
1 bataillon de la légion étrangère ;
1 compagnie de tirailleurs tonkinois ;
1 batterie de 80 mm de montagne, du 12e d'artillerie.
Ces troupes, restant sous le commandement du lieutenant-colonel **DONNIER**, durent s'installer pour l'hiver sur les hauteurs comprises entre Chu et le village de Traï-Dam.

Aussitôt, on mit en état de défense un poste établi à Lam et un autre créé près de Traï-Dam. Les canonnières à faible tirant d'eau, les remorqueurs, les chalands et presque toutes les jonques pouvaient parvenir à ce dernier poste, tandis que les autres canonnières et les jonques d'un fort tonnage ne dépassaient pas Lam.
Le commandant **DUPOMMIER**, chef du génie du corps expéditionnaire, fit élever pour la défense des positions trois ouvrages qui prirent les noms de fort de Chu, de redoute Cuvellier et de redoute Beynet[1]. Le plus important fut établi sur l'emplacement du grand fort chinois démantelé ; le deuxième, sur les hauteurs intermédiaires du Sud-Ouest, et la redoute Beynet, construite près de Traï-Dam, dut protéger le port de cette localité. On entreprit également de relier Chu, Traï-Dam et Lam par une voie carrossable.
Les troupes furent employées à tous ces travaux, pour lesquels le nombre de coolies de la colonne était insuffisant. Les conséquences de cette mesure ne tardèrent pas à se manifester, car, en dehors du surcroît de fatigue que les terrassements occasionnaient aux hommes, ils étaient le plus souvent exécutés dans des terrains vierges, dégageant des émanations paludéennes.

L'existence des troupes. — Après les fatigues supportées pendant le mois d'octobre, les hommes, obligés de bivouaquer sous la petite tente d'Afrique ou sous des abris improvisés, faits de bambous et de touffes d'herbes, avaient à fournir un service d'avant-postes et de reconnaissances toujours pénible pendant l'hiver. En outre, il fallait, à défaut de moyens de transport, les faire concourir avec les coolies à toutes les corvées entre les campements et le port de ravitaillement de Traï-Dam, service qui, à lui seul, pouvait absorber leurs forces.
Aussi, vit-on bientôt les effectifs s'éclaircir[2].
Les rations de vivres provenant du service des subsistances constituaient seules l'alimentation. Si, en temps ordinaire, elles suffisent, il n'en est pas de même au cours d'une période d'excessives fatigues. Pendant plus d'un mois et demi, elles ne comprirent que du biscuit, du riz et de la viande de conserve. Ces denrées, presque toujours de bonne qualité, ne pouvaient réussir à compenser la perte des forces chez des hommes exténués par un labeur continu. On ne vit décroître la proportion des malades qu'au mois de décembre, quand l'arrivée à Traï-Dam de jonques chargées de légumes et de comestibles de tout genre eut permis de nourrir plus copieusement les troupes[3].

---

1 Au mois de novembre, le général en chef fit paraître l'ordre suivant : « Pour honorer la mémoire des officiers tués à la tête de leurs troupes à l'assaut de Kep (8 octobre), et aux combats de Lam et de Chu (6 et 10 octobre), le général commandant le corps expéditionnaire décide que les ouvrages élevés à l'entrée des défilés de Kep (route madarine) et sur les positions voisines de Lam et de Chu, prendront les noms de « Planté », pour celui de Kep ; de « Beynet » et de « Cuvellier » pour les deux autres. Ces noms seront gravés au-dessus de l'entrée principale des ouvrages et suivis de la date des combats ci-dessus. « Brière de L'Isle. »

2 Une épidémie de fièvre rémittente, qu'on reconnut s'être en partie développée sous l'influence des miasmes de la décomposition végétale, se déclara dès le commencement de novembre et s'attaqua surtout aux hommes les plus fatigués. Ils perdaient d'abord l'appétit, ressentaient des faiblesses dans les membres et les reins, et paraissaient complètement abattus. Ensuite, ils ne répondaient pas aux questions et, finalement, ne mangeaient plus. Telle était la situation des malades de la légion étrangère. L'emploi, par les travailleurs, d'eau trouvée près du lieu de leurs travaux, contribua (cela fut aussi reconnu) à transmettre l'épidémie. Même en hiver, le soleil, dès qu'il parait est très chaud dans ces régions. Sur les chantiers, une active surveillance ne peut empêcher les hommes altérés, dont les plus jeunes ne croient qu'à l'expérience acquise à leurs dépens, de boire l'eau qu'ils trouvent à leur portée. Des dispositions étaient cependant prises pour procurer du thé à discrétion ; mais on put souvent constater que, par indifférence ou à cause de leur lassitude, ils se désaltéraient avec de l'eau rendue malsaine par des détritus végétaux, pour éviter le faible parcours qui leur eût permis de remplir de nouveau leur bidon de thé. Beaucoup succombèrent, surtout parmi les plus jeunes (de 18 à 23 ans). D'autres ne pouvant plus absorber le sulfate de quinine, ne furent sauvés que par de fortes injections d'une solution de cette substance.

3 Bien souvent les hommes exprimaient le désir de recevoir, dans les camps, des rations plus abondantes et plus variées. En route, de plus fortes quantités de vivres consommées journellement occasionnent à ceux qui les portent une

Occupés sans repos depuis deux mois à des travaux pénibles, ils ignoraient la suite qu'auraient leurs succès d'octobre. Au manque de distractions s'ajoutait le spectacle journalier de la mort de leurs camarades succombant à la fièvre ou à l'anémie, et cela ne laissait pas d'entamer leur moral[1].
Heureusement, vers la fin de décembre, on put constater par l'entrain et la gaieté qui régnaient dans les bivouacs que ce moral s'était beaucoup relevé. C'est qu'alors de grands préparatifs, dont ils devinaient bien la cause, faits sous leurs yeux, indiquaient l'approche d'opérations nouvelles. Ce que nous attendions tous depuis Bac-Lé devait se réaliser : on allait marcher sur Lang-Son et sur la frontière de Chine.

La marche sur Lang-Son est décidée. — Après les événements de Kep et de Chu, l'Angleterre, dont le commerce en Extrême-Orient devait souffrir de la prolongation de la guerre, s'était entremise pour essayer d'amener la Chine à 'exécuter intégralement les clauses du traité de Tien-Tsin[2]. Le refus du gouvernement chinois fit avorter cette action diplomatique.
Les Chambres françaises votèrent aussitôt les fonds jugés utiles à la continuation des hostilités, de façon à obtenir par la force l'exécution dont il s'agit. Pour cela, il n'y avait qu'un moyen : c'était de s'emparer des places de Lang-Son, That-Khe et Cao-Bang, adossées à la frontière du Kouang-Si ; de la place de Lao-Kaï, sur les confins du Yunnan, et de repousser en Chine les troupes impériales occupant le Nord et l'Ouest du Tonkin.
La marche en avant s'imposait.

---

faible augmentation de charge, qui ne saurait être comparée au supplément de forces qu'elles procurent. Si les difficultés inhérentes à l'organisation et à la conduite des convois suivant les troupes en mouvement, obligent à limiter étroitement les quantités de vivres qu'ils transportent et, par suite, les rations de marche, elles ne présentent pas les mêmes inconvénients pour le ravitaillement des camps établis pour une longue durée et où les vivres peuvent arriver chaque jour. Au camp de Chu, il eût été bien utile d'augmenter d'un tiers au moins, les rations des hommes affaiblis déjà et soumis à de durs travaux. II eût été aussi à souhaiter que les approvisionnements de viande de conserve du service des subsistances ne fussent pas uniquement composés de bœuf. Ces conserves, nourrissantes et ordinairement de très bonne qualité, ont l'avantage de pouvoir, en cas de besoin, être mangées froides et sans aucune préparation ; mais consommées journellement, elles ont vite émoussé le goût par leur fadeur. La proportion d'un tiers environ de conserves de mouton eût amené dans la nourriture une variété nécessaire. Ces conserves, qui viennent surtout d'Australie, abondent dans les ports de l'Extrême-Orient. Elles sont bonnes, facilement transportables et d'un prix modique. D'autres denrées d'un fort rendement, sous un poids et un volume réduits, auraient pu remplacer avec avantage, dans les approvisionnements de vivres, une partie des conserves de viande. On peut citer, entre autres, la julienne et les pommes de terre en plaques qui permettent de fuire de la soupe et des ragoût aux légumes, le lait condensé et les condiments conservés dans le vinaigre. Beaucoup d'hommes anémiés et dégoûtés par la viande de conserve, après un certain temps, ne pouvaient plus manger de viande, même fraîche, qu'en y mêlant des condiments vinaigrés. A défaut de légumes ordinaires, ils étaient heureux de trouver à bord des jonques, que des Européens ou des indigènes amenaient à Traï-Dam à leurs risques et périls, toutes les denrées mentionnées plus haut.

1 Dans les camps où le séjour se prolonge, il est indispensable de laisser aux troupes le repos hebdomadaire consacré par l'usage et de permettre les distractions compatibles avec l'éloignement de l'ennemi. La lassitude physique n'agit pas seule sur les hommes, et ils doivent compter de temps à autre sur un certain répit, sans être obligés, pour l'obtenir, de se déclarer malades. Un peu reposés, ils reprennent ensuite plus allègrement leur travail et font de meilleure besogne. Le chant et la musique, s'il est possible d'en faire entendre, sont des distractions faciles à organiser et qui, promptement, fout revivre la bonne humeur. Toutes les unités composées de soldats européens peuvent former des groupes de chanteurs autour desquels les autres hommes se réunissent avec plaisir. Les chants dissipent l'ennui et la tristesse, comme en route ils font oublier la fatigue. Le camp de Chu a été, pendant pris de quatre mois, le centre de l'activité militaire du corps du Tonkin. Presque chaque jour, le spectacle des obsèques de leurs camarades s'y offrait aux yeux des soldats. Il eût, certes, été désirable qu'on y encourageât l'organisation de groupes de chanteurs. Depuis son arrivée dans le pays (février 1884), jusqu'au mois de mai 1886, la fanfare du 2e bataillon d'Afrique (la seule musique du corps expéditionnaire) est restée à Hanoï. Si elle avait fait quelques apparitions à notre grand camp de la région du Loch-Nam, éloigné seulement d'un jour de trajet de la capitale pour les canonnières et les jonques remorquées, elle y eût été la bienvenue.

2 Voir, pour les clauses de ce traité, le chapitre III de ces Souvenirs (Journaux dez Sciences militaire, mai 1888).

S'en tenir à la défensive sur nos positions, qui n'entouraient le Delta qu'à faible distance[1] , c'était renoncer à prendre possession des régions que le traité nous donnait, et permettre à l'armée chinoise de s'y renforcer à son aise, tout en parachevant les moyens de défense des places mentionnées plus haut ; c'était, enfin, laisser inerte un corps expéditionnaire envoyé pour conquérir le pays[2] . Moralement, une pareille inaction eût à coup sûr fait naître en Extrême-Orient l'opinion que notre conduite était dictée par la crainte. Les Chinois avaient appris à nous redouter depuis Sontay, et les Annamites, témoins journaliers des qualités de nos troupes, avaient d'elles une crainte salutaire. Elle se traduisait par un respect, tout au moins apparent, dont les simples soldats eux-mêmes étaient l'objet. Rester inactifs, c'eût été porter atteinte à notre prestige et ranimer le moral d'un adversaire que des défaites successives avaient abattu.
Il y aurait eu là un danger réel pour notre petite armée, opérant au contact de populations très nombreuses, aussi loin de son pays.
En conséquence, on décida l'offensive, qui dut être dirigée sur la frontière la plus voisine de nous : celle de la province de Kouang-Si.
Pour y parvenir, il fallait porter la guerre dans de vastes régions topographiquement presque inconnues, et dont on ignorait les ressources. On dut songer aux moyens d'y amener les approvisionnements nécessaires à l'alimentation des troupes, ainsi qu'à l'organisation et à la défense des places, que, suivant leurs mœurs de guerre, les Chinois s'efforceraient, sans doute, de ruiner en les quittant. Cette lourde tâche amena un moment d'hésitation. Il fut vite réprimé, quand des renseignements firent connaître que l'arc de cercle formé par l'ennemi autour de nos positions extrêmes de Dong-Trieu, Chu, Kep, Thaï-Nguyen et-Tuyen-Quan, se resserrait chaque jour ; lorsqu'on put, en plusieurs endroits, constater le faible éloignement de ses avant-postes, et qu'enfin, divers indices montrèrent que, prévoyant sans doute notre offensive, il semblait tout mettre en œuvre pour la devancer.
La place de Lang-Son, la moins éloignée des positions de Kep et de Chu, devint notre premier objectif.

Base d'opérations. — Les routes permettant de s'y rendre n'étaient connues que par les cartes annamites et quelques renseignements.
L'une, commençant au port de Tien-An, située à mi-distance de la baie d'Along et de la frontière chinoise, paraissait longue de deux cents kilomètres. Suivre cette voie eût obligé à découvrir complètement le Delta pendant la durée des opérations.
L'autre, passant par Phu-Lang-Thuong, Kep et Bac-Lé, était la route mandarine d'Hanoï à la frontière du Kouang-Si. Les troupes du lieutenant-colonel **DUGENNE** s'y étaient engagées en juin 1884 jusqu'au delà de Bac-Lé et y avaient été arrêtées au défilé d'Hao-Lop. Les terrains marécageux qu'elle traversait la rendaient presque impraticable à une colonne, même légère, suivie de ses convois, et ce défilé est un véritable boyau de 20 kilomètres de longueur[3]. L'impression des combattants de cette époque, les seuls Européens connus de nous qui eussent pénétré dans ces parages, était qu'on ne pouvait ni tourner cet obstacle, ni manœuvrer pour couper éventuellement la retraite aux défenseurs, qui auraient été mis en fuite par des attaques de front. Les indigènes

1 La désignation générale de Delta du Tonkin s'applique à toute la région basse du Sud-Est de ce pays. Au point de vue topographique, il existe deux deltas : celui du Fleuve Rouge, commençant vers Sontay, et celui du Taï-Bing, commençant aux « Sept-Pagodes ». Ces grandes artères sont reliées par deux lignes d'eau principales : le canal des Rapides, à l'Ouest ; le canal des Bambous, à l'Est.
2 Les renseignements venus de Shanghaï et de Hong-Kong par les journaux anglais, apprenaient que, dans le sud de l'empire, le nécessaire était fait pour augmenter les enrôlements destinés à accroître les effectifs des troupes déjà fort nombreuses, disait-on, que la Chine concentrait au Tonkin.
3 Voir, au chapitre II, l'article intitulé : Organisation et départ de la colonne Dugenne.

suivaient de préférence cette route, comme la plus courte et la mieux battue (environ 100 kilomètres de Kep à Lang-Son) ; aussi, devait-on s'attendre à la trouver bien défendue par les Chinois, devenus fiers de nous y avoir arrêtés quelques mois avant.
Une troisième, partant de Chu, se divisait bientôt en plusieurs branches, qui permettaient de traverser ou de tourner les divers massifs montagneux échelonnés jusqu'à Lang-Son, par suite de tromper l'ennemi sur les points d'attaque et de manoeuvrer autour de ses positions.
Ces faits déterminèrent, sans doute, le général en chef à choisir pour base d'opérations notre grand camp de Loch-Nan. Son étendue donnait la faculté d'y concentrer beaucoup de troupes et de matériel, facilement amenés par eau jusqu'à Lam et Traï-Dam. Le fort même de Chu et la redoute Cuvellier en faisaient partie. Ces ouvrages, armés d'artillerie à longue portée, étaient, dès la fin de décembre, en mesure d'en bien assurer la protection[1].

Approvisionnements. — On estima que 8,000 Européens, 8,000 Asiatiques et 1,000 animaux devaient être concentrés à Chu en vue des opérations à entreprendre. Quarante jours furent jugés nécessaires pour mener à bien ces opérations dans un pays dont on ignorait les ressources, et pour donner ensuite le temps de ravitailler sur place les troupes devenues maîtresses des points importants de ces régions.
Les approvisionnements qu'il fallait réunir à Chu, s'élevèrent donc à 320,000 rations de toute nature pour les Européens, à 320,000 rations pour les Asiatiques et à 40,000 rations pour les animaux, non compris les vivres de la période de concentration.
Les approvisionnements de munitions, réglés sur la base de 500 cartouches par homme d'infanterie et de 300 coups par pièce, s'élevaient, y compris ce qui devait rester à la base d'opérations, aux chiffres de trois millions de cartouches et de quatorze mille obus.
Vivres et munitions demandaient, pour être facilement transportés, des récipients d'un poids et d'un volume autres que ceux dont nos troupes font usage en Europe ou dans l'Afrique du Nord. On dut les improviser.
Pour organiser les convois de la future colonne, on avait d'abord songé à combiner plusieurs modes de transport. Finalement, les coolies seuls y furent employés au début. On s'efforça de limiter le plus possible le poids à faire porter par deux de ces indigènes. Les instructions du commandement indiquèrent trente kilogrammes comme la charge moyenne du groupe qu'ils formaient ; elle pouvait exceptionnellement s'élever à quarante kilogrammes.
Pour l'alimentation des troupes, les principales denrées à transporter étaient le biscuit et la viande de conserve. Elles arrivaient de France dans des caisses du modèle régulier, pesant, avec leur contenu, 68 kilogrammes pour le biscuit, et 72 kilogrammes pour la viande. De chaque récipient on dut en faire deux de contenance moitié moindre, ce qui donna des caisses de biscuit de 35 kilogrammes contenant 50 rations, et des caisses de conserve de viande de 37 kilogrammes, en contenant 120[2].
On réduisit d'une manière analogue les récipients des autres denrées.

---

1 Des pièces de 98 mill. et de 80 mill. de campagne, on garnissant les parapets, permettaient de battre les environs jusqu'à plus de 5 kilomètres. Ce matériel, beaucoup trop lourd et encombrant, pour être, en raison de l'état des voies de communication du pays, traîné à la suite des colonnes, servit en avril 1884 au bombardement d'Hong-Hoa, puis, jusqu'à la fin de la guerre avec la Chine, ne fut plus employé qu'à l'armement des places ou des ouvrages qui en dépendaient. La pièce de 95 mill. pèse 700 kilog., la pièce de 80 mill. de campagne pèse 425 kilog., et celle de 80 mill. de montagne, d'un usage courant au Tonkin, pèse 105 kilogrammes.

2 Le poids de la ration journalière de biscuit est de 550 grammes ; celui de la ration de viande de conserve est de 200 grammes. Cinq de ces dernières sont contenues dans des boites en fer-blanc du poids moyen de 220 grammes ; chacune des caisses de viande contenait 24 de ces boites. La tare, provenant du poids des récipients, s'élevait donc à peu près à 7 k ,500 par caisse de biscuit, et à 13 kilog. par caisse de viande.

Le même travail s'imposa pour l'approvisionnement de munitions. Les caisses en usage contiennent 1512 cartouches et pèsent 76 kilogrammes. On dut les transformer en caisses renfermant à peu près 800 cartouches et pesant 40 kilogrammes. Les caisses à munitions de l'artillerie de montagne, chargées de leurs sept coups, ont un poids de 58 kilogrammes. On les laissa naturellement aux batteries de combat, dont le matériel est transporté à dos de mulet ; mais de petites caisses renfermant quatre projectiles, et pesant ainsi environ 27 kilogrammes, furent confectionnées pour remplacer, à la réserve de chaque batterie et aux sections de munitions, les caisses du modèle régulier.

La création de tout ce matériel fut une lourde besogne pour les ateliers de l'administration à Hanoï et à Haï-Phong, et pour le parc d'artillerie d'Hanoï. On en vint à bout, grâce à l'activité des agents de tout grade guidant les travaux, de nombreux ouvriers annamites, et à l'énergique impulsion, — pour l'artillerie, — du colonel **BORGNIS-DESBORDES**, de l'artillerie de marine, arrivé depuis peu au Tonkin, et — pour l'administration — de M. le sous-intendant militaire **de La GRANDIÈRE**, chef des services de l'intendance du corps expéditionnaire.

Ce fonctionnaire n'était pas à la tête de l'ensemble des services administratifs du pays. Un commissaire de la marine en avait la direction[1].

Le commissariat de la marine est organisé pour assurer les services qui lui reviennent dans les ports de guerre, à bord des bâtiments et en divers points de nos possessions coloniales généralement voisins des côtes ou reliés à celles-ci par des voies d'eau. Il ne possède ni le personnel ni le matériel indispensable pour créer à l'intérieur d'un pays, dans lequel se développe la conquête, des magasins administratifs et les dépôts de vivres et d'objets de toute nature. Encore moins peut-il fournir ce qui est nécessaire à la formation de convois suivant au jour le jour les opérations de troupes nombreuses.

Quand cette tâche fut exceptionnellement dévolue à ces fonctionnaires, à défaut d'autre personnel spécial, ils s'en acquittèrent avec autant de sagacité que d'énergie. On peut citer comme exemple la conduite de l'aide-commissaire **ROUZEAU**, chef du convoi administratif de la colonne dirigée sur Lang-Son, en juin 1884, sous les ordres du lieutenant-colonel **DUGENNE**. Néanmoins, ce rôle n'est pas le leur[2].

1 Au commencement de janvier 1888, lorsqu'on France le général Lawal fut nommé ministre de la guerre, la direction des opérations au Tonkin passa du ministère de la marine à celui de la guerre. Le personnel administratif, dépendant de ce dernier ministère, était fort restreint dans le pays. Aussi, la complète exécution de cette mesure fut-elle différée. Le passage n'eut lieu qu'en mai 1888, au moment de la prise de commandement par le général de Courcy et de l'arrivée au Tonkin d'un personnel militaire administratif assez nombreux.

2 Les services administratifs de la marine possèdent des agents dits « Agents de manutention », dont le rôle peut être assimilé à celui de nos officiers d'administration des subsistances ; mais par suite des emplois qui constituent leur service dans les ports, ils ne sont pas destinés à marcher avec les colonnes mobiles. Nos officiers d'administration de l'habillement et du campement, si utiles à l'organisation des magasins de réserve d'effets et d'objets de toute nature, n'ont pas de similaires dans la marine, dont les approvisionnements de ces catégories sont conservés dans les ports par des agents d'un caractère sédentaire dits « gardes-magasins », et qui ne doivent pas quitter ces grands centres. Enfin, la marine ne possède aucune troupe pour l'exploitation des services administratifs, correspondant aux ouvriers nécessaires au service des subsistances, de l'habillement et du campement, et que nous dénommons « ouvriers militaires d'administration ». Les fours portatifs de campagne, qui rendent de grands services pendant les séjours et dans les premiers temps de l'occupation de points nouveaux, ne sont pas en usage dans la marine. Ses approvisionnements de vivres de réserve ne sont pas appropriés, au point de vue des denrées elles-mêmes, comme à celui des récipients qui les renferment, aux besoins des troupes opérant à terre, loin des bâtiments. Ainsi, ils ne comportent pas de légumes de conserve, en plaque ou en boite, indispensables cependant, à défaut de légumes frais, pour amener dans l'alimentation une variété permettant le maintien de la santé des hommes. Les boites de conserve de viande qui en faisaient partie, avaient des dimensions rendant leur transport pénible et désavantageux. Faites sans doute pour l'approvisionnement des bâtiments, une très forte partie d'entre elles contenaient dix à quinze rations au lieu de cinq. Elles augmentaient donc sensiblement les charges, et si quelque accident arrivait à leurs porteurs, dix ou quinze rations étaient perdues à la fois. Par suite de la situation des approvisionnements, ces boites furent souvent distribuées en 1884.

Le général en chef chargea les fonctionnaires des services administratifs du département de la guerre d'organiser, à la base d'opérations, tout ce qui concernait les approvisionnements. M. le sous-intendant militaire de 3e classe **JAU** fut envoyé à Chu comme chef local des services de l'intendance, et, pour la partie des subsistances, on lui adjoignit M. l'officier d'administration **THOMAS**. Ils se consacrèrent à leur besogne avec le plus entier dévouement[1].

En même temps, un officier du parc d'artillerie d'Hanoï fut aussi envoyé à Chu pour y diriger le service de l'armement et des munitions.

A partir du 20 décembre, des remorqueurs, des jonques et des chalands chargés de vivres, de bœufs, de munitions et de matériel de tout espèce arrivèrent journellement au port de Traï-Dam. Des magasins y furent établis pour contenir ces approvisionnements, de sorte que pendant près de deux mois ce port eut une réelle importance. Chaque jour une partie des denrées était envoyée à Chu par des convois de coolies ou avec des jonques basses, soulagées à Traï-Dam de près de la moitié de leur chargement, de manière à ne pas caler plus d'un mètre.

Ces jonques, louées à des Annamites ou provenant de réquisitions, circulaient entre Haï-Phong et Traï-Dam avec leurs pilotes indigènes, à moins qu'elles ne fussent convoyées, comme les chalands appartenant à la marine, par de petits remorqueurs auxquels on les amarrait. Ces derniers, commandés le plus souvent par des patrons chinois, assuraient ce service avec une régularité irréprochable[2].

1 Tous deux sont morts : M. Jau, à Alger, au commencement de 1888 ; M. Thomas, en Lorraine, à la fin de la même année. Ils succombèrent à des affections de poitrine contractées à cette époque et pendant le reste de l'année 1885.

2 Il faut avoir séjourné au port de Traï-Dam pour se rendre compte des difficultés d'exécution des services qui s'y trouvaient concentrés. Au Tonkin, la marée se fait sentir très avant à l'intérieur du pays. Dans le bassin de Thaï-Binh, dont dépend le Loch-Nan, elle est sensible au delà de Chu. Choisi pour la circonstance, en amont de Lam, au point le plus favorable à l'accès et au mouillage des bateaux les plus divers, ce petit port n'avait pas d'appontement. Pour faciliter les débarquements, on dut, avec les matériaux pris sur place (bambous et fascines chargées de pierres), lui on créer un au prix de difficultés sans nombre. Pendant une partie de la journée, le niveau variable de l'eau empêchait de l'utiliser, de sorte que, pour les déchargements pressés, il fallait, à ces moments-là, ou bien transborder les charges sur des sampans à fond plat qui pouvaient accoster la rive, ou, dans certains cas, amarrer les jonques au rivage, de manière à déterminer au moment du retrait des eaux, leur échouage en des points reconnus du lit vaseux de la rivière. Les chargements étaient alors enlevés et transportés à terre par des coolies ; et, à son heure, la marée montante remettait à flot les jonques vides devenues légères. Le reflux ne permettait pas de mettre en route à tout moment les jonques arrivées à Traï-Dam en plein chargement, et qu'on y vidait en partie pour leur permettre de continuer le trajet. Si, chemin faisant, quelque accident survenait, causant un retard prolongé dans leur marche, la baisse des eaux les obligeait bientôt à s'arrêter. Des escouades de coolies étaient employées à tous les travaux du port. L'insuffisance, ou, par période, le manque absolu du matériel utile aux débarquements obligeait à exiger d'eux des efforts considérables. Ils ne les ménageaient pas quand ils n'étaient l'objet d'aucun mauvais traitement et qu'ils pouvaient, leur besogne faite, compter sur le repos nécessaire. L'une des opérations les plus difficiles était le débarquement des boeufs. Le matériel qui eût permis de les enlever de la cale des jonques et de les déposer sur l'appontement ou sur la rive, n'existait pas. Pour les en faire sortir, engourdis qu'ils étaient par un entassement obligé et par leur immobilité depuis Haï-Phong, force était de les frapper pour les animer et de leur faire ensuite franchir les bordages du bateau. Ils sautaient alors dans l'eau, d'où on les tirait jusqu'à la rive à l'aide de cordes préalablement attachées à leurs cornes. On peut concevoir les obstacles que rencontraient de pareilles opérations et apprécier les déchets qui en étaient la conséquence. Ces boeufs, venant pour la plupart des provinces du Nord de l'Annam, étaient amenés par mer jusqu'à Haï-Phong. Pour faciliter les transports, une voie ferrée étroite (système Decauville) avait été installée entre Traï-Dam et Chu. Elle fut terminée dans les premiers jours de janvier 1885. Malheureusement, le matériel des wagonnets, construit pour des transports concernant les terrassements, n'était pas approprié au transport des approvisionnements de la colonne. De plus, les terrains sur lesquels se développait la voie, avaient imposé à celle-ci des tournants très courts et de si fortes pentes qu'un voyage d'essai donna des résultats fort mauvais. On n'employa plus cette voie ferrée, et ses rails inutiles furent enlevés.

Les moyens de transport. — Les moyens de transport nécessaires à l'organisation des convois de la colonne et au ravitaillement des places qu'on devait occuper ou des lignes d'étapes à établir, arrivèrent aussi à la base d'opérations.

Des mulets eussent été précieux pour former les convois ; mais faute de ces animaux, on estima qu'il y avait lieu d'organiser avec des coolies ceux qui devaient marcher à la suite des troupes. De toutes les réquisitions imposées par la guerre, celle qui s'applique à ces porteurs indigènes, destinés au service des colonnes, est la plus dure pour les habitants. Éloignés de leur province d'origine, subissant de grandes fatigues, ils sont encore exposés au feu de l'ennemi. Il en résulte beaucoup d'évasions et de déchets.

Pour les convois de ravitaillement ne suivant pas les troupes en marche, on s'efforça de combiner tous les modes de transport admissibles dans le pays. Tous les chevaux qu'on put trouver au Tonkin y furent achetés, puis on en fit venir d'autres de l'Annam, de la Cochinchine, de Singapoor et de Manille (île de Luçon)[1]. Presque tous (environ 600) devaient être employés comme animaux de bât. On tenta aussi d'utiliser les bœufs de la même façon, et des bâts de chargement furent confectionnés pour les uns et les autres[2]. Les bœufs se prêtèrent difficilement à ces essais, qui ne furent pas continués ; mais on les attela plus tard à des charrettes envoyées à Chu et fabriquées au parc d'artillerie d'Hanoï, à l'arsenal de Saïgon, ou commandées à des industriels de Singapoor[3]. Ces charrettes, au nombre d'environ 300, ne purent être employées qu'à l'époque à laquelle le génie eût transformé en voies carrossables les sentiers, seules routes du pays dont on fit les lignes d'étapes.

L'organisation des convois de coolies présentait des difficultés nombreuses ; on les résolut néanmoins. Les résidents durent faire réquisitionner ces indigènes (environ 6,000) par les autorités annamites, qui menèrent à bien cette besogne[4].

1 Les chevaux de l'Indo-Chine, complètement développés, ont la taille de nos chevaux d'un an. Ils sont rarement employés dans le pays par suite du manque de voies carrossables et des mœurs, d'après lesquelles les transports se font par eau ou à dos d'homme. Les mandarins sont presque les seuls qui en possèdent. Ces animaux, résistants et sobres, passent partout, traversent sans difficultés les rizières et se contentent de la nourriture trouvée sur place. Le padi (riz non décortiqué) leur tient lieu d'avoine ou d'orge. En 1884 et 1885, ils valaient de 20 à 30 piastres (de 90 à 135 francs). Les chevaux venus de Manille étaient de fort beaux modèles et valaient de 180 à 300 francs. En dehors de leur emploi dans les convois, les uns et les autres servirent à remonter tous les officiers moins ceux de la cavalerie. Les chevaux de race française ou arabe étaient dépaysés en Indo-Chine. Ils s'entretenaient mal avec du padi, et il fallut faire venir leurs fourrages du bassin de la Méditerranée. Presque tous les officiers qui en étaient pourvus, les échangèrent contre des chevaux indo-chinois et les versèrent au demi-escadron de chasseurs d'Afrique, qui avait perdu les 9/10° des siens pendant l'année 1884.

2 On eut un moment la pensée de se servir également des buffles, si nombreux au Tonkin et familiers aux trajets comme aux stationnements dans les rizières. On y renonça après avoir constaté que ces animaux, difficiles à mener par d'autres que par leurs conducteurs habituels, étaient facilement effrayés et très dangereux dans cet état. On considéra sans doute aussi que, pendant une période où la réquisition enlevait un si grand nombre de travailleurs des campagnes dans les provinces qui nous étaient soumises, c'eût été, dans un pays où le buffle est indispensable aux travaux de l'agriculture, trop demander aux habitants. L'existence, aux environs d'Hanoï et de Bac-Ninh et dans quelques autres localités du Delta, d'éléphants superbes et fort bien dressés, aurait pu donner l'idée de les employer aux transports ; mais ils étaient en trop petit nombre et il eût été difficile de les amener à Chu. D'après les renseignements et les caries annamites, sur lesquelles on les voit souvent représentés, comme pour caractériser la faune de certaines régions, ces animaux existent en grande quantité dans les forêts du Haut-Fleuve Rouge et de la Rivière Claire, aux environs desquelles ils commettent, parait-il, de nombreux ravages. Au chapitre VI de ces Souvenirs, qui se rapporte aux affaires de Chu, il a été expliqué comment les Chinois avaient été amenés à croire que nous avions, en luttant contre eux, fait usage d'éléphants armés en guerre.

3 Les voitures venant de Singapoor ne rendirent pas de bons services. En raison des circonstances pressées, on ne se montra pas sévère pour les recevoir. Dès qu'on en fit usage, on constata que les roues étaient de mauvaise fabrication.

4 En 1860, pendant la campagne de Chine, on avait fait venir au Petchili mille coolies chinois recrutés à Canton ; c'est sans doute ce qui détermina le général en chef à envoyer un officier à Hong-Kong, pour tenter de faire embaucher le plus possible de ces mercenaires et de les amener au Tonkin. On espérait qu'ils ne déserteraient pas et rendraient d'aussi bons services que leurs compatriotes, formant les équipages de la plupart des bâtiments fluviaux non armés en guerre

Les opérations projetées coïncidaient avec la période des fêtes du premier jour de l'an annamite, le Têt. Ces fêtes sont à la fois officielles, religieuses et de famille. D'après leurs plus vieilles coutumes, les Annamites retournent chez eux pendant cette période pour s'y livrer à des réjouissances. Le sort qui les attend pendant l'année entière dépend, disent-ils, de la façon heureuse ou pénible dont ils ont passé ces jours-là[1].

C'était un véritable danger pour le maintien des effectifs nécessaires aux convois. Pour réduire les désertions que l'on prévoyait parmi les coolies, on s'appliqua à les traiter le mieux possible et à les encadrer fortement. Six mille environ furent envoyés à Traï-Dam par les voies fluviales. Sur ce nombre, quatre mille devaient être affectés au service des convois, et les autres aux travaux les plus divers, spécialement aux travaux de route. Chaque homme fut pourvu d'un manteau en paillotte et d'un chapeau[2]. On leur distribua une couverture pour deux hommes et une marmite à riz pour quatre. Leur ration journalière fut réglée à 800 grammes de riz et à 25 grammes de sel ; leur salaire, fixé à 20 cents (0,90 centimes) par jour, soit six piastres par mois[3]. On les forma en escouades de 20 hommes, commandées par un caï (caporal), et en sections de 40 hommes, commandées par un doï (sergent). Cinq de ces sections formèrent des compagnies commandées par un lieutenant ou sous-lieutenant, et quatre de ces dernières furent réunies sous le commandement d'un capitaine. Ces officiers appartenaient à l'infanterie ou à l'artillerie de marine[4].

Un officier supérieur d'artillerie dut, selon l'usage, organiser et diriger tous ces convois. Ce fut M. le chef d'escadron **PALLE**, de l'artillerie de terre. Le général en chef fit connaître, par l'ordre suivant, l'influence que devaient avoir sur la réussite des opérations qui allaient s'ouvrir, les rôles particulièrement difficiles confiés à cet officier et à M. le sous-intendant **de La GRANDIÈRE**.

---

qui naviguaient à notre solde dans le Delta. Cette tentative échoua. Il parait qu'elle aurait pleinement réussi sans les difficultés que firent surgir les autorités anglaises.

1 Durant cette période, les affaires de l'Etat sont suspendues. Les Indigènes se reposent cinq jours avant et dix jours après le jour du nouvel an. Pour prendre part aux réjouissances qui durent quatre jours, les familles pauvres vendent, s'il le faut, les objets les plus utiles à la vie. Elles doivent aussi se procurer le nécessaire pour honorer pendant ce temps, selon l'usage, par des pratiques assez dispendieuses, la mémoire de leurs ancêtres. En 1888, la fête du Têt tombait au commencement de février.

2 Dans les précédentes colonnes, le dénûment des coolies, souvent réquisitionnés à la hâte, un peu partout, fut l'une des causes auxquelles il faut attribuer la désertion de ces indigènes, leurs mauvais services et leurs actes de pillage. Pour y remédier, on leur assura le nécessaire. Ils se présentaient fréquemment sans autres vêtements qu'une ceinture de toile, dont l'une des extrémités, disposée en poche, retombait sur le bas-ventre. Les manteaux en paillottes (faits de feuilles d'aréquiers et de palmiers nains retenues par des écorces de bambous) étaient un bon vêtement, protégeant leurs épaules du contact direct des bambous à l'aide desquels ils portaient leurs charges. Les chapeaux du pays, à larges bords, les abritaient du soleil et de la pluie. Ils semblaient apprécier spécialement les couvertures rouges, achetées à Hong-Kong, qui leur furent distribuées. (Dans le pays, la couleur rouge est le signe de la joie.) Leurs rations étaient les mêmes que celles qu'ils reçoivent en travaillant pour les Mandarins. On leur abandonnait tous les déchets provenant de l'abatage des animaux. Ils paraissaient en faire leurs délices.

3 Ce chiffre semble avoir été trop élevé, pour deux raisons : d'abord, les travailleurs employés dans le pays par les mandarins, comme ils l'étaient pour nous, ne touchaient qu'une ligature par mois, c'est-à-dire 0 fr. 90, au lieu de six piastres, soit environ 30 ligatures. A notre service, ils recevaient donc tous les quinze jours (époques habituelles des payements), une somme correspondant à un salaire de quinze mois. Ainsi pourvus, ils désertaient volontiers pour aller en jouir à leur aise. En second lieu, ces hommes, astreints pendant la route aux plus dures fatigues, une fois installés au bivouac recherchaient, — cela fut souvent constaté, — les distractions du jeu. Ceux qui gagnaient, devenus riches, étaient encore plus enclins à la désertion. de là, des déchets dans les effectifs, qu'il est équitable d'attribuer un salaire trop élevé des indigènes.

4 A cette époque, un grand nombre d'officiers, passés sur leur demande des troupes de la guerre dans celles de la marine, arrivèrent au Tonkin. Estimant, sans doute, que le service de l'encadrement des coolies devait revenir aux officiers plus spécialement destinés à servir dans les troupes coloniales, le général en chef fit constituer, presque uniquement, avec des officiers d'infanterie et d'artillerie de marine, les cadres des groupes de coolies qui furent organisés. Le nombre des officiers, anciens dans le pays et celui des nouveaux venus, affectés à ce service fut à peu près le même.

Ordre général n° 14.

« Les approvisionnements de toute nature pour la colonne qui sera dirigée sur Lang-Son et, s'il y a lieu, sur des places plus éloignées vers la frontière du Tonkin et de la Chine, seront réunis par les soins du chef du service de l'intendance sur la base d'opérations désignée.
« M. le sous-intendant militaire **de La GRANDIÈRE** aura le commandement et la responsabilité du service des approvisionnements à la base des opérations.
« Il sera spécialement chargé de la formation des convois en quantités et espèces de vivres, de la tenue des magasins intermédiaires aux diverses stations d'étapes, des distributions aux parties prenantes, dans la colonne expéditionnaire et le long de la ligne de ravitaillement.
« Il provoquera auprès du général commandant le corps expéditionnaire toutes les mesures propres à assurer la régularité et l'économie dans le service des vivres.
« M. le chef d'escadron d'artillerie **PALLE** sera chargé de tout ce qui concerne l'organisation et la marche des convois comme moyens de transport, de la conduite, de la discipline et de l'administration du personnel affecté à ces transports.
« Il sera, en outre, chargé, sur l'arrière de la colonne en opérations et sur la ligne de ravitaillement, des mesures et précautions à prendre pour assurer la sécurité de la route, la garde des stations d'étapes et, au besoin, leur défense.
« Il aura sous ses ordres les officiers attachés au service des convois.
……..
« L'œuvre de ravitaillement, si elle réussit, et elle doit réussir, fera le plus grand honneur à ceux qui la réaliseront.
« Le général compte sur l'expérience et le dévouement de M. le sous-intendant **de La GRANDIÈRE** ; il compte aussi sur l'activité, les connaissances techniques et l'énergie de M. le commandant PALLE.
« En acceptant les difficiles fonctions qui lui sont confiées, cet officier en a mesuré l'importance et compris l'intérêt capital que le commandement y attache.

« Brière de L'Isle. »

Les travaux exécutés à la base d'opérations, pour la réunion des approvisionnements et l'organisation des divers services, demandèrent beaucoup d'efforts et de patience ; mais, à travers ces détails multiples, on entrevoyait le but. Aussi, le faisceau des bonnes volontés groupées là fit-il surmonter tous les obstacles. Dès la fin de janvier, tout étant prêt, on pouvait marcher en avant.

Reconnaissances. — Affaire de Ha-Ho (16 décembre 1884). — En même temps que le labeur et les lumières de tous, mis en commun, préparaient les moyens de réussite, le commandement cherchait à réunir le plus de renseignements possible sur l'ennemi et les positions qu'il occupait.
Ce n'était pas chose aisée. Pourtant, aux environs de Chu, les habitants, témoins de nos succès d'octobre, étaient entrés en communication presque journalière avec nous, mais ces relations ne s'étendaient qu'exceptionnellement au nord et à l'est, à plus de 7 ou 8 kilomètres. Plus loin, la proximité des troupes chinoises motivait la réserve des indigènes. De fréquentes reconnaissances, ne dépassant pas ces limites, venaient les assurer de notre protection éventuelle et contribuaient à faire arriver dans notre camp des renseignements et des denrées. Un marché annamite, fort utile à nos troupes, y fut même installé.
D'autre part, il fallait reconnaître le terrain par lequel on aborderait les positions ennemies. Leur emplacement exact n'était pas connu, mais les principaux chemins que les cartes annamites indiquaient dans ces régions, chemins sur le parcours desquels les émissaires signalaient des rassemblements d'Impériaux, et aussi le col de Déo-Quan, que traversait la ligne de retraite des

Chinois repoussés de Chu au mois d'octobre, devaient y aboutir. Pour effectuer ces reconnaissances, il fallait être en force.

Dès le 13 décembre, le général **de NÉGRIER**, guéri de la blessure reçue à Kep, se rendit à Chu, où il amena comme renfort deux compagnies de tirailleurs algériens. Le lendemain, il marcha sur le col avec sept compagnies et deux pièces. Des ouvrages en terre pouvant croiser leurs feux sur l'entrée du défilé, couronnaient les crêtes de la montagne. Rien n'indiquait qu'ils fussent défendus. Pendant que les autres troupes prenaient leurs dispositions de combat, un peloton de la légion étrangère, abrité par les contreforts montagneux se détachant dans la plaine, parvint jusqu'à l'un d'eux. Ils étaient inoccupés, et à l'horizon aucun indice ne révélait la présence de l'ennemi. La reconnaissance s'effectua sans incidents, et le soir on regagna Chu.

Depuis plus d'un mois, les Chinois étaient signalés chaque semaine aux environs du village de Ha-Ho, situé à environ 9 kilomètres de notre camp. Il s'y tenait un marché hebdomadaire. Leurs agents, protégés par de petites escortes, disait on, venaient s'y approvisionner de riz. Pour les en empêcher, le lieutenant-colonel **DONNIER**, qui commandait à Chu, mit en marche sur Ha-Ho, le 16 au matin (jour du marché), trois reconnaissances, fortes chacune d'une compagnie. L'une, commandée par le capitaine **BOLGERT**, de la légion étrangère, avait à suivre au nord le chemin voisin du pied de la montagne ; une section de tirailleurs tonkinois l'accompagnait ; l'autre commandée par le capitaine **GRAVEREAU** du même corps, dut prendre le chemin direct de Ha-Ho ; la troisième, que commandait le capitaine **VERDIER**, du 111e de ligne, remontant d'abord la rive gauche du Loch-Nan, devait, passer cette rivière à hauteur de Kep-Ha.

Toutes trois, liant leurs mouvements et prêtes à se porter secours, devaient être réunies vers 10 heures au marché de Ha-Ho pour en éloigner les Chinois.

La compagnie de gauche (capitaine Bolgert), arrivée à 3 kilomètres environ du village, fut attaquée brusquement. Elle aurait pu être enveloppée par des forces nombreuses dont le relief du sol et les hautes herbes lui avaient dissimulé la présence. Serrés de près, l'un de ses pelotons, commandé par le lieutenant **RONGET**, et la section de Tonkinois, aux ordres du sous-lieutenant **ROBARD**, voisins l'un de l'autre, se dégagèrent par une charge à la baïonnette, qui, en cet endroit, força l'ennemi à se replier, abandonnant ses morts et quelques blessés entre nos mains[1]. Cette compagnie s'établit ensuite sur une position d'où elle voyait les mouvements de l'adversaire et pouvait facilement se porter au secours de celle qui opérait sur sa droite.

Cette dernière (capitaine Gravereau) rencontra en route le li-truong de Ha-Ho qui, accompagné d'un autre habitant, se rendait à Chu. Ils allaient prévenir le lieutenant-colonel **DONNIER** que des agents chinois, protégés par de nombreuses troupes descendues pendant la nuit du col de Déo-Van, voulaient sans doute enlever de force tout le riz du marché[2].

Soucieux de remplir sa mission et d'appuyer éventuellement la troupe agissant à sa gauche, qui pouvait avoir à supporter tout l'effort de l'ennemi, le capitaine continua sa marche, prêt à entamer le combat. Une demi-heure plus tard, il était aux prises avec des troupes visiblement très supérieures en nombre et qui s'augmentaient à tout moment. Engageant avec elles un duel de mousqueterie des

1 Ces hommes étaient porteurs de fusils à tir rapide (système Winchester et Remington), qui furent rapportés à Chu. Les tirailleurs tonkinois, solidement encadrés, se comportèrent fort bien dans cette action. Ils enlevèrent aux morts chinois, des trophées d'un autre genre : leurs nattes. Rentrés à Chu, ils les montraient fièrement à leurs camarades et à tous les Annamites.

2 Ce li-thuong (le maire) était en relations fréquentes avec le lieutenant-colonel Donnier. Il paraissait mal disposé pour les Chinois, dont il avait eu, parait-il, à se plaindre. Son arrivée à notre camp coïncida presque avec l'instant où l'on entendit la fusillade des compagnies engagées. Il raconta que nos ennemis étaient arrivés de nuit dans son village et, que malgré l'obscurité, il n'était parvenu qu'à grand'peine à éviter leurs patrouilles cherchant à intercepter les communications avec Chu. Quand on lui demanda pourquoi il n'avait pas apporté plus promptement cette nouvelle, il répondit que, voulant suivre des chemins peu fréquentés, il n'avait pas osé, par crainte des tigres, se mettre en route avant la pointe du jour.

plus vifs, il se vit abordé à moins de 200 mètres et prêt d'être cerné. A ce moment, la direction des feux de la compagnie placée à sa gauche lui montra qu'elle se repliait en se rapprochant de lui. Il ne pouvait plus espérer culbuter les troupes chinoises et pénétrer jusqu'au marché de Ha-Ho. Devant leur supériorité numérique considérable, voyant la compagnie voisine hors de danger, il se replia à son tour, s'efforçant de retarder leur marche par les feux de salve de ses échelons.
Au milieu d'un terrain difficile, il ne parvint à se dégager qu'au prix des plus grands efforts, après une lutte qui se transforma en un combat très rapproché et le contraignit de laisser sur place ses morts et quelques-uns de ses blessés[1].
Pendant ce temps, la compagnie du 111e de ligne, qui opérait à droite et avait pu juger, par la direction des feux, de la marche des engagements, était encore trop éloignée pour intervenir. Elle se dirigea donc de manière à attaquer, le cas échéant, le flanc de l'ennemi, s'il eût continué d'avancer.
Ce dernier, redoutant sans doute la proximité de Chu, arrêta son mouvement, de sorte que cette compagnie ne fut pas engagée.
Le bruit des premières salves s'était entendu à Chu. Réunissant quelques compagnies et deux pièces, le lieutenant-colonel **DONNIER** se porta promptement au secours des reconnaissances ; mais, quand il les atteignit, l'offensive ennemie avait cessé. Le but de l'opération était manqué, et nous avions perdu 16 tués et 22 blessés. C'était-là un échec.
Prévenu le soir par dépêche, le général **de NÉGRIER**, parti la veille par voie d'eau pour Phu-Lang-Thuong avec les compagnies de tirailleurs algériens qu'il avait amenées trois jours avant pour faire la reconnaissance du col de Déo-Quan, les fit rembarquer incontinent ; il était le 17, dans la soirée, de retour à Chu.
Il conduisit le lendemain, sur le lieu du combat du 16, une forte reconnaissance qui dépassa le village de Ha-Ho sans rencontrer les Chinois. Nous trouvâmes les corps des tués et blessés qu'on n'avait pu emporter ce jour-là. Les blessures d'armes blanches, dont la plupart étaient couverts, montrèrent que, restés seuls et abordés par l'ennemi, ceux qui vivaient encore, avaient voulu mourir en combattant. Laissant, face à l'est deux compagnies destinées à protéger son flanc droit et sa ligne de retraite, compagnies qui eurent aussi pour mission de rendre les derniers honneurs à nos camarades tués l'avant-veille, le général porta le reste des troupes dans la direction du col de Déo-Van, et reconnut le terrain permettant de l'aborder. A quatre heures du soir, l'ennemi n'étant pas signalé, on regagna Chu.
D'après les indigènes, les Chinois avaient, le 16, éprouvé de fortes pertes. Les morts furent enterrés sur place, et les villages voisins de Ha-Ho durent confectionner avec des bambous et des branchages, enlacés en manière de claies, à peu près cent brancards pour les blessés. La réquisition de riz, librement effectuée, avait été emmenée, principalement à l'aide de traîneaux de bambous d'un modèle assez ingénieux[2].

Nui-Bop (3-4 janvier 1885). — Fiers de ces succès, les Chinois montrant des patrouilles dans les villages jusqu'auxquels ils n'avaient pas encore osé les aventurer, annoncèrent aux habitants leur intention de prendre l'offensive. La satisfaction qu'ils éprouvèrent alors de cet événement de guerre ne dura pas longtemps.
L'accès des cols de Déo-Quan et de Déo-Van que traversaient deux des chemins conduisant par Dong-Song à Lang-Son, avait été reconnu, mais aucune reconnaissance poussée à l'Est jusqu'aux

1 A la suite de cette affaire, le capitaine Gravereau et le lieutenant Ronget, de la légion étrangère, furent, pour leur conduite énergique, cités à l'ordre du corps expéditionnaire. Il en fut de même des légionnaires **Hills** et **Schmitheister**, alsaciens l'un et l'autre, qui, au moment de la retraite de la compagnie Gravereau, sauvèrent deux de leurs camarades blessés, en les emportant sur leur dos.

2 Les traces de ces traîneaux se distinguaient nettement sur le sol et aboutissaient à des rampes faites pour leur permettre le franchissement aisé des talus de rizières.

limites de la plaine, n'avait eu lieu sur le chemin qui, par Nui-Bop et Na-Zuong mène à cette place Près du village de Nui-Bop, situé à 18 kilomètres de Chu, au point où le chemin entre dans la montagne, les émissaires annonçaient l'établissement d'un camp retranché occupé par des troupes nombreuses pourvues d'artillerie. Des renseignements de sources diverses, assez concordants, chose rare, ne permettaient pas le doute : les Chinois y étaient en force et solidement établis. Cette position leur permettait de franchir facilement le Loch-Nan, puis, descendant par sa rive gauche, de prendre à revers notre base d'opérations et de s'avancer jusqu'au Delta.

C'était une menace particulièrement grave au moment où allaient s'ouvrir les opérations contre Lang-Son. Qu'on prenne le chemin de l'Est pour marcher sur cette place, Nui-Bop, rendu plus fort par des préparatifs continuées un mois encore, nous eût, dès le début, présenté un redoutable obstacle. Qu'on choisisse une ligne d'opérations orientée de suite vers le Nord, le camp de Chu, pouvait, le lendemain du départ, être assailli par des forces dont on ignorait l'importance, mais qui déjà effrayaient les habitants. Pareille situation n'avait qu'une issue : l'enlèvement de la position des Chinois.

Le général **de NÉGRIER**, décida de l'attaquer au plus tôt.

Ayant concentré à Chu cinq bataillons (dont un d'infanterie de marine) et deux batteries de montagne, il s'y rendit le 30 décembre 1884. La garde de notre grand camp fut laissée au lieutenant-colonel **DONNIER**, qui éventuellement devait en assurer la défense avec deux compagnies de la légion étrangère, les sections de forteresse de tous les bataillons[1], des soldats tonkinois et l'artillerie de position. Dès le 3 janvier 1885 au matin, le général se mit en marche vers l'Est, avec une colonne d'environ 2,600 hommes et 10 pièces[2].

Pendant qu'une reconnaissance s'avançait par le chemin direct de Nui-Bop pour donner le change à l'ennemi, il traversa le Loch-Nan. Dissimulant sa marche en suivant un sentier de montagne qui permettait de remonter la vallée de cette rivière, précédé comme avant-garde du bataillon d'infanterie de marine et d'une section du génie améliorant les mauvais passages, il parvint au gué de Dao-Bé, le franchit et contourna par le sud-est la position de Nui-Bop.

Le passage de ce gué occasionna un léger retard que les Chinois surpris utilisèrent pour rassembler leurs troupes. Vers quatre heures, ils assaillirent notre avant-garde. Celle-ci renforcée de deux compagnies du 143e de ligne et appuyée par le tir de l'artillerie, repoussa cette attaque. Prenant l'offensive, elle les rejeta sur une ligne d'ouvrages paraissant former la ceinture d'un véritable camp retranché. Ils étaient en pleine déroute, quand, vers cinq heures et demi, l'obscurité mit fin à la lutte. Le général estima qu'il avait eu affaire à environ 6,000 hommes.

Le front sud de leur position, examiné pendant le combat, faisait pressentir à l'intérieur l'existence de points d'appui redoutables. Forts de ce succès, on devait le lendemain se trouver en mesure de commencer dès l'aube, et avec avantage, contre un ennemi abrité par des défenses de tout genre, une action sans doute acharnée. Une des batteries s'établit sur des hauteurs enlevées par le 143e de ligne, d'où elle pouvait au jour canonner les ouvrages chinois. Le bataillon du 111e de ligne reçut

1 Voir pour l'organisation des sections de forteresse, le paragraphe « Organisation du corps expéditionnaire », au chapitre 1er de ces Souvenirs.

2 Cette colonne était ainsi composée : Bataillon du 111e de ligne, — du 143e de ligne, — d'infanterie de marine, — du 3e tirailleurs algériens, 2 compagnies du 2e bataillon de la légion étrangère, 1 compagnie de Tonkinois. Batterie de montagne (capitaine de Saxcé), 6 pièces du 12e d'artillerie, Batterie de montagne (capitaine Jourdy), 4 pièces du 12e d'artillerie, 1 section du génie, Les divers services utiles à ces troupes.

Le lieutenant-colonel Herbinger, du 28e de ligne, venu pour remplacer à la tête du régiment de marche formé par les bataillons du 23e, du 111e et du 143e de ligne, le lieutenant-colonel Defoy, rentré en France, était arrivé depuis quelques jours à Chu. Il fit partie de la colonne, en qualité de commandant du groupe formé par les bataillons du 111e et du 143e de ligne, et était après le général de Négrier l'officier le plus élevé en grade de cette colonne.

l'ordre d'occuper une position lui permettant de protéger, s'il y avait lieu, le déploiement des autres troupes. Ces mouvements se terminèrent vers neuf heures.

A ce moment, les lumières très visibles du camp chinois marquaient la place des ouvrages établis sur le front sud. Estimant qu'une attaque dirigée de nuit vers le centre de la ligne qu'ils formaient, pourrait les faire évacuer, le général envoya au bataillon du 111e l'ordre de marcher contre eux. L'obscurité et les difficultés du terrain empêchèrent cette opération de réussir. Une des compagnies de ce bataillon, (capitaine Verdier) s'approcha tellement de la ligne ennemie que, jusqu'au matin, elle entendit le bruit des travaux de défense et distingua le son des voix des travailleurs. Vers quatre heures, elle n'était séparée des sentinelles adverses que par quelques haies de bambous.

A l'aube (4 janvier 1885), les Chinois tentèrent un brusque retour offensif qui plaça cette compagnie au milieu de leurs troupes. Seule, elle lutta pendant près de trois quarts d'heure ; puis une compagnie d'infanterie de marine (capitaine Taillant) les prenant de flanc, détermina leur retraite que vint précipiter la marche en avant, pleine de hardiesse de la compagnie **VERDIER**[1].

La lutte était commencée. Pour la diriger sûrement au milieu de ce terrain difficile, le général se porte avec une batterie sur les hauteurs de l'ouest d'où l'on domine les premiers forts chinois, et, gardant comme réserve le bataillon du 143e de ligne et deux compagnies de la légion étrangère, fait établir le bataillon d'infanterie de marine à gauche, celui de tirailleurs algériens à droite des compagnies du 111e dont il forme le centre de sa ligne de combat. Ces dernières, engagées à la suite de la compagnie **VERDIER**, repoussent l'assaillant jusqu'au pied des glacis de ses ouvrages et, avancées de la sorte, sont presque tournées par la gauche ennemie. Le lieutenant **SIMONI**, de la compagnie **VERDIER**, en entraînant sa section contre la ligne chinoise, reçut à l'épaule droite une balle qui lui brisa l'omoplate.

Il est environ neuf heures ; le général décide que l'attaque principale sera exécutée sur la gauche, c'est-à-dire à l'est. Après un tir convergent de toute l'artillerie sur les ouvrages de ce côté, elle doit être conduite par le bataillon de tirailleurs algériens, appuyé par celui du 143e.

Pendant que l'action se prépare, les Chinois, dont l'artillerie s'est vue réduite au silence par le tir de la nôtre, battent le terrain par de violents feux de mousqueterie. Il est dix heures, le bataillon tête d'attaque s'avance contre les forts de l'est qui ont été couverts d'obus. Il les enveloppe par leur gauche et, continuant de s'avancer, détermine la retraite d'une partie des défenseurs. Les bataillons du 143e et du 111e , liant leurs mouvements à celui du bataillon de tirailleurs, sont prêts à se jeter sur la position chinoise. Le capitaine **VERDIER**, du 141e de ligne, est, à ce moment, blessé d'une balle à l'épaule gauche. L'assaut est donné, et quatre des forts tombent entre nos mains. L'un d'eux, enlevé par la compagnie de tirailleurs algériens du capitaine **CHIROUZE**, était armé de six canons Krupp de montagne. Allongeant son tir, l'artillerie canonne les abords de Nui-Bop et spécialement la direction du Nord, par laquelle des corps ennemis arrivent au secours des fuyards.

Nous avions pénétré dans le camp, mais son centre, le réduit, tenait toujours. Il était formé de deux ouvrages construits sur des mamelons et reliés entre eux par un long parapet coupant la route de Chu. Ces ouvrages, palissadés, étaient garnis de deux rangées de créneaux. L'artillerie dut y concentrer son feu, et le bataillon d'infanterie de marine reçut l'ordre de l'attaquer. Restant derrière les parapets et s'abritant dans des tranchées, les défenseurs ne tirèrent qu'au moment où l'une des compagnies (capitaine Bourguignon) eut pris ses dispositions pour l'assaut. Des coups heureux de l'artillerie, les feux bien dirigés et un mouvement de cette compagnie fait sur leur ligne de retraite, troublèrent tellement les Chinois, qu'après une courte défense, beaucoup, évacuant les ouvrages à la hâte, se replièrent vers le Nord. Le lieutenant d'infanterie de marine **VERZEAU** pénétra dans l'un

1 Se voyant presque cerné, le capitaine Verdier envoya un soldat de sa compagnie, nommé Meffret, porter en arrière une demande de renforts. Sa mission accomplie, cet homme s'efforça de rejoindre sa compagnie et y parvint, ayant ainsi couru deux fois, isolément, le risque de tomber aux mains des Chinois. Le général en chef le cita à l'ordre du corps expéditionnaire.

d'eux en tête de sa troupe et y trouva un certain nombre d'hommes qui furent tués en se défendant. Le sous-lieutenant **LARRIBE**, du même corps, fut, pendant cette partie du combat, blessé d'une balle à la cuisse.

Le tir de nos batteries, dirigé sur des colonnes s'enfuyant au Nord, acheva la défaite des Chinois, qui se dispersèrent dans la montagne ; il était environ midi.

Nous étions maîtres du camp retranché de Nui-Bop. Huit forts, sans compter les ouvrages de moindre importance, dix canons Krupp de montagne, étaient tombés entre nos mains, et 500 à 600 cadavres ennemis jonchaient le sol. Les forces concentrées là furent estimées à près de 10,000 hommes.

Nos pertes s'élevaient à 13 tués et 76 blessés, dont 3 officiers.

Le butin était considérable. Il comprenait des fusils à tir rapide (systèmes Remington, Martini-Henry et Winchester), des caisses de munitions, des pavillons de formes diverses et de toutes couleurs, le matériel des ambulances chinoises, 300 à 400 tentes en cotonnade pouvant contenir douze hommes chacune, des fusées, des torpilles, des appareils de télégraphie, des engins électriques, 30 à 40 chevaux, dont beaucoup richement harnachés, des sacs de riz, des bagages, des parasols, des documents imprimés et manuscrits, des cartes et, chose exceptionnelle, quatre prisonniers non blessés.

C'était un magnifique succès, réparant l'échec de Ha-Ho. Il rendait la sécurité à notre base d'opérations, dissipait nos inquiétudes pour la future marche sur Lang-Son et rehaussait notre prestige aux yeux de l'ennemi et des populations du Tonkin. Une partie des trophées, canons, fusils, étendards, prisonniers, fut dirigée sur Hanoï, pour y être exposée à la vue des populations annamites et chinoises. Une batterie de six pièces Krupp, envoyée à Paris, est aujourd'hui placée dans notre musée d'artillerie de l'Hôtel des Invalides, à côté d'autres glorieux souvenirs[1].

La plupart des défenses du camp chinois furent détruites, et l'ancien réduit fut transformé en un fort qu'occupa une compagnie de la légion étrangère. Il fut armé d'artillerie au moyen de quatre des pièces Krupp enlevées à l'ennemi[2]. Les autres troupes regagnèrent Chu, où les tentes, le riz et les chevaux provenant de l'ennemi furent utilisés.

La position de Nui-Bop, jusque-là dangereuse pour notre camp du Loch-Nan, en devint donc un poste avancé, susceptible de protéger la plaine de l'Est, dans laquelle plusieurs villages permirent de cantonner à l'aise les forces destinées à opérer contre Lang-Son.

Organisation de la colonne de Lang-Son. — Près de la moitié d'entre elles avaient été réunies à Chu avant l'attaque de Nui-Bop ; le reste y fut concentré dans le courant du mois.

1 Ce matériel et les prisonniers ramenés à Chu y furent embarqués dans une jonque, placée sous la garde d'un détachement du 111e de ligne, et expédiés à Traï-Dam, d'où l'on devait les diriger sur Hanoï. Les prisonniers (3 artilleurs, vêtus de bleu, et 1 fantassin, vêtu de rouge) étaient de beaux hommes, à la mine intelligente. Amarrés dans l'intérieur de la jonque, de manière qu'ils ne pussent s'échapper, mais sans qu'ils eussent à éprouver de souffrance, ils paraissaient, en raison sans doute des habitudes existant dans leur armée, ne pas croire qu'on leur laisserait la vie sauve. Pendant les trois jours que la jonque qui les contenait séjourna à Traï-Dam, au moment de l'inspection de l'officier qui commandait le poste, ils faisaient de la main un geste indiquant qu'ils s'attendaient à se voir trancher la tête. Après notre entrée à Lang-Son, on leur rendit la liberté et ils s'employèrent, à Hanoï, chez des négociants chinois à des travaux pacifiques.

2 Un sergent de la légion étrangère, nommé Hermann, ancien lieutenant d'artillerie dans l'armée austro-bongroise, fut chargé de former, en le prenant dans cette compagnie, le personnel nécessaire au service des pièces, et de régler tout ce qui pouvait se rapporter à leur emploi. Quelques jours plus tard, les servants et le matériel étaient en état de contribuer largement à la défense du fort.

Les deux brigades mobiles qui, en mars 1884, marchèrent sur Bac-Ninh devaient prendre part à ces opérations ; mais, depuis cette époque, les cadres, les effectifs et l'organisation du corps expéditionnaire avaient subi des modifications nombreuses[3].

Voici quelle fut la composition de la colonne de Lang-Son :

Etat-major et personnel en dehors des brigades.

Commandant en chef : général de division **BRIÈRE de L'ISLE** ;
Chef d'état-major : lieutenant-colonel d'infanterie **CRÉTIN** ;
Sous-chef d'état-major : commandant d'infanterie de marine **LEDENTU** ;
Service topographique et des renseignements : capitaine d'infanterie **LECOMTE** ;
Cavalerie : capitaine **GACHET**, du 1er chasseurs d'Afrique, commandant le demi-escadron de chasseurs d'Afrique ;
Artillerie : colonel **BORGNIS-DESBORDES**, commandant l'artillerie du corps expéditionnaire ;
Pontonniers : lieutenant **RÉMUSAT**, du 1er pontonniers ;
Génie : capitaine **JOSSE**, du 4e régiment du génie ;
Télégraphie optique : lieutenant d'infanterie **SAILLARD** ;
— électrique : M. **BOURREL**, agent de l'administration des télégraphes ;
Convois : chef d'escadron d'artillerie **PALLE**;
Service de l'intendance : sous-intendant militaire **de La GRANDIÈRE** ;
Service des ambulances ; médecin principal **DRIOUT** ;
1 section de pontonniers (du 1er régiment) ;
1 section du génie (du 4e régiment), composée de personnel français et formant une réserve non embrigadée.

1re Brigade.

Commandant la brigade : colonel d'infanterie **GIOVANNINELLI** ;
Major de brigade : capitaine d'infanterie de marine **de BEYLIÉ** ;
Régiment d'infanterie de marine : lieutenant-colonel **CHAUMONT**, commandant un régiment à deux bataillons : bataillon **LAMBINET**, bataillon **MAHIAS** ;
Régiment de tirailleurs algériens : lieutenant-colonel **LETELLIER**, commandant un régiment à deux bataillons : bataillon du 1er régiment, commandant **COMOY** ; bataillon du 3e régiment, commandant **de MIBIELLE** ;
Bataillon de tirailleurs tonkinois : commandant **TONNOT** ;
Artillerie : chef d'escadron **LEVRARD**, de l'artillerie de marine, commandant le groupe de batteries de la brigade, ainsi composé :
2 batteries portées de 80 mm de montagne,
1 batterie traînée de 4 rayé de montagne[2], toutes trois de l'artillerie de marine.

3 Voir pour la composition des brigades mobiles, en mars 1884, le chapitre 1er de ces Souvenirs) au paragraphe « Organisation du corps expéditionnaire ».

2 Voir pour les détails relatifs à ces matériels, les renseignements donnés au chapitre Ier, paragraphe « Organisation du corps expéditionnaire ».

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

2e Brigade.

Commandant la brigade : général de brigade **de NÉGRIER** ;
Major de brigade : chef d'escadron d'artillerie de terre **FORTOUL** ;
Régiment de marche d'infanterie : lieutenant-colonel **HERBINGER**, de l'infanterie de ligne :
Bataillon du 23e de ligne, capitaine **de MORINEAU,** commandant le bataillon,
Bataillon du 111e de ligne, commandant **FAURE**,
— 143e — **FARRET** ;
Légion étrangère : lieutenant-colonel **DONNIER**, commandant les bataillons de la légion étrangère au Tonkin :
2e bataillon, commandant **DIGUET**,
3e — — **SCHŒFFER** ;

2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : commandant **SERVIÈRE** ;
Bataillon de tirailleurs tonkinois : commandant **JORNA de LACALLE ;**
Artillerie : le chef d'escadron **de DOUVRES**, de l'artillerie de terre, commandant le groupe de batteries de la brigade ainsi composé :
2 batteries portées de 80 mm de montagne, du 12e d'artillerie,
1 batterie traînée de 4 rayé de montagne, de l'artillerie de marine.

A chaque brigade étaient attachées :
1 peloton de 25 chasseurs d'Afrique ;
1 section du génie de 50 hommes, comprenant des soldats tonkinois, nouvellement organisés et encadrés par des gradés français ;
1 section d'ambulance, dont le matériel était transporté par des coolies (arrivés dans les campements, ces indigènes rendaient d'utiles services au personnel des ambulances) ;
Un convoi, comprenant les coolies nécessaires au transport des munitions de réserve, des vivres et des bagages.
Ce convoi était divisé en plusieurs sections, dont quelques-unes, encadrées par le personnel du train des équipages, se composaient de 100 petits chevaux indo-chinois bâtés et chargés de caisses de vivres[1].
Le matériel d'artillerie de 80 mm de montagne avait rendu de très bons services aux affaires de Bac-Ninh, de Kep, de Chu et de Nui-Bop. Estimant, sans doute, qu'il serait particulièrement utile contre les troupes nombreuses que l'on s'attendait à rencontrer, on avait porté d'une à deux le nombre des batteries de chaque brigade pourvues de ce genre de pièces.
Ces dernières, dont la portée efficace est à peu près double de celle du fusil Gras armant notre infanterie, ont encore une grande justesse à 2,000 mètres, distance correspondant à peu près à la limite du tir dans les pays de montagne où l'on allait opérer[2].
En outre, leur projectile, l'obus modèle 1879, dit « à gerbe creuse », jusque-là en usage au Tonkin, venait d'être remplacé, dans la plus grande, partie des approvisionnements, par un obus dit « obus à mitraille », modèle 1883, à « gerbe pleine ». Ce projectile est armé d'une fusée qui, par le simple débouchage d'un évent, permet d'en assurer l'éclatement au-dessus du sol, après un parcours correspondant à une exacte durée. Il se divise alors en plus de 200 petits projectiles dangereux

1 Des coolies conduisaient et soignaient ces petits chevaux. Ils pouvaient y être avantageusement employés, mais la taille de ces indigènes ne leur permettait que difficilement de bâter et de charger les mulets envoyés de France.
2 A cette distance, leur écart probable est : portée 10 mètres ; en direction 2 mètres.

couvrant une large surface. Son emploi pouvait donc être très efficace contre les masses chinoises qu'on disait concentrées sur les lignes d'opérations que nous devions suivre.
Pour obtenir des résultats analogues avec les obus modèle 1879 qui, en éclatant, donnent un nombre de fragments beaucoup moindre, il en eût fallu bien davantage. L'emploi des obus « à mitraille », en dehors des effets plus promptement obtenus sur les troupes ennemies, réduisait donc le poids à transporter et, par suite, le nombre de coolies nécessaires aux convois de munitions.
Les effectifs des bataillons d'infanterie variaient de 750 à 450 hommes, suivant que ces bataillons venaient d'arriver dans le pays ou qu'ils s'y trouvaient depuis une année. Parmi ces derniers, quelques-uns avaient reçu des renforts[1].
Toutes les troupes de la colonne, sans compter celles devant rester à la base d'opérations, formaient un total d'environ 7,200 hommes. Il y avait 4,000 coolies affectés au service des transports et 2,000 destinés à divers travaux en arrière des brigades mobiles. Le chiffre des combattants des deux brigades était à peu près celui du corps expéditionnaire français qui, en 1860, prit part à la campagne de Chine.

Organisation territoriale pendant les opérations dirigées contre Lang-Son. — Le territoire du Tonkin comprend treize provinces. Nous en occupions onze, à l'aide d'une trentaine de postes ou de places. Pendant les opérations dirigées contre celles de Lang-Son et de Cao-Bang, qui avoisinent la frontière chinoise, il fallait maintenir notre situation dans les autres.
Le général en chef divisa le pays en cinq circonscriptions militaires, à la tête de chacune desquelles il plaça un lieutenant-colonel ; il répartit les canonnières aux points les plus importants du réseau fluvial, puis confia pour le temps de son absence, le commandement de cet ensemble au colonel **DUJARDIN**, de l'infanterie de marine[2]. Cet officier, résidant à Hanoï, avait auprès de lui le

1 Voici les chiffres approximatifs des hommes des divers bataillons :

Infanterie de ligne	450 hommes.
Infanterie de marine	800 —
Bataillon d'infanterie légère d'Afrique	650 —
Tirailleurs algériens :	
1 Bataillon du 1er tirailleurs....	780 —
1 Bataillon du 3e tirailleurs ...	500 —
Légion étrangère :	
2e bataillon	450 —
3e bataillon	780 —

Un décret du mois de décembre 1884, dédoublant la légion étrangère, dont les effectifs augmentaient sans cesse en Algérie, l'avait transformée en 2 régiments : le 1er et le 2e étranger. Le 2e bataillon (commandant Diguet) appartint dès lors au 1er étranger, et le 3e bataillon (commandant Schoeffer) appartint au 2e étranger. Néanmoins, au Tonkin, la dénomination de bataillons de la légion étrangère continua, en 1888, à être donnée à ces bataillons. Les bataillons de tirailleurs tonkinois avaient plus de 800 hommes ; mais de nombreux détachements, employés dans les postes ou aux escortes, modifiaient à tout moment leurs effectifs disponibles.

2 Voici l'ordre qui concerne cette organisation :

ORDRE GÉNÉRAL N° 21.

« Pendant la durée des opérations et l'absence du général commandant le corps expéditionnaire et des commandants des 1re et 2e brigades, M. le colonel Dujardin exercera le commandement supérieur de tout le territoire du Delta. Il sera chargé de l'expédition des affaires du corps expéditionnaire.
« Le colonel Dujardin résidera à Hanoï. Pendant la même période, le territoire du Delta sera divisé, au point de vue du commandement, en cinq circonscriptions. Le commandant et le ressort de chacune d'elles sont indiquées dans le tableau ci-après :
Les commandants des canonnières réparties dans les eaux du Delta, devront déférer aux ordres et aux instructions des commandants de ces circonscriptions, en ce qui concerne les mouvements et exécuter et la surveillance à exercer. « Hanoï, le 20 janvier 1888. Brière de L'Isle. »

commandant d'infanterie de marine **SILVESTRE**, directeur des affaires civiles et politiques. Dans la capitale, se trouvait un grand personnage indigène, gagné depuis plus de deux ans à la cause française : c'était **NGUYEN-TRONG-HIEP,** le tong-doc (gouverneur) de la province d'Hanoï. Ce mandarin, témoin de l'état dans lequel se trouvait, depuis de longues années, son pays parcouru et résistance possible par les bandes de pillardes indigènes et chinoises, considérait notre intervention comme seule capable d'y ramener l'ordre et d'en développer les ressources. Il en souhaitait le relèvement par l'union avec la France et était, par suite, complètement dévoué à nos intérêts. Le colonel **DUJARDIN** et le commandant **SILVESTRE** pouvaient compter sur lui pour ce qui regardait les affaires indigènes[1].

L'action des troupes ennemies était surtout à craindre au nord du Delta, qui avec ses propres ressources devait, pendant ce temps assurer sa défense. Trois places principales couvraient le pays de ce côté. Par ce fait et pour d'autres raisons elles revêtaient une extrême importance.

C'étaient : Chu, dans la vallée du Loch-Nan ;

Kep, dans la vallée du Song-Thuong ;

Tuyen-Quan, dans celle de la Rivière-Claire.

Chu, la base d'opérations de la colonne de Lang-Son, et point de ravitaillement des postes à établir par la suite près de la frontière chinoise, avait un rôle considérable en cas de succès. Il fallait aussi faire la part des événements imprévus, qui, faisant échouer les plans les mieux conçus, peuvent déconcerter toutes les prévisions. Cette place, avec ses dépendances, fût alors devenue l'unique point d'appui et de ralliement des brigades mobiles. Pour exercer ce commandement de premier ordre, le général en chef choisit le lieutenant-colonel **DONNIER**. L'audace et la persévérante énergie de cet officier supérieur, étaient venues à bout sur les lieux mêmes, au mois d'octobre précédent, de la ténacité des Chinois. Depuis lors, placé à la tête des troupes de la région du Loch-Nan, il avait présidé à la concentration des forces et des approvisionnements de la colonne et réuni bien des renseignements utiles à la conduite des opérations. Son nom était une force dans le pays. Malgré le profond désir qu'il exprimait souvent de marcher à la tête des bataillons de la légion étrangère dont il était, le chef naturel, il fut maintenu à ce poste d'honneur[2].

Kep, située sur la route mandarine, la plus courte voie d'Hanoï à la frontière du Kouang-Si, se trouvait rapprochée des forces chinoises, qu'on disait concentrées dans la région voisine des défilés situés au nord de Bac-Lé, et près desquels la colonne du lieutenant-colonel **DUGENNE** avait été attaquée en juin 1884. Le lieutenant-colonel **GODARD**, ancien chef du bataillon du 23e de ligne au Tonkin, avait, depuis la prise de cette place par nos troupes en octobre, présidé à sa mise en état de

1 Nguyen-Trong-Hiep nous rendit à ce moment, et depuis, de signalés services. Successivement disgracié (1888) et comblé d'honneurs par le gouvernement de Hué, il fut, plus tard, nommé par le roi d'Annam Dong-Kang kin-luoc (vice-roi) du Tonkin et président du Conseil secret d'Annam. En 1884 et 1888, il était connu de beaucoup d'officiers, qu'il recevait fort bien. Se promenant dans Hanoï à cette époque, il se faisait précéder d'un serviteur qui portait, en le tenant élevé devant lui, le sabre du commandant d'infanterie de marine Berthe de Villers, que cet officier, mortellement blessé près d'Htnoï, au combat du 19 mai 1883, où fut tué le capitaine de vaisseau Rivière, lui avait, en signe d'amitié, donné avant de mourir.

2 Le nombre insuffisant des officiers supérieurs disponibles au Tonkin motiva, sans doute aussi, la décision prise à l'égard du lieutenant-colonel Donnier. Arrivé dans le pays en novembre 1883, comme chef de bataillon à la légion étrangère, il avait été, à la suite de la prise de Sontay, nommé lieutenant-colonel (janvier 1884). Depuis lors, il prit part aux affaires de Bac-Ninh et d'Hong-Hoa, et commanda la colonne du Loch-Nan, qui débarqua à Lam et s'empara de Chu. S'il eût commandé les bataillons de la légion étrangère pendant les opérations dirigées contre Lang-Son et ultérieurement contre la frontière de Chine, il eût été, en raison de son ancienneté de grade, le commandant en second de la brigade du général Négrier. Par suite de son absence, ce commandement en second revint au lieutenant-colonel Herbinger, moins ancien que lui de six mois et arrivé au Tonkin en décombre 1884. Le lieutenant-colonel Donnier, promu colonel en 1885, commandait le 61e de ligne, àToulon, lorsqu'il mourut en 1888.

défense et commandé le pays qui l'environnait. Il reçut le commandement de toute la circonscription dont Kep devint le centre.
Tuyen-Quan commande par sa position sur la rivière Claire toute la vallée de cette rivière, la plus large voie d'invasion de la Chine au Tonkin. Dès le mois de novembre 1884, les dangers que cette place pouvait courir, en raison de son isolement pendant les opérations que la tournure des événements paraissait orienter vers Lang-Son, avaient sans doute été pressentis par le général en chef. Il en confia, dès cette époque, le commandement à un chef de bataillon nouvellement promu, qui, au courant des appréhensions dont elle faisait l'objet, s'engagea auprès de lui à la défendre à outrance. C'était le commandant **DOMINÉ**[1].

Les renseignements. — Les questions relatives à l'organisation des brigades mobiles, des convois et du territoire, avaient été réglées de manière à résoudre les difficultés prévues. Néanmoins, les préoccupations du commandement n'étaient pas limitées à elles. On allait opérer dans des régions presque inconnues. Les émissaires du service des renseignements osaient à peine y pénétrer, car les Chinois dominaient le pays par la terreur. C'était l'affirmation constante de ceux qui avaient abordé les zones où l'on pensait qu'ils étaient concentrés, et qui, presque toujours, n'avaient pas osé s'y engager.
Il fallait cependant se procurer les informations indispensables à l'exécution des premiers mouvements, jusqu'à ce qu'on fût au contact de l'ennemi. Aventurer pour cet objet des reconnaissances à portée de ses grand'gardes, pouvait amener des accidents analogues à celui de Ha-Ho[2] ; en outre, son attention eût été attirée sur les points reconnus. Aussi fit-on rechercher dans les environs de Chu et de Kep des indigènes connaissant les routes de Lang-Son, pour en obtenir des renseignements et, si c'était possible, les employer comme guides. Fréquemment en désaccord, les renseignements qu'ils donnaient ne permettaient pas de se former une opinion suffisante du pays. Mal à l'aise, dans l'incertitude résultant de divers interrogatoires, on cherchait à contrôler certains dires importants ; mais les données non concordantes recueillies de la sorte ne servaient le plus souvent qu'à obscurcir ce qu'elles n'aidaient pas à mieux comprendre[3].
Cependant, on parvint à déterminer les points où l'ennemi se trouvait en force et avait établi les principales défenses. C'étaient sur la route mandarine, aux environs du défilé d'Hao-Lop ; au nord de Chu ; dans le massif montagneux de Dong-Song, et, à l'est de Nui-Bop, vers le lieu où se joignent les chemins de Lang-Son et d'An-Chau.
En arrière de ces groupements, on sut aussi qu'il occupait la chaîne de montagnes séparant les rivières du nord du Tonkin de celles du sud de la Chine, et qu'enfin Lang-Son était entouré d'ouvrages défensifs. Sur les effectifs des troupes et leur organisation, on ne pouvait obtenir de renseignements suffisamment précis. De plus, les interprètes de rencontre, auxquels on avait

1 Le lieutenant-colonel Godard, promu il ce grade à la suite de la prise de Kep, avait été maintenu au Tonkin à la disposition du général en chef, mais sans affectation particulière. Le commandant Dominé était arrivé dans le pays, au début de l'année 1884, comme capitaine au 8e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Promu au grade supérieur à la suite des colonnes qui eurent lieu, pendant la première partie de l'année, au nord des provinces d'Haï-Phon et d'Haï-Duong, sous les ordres du commandant Dugenne, du 2e bataillon d'Afrique, il avait été également maintenu comme chef de bataillon au Tonkin et laissé à la disposition du général en chef.

2 Affaire du 16 décembre 1884.

3 La carte de ces régions, distribuée aux officiers des brigades mobiles au début des opérations, portait la mention suivante : « Carte dressée avec les renseignements fournis par une carte chinoise prise au combat de Nui-Bop. » D'après ce document, la distance de Chu à Lang-Son, par Plio-Vi, qui est d'à peu prés 100 kilomètres, était estimée à 72 kilomètres.

forcément recours dans beaucoup de postes par suite de la pénurie des autres, traduisaient souvent de la façon la plus fantaisiste ceux qu'on parvenait à recueillir[1].

Organisation défensive de la base d'opérations. — On approchait de la fin du mois, et la mise en état de défense des positions de Chu était achevée. L'artillerie qui s'y trouvait comprenait des pièces de 95 mill., de 80 mill. de campagne, de 4 rayé de montagne et des canons-revolvers Hotchkiss. Ces armes d'affût, qui n'ont pas de recul, sont pointées aussi vite qu'un fusil et portent très loin. Capables aussi de tirer avantageusement de près et, pour ainsi dire, à jet continu, elles pouvaient contribuer, dans une large mesure, à la défense rapprochée des ouvrages. On les avait établies sur des plates-formes élevées, d'où la vue s'étendait fort loin. Leurs projectiles se fractionnent en beaucoup d'éclats, de sorte que le tir d'une seule d'entre elles était susceptible de remplacer, pour cette défense, celui d'une forte section d'infanterie. Leur emploi permettait donc de réduire les troupes restant à la base d'opérations[2].

Néanmoins, on croyait qu'en dehors des sections de forteresse laissées au départ de la colonne, un bataillon resterait à Chu. La plupart des conversations des officiers avaient pour objet les chances que les autres bataillons avaient d'être désignés pour ce service, contrairement au leur, qu'il n'y avait, d'après eux, aucune bonne raison d'affecter à ce rôle, considéré comme secondaire. L'exposé des difficultés de tout ordre que beaucoup d'officiers, depuis une année dans le pays, pressentaient et supputaient à plaisir, rehaussait pour ainsi dire l'énergie des uns et des autres, et augmentait le désir général de voir les opérations commencer.

Le 2e bataillon de la légion étrangère (commandant Diguet), très éprouvé depuis le commencement de la campagne, et le 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique (commandant Servière)[3], laissé jusque-là en dehors des brigades mobiles, semblaient, devoir être, l'un ou l'autre, maintenus à la base d'opérations. C'était un véritable chagrin pour les officiers qui en faisaient partie. Finalement, la garnison des positions du Loch-Nan, qui, de l'Est à l'Ouest, comprenaient le fort de Nui-Bop, le fort de Chu, la redoute Cuvellier (entre Chu et Traï-Dam), la redoute Beynet (à Traï-Dam) et le poste fortifié de Lam, fut composée de deux compagnies du 2e bataillon d'Afrique, de deux compagnies de tirailleurs tonkinois et des sections de forteresse de tous les bataillons. Avec le détachement d'artillerie et ceux des divers services, cet ensemble formait un total d'à peu près 1100 hommes.

Le fort de Nui-Bop était notre seul appui à l'Est, et sa distance de Chu (18 kilomètres) le laissait presque isolé. On y plaça une compagnie du bataillon d'Afrique, commandée par le capitaine **FALCON**. Pour augmenter la force du poste de Lam et créer à sa hauteur, dans les eaux du Loch-

1 Dans le courant de janvier, ordre avait été donné au commandant du poste de Traï-Dam de faire rechercher dans les villages des environs des indigènes connaissant les routes de Lang-Son, Un Annamite, amené sans contrainte à ce poste, déclara qu'il était depuis peu revenu de Lang-Son, et que, moyennant récompense, il serait disposé à servir de guide. L'interprète, chargé de l'interroger sur le nombre de soldats chinois qu'il avait pu voir dans cette place ou autour d'elle, fit connaître qu'il répondait qu'un million d'hommes y étaient réunis. Ce dire parut tellement inadmissible que l'indigène fut, les deux jours suivants, réinterrogé. L'interprète transmettait toujours la même réponse. Le commandant du poste s'avisa de lui demander ce qu'il entendait par ce chiffre. Il répondit : « Un nombre si grand qu'on ne peut l'exprimer. » On put reconnaître, en occupant Lang-Son, que la place elle-même et ses abords fortifiés (sans tenir compte des camps retranchés qui en barraient le chemin à des distances d'à peu près 50 et 25 kilomètres) n'avaient jamais dû donner asile à plus de 12,000 à 15,000 hommes.

2 Ce matériel, en usage à bord des bâtiments de notre flotte et dont étaient pourvues toutes les canonnières du Tonkin, fut employé dans beaucoup de nos postes. Le service d'un de ces canons-revolvers peut être exécuté par deux soldats d'infanterie qui y ont été exercés pendant quelques heures. En y employant trois hommes, afin qu'il n'y ait pas d'interruption dans le service de l'approvisionnement des munitions, le tir continu peut être exécuté pendant tout le temps nécessaire pour repousser une attaque de vive force.

3 Au mois de mai 1884, le commandant Dugenne, du 2e bataillon d'Afrique ayant été promu lieutenant-colonel, fut remplacé par le capitaine Servière, du même corps, nommé chef de bataillon.

Nam, un point d'appui solide en cas d'événements malheureux, on y avait concentré plusieurs bâtiments de combat placés sous les ordres du lieutenant de vaisseau **BARNAUD**, commandant la canonnière *la Massue*.

Démonstration sur la route mandarine. — Au moment où l'organisation de la colonne de Lang-Son et de la base d'opérations se terminaient, une démonstration, pouvant faire croire à l'ennemi que nous allions l'attaquer par la route mandarine, fut faite aux environs de Kep par le général **de NÉGRIER**.

Le bataillon du 23e de ligne, quittant cette localité pour se rendre à Chu, y avait été remplacé par le 3e bataillon de la légion étrangère, nouvellement arrivé au Tonkin. Un bataillon de tirailleurs algériens et un d'infanterie de marine, concentrés depuis quelques jours à Phu-Lang-Thuong, y semblaient aussi groupés pour opérer dans ces parages.

Le 29 janvier, le général se rendit à Kep. Un aérostat l'y accompagnait. Le lendemain, une forte reconnaissance, dont fit partie la section des aérostiers, fut exécutée jusque vers Cau-Son, à 8 kilomètres au nord de Kep. En cet endroit, trois ascensions eurent lieu dans le ballon captif : l'une, faite par le général ; l'autre, par son major de brigade, le chef d'escadron **FORTOUL**, et la troisième par le lieutenant-colonel **GODARD**, commandant la circonscription de Kep. Il est probable que ces démonstrations aériennes furent remarquées de l'ennemi, qu'on ne découvrit pas, mais qui dut s'attendre à une attaque de ce côté. On regagna Kep avant la nuit.

Dès le soir, 30 hommes par compagnie furent laissés par le bataillon de la légion étrangère pour former, avec d'autres petits détachements et des tirailleurs tonkinois, la garnison de la place.

Le 31, ce bataillon, parti avant le jour avec le général, allait s'embarquer à Phu-Lang-Thuong, que les bataillons d'infanterie de marine et de tirailleurs algériens avaient déjà quitté pour rejoindre la base d'opérations. Arrivant le soir à Lam, il était à Chu le lendemain.

Arrivée du général en chef. — Le général en chef **BRIÈRE de L'ISLE**, partant d'Hanoï en canonnière, le 28 janvier, arrivait le 29 à Chu. Le colonel **GIOVANNINELLI**, commandant la 1re brigade, y était depuis le milieu du mois, et, le 31 au soir, le général **de NÉGRIER** s'y trouvait aussi. Des correspondants de journaux (4 français, 2 anglais) accompagnaient l'état-major général. Ils furent autorisés à séjourner dans nos bivouacs et à suivre les opérations ; mais jusqu'alors, l'accès de notre camp de Loch-Nam leur avait été interdit[1].

1 Les correspondants des journaux anglais étaient : MM. Scott, pour le Standard ; Colville, pour le Times. M. Scott, d'origine irlandaise, parlait bien français. Ayant suivi les opérations des troupes anglo-indiennes pendant la dernière campagne d'Afganistan, il pouvait facilement apprécier ce qu'il voyait. Réussissant à être témoin, pendant les marches et les jours de combat, de la manière dont on surmontait les difficultés et du développement de l'action, il a toujours rendu hommage, dans ses articles, à la valeur de nos troupes, dont il parlait « de visu ». M. Colville, un homme âgé, qui paraissait étranger aux choses militaires, connaissait à peine quelques mots de français. Il ne pouvait se renseigner ni se déplacer promptement comme son collègue. Par contre, il était entreprenant et tenace. Au moment des affaires de Nui-Bop, il réussit, bien que dépourvu d'autorisation, à se faire conduire par voie d'eau jusqu'à Traï-Dam (2 janvier 1885). Deux jours avant, le commandant de ce poste avait reçu du général de Négrier l'ordre d'arrêter tout Européen étranger à l'armée et non pourvu d'autorisation, qui voudrait se rendre à Chu. Si des correspondants de journaux se présentaient, on devait les envoyer à Phu-Lang-Thuong, en leur disant que la route mandarine serait la future ligne d'opérations contre Lang-Son. C'était le cas de M. Colville. Aussitôt débarqué, il fut amené au commandant du poste, qui ne parlait pas anglais. S'en étant vite rendu compte, il lui montra sa carte portant ces mots :

J. Colville. " The Times " London.

Après un certain temps, il parvint à exprimer son désir de se rendre à Chu. L'officier lui fit comprendre, à grand'peine, qu'il ne pouvait l'y autoriser, mais que s'il désirait pénétrer dans un camp français, il devait gagner Phu-Lang-Thuong. Ne se décourageant pas, M. Colville, d'ailleurs courtoisement accueilli, insista vainement pendant plusieurs heures, et il fallut, pour rompre ce difficile et singulier entretien le faire reconduire, sous escorte, assez avant dans la soirée, jusqu'à l'embarcation qui l'avait amené. Le lendemain, il renouvela ses efforts, mais les voyant infructueux, il partit pour le

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

La marche sur Lang-Son était donc imminente. Après plusieurs mois d'incertitude suivis d'efforts multipliés pour rendre exécutable cette opération que les événements imposaient, chacun en éprouvait une joie véritable. Les corps de troupe attendaient avec une sorte d'anxiété l'ordre de départ, et l'on pouvait juger, par l'allure et les dires des plus élevés en grade, comme des simples soldats, que tous étaient impatients d'action.

VIII.

DONG-SONG.

(3-9 FÉVRIER 1885.)

Ouverture des opérations contre Lang-Son ; passage du Déo-Van (3 février 1885). — Journée du 4 février : Opérations de la 2e brigade ; Thaï-Hoa. Aspect des positions de Dong-Song. La Compagnie Gravereau. Opérations de la 1re brigade. — Journée du 5 février : Combat de Haho-ha. Opérations de la 2e brigade. Opérations de la 1re brigade. — Dong-Song (6 février.) — Les ouvrages chinois. — Au camp de Dong-Song ; le Déo-Quao.

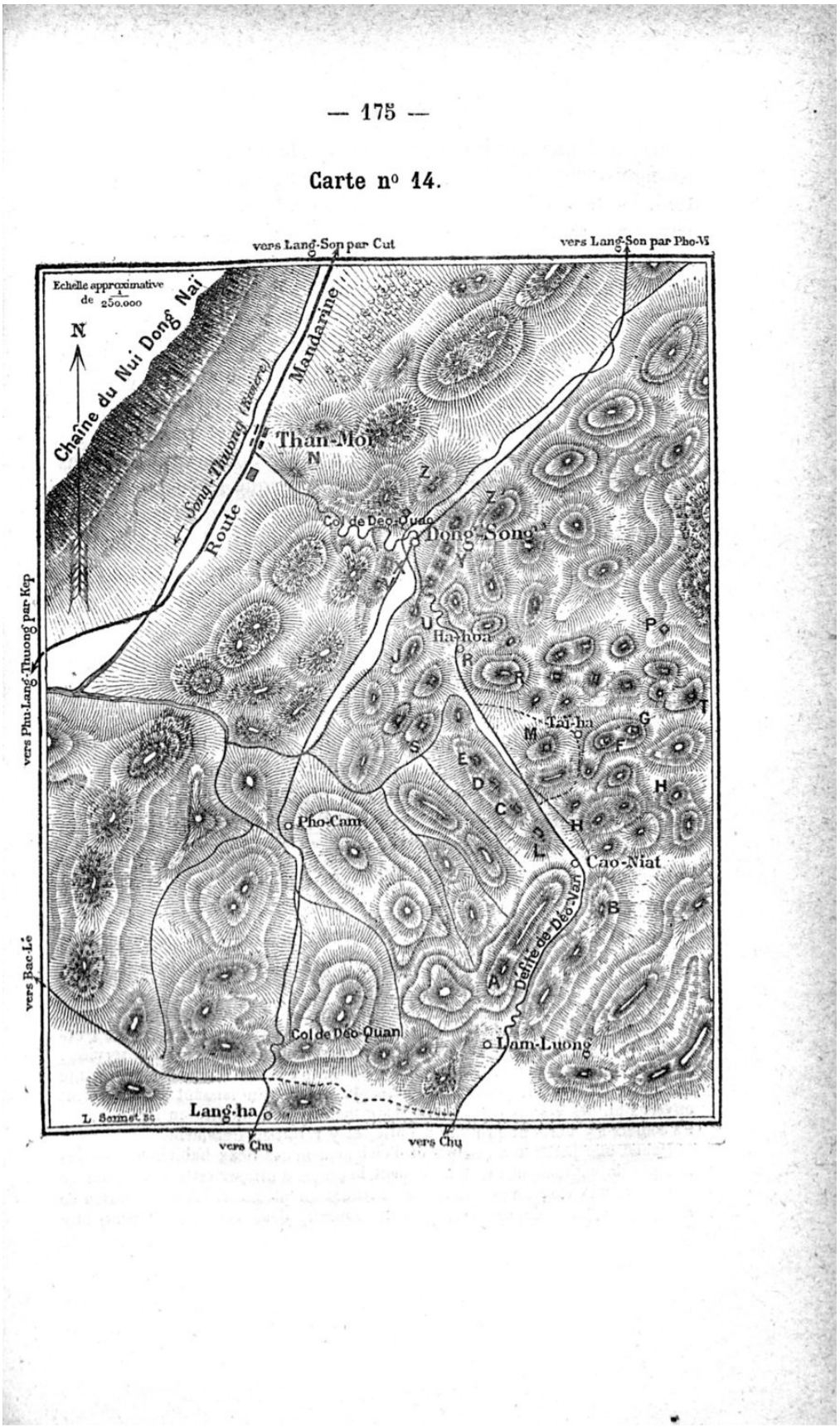
Ouverture des opérations contre Lang-Son. — Passage du Déo-Van (3 février 1885). — Le 1er février 1885, toute la colonne devant opérer contre Lang-Son était concentrée à Chu. On hésitait encore sur la ligne d'opérations à choisir. Deux chemins mènent à cette place. L'un passe par Nui-Bop et Na-Zuong ; l'autre, par les cols de Déo-Quan ou de Déo-Van[1] et par Dong-Song . A en croire les renseignements, il était le moins encombré d'obstacles. Comme si on devait le suivre, une partie des convois de vivres et de munitions furent envoyés à Nui-Bop. Cette manière d'opérer aurait eu de graves conséquences ; elle n'eût amené l'offensive que sur l'aile gauche de l'armée chinoise, qui, battue, pouvait facilement se réunir, à proximité de Lang-Son, au reste des forces ennemies prévenues à temps ; ensuite elle exposait, après notre départ, la base d'opérations avec ses seuls moyens de défense à une brusque attaque des troupes massées vers Dong-Song. Aussi, le général en chef décida-t-il de marcher sur ce point même, qui semblait être le centre de la première ligne ennemie couvrant les places de la frontière chinoise. Pour l'aborder, on dut suivre le chemin du col de Déo-Van.

Delta et ne revint à Traï-Dam qu'à la fin du mois.

1 En langue annamite, Déo signifie col.

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

Carte nº 14.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le 2 au matin, les troupes cantonnées dans la plaine de Chu se mirent en marche pour se rapprocher des montagnes. Deux compagnies du bataillon d'infanterie légère d'Afrique et une compagnie tonkinoise se trouvaient déjà au village de Lam-Luong, situé au pied de ce col. Dans la journée, le général **de NÉGRIER** s'y rendait. Après une reconnaissance, il donna l'ordre de s'avancer à la tombée de la nuit sur les mouvements de terrain A, voisins du col, pour essayer d'en tenir l'entrée le lendemain, au petit jour. Cette opération, dirigée par le commandant **SERVIÈRE**, s'effectua sans incident.

Pendant la matinée du 3, toute la brigade franchit le passage et, vers midi, elle occupait les premières hauteurs du long défilé de Déo-Van. L'infanterie, poursuivant sa marche, s'avança par les crêtes de l'est et de l'ouest de ce défilé, tandis que l'artillerie, les chevaux et les coolies porteurs de munitions et du matériel d'ambulance, suivaient le chemin tortueux du pied des hauteurs. Cette passe étroite n'était pas défendue. A son extrémité B, voisine de Dong-Song, se trouvait un poste d'observation chinois d'où partirent quelques coups de feu, lorsque nos éclaireurs en étaient à plus de deux kilomètres. Le bataillon du 23e de ligne, avant-garde des troupes suivant les hauteurs de l'est, répondit à ce tir ; le poste disparut, et la marche se continua jusqu'au village de Cao-Niat, sans que rien d'autre annonçât l'ennemi.

Cao-Niat, situé dans un vallon à l'extrémité nord du défilé et à faible distance des hauteurs formant la première partie des positions chinoises de « Dong-Song », se compose de rares maisons aux murs en terre et de cabanes de paille. On y trouva quelques sacs de riz abandonnés ainsi que des paniers de cartouches. L'avant-garde y parvint une heure avant la chute du jour et le dépassa pour établir, un kilomètre plus loin, des avant-postes, sous la protection desquels le reste de la 2e brigade s'installa au bivouac à la nuit close. La 1re brigade (colonel Giovanninelli), entièrement engagée dans le défilé, bivouaqua sur les flancs de la montagne.

Au vallon de Cao-Niat, les petites tentes furent établies sur un sol détrempé par une pluie qui se continua pendant la nuit[1]. En dépit du mauvais temps, les troupes qui n'étaient pas en grand' garde, toujours pleines d'entrain et de gaîté, réussirent à allumer des feux de bivouac utiles pour le repas, qui pouvait leur rendre les forces dépensées depuis deux jours, et en donner de nouvelles en prévision des fatigues du lendemain. Ces feux, scintillant au milieu du brouillard nocturne, répandaient sur toute la colonne campée dans la montagne une lueur grisâtre qui en révélait l'étendue.

Journée du 4 février : opérations de la 2e brigade. — Thaï-Hoa. — Le lendemain, 4 février, pendant que des patrouilles exploraient le terrain au delà des avant-postes, la 1re brigade terminait le passage du défilé. A onze heures, elle était concentrée dans le vallon de Cao-Niat. Vers ce moment, le soleil dissipa un brouillard opaque d'où n'émergeaient que des sommets boisés, et qui, depuis le matin, nous voilait le pays.

Un ordre venait d'être communiqué. Il annonçait que, l'ennemi retranché dans le massif montagneux nous séparant de Dong-Song, semblait devoir y concentrer ses efforts pour défendre cette localité que traverse le chemin de Lang-Son. Notre attaque ayant Dong-Song pour objectif

1 Cette nuit-là, comme d'ailleurs durant toute la campagne, la petite tente d'Algérie, dont les troupes étaient pourvues, nous rendit de réels services. Judicieusement disposée, elle garantit de la pluie, de l'humidité pénétrante des nuits d'hiver et, pendant le jour, du soleil. En laissant suffisamment ouvert l'un des grands côtés d'une tente montée pour quatre ou six hommes, les soldats s'y abritent presque à l'aise, et y respirent librement. Quand une position à occuper ou l'éloignement des lieux habités ne permettait pas le cantonnement, tous étaient heureux d'utiliser cette tente pour se soustraire aux excessives fatigues du bivouac en plein air. L'augmentation de charge provenant de son transport ne saurait, dans ces circonstances, être comparée au surcroît de lassitude que son emploi évite. Le bivouac sans abri, par le mauvais temps, a bientôt ruiné les forces physiques et fait disparaître l'énergie morale et l'entrain indispensables à des troupes auxquelles il faut chaque jour demander de nouveaux efforts, comme cela eut lieu au Tonkin pendant de longues périodes, au cours des opérations dirigées contre les forces chinoises.

général, devait suivre les hauteurs formant les deux côtés de la vallée qui y mène ; la 1re brigade à gauche, la 2e à droite.
Peu de temps après, un rassemblement nécessaire pour communiquer les ordres de détail et indiquer les premiers objectifs, réunit les brigades presque entières au nord du vallon, et la 2e commence le mouvement offensif.
De nombreux groupes ennemis, au milieu desquels on distingue des cavaliers, se voient sur les hauteurs H. Témoins de notre mouvement, ils se rabattent vers l'ouest, puis disparaissent.
a) Pendant plus d'une heure, on avance très difficilement sur un terrain mamelonné bordé de rizières. L'artillerie, toujours en mesure d'appuyer l'avant-garde, prend des positions successives à 700 ou 800 mètres en arrière d'elle. La tête de la 2e brigade arrive enfin sur les hauteurs d'où l'on découvre les premiers retranchements chinois.
Ce sont les fortins F. G. M. établis sur des sommets. Les parapets des uns et des autres sont couverts de pavillons. Les ouvrages F. et G. commandent le terrain formant pour ainsi dire l'escarpe des positions ennemies. Le général **de NÉGRIER** décide de porter sur eux tout l'effort de sa brigade.
b) Une colonne comprenant le régiment de marche d'infanterie (bataillons du 23e, 111e et 143e), doit attaquer l'ouvrage de droite G, pendant qu'une autre, formée du 3e bataillon de la légion étrangère et de deux compagnies du 2e bataillon d'Afrique attaquera l'ouvrage F.
Le 2e bataillon de la légion, d'abord en réserve, fournit à ce moment deux compagnies de soutien aux batteries de 80 mm de montagne, des capitaines **JOURDY** et **de SAXCÉ.** Une autre de ses compagnies, commandée par le capitaine **GRAVEREAU**, et forte d'environ 120 hommes, est envoyée sur notre gauche pour servir de flanc-garde en attendant l'entrée en ligne de ce côté de la brigade du colonel **GIOVANNINELLI**. Elle doit jusque-là se maintenir à notre hauteur en suivant la croupe L, dont on ne distingue encore nettement que la partie sud, et tout mettre en œuvre pour résister à une attaque des troupes qui peuvent l'occuper.
L'artillerie, après de grands efforts, parvient sur les hauteurs H, d'où elle canonne à environ 1500 mètres les ouvrages F et G. Elle ouvre, vers 1 heure, un feu violent qui, bientôt, nous fait voir ses obus à mitraille éclater au-dessus d'eux.
Pour diriger l'action, le général **de NÉGRIER** est à côté des batteries, auxquelles il indique leurs objectifs. On ignore la nature du terrain de combat, dont un seul côté est visible ; on ignore aussi les effectifs et les mesures de défense de l'ennemi. Dans de telles conditions, ces batteries peuvent jouer un rôle prépondérant. Susceptibles, au moment de l'attaque, de seconder puissamment l'infanterie et capables, en cas d'insuccès, d'empêcher de la poursuivre, elles sont, dans la main du commandement, le centre de gravité de notre action[1].
c) Le lieutenant-colonel **HERBINGER**, chef du régiment de marche d'infanterie, est chargé de diriger sur les ouvrages G et F les mouvements des deux colonnes mises en marche dès qu'elles connaissent leurs objectifs. Malgré le fractionnement imposé par les difficultés du terrain, leurs groupes nombreux avancent dans un ordre presque parfait jusqu'au pied des hauteurs occupées par l'ennemi, montrant combien elles sont dans la main de leurs chefs, et gardent leur sang-froid en dépit de la fusillade. La végétation des pentes qui contraint, pour les gravir, de se former sur de longues files serpentant au milieu des hautes herbes et des fourrés, ralentit la marche. Profitant d'une croupe qui donne accès au mamelon couronné par l'ouvrage F, la colonne de gauche (légion et bataillon d'Afrique) peut se rapprocher de son objectif plus promptement que sa voisine (infanterie de ligne) ne le fait du sien.

1 En général, les batteries portées n'avaient à vaincre que des difficultés de terrain. Même quand l'ennemi avait du canon, il ne les a jamais empêchées, ni de prendre des positions avantageuses, ni de continuer le tir à leur gré. Le canonniers, rarement atteints par le feu, restaient calmes. Aussi, le tir parfois rapide pour profiter des occasions, ne fut-il jamais précipité.

d) Marchant à proximité de la légion et témoin de l'épuisement des troupes après cette rude ascension, le lieutenant-colonel estime qu'elles sont, pour le moment, hors d'état de donner l'assaut. Cependant, c'est l'instant critique ; il faut avancer coûte que coûte. On ne soulagera les hommes qu'en allégeant leur charge[1]. Aussi ordonne-t-il à toute la colonne de gauche, en partie masquée à la vue des Chinois par l'élévation des broussailles, de déposer les sacs. Jusqu'alors, les projectiles, passant au-dessus des pentes, n'avaient fait que de rares victimes. Il n'en est plus de même dès qu'on arrive en face des parapets. A ce moment, les batteries, craignant de nous atteindre avec l'ennemi, cessent de tirer. Nous nous trouvons sur le faîte d'une croupe, sans abri contre le feu des ouvrages G F M, et d'autres encore qui nous prennent en écharpe. Plusieurs nous envoient des obus, dont quelques-uns seulement éclatent. On ne peut différer l'assaut ; le lieutenant-colonel fait sonner la charge.

La compagnie de tête du bataillon de la légion étrangère, commandée par le capitaine **MICHEL**, n'est plus qu'à une centaine de mètres des talus de l'ouvrage F. ; appuyée par le reste de ce bataillon et par les compagnies du bataillon d'Afrique, elle se porte en avant avec une intrépidité qui fait l'admiration de tous. L'ennemi, massé le long des parapets de l'ouvrage, précipite son feu ; puis, couvert par le nuage de fumée, s'enfuit sur les pentes, abandonnant des tués, quelques drapeaux et une partie de son matériel. Les compagnies de la légion, auxquelles cet assaut a coûté environ 40 hommes, entrent dans l'ouvrage presque au moment où l'ennemi l'abandonne[2]. Quelques groupes, promptement ralliés par les chefs, poursuivent de leurs salves les Chinois, qui cherchent à se dissimuler dans les hautes herbes. Le franchissement des pentes abruptes du mamelon G a presque épuisé les forces des hommes du régiment de ligne ; mais, entendant sonner la charge, ils semblent trouver une ardeur nouvelle, et c'est d'une allure vive qu'ils terminent leur pénible ascension. Les défenseurs du fortin, qui est leur objectif, nous ayant vus pénétrer dans l'ouvrage F, prennent la fuite, quelques-uns escaladant les parapets. Il est bientôt occupé par les premières compagnies de la colonne de droite, pendant que les fuyards, dispersés sur le revers des mamelons, cherchent à

---

1 Normalement, la charge du fantassin français, en Europe, est estimée à 28 k,800, ainsi répartis :
Effets portés sur l'homme, y compris quelques objets particuliers :
(bourse, tabac, etc.) 6 k ,780
Charge des hanches 3 450
Charge des épaules (fusil compris) 16 650
Outils, campement, matériel de compagnie 1 650
Total 28 k, 500
Au Tonkin, les nécessités de la guerre obligeaient de faire porter aux hommes, le poids supplémentaire que voici :
120 cartouches empaquetées (au lieu de 78), poids supplémentaire. 1 k,900
5 jours de vivres au lieu de 8, poids supplémentaire 3 150
Bidon de 2 litres rempli (au lieu d'un bidon d'in litre) 1 150
Toile de tente avec support, piquets et corde 1 700
Total 7 k, 900
Le poids total porté par les hommes était donc de 28 k, 500 + 7 k, 900, soit 36 k, 400. Sur cet ensemble, et en faisant placer dans la musette les 7 paquets de cartouches habituellement contenus dans le sac, ce dernier posait encore 16 kilog. On peut concevoir le soulagement que la mesure exceptionnelle, prise dans ces circonstances, devait procurer aux hommes.

2 Parmi les blessés, très peu succombèrent, grâce aux soins immédiats qu'ils reçurent. Le médecin aide-major de Schuttolaere, attaché au 3e bataillon de la légion, avait, bien que sa place fût à la réserve, obtenu du commandant Schœffer, chef de cette troupe, l'autorisation de marcher au moment de l'attaque, avec les derniers éléments de la compagnie tête de colonne. Pendant que les projectiles, arrivant de toute part, éclaircissaient nos rangs, il se multiplia pour secourir presque tous les blessés de la légion et du bataillon d'Afrique. Son sang-froid et son dévouement furent reconnus de tout le monde, et le général en chef le cita à l'ordre du corps expéditionnaire pour la manière dont il se conduisit ce jour là.

gagner le village de Thaï-Hoa, entouré de bouquets d'arbres susceptibles de les cacher à nos yeux. Il était environ 4 heures[1].
e) Dans la première ivresse du succès, on aurait voulu continuer la marche en avant et se porter à l'attaque de nouveaux ouvrages couronnant les mamelons voisins. Quelques-uns sont assez près de nous pour qu'on entende le son grave des trompettes chinoises, dont les accents plaintifs se répercutent de tous côtés. Le lieutenant-colonel contient cet élan, mais comme les fortins dont nous sommes maîtres dominent l'ouvrage M, peu éloigné en ligne droite et qui semble commander le chemin, véritable sentier qui mène à Dong-Song, il donne l'ordre à une compagnie du bataillon d'Afrique d'aller s'en emparer. Elle y arrive à la chute du jour, reçoit, en l'abordant, quelques coups de feu partis de fourrés voisins ; mais ses défenseurs l'ont évacué, et elle peut l'occuper sans lutte[2].

Aspect des positions de Dong-Song. — Des hauteurs enlevées, on découvrait la majeure partie des positions chinoises. C'était un inoubliable spectacle ! De quelque côté qu'on tournât les regards, des sommets couronnés d'ouvrages fermaient l'horizon. On en compta plus de quarante. Le sentier de Dong-Song suit le fond d'une vallée inégalement large aboutissant à un mamelon R, très élevé, presque abrupt. Ce point était le sommet d'un angle obtus dont les côtés, formés d'une succession de croupes et de pitons, s'allongeaient au Sud et à l'Est jusqu'aux ouvrages S et T. Les mouvements de terrain, d'un grand relief, entassés à l'intérieur de cet angle, étaient presque tous surmontés de fortins à proximité desquels des retranchements de formes diverses se cramponnaient pour ainsi dire aux flancs de la montagne. Leurs parapets, souvent étagés et percés de créneaux, étaient couverts de pavillons de toutes dimensions et de vives couleurs. On en agitait quelques-uns comme signe de défi. Au milieu de chaque ouvrage, un grand drapeau, dépassant les autres, devait être l'emblème du commandement. Nous avions sous les yeux le camp retranché couvrant Dong-Song.
Devant notre audacieuse offensive, on pouvait croire ces bannières plantées là pour caractériser les résolutions énergiques des défenseurs, avides, depuis longtemps sans doute, de se mesurer avec nous. On eût dit que les Chinois cherchaient à étaler fièrement sous nos yeux leur importante supériorité numérique et la quantité de leurs ouvrages d'aspect menaçant.

La compagnie Gravereau. — Pendant que la brigade du général **de NÉGRIER** s'emparait au prix de tant d'efforts des premières défenses, la compagnie **GRAVEREAU**, envoyée comme flanc-garde sur la gauche, avait lié son mouvement au nôtre en marchant contre la croupe L. Arrivant au faîte de cette croupe, elle rencontra un important ouvrage ennemi qui lui barrait le chemin.
Pour continuer son mouvement et se porter à notre hauteur, rôle dévolu à sa troupe, le capitaine jugea nécessaire d'enlever cet obstacle, bien que sans espoir d'être appuyé par l'artillerie. Il l'attaqua et s'en rendit maître. Ce résultat, qui pouvait être dû aux bonnes dispositions de l'attaque comme à l'impression causée aux défenseurs par les succès de la brigade, visibles à leur gauche, encouragea sans doute l'audace naturelle de **GRAVEREAU**. Dépassant cet ouvrage, il s'avança contre un grand fortin C, précédé de retranchements. Ceux qui l'occupaient, entraînés peut-être par

1 L'impression produite sur les témoins de cette attaque, par l'énergie de ceux qui l'exécutèrent, ne saurait disparaître de leur mémoire. Elle est de nature à donner, pour l'avenir, entière confiance dans la valeur de nos soldats. Répétant un mot, pour nous, tristement célèbre, ils ont pu, transportés d'enthousiasme, s'écrier à leur tour : « Oh ! les braves gens ! » Un Anglais, M. Scott, journaliste, dont il a été précédemment question (chapitre VII) et qui, des hauteurs où se trouvait l'artillerie, a pu suivre le développement du combat, s'exprimait ainsi dans une correspondance parue, en avril 1885, dans le journal *Le Standard* : « Les Français ont dû envoyer ici leurs meilleures troupes. L'ardeur de leurs soldats est quelque chose d'étonnant ! Chargés comme ils l'étaient de cinq jours de vivres et de 120 cartouches, en gravissant des pentes escarpées, pas un n'a faibli ! Ayant, à peu de distance des retranchements ennemis, déposé leurs sacs, ils s'élancèrent à la charge avec autant de vigueur que des troupes fraîches.»

2 Les combats qui se succédèrent pendant la marche sur Lang-Son reçurent les noms des localités voisines du lieu où l'action se développa.

leurs camarades en fuite, se replièrent après une courte fusillade, dont fut victime le sous-lieutenant **RUSPOLI**, atteint d'une blessure mortelle au moment où il les poursuivait des feux de sa section[1].
Ce fortin semblait le refuge des fuyards que la compagnie avait chassés devant elle. **GRAVEREAU** paraît avoir désiré l'occuper encore avant la nuit pour remplir son rôle. Deux compagnies de tirailleurs algériens appartenant à la 1re brigade venaient de le rejoindre. Aidé de l'une d'elles, il l'attaqua. Il entraînait ses hommes avec son énergie habituelle, lorsqu'il tomba non loin du rempart ennemi, frappé à mort d'une balle qui lui traversa la tête. Le fortin fut néanmoins enlevé par sa troupe, soutenue par une compagnie du 3e tirailleurs, aux ordres du capitaine **CAMPER**. Il était environ 6 heures[2].
Vers huit heures, l'obscurité étant complète, les Chinois tentèrent d'enlever le fortin que les légionnaires et tirailleurs, harassés de fatigue, surent énergiquement défendre. Des positions occupées par la 2e brigade, spécialement de l'ouvrage M, on voyait éclater dans les ténèbres, les coups de feu des partis adverses. Les lueurs se rapprochaient parfois jusqu'à se confondre. La fusillade prenant alors une extrême intensité, offrait un lugubre spectacle. Trois attaques ayant amené les agresseurs au pied même des parapets furent repoussées en moins d'une heure.
Les difficultés d'un terrain tout à fait inconnu empêchèrent pendant cette nuit noire de porter secours aux combattants dont le feu de moins en moins nourri semblait indiquer l'épuisement des munitions. Enfin, après d'infructueux efforts, l'ennemi, rebuté sans doute, cessa le combat, et tout fut calme jusqu'au jour. La compagnie **GRAVEREAU**, dont le lieutenant, M. **LACROIX**, fut blessé au cours de cette défense, avait perdu plus du tiers de son effectif.

Opérations de la 1re brigade. — La 1re brigade (colonel Giovanninelli), retardée dans sa marche par des obstacles de tout genre, ne rejoignit la compagnie de la légion qu'à la nuit tombante. Deux compagnies de tirailleurs algériens qui marchaient en tête, rencontrèrent cette troupe ; l'une put la seconder à l'attaque du fortin C, et l'autre s'établit dans le premier ouvrage de la croupe L. Le reste de la brigade, suivant la vallée, couvrit le mouvement du quartier général qui se portail vers les hauteurs de droite.
Deux autres compagnies de tirailleurs algériens[3], également envoyées au secours de **GRAVEREAU**, ne purent, en raison de l'obscurité, arriver jusqu'à sa troupe. Il en fut de même de deux compagnies d'infanterie de marine[4] qui, surprises par la nuit dans un terrain couvert de broussailles, durent s'arrêter à près de deux kilomètres du lieu de combat[5].
Le lendemain matin, les deux compagnies du 1er tirailleurs gagnèrent le fortin C. Vers huit heures, les éclats de voix partant du fortin D, situé à moins de 200 mètres au nord et vers lequel les Chinois

1 M. Ruspoli eut le côté gauche traversé d'une balle, qui sortit au niveau des reins. Il mourut six jours plus tard à l'ambulance de Dong-Song. Appartenant il une famille princière italienne, ancien officier de bersagliers, il servait la France depuis 1880, comme sous-lieutenant au titre étranger. En Algérie et au Tonkin, il était très apprécié à la légion étrangère et n'y comptait que des amis.

2 A cette époque, on commenta beaucoup la manière d'agir du capitaine Gravereau. Il n'est pas douteux que la mission dont il était chargé l'amenant au contact de l'ennemi, les circonstances pouvaient l'obliger à combattre. Dès lors, que faire ? S'inspirer des nécessités du moment dont il était seul juge. Elles ont, sans doute déterminé sa courageuse conduite qui, à tout point de vue, lui fait honneur. Gravereau s'était distingué comme lieutenant le jour de la prise de Bac-Ninh (12 mars 1881), et comme capitaine à l'affaire de Ha-Ho (16 décembre). Il était considéré dans la 2e brigade comme l'un de nos plus braves camarades de combat.

3 Bataillon du commandant Comoy, du 1er régiment de tirailleurs algériens.

4 Bataillon du commandant Lambinet

5 Il faut avoir traversé ces terrains couverts de rizières ou de fourrés inextricables, dépourvus de chemins, coupés de ravins et de crevasses, pour apprécier les difficultés de leur parcours. Malgré la volonté ferme d'arriver promptement au secours de camarades, il est impossible, par une nuit obscure, de s'y avancer avec une troupe.

s'étaient retirés pendant la nuit, arrivaient jusqu'à elles. Peu après, on ne les entendait plus, mais le brouillard ne permettait pas de juger si l'ennemi occupait encore l'ouvrage.
Pour éclaircir ses doutes, le lieutenant-colonel **LETELLIER**, qui avait marché avec ces compagnies, l'envoya reconnaître par un peloton de tirailleurs commandé par le lieutenant **BAJOLLE**. Disposée pour l'attaque, cette troupe ne rencontra pas les Chinois en s'approchant, et trouva dans le fortin des cadavres, des drapeaux et des munitions. L'adversaire, impressionné sans doute par son échec de la nuit, l'avait abandonné pour se grouper dans un quatrième ouvrage E, à l'extrémité nord de la croupe L.

Journée du 5 février : combat de Haho-Ha. — Le 5 février, les positions ennemies noyées dans le brouillard au lever du jour, avaient encore, vers neuf heures, la forme indécise que donne la brume du matin. Peu après, nous distinguions les forts dont plusieurs semblaient évacués. Beaucoup, ornés de drapeaux multicolores, étaient garnis de tentes blanches plus élevées que les parapets. Les hauteurs, échelonnées vers le nord et couvertes de défenses sur lesquelles flottaient des pavillons nombreux, paraissaient être le centre du camp chinois. Elles devinrent l'objectif des brigades.
La brigade **GIOVANNINELLI**, se prolongeant sur la croupe L, où était établie son avant-garde, dut marcher vers la gauche de ces hauteurs, prête à attaquer les ouvrages qui l'en séparaient, pendant que la brigade **de NÉGRIER**, descendant des positions G,F,M, se porterait sur la droite de la ligne P R.
a) Ces opérations commencèrent à midi par l'attaque du fortin E, situé en avant de la 1re brigade et sur le flanc de la 2e. C'était le seul ouvrage rapproché de nous qui ne fût pas abandonné. Quelques pièces de la 1re brigade s'établirent sur le fortin D, et la batterie **JOURDY**, de la 2e vint prendre position dans le fortin M. Les Chinois, laissant leurs pavillons plantés sur le parapet, travaillaient à découvert autour des talus extérieurs, et confiants sans doute dans la masse de leurs remparts qui pouvaient les abriter promptement, ne paraissaient pas inquiets des mouvements très visibles de nos batteries[1]. Celles-ci ouvrirent le feu presque ensemble. Aussitôt les travailleurs rentrèrent dans l'ouvrage sur lequel les pavillons furent agités et d'où partirent des coups de feu. A ces faibles distances, nos obus atteignaient sûrement leur but. Quelques-uns, arrivés contre les talus pendant le réglage du tir, y épuisèrent leur force, mais les autres, faisant explosion au-dessus des terre-pleins, les couvraient de balles et d'éclats.
Au bout d'un quart d'heure, les défenseurs quittèrent le fortin et descendirent le long des pentes nord, de la croupe L, se repliant vers le mamelon K. Ce mamelon était surmonté d'un ouvrage en avant duquel des troupes assez nombreuses se déployèrent avec leurs pavillons, comme pour marcher au secours des fuyards qui, pendant leur retraite, servirent d'objectifs aux feux de la batterie **JOURDY** et à une compagnie d'un bataillon d'Afrique placé près d'elle.
Le mouvement des brigades commença bientôt. Les tirailleurs algériens, en tête de la première, occupèrent le fortin E. Nous voyant en marche, les Chinois abandonnèrent de suite quelques ouvrages d'où les pavillons disparurent.

Opérations de la 2e brigade. — b) Le lieutenant-colonel **HERBINGER** reçut l'ordre d'attaquer la gauche des hauteurs P R avec le régiment de marche d'infanterie qui devait être soutenu par la légion étrangère et les compagnies du bataillon d'Afrique.

1 Des faits analogues sont relatés dans le récit de l'attaque de Pékin, on 1860, par les troupes franco-anglaises. Nos adversaires, massés derrière leurs remparts qu'ils regardaient peut-être comme invulnérables, n'ouvrirent pas le feu contre une batterie de brèche anglaise s'établissent à 250 mètres de leurs murs ; pas plus qu'ils n'empêchèrent une batterie française de s'installer facilement à 70 mètres de la porte de Gan-Ting.

Le lieutenant-colonel **LETELLIER**, de la 1re brigade, entièrement maître de la croupe L, dut, pour faciliter cette attaque, menacer avec les tirailleurs algériens, renforcés en cas de besoin par l'infanterie de marine, la droite chinoise s'appuyant aux fortins de la ligne J S.

c) Les batteries **JOURDY** et **de SAXCÉ**, de la 2e brigade, prirent pour objectifs une rangée d'ouvrages précédant la ligne PR, et le régiment de marche, protégé contre une fusillade assez vive par les couverts du terrain, s'avança contre eux.

L'artillerie, tirant presque toujours en contre-bas, observait difficilement les effets de ses obus. Quelques éclats peu volumineux, tombés en avant des ouvrages, paraissaient n'entamer qu'à peine les palissades ou les revêtements de bambous. Par bonheur, les fortins, trop élevés, ne pouvaient battre les flancs et le pied des mamelons qu'ils couronnaient, de sorte que leurs feux de mousqueterie, cependant très vifs, ne faisaient pas de victimes. Plusieurs, dont les défenseurs nous sentaient approcher en dépit de leurs efforts, furent abandonnés avant que l'infanterie en eût achevé l'attaque. D'autres résistèrent. Nos pièces concentrèrent sur eux un tir qui dut être efficace contre le personnel, s'il ne l'était pas contre les parapets, puis, tandis que notre infanterie, échelonnée sur les croupes voisines, s'apprêtait à tirer sur les fuyards, l'assaut donné à quelques ouvrages les fit tomber entre nos mains.

Des forts, établis sur les sommets de la ligne TP et entourés de pins parasols, dominaient d'assez loin toutes les défenses ennemies ; on les négligea. Bientôt isolés des autres par nos mouvements progressifs, ils furent abandonnés sans avoir servi. Pour détruire un matériel gênant pendant la retraite, leurs défenseurs y mirent le feu. Cet exemple fut imité sur d'autres points rapprochés de nous. Beaucoup de positions retranchées, le matin couvertes de drapeaux et d'aspect redoutable, se transformèrent en vastes brasiers, au-dessous desquels les anciens occupants se hâtaient en désordre vers des fourrés ou des ravins protecteurs.

d) En arrière de la rangée d'ouvrages objet de ces premières attaques, les hauteurs PR restaient menaçantes. De grands pavillons blancs et rouges y flottaient superbement. Le général en chef, qui se tenait avec la 1re brigade, envoya par la télégraphie optique l'ordre de les attaquer.

L'artillerie de la 2e brigade, aussi prompte dans les évolutions à travers les obstacles qu'elle l'était à choisir ses emplacements de batterie, eut bientôt réglé son tir contre ses nouveaux objectifs, bien visibles et rarement plus éloignés que 1,000 mètres. Elle seconda puissamment l'infanterie.

La tactique simple du général **de NÉGRIER** était de faire concentrer sur chaque fort important le feu de l'artillerie, puis, d'envoyer l'infanterie à l'attaque dès qu'il paraissait suffisamment canonné.

S'étant ingéniés à réduire la durée des déplacements inévitables des batteries lors du changement de ligne d'attaque, les artilleurs, sous les yeux desquels l'action se déroulait, multiplièrent leurs efforts dès l'ouverture du feu pour faciliter notre besogne.

Les Chinois employèrent aussi du canon. Peu de leurs obus éclatèrent, d'autres tombèrent sans fusées loin de leurs objectifs[1].

Après la canonnade, nos fantassins attaquèrent tantôt déployés, tantôt formés en longues files quand les broussailles obstruaient le passage. Il leur fallut souvent s'accrocher aux mamelons pour en

1 A la suite de l'enlèvement des positions ennemies, aucune pièce ne fut trouvée dans les fortins ; mais, outre les paniers de cartouches, les tonnelets de poudre et les divers artifices, on y découvrit, rangés dans les casemates ou enfouis au pied dos embrasures, des obus appropriés au canon Krupp de montagne. Au moment d'une fuite précipitée, les pièces seules avaient été emportées. Beaucoup d'obus étaient vides et sans fusées, comme la plupart de ceux tirés sur nous. Voici comment ce fait peut s'expliquer.

Il semble inadmissible : 1° Que les Chinois aient été surpris par notre attaque au point de manquer de temps pour charger leurs obus apportés vides et de les munir de fusées ; 2° que les ouvrages armés d'artillerie aient été dépourvus de chefs connaissant le principe d'emploi de projectiles creux. Par contre, on peut croire que pendant les manipulations d'obus ou la manœuvre de pièces, des explosions sont survenues à l'improviste, faisant des victimes parmi les artificiers ou les servants trop novices. Pour éviter ces accidents, les Chinois décidèrent, sans doute, de tirer leurs obus vides, et négligèrent d'en boucher l'orifice.

gravir les pentes abruptes. Cette fois encore, presque toutes les décharges de mousqueterie passèrent par-dessus leurs têtes ; quelques ouvrages furent assaillis et enlevés, d'autres évacués avant l'assaut et plusieurs abandonnés sans attaque.
Un fortin fut énergiquement défendu par des soldats réfugiés dans une casemate. On vainquit leur résistance par une explosion qui fit écrouler leur abri.
Sur les positions P. R., l'ennemi n'eut pas le temps d'incendier son matériel avant sa retraite ; mais, en fuyant, il fit plusieurs fois volte-face pour nous envoyer des décharges rapides.
Vers 5 heures du soir, le centre de la résistance ennemie était à nous. En arrière et sur la gauche de ces positions on apercevait le village de Haho-Ha, près de l'entrée du défilé de Dong-Song.

Opérations de la 1re brigade. — Quand l'avant-garde de la 1re brigade fut arrivée à 800 ou 900 mètres de la ligne fortifiée RS, les Chinois, sortant de leurs ouvrages, se rangèrent sur les crêtes, pavillons déployés. La démonstration faite pour menacer leur aile droite, pendant le mouvement offensif de l'autre brigade, réussit donc à souhait.
Le lieutenant-colonel **LETELLIER** prit aussitôt ses dispositions de combat. Par l'intermédiaire d'un détachement de la télégraphie optique, il demanda s'il pouvait attaquer. C'était le moment où la 2e brigade allait aborder les points les plus forts de la gauche ennemie. Les ordres se firent attendre, puis, vers 4 h. 1/2, il reçut comme instructions : de se maintenir où il était sans s'engager, de manière à pouvoir, selon l'occurrence, se porter, après de nouveaux ordres, contre la droite ennemie, ou bien appuyer la 2e brigade[1]. Ces prescriptions étaient motivées, sans doute, par l'importance qu'il y avait à ne pas permettre une plus grande concentration de forces chinoises vers la ligne P R pendant l'attaque de la 2e brigade, et à être en mesure de secourir promptement cette brigade en cas d'insuccès. Dès que cette dernière eut occupé les hauteurs P R, ordre fut donné à la 1re brigade de passer la nuit sur la défensive.
Le soir, le général en chef rejoignit, avec son état-major, la brigade **de NÉGRIER** et campa au sommet du mamelon R, dans un fort qui semblait le plus important du camp ennemi. Une compagnie du bataillon d'Afrique et un détachement de la légion étrangère formèrent sa garde. Cet ouvrage, muni d'un parapet à double étage de feu, était très bien organisé à l'intérieur. Une cinquantaine de grandes tentes dressées couvraient son terre-plein. L'une d'elles, établie à l'arrière sur une plate-forme, était remarquable par ses dimensions et sa couleur bleue. Elle abrita le général. D'après le dire de l'interprète, cette tente n'avait pu être occupée que par le commandant en chef chinois. On trouva dans le même ouvrage une quantité de sacs de riz, de paniers et de caisses de cartouches, des tonnelets de poudre, des artifices de tout genre, quelques armes et des uniformes.
Le lendemain, l'état-major étant parti, les remparts furent démantelés, puis on mit le feu aux tentes et aux munitions réunies dans les casemates. Après l'explosion résultant de l'incendie, le principal des forts chinois était rasé.

Dong-Song (6 février). — Le 5 au soir, la 2e brigade, maîtresse de l'entrée du défilé aboutissant à Dong-Song, bivouaqua presque entière sur les hauteurs qui dominent à l'est le village de Haho-Ha.
Le lendemain, pour achever l'œuvre des journées précédentes, il fallait enlever la dernière partie de ce vaste camp retranché. Une pluie fine obscurcissait l'horizon au lever du jour. Elle rendit le terrain glissant au point de retarder nos mouvements jusqu'à 10 heures.
En face de la 1re brigade, les ouvrages de la ligne J S avaient été évacués pendant la nuit. A en juger par les forts garnis de drapeaux qui se profilaient dans le lointain, les Chinois concentrés aux abords de Dong-Song voulaient y continuer la lutte. La brigade **de NÉGRIER** dut s'avancer contre eux par

1 L'impatience de plusieurs officiers, désireux de conduire leurs troupes à l'attaque, était telle que le lieutenant-colonel dut, pour la calmer, leur montrer l'ordre venu par le télégraphe optique, et qui fixait le rôle du groupe qu'il commandait.

les hauteurs de l'est et par le défilé. L'autre brigade, la suivant sur le chemin de Dong-Song, devait se porter contre la droite ennemie.

a) Les compagnies du bataillon d'Afrique et le 2e bataillon de la légion étrangère formant l'avant-garde s'avancèrent par le défilé, pendant que le reste de la brigade opérait sur les hauteurs avec l'artillerie. Un fortin (U), au pied duquel passait le chemin, canonnait ce défilé. Les obus, sans fusées, arrivaient contre les flancs de la montagne dont ils détachaient quelques fragments de roche, et tombaient, inertes, sur le sentier ou dans la rizière. Le général, qui se trouvait sur les hauteurs avec les batteries, fit concentrer leur feu sur cet ouvrage.

Du chemin, sans voir les pièces, on pouvait observer l'éclatement des obus criblant les parapets. Le tir ayant cessé, une compagnie du bataillon d'Afrique s'avança au prix de grands efforts sur les pentes du mamelon que dominait le fortin U ; puis l'assaut fut donné et le fortin enlevé, non sans pertes, par un peloton que commandait le lieutenant **JOUDIAU**.

b) Les troupes, suivant le défilé, hâtèrent leur marche. Bientôt elles rencontrèrent un long retranchement qui appuyé à droite aux assises du mamelon U, à gauche, au flanc de la croupe Y, barrait le passage. Il était casematé et pourvu de créneaux. On dut s'en rendre maître.

Nos batteries, postées sur les hauteurs de l'est, le couvrirent de projectiles, pendant que la légion étrangère et le bataillon d'Afrique se massaient dans le chemin. Leurs compagnies furent vite prêtes à attaquer. Dès que nous nous approchâmes, une fusillade intense et bien dirigée fit de nombreuses victimes dans nos rangs. On simula une attaque de front et l'on en exécuta une vigoureuse sur sa droite, en profitant de l'abri du mamelon U. L'ennemi avait, sans doute, beaucoup souffert du feu de l'artillerie. Quand le mouvement se dessina, sa résistance, caractérisée par l'intensité de son tir, faiblit en raison des progrès de notre marche offensive ; puis, au moment où il allait être tourné, il battit en retraite vers la croupe Y.

c) Dépassant ce retranchement, sur le revers duquel les Chinois laissèrent des quantités de munitions, notre avant-garde, jusque-là seule engagée parmi les troupes de la 2e brigade, pénétra dans la vallée où se trouve le village de Dong-Song.

Se portant contre deux forts, V et X, où flottaient des pavillons, elle franchit à gué une rivière et arriva dans la zone de leurs feux. L'artillerie, qui avait changé de position, parvint à les canonner. Leurs pavillons disparurent à ce moment, puis le feu cessa pour reprendre dès que nos canons ne tirèrent plus. L'infanterie continua son mouvement vers les deux mamelons que couronnaient ces forts et les aborda presque ensemble. En avançant, on ne perdit que peu de monde, car les décharges ennemies passaient au-dessus des troupes. Ces décharges se ralentirent à notre approche et cessèrent quand nous eûmes gravi la moitié des pentes. Les ouvrages étaient évacués quand on y pénétra.

La croupe Y, où se voyaient 4 forts et divers retranchements, fut abandonnée sans lutte, ainsi que les ouvrages Z et Z'. A ce moment, nous aperçûmes des groupes ennemis qui descendaient précipitamment les pentes que surmontaient les fortins. Ils emportaient leurs drapeaux et poussaient devant eux des coolies chargés de matériel. Arrivant dans la vallée, ils disparurent vers le nord et vers l'ouest.

d) Il était environ deux heures. La 2e brigade, continuant son mouvement, occupa la croupe Y, pendant que la 1re , entrée à son tour et dans la vallée, dépassait Dong-Song et allait s'établir sur le chemin de Lang-Son, au nord des derniers forts chinois.

Le général en chef, l'ambulance et les convois s'arrêtèrent au village. Le soir, les mesures étaient prises pour parer à un retour offensif de l'ennemi ; tous les blessés étaient aux ambulances, et les troupes approvisionnées de munitions.

Après trois jours de lutte qui ne nous coûtèrent que 33 tués et 160 blessés environ, tous les ouvrages du vaste camp chinois étaient à nous. On trouva dans la plupart d'entre eux une quantité d'objets de campement, d'effets d'uniforme, de sacs de riz, de tonnelets de poudre, des obus, des caisses ou des

paniers remplis de fusées et de cartouches métalliques[1]. On y trouva aussi quelques armes blanches et des fusils de rempart.
Tout ce qui ne put être utilisé fut détruit, et l'on incendia les ouvrages inutiles à occuper.
Le 7 février, le général en chef fit paraître l'ordre suivant :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Les formidables camps retranchés de Haho-Ha et de Dong-Song sont entre vos mains, avec d'immenses approvisionnements d'armes, de munitions et de vivres, que votre élan n'a pas permis à l'ennemi d'emporter.
« Les combats des 4, 5 et 6 février vous ont rendu maîtres de ces admirables positions sur lesquelles l'armée chinoise avait compté pour vous barrer les débouchés du Déo-Van et du Déo- Quan, et vous interdire les routes de Than-Moï et de Dong-Song.
« Pendant ces trois jours, vous avez égalé les troupes les plus citées dans les annales de l'armée française et ajouté une belle page à notre histoire nationale.
« Honneur à vos chefs et à vous !
« Vous approchez du terme de votre mission. Des combats, des privations et des fatigues vous attendent encore. Les vertus militaires, dont vous avez déjà donné tant de preuves, garantissent le succès de l'avenir.

« BRIÈRE de L'ISLE. »

Les succès de ces rudes journées, pendant lesquelles les forces chinoises furent rejetées de position en position après l'enlèvement de leurs plus importants ouvrages, sont dus à l'action aussi habile que puissante de l'artillerie, presque autant qu'à l'admirable énergie de nos fantassins, dont aucune fatigue, aucun obstacle, n'arrêtait l'élan. Ils voulaient réellement aborder l'ennemi, se mesurer avec lui, pénétrer dans son camp et l'en chasser.
Nos troupes avaient, pour la plupart, assisté depuis un an à de nombreux combats. Elles étaient très audacieuses dans les attaques et avaient confiance en elles. Chaque groupe, toujours prêt à soutenir son voisin, savait qu'il pouvait à son tour entièrement compter sur lui.
Les conceptions hardies du commandement, qui n'hésitait pas à entreprendre les plus difficiles besognes en affrontant de redoutables obstacles, contribuèrent sans doute puissamment à entamer le moral de l'ennemi. Les objectifs donnés aux attaques avaient une importance décisive ; on y concentra énergiquement les efforts. Après leur enlèvement, les défenses voisines tombèrent sans lutte.
Pourtant, les brigades entières ne furent jamais engagées à la fois. Les réserves, souvent visibles sur les hauteurs, produisirent un effet voulu, laissant l'ennemi incertain de nos intentions et l'obligeant à conserver des troupes sur toute l'étendue de son front[2]. De la sorte, nos généraux restaient maîtres de diriger le combat.
En trois jours, le fruit d'un travail de plusieurs mois s'était écroulé devant nos troupes. Il est vrai de dire que, le 4 février, la vue du camp gigantesque, sur tous les points duquel l'ennemi agitait comme en signe de défi ses innombrables pavillons et d'où semblaient pouvoir incessamment surgir des forces capables de remplacer celles qu'épuiserait la lutte, avait augmenté leur audace.

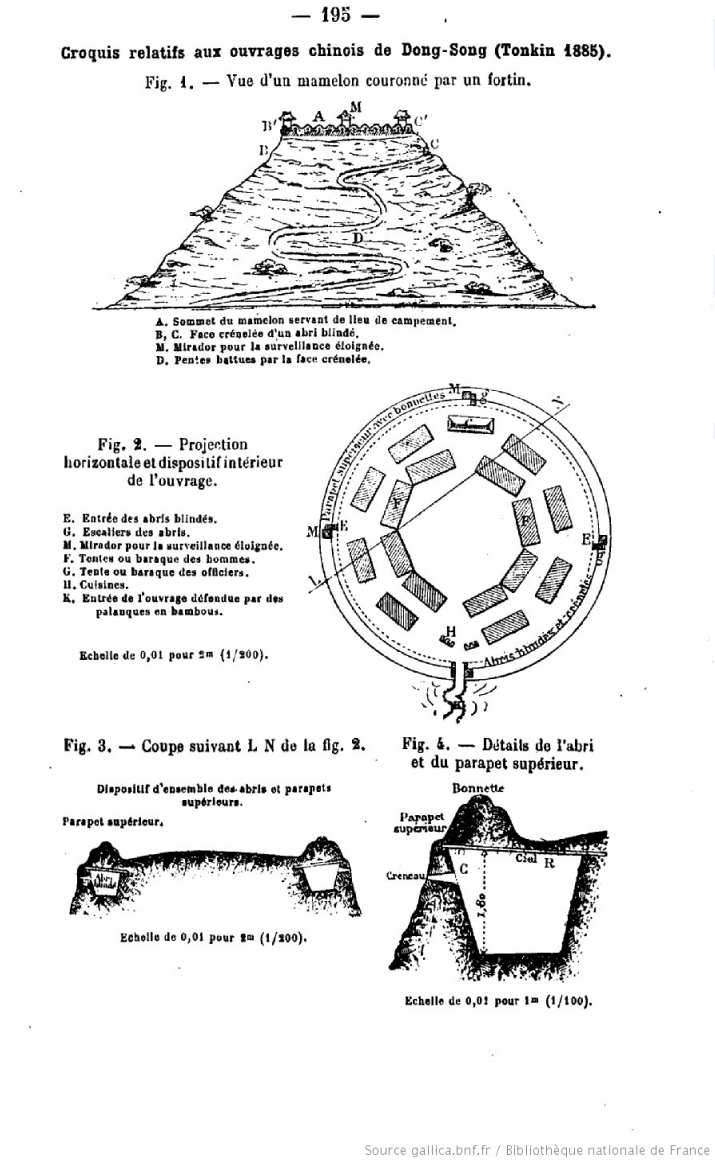
1 Pour fusils Remington, Maüser et Winchester.

2 Le rôle joué par la 1re brigade, le 5 février, en est un remarquable exemple.

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

Les ouvrages chinois. — Les positions retranchées de Dong-Song s'étendaient sur une longueur d'environ quinze kilomètres, et sur une largeur moyenne d'à peu près sept. Elles étaient couvertes d'une centaine d'ouvrages surmontant des mamelons et des croupes, ou défendant les chemins.

Croquis relatifs aux ouvrages chinois de Dong-Song (Tonkin 1885).



— 195 —

Croquis relatifs aux ouvrages chinois de Dong-Song (Tonkin 1885).

Fig. 1. — Vue d'un mamelon couronné par un fortin.

A. Sommet du mamelon servant de lieu de campement.
B, C. Face crénelée d'un abri blindé.
M. Mirador pour la surveillance éloignée.
D. Pentes battues par la face crénelée.

Fig. 2. — Projection horizontale et dispositif intérieur de l'ouvrage.

E. Entrée des abris blindés.
G. Escaliers des abris.
M. Mirador pour la surveillance éloignée.
F. Tentes ou baraque des hommes.
G. Tente ou baraque des officiers.
H. Cuisines.
K. Entrée de l'ouvrage défendue par des palanques en bambous.

Echelle de 0,01 pour 2m (1/200).

Fig. 3. — Coupe suivant L N de la fig. 2.

Dispositif d'ensemble des abris et parapets supérieurs.

Parapet supérieur.

Echelle de 0,01 pour 2m (1/200).

Fig. 4. — Détails de l'abri et du parapet supérieur.

Bonnette
Parapet supérieur
Ciel
Creneau
1,60

Echelle de 0,01 pour 1m (1/100).

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le tracé de ces ouvrages, dont l'emplacement était bien choisi, se pliait toujours aux formes du terrain. Sur les mamelons, il était circulaire et, sur les croupes, avait la forme d'un fer à cheval. Les

défenses barrant les chemins étaient orientées suivant la direction qu'elles devaient battre. Souvent blindées et munies de créneaux rasants, elles se prolongeaient sur les flancs de la montagne, où se reliaient à d'autres ouvrages par des tracés en crémaillère.
En les visitant, on pouvait reconnaître qu'ils avaient été surtout organisés pour résister au feu de l'artillerie et pour interdire à l'infanterie l'approche de leurs parapets.
Ces parapets, taillés fréquemment dans le sol, avaient une grande épaisseur, et les fossés couverts de rondins et de terre qui se développaient derrière eux, formaient casemate[1].
Des rangées de palissades, faites de troncs d'arbres ou de bambous, enveloppaient les talus extérieurs, autour desquels on remarquait encore de larges surfaces couvertes de piquets entrecroisés ou d'abatis solidement fixés au sol.
Beaucoup d'ouvrages se ressemblaient. D'autres offraient des particularités provenant, sans doute, de la manière dont-ceux qui les établirent en avaient compris la défense. Souvent, les obstacles purement défensifs étaient infranchissables ; mais les parapets, d'où le tir aurait pu être dangereux pour l'adversaire sur un long parcours, leur étaient sacrifiés. Tantôt, les éléments de la défense active et passive étaient indépendants, tantôt judicieusement liés entre eux. Enfin, les principaux ouvrages avaient des parapets étagés donnant plusieurs lignes de feu. Certaines positions communiquaient par des chemins couverts, crénelés au ras du sol. Le flanquement, qui n'existait pas toujours, était rarement bien assuré.
La quantité des ouvrages morcelait la défense et le commandement. Presque partout, bien visibles avec leurs revêtements de bambous et leurs palissades que surmontaient les pavillons, ils attiraient le feu de l'artillerie, qui y groupait aisément ses projectiles. Néanmoins, ils étaient plus défectueux par leur structure que par leur disposition sur le terrain ; leur valeur eût été accrue si des chefs, mieux au courant des véritables besoins de la défense, les avaient organisés en vue d'un meilleur rayonnement et d'une plus forte concentration de feux à l'extérieur.
Leur entrée, fort étroite et environnée de défenses, rendait la sortie difficile, ce qui peut avoir été l'une des causes de l'abandon prématuré de plusieurs d'entre eux. Le champ de tir n'était guère dégagé à plus d'une centaine de mètres, et la disposition des parapets du plus grand nombre élevés sur les mamelons laissait presque entièrement leurs pentes en angle mort.
Enfin, beaucoup de créneaux ne permettaient de tirer que sur des points rapprochés[2].

---

1 Les croquis ci-contre montrent le dispositif général des principaux de ces ouvrages, en prenant comme type un fortin circulaire couronnant un mamelon. Figure 1. — Mamelon surmonté d'un ouvrage, et dispositif de campement des troupes de défense. B C est la portion crénelée de l'ouvrage correspondant aux abris blindés où s'abritaient les défenseurs. Les créneaux, distants d'environ 1 mètre, alternativement verticaux et horizontaux, longs de 30 à 40 centimètres, larges d'environ 6, étaient formés par de petits coffrages en bambou. B' C' représente un parapet de 0 m ,80 de relief au-dessus du ciel des abris blindés, et d'une épaisseur d'environ O m ,50 en haut. Son talus extérieur était en mottes et sa partie haute surmontée de bonnettes distantes d'environ 1 mètre. M. représente un petit mirador (sorte de guérite surélevée) permettant la surveillance éloignée. La ligure 2 représente une projection horizontale du même ouvrage et le dispositif de campement. Un fossé circulaire formait les abris disposés comme l'indique la coupe de la figure 3. Le ciel de ces abris était fait de rondins jointifs reposant d'un côté sur le terre-plein de l'ouvrage creusé en conséquence, et de l'autre, sur le massif de terre formé par le flanc du mamelon. Ce massif était crénelé. Le ciel était recouvert d'une forte couche d'herbe et 0 m ,15 de terre. E. Entrée à ciel ouvert des abris dans lesquels on descendait par des gradins (p). F. Grandes tentes ou baraques des hommes, faites en bambou et en paille, et pouvant contenir facilement 12 hommes. G. Tente ou baraque des officiers. à. Cuisines. K. Entrée de l'ouvrage, et rampe d'accès, organisée défensivement à l'aide de palanques, sur une longueur de 5 ou 6 mètres. Le voisinage de l'entrée était hérissé de petits piquets de bambou et quelquefois protégé par des abatis. L'écoulement dos eaux était assuré par des rigoles qui venaient aboutir à un petit canal traversant l'entrée de l'ouvrage. Les écuries, etc., sur les pentes du mamelon, à une dizaine de métrés plus bas que l'ouvrage, étaient reliées par un sentier au chemin qui y conduisait. Figure 3. — Coupe faite dans la figure 2 suivant L. N. Elle permet de se rendre compte du dispositif général des abris et des parapets qui les surmontent. Figure 4. — Coupe d'un abri blindé et du parapet supérieur. R. Ciel en rondins. C. Créneaux.

Tous ces fortins pouvaient contenir de 100 à 600 hommes, mais la plupart semblaient avoir été établis pour 150 hommes. Quoi qu'il en soit, ils avaient plus de valeur que ceux que nous avions, depuis un an, rencontrés à Sontay, à Bac-Ninh, à Hong-Hoa, à Kep et à Chu. On peut estimer à 15,000 ou 18,000 hommes l'effectif qui les occupait. Ces troupes, sous les ordres du général **PAO-TCHAO**, étaient, paraît-il, principalement composées de soldats du Yunnan. En résumé, le tir de l'artillerie amena l'abandon de beaucoup d'ouvrages ; d'autres furent évacués dès que notre infanterie s'avança pour l'assaut ou menaça la ligne de retraite des occupants ; un petit nombre dut être enlevé de vive force[1].

Au camp de Dong-Song. — Le Déo-Quao. — Dong-Song est un village bâti au fond d'une vallée, près d'une rivière. Il se compose de quelques maisons en terre et de cabanes en paille offrant de médiocres abris. A part cela, aucune ressource. Il tire son importance de sa situation intermédiaire entre Chu et Lang-Son, au point de réunion des chemins venant de la plaine du Loch-Nan par les cols de Déo-Van et de Déo-Quan, et de la route mandarine par le col de Déo-Quao. Le général en chef en fit un appui de la future ligne d'étape des convois et la base momentanée des nouvelles opérations.

Nos troupes, réparties dans les ouvrages chinois les plus proches, reçurent l'ordre de les ruiner en les quittant. On en transforma deux, d'une élévation moyenne, mais dominant la vallée, pour être utilisés par la garnison qu'on y laisserait. Celle-ci, placée sous le commandement du chef de bataillon **JORNA de LACALLE**, des tirailleurs tonkinois, se composa d'une compagnie du bataillon d'Afrique, de deux compagnies de tirailleurs tonkinois et d'une batterie[2].

Il fallait promptement relier Dong-Son à Chu par un chemin plus court et plus facile que celui du col de Déo-Van. Une reconnaissance de chasseurs d'Afrique, dirigée par le capitaine **LECOMTE**, chef du service topographique, le chercha en descendant la vallée, puis en marchant toujours au sud, à travers des sentiers de montagne. Elle avait parcouru environ 25 kilomètres, apercevant à l'est des forts abandonnés et rencontrant quelques maraudeurs chinois, lorsqu'elle arriva au col de Déo-Quan, qui débouche dans la plaine de Chu. Ce chemin reconnu et amélioré, devint notre ligne de communication.

On resta trois jours à Dong-Song, pour laisser reposer les troupes, les ravitailler à six jours de vivres, compléter les munitions, évacuer les blessés, détruire les défenses chinoises, organiser la position et créer ses communications télégraphiques.

Dès le 8, la plupart des coolies composant le train des corps de troupe et les convois, ainsi qu'une partie des mulets de l'artillerie, furent mis en route sur Chu par le chemin du col de Déo-Quan pour aller chercher des vivres et des munitions. Ils y arrivèrent le soir, ayant parcouru près de quarante kilomètres, au milieu de sentiers à peine battus. Le lendemain, ils partirent pour Dong-Song, avec leur chargement, et, le 10, rejoignirent la colonne.

Également le 8, la 1re brigade fit une reconnaissance à trois heures de marche au nord de Dong-Song, dans la direction de retraite des Chinois. Elle ne vit pas l'ennemi, mais trouva partout des traces de sa fuite précipitée, puis rencontra des villages à moitié incendiés et sans habitants.

---

2 Quelques officiers croyaient ces imperfections intentionnelles. Ils les attribuaient au désir d'empêcher le tir éloigné et, par suite, une trop grande consommation de munitions. Ces dernières, comme l'armement européen des Chinois, venaient de Canton, par voie de terre, et devaient mettre au moins deux mois pour arriver au Tonkin. S'il en était ainsi, la résistance aurait de se continuer dans les ouvrages jusqu'aux dernières limites, tandis que les défenseurs les évacuèrent le plus souvent, dès qu'ils se virent sérieusement menacés par l'infanterie.

1 Douze, dans les trois journées de combat.

2 La batterie attelée de 4 rayé de montagne, commandée par le capitaine Roussel.

Le même jour, le général **de NÉGRIER** voulant se rendre compte de la physionomie du pays environnant, gravit la chaîne montagneuse traversée par le col de Déo-Quao, et découvrit à l'Ouest la vallée du Song-Thuong, que suit la route mandarine de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son.
La vue, limitée par les montagnes, s'étendait dans cette vallée à deux kilomètres au Nord, et à six ou sept vers le Sud. On voyait nettement la chaîne abrupte du Nui-Dong-Naï, sorte de muraille verticale et boisée, haute de 400 mètres, dans cette région, et qui s'étend vers Bac-Lé. La rivière, la route traversant les groupes de maisons du village de Than-Maï et quelques forts chinois, s'apercevaient dans le fond de la vallée. On chercha un chemin traversant cette chaîne ; on ne trouva qu'un sentier fort mauvais, en partie défoncé par le récent passage de l'ennemi.
De ces hauteurs, on voyait à la lunette des troupes en mouvement sur la route, mais l'élévation et la largeur de la montagne les mettaient hors des atteintes de nos feux.
Témoins de nos succès, les maires de quelques villages avoisinants vinrent faire leur soumission et prévenir que les forces massées depuis longtemps entre Than-Moï et Bac-Lé abandonnaient leurs positions fortifiées en se repliant vers Lang-Son. Un poste fut aussitôt établi près du col de Déo-Quan, en un point d'où l'on pouvait à la fois surveiller la route et communiquer avec Dong-Song.
Les Chinois avaient aussi dans la montagne des détachements qui, avant la prise du camp retranché, le reliaient à Than-Moï. Depuis, ils surveillaient nos mouvements et protégeaient le flanc droit des troupes remontant au nord. Ces détachements échangèrent bientôt avec les compagnies de la légion étrangère, formant notre poste, une assez vive fusillade qui dura jusqu'à la nuit.
Le lendemain (9 février), les compagnies se déplacèrent pour occuper une position meilleure que celle de la nuit. Dès qu'elles furent en vue des ouvrages établis sur le versant de la montagne, ceux-ci commencèrent le feu. Une troupe ennemie assez nombreuse, se masquant par un bois, arriva même jusqu'à cinquante mètres de notre droite. Le combat s'engagea vivement de ce côté, entre cette troupe et un peloton de la légion que commandait le sous-lieutenant **BLONDIN**, bientôt secouru par notre ligne entière s'avançant au pas de charge, baïonnette au canon. L'adversaire, étonné peut-être de sa propre audace, avait ouvert un feu violent, mais s'était arrêté net à la lisière du bois. Nous voyant approcher aussi vite, il y rentra et disparut, poursuivi par deux feux rapides. Il ne renouvela pas son attaque qui nous coûta 2 tués et 5 blessés. Des coups de feu s'échangèrent jusqu'au soir avec des partis ennemis, destinés sans doute à défendre le chemin de Than-Moï, et qui se dissimulaient le long des pentes montagneuses au milieu des croupes et des mamelons boisés.

———

IX.

LANG-SON.
(10-13 février 1885.)

En route pour Lang-Son. — Pho-Vi (à février). — Bac-Viay (12 février). Les tirailleurs algériens. Mort du commandant Levrard. L'infanterie de marine. Mort du sous-lieutenant Bossant. — Prise de Lang-Son (13 février). Retraite des Chinois. — Considérations militaires sur ces événements.

En route pour Lang-Son. — Dans la matinée du 10 février, les approvisionnements étaient arrivés de Chu, et le poste de Dong-Song était organisé. Un détachement d'observation d'à peu près 200 hommes fut laissé sur les hauteurs du Déo-Quao, et les brigades reprirent leur marche offensive avec Lang-Son pour objectif. La première marchait en tête, suivant un chemin jalonné par les épaves de la retraite des Chinois.

La colonne, qui ne rencontra pas l'ennemi, longeait des fortins et des ouvrages de tout genre, attestant à quels pénibles travaux il s'était livré pour essayer de défendre cette région. Des campements, au milieu desquels il se trouvait une partie de son matériel, indiquaient la précipitation de son départ. Autour d'eux, des monticules de terre fraîchement remuée couvraient à peine les morts. Pour fuir plus vite, on avait abandonné un peu partout, contrairement, aux coutumes, les victimes des derniers combats, ne cherchant pour ainsi dire qu'à les dissimuler sous ce trop mince linceul.
Le chemin tortueux suit une vallée étroite et longe des précipices. Souvent, il présente une suite d'échelons rocheux, d'autant plus durs à franchir que l'humidité les fait glissants. Après plusieurs kilomètres de ce difficile parcours, le pays change d'aspect, le chemin s'élargit, et, au lieu des fourrés et des jungles, à travers lesquels nous évoluions depuis la traversée du Déo-Van (3 février), on rencontre une magnifique forêt sillonnée de ruisseaux et de cascades. On pénètre sous un dôme de verdure, qui protège du soleil et diminue la fatigue de la marche. Au milieu de la végétation tropicale, qui pullule et s'enchevêtre autour de nous, on peut admirer des arbres colosses, dont les ramures s'infléchissent jusqu'à terre, bien loin du tronc qui les nourrit. Elles y forment racine, et engendrent ainsi des tiges nouvelles s'entrelaçant à l'infini pour épaissir la forêt[1].
Le soir, la colonne arrive près du village de Dong-Bou. Un fortin, qu'enveloppent des rangées de palissades formant un vrai labyrinthe, est construit sur la route même. Il est évacué depuis peu et brûle encore. On s'arrête en cet endroit, et les troupes bivouaquent la nuit sur les hauteurs qui l'avoisinent.

Pho-Vi (11 février). — Le lendemain, on s'attendait à rencontrer l'ennemi. Aisément, il pouvait profiter du terrain montagneux que devait traverser la colonne pour entraver la marche. La 2e brigade, prenant la tête, partit dès cinq heures. Le chemin, détrempé par la pluie, suivait une vallée. Étroit et sinueux, taillé dans la montagne par les Chinois, dont les traces apparaissaient constamment, il se développait sur le flanc des mamelons et des croupes, et, en beaucoup d'endroits, obligeait à marcher en file par un. L'absence de ponts forçait à descendre dans des ravins servant de lit aux cours d'eau qui séparaient de petits vallons. On devait alors remonter sur les flancs escarpés par des sentiers dont les lacets, raides et glissants, étaient défoncés presque toujours. Parfois, le chemin traversait des digues nouvellement faites, dans lesquelles on enfonçait jusqu'à mi-jambe. Dans les tournants, ou aux moments d'arrêts brusques, inévitables, des animaux chargés roulaient, sans secours possible, jusqu'au fond des précipices.
La batterie de montagne attelée que commandait le capitaine **MARTIN**, de l'artillerie de marine, ne put, en dépit des efforts de son personnel, suivre la colonne, malgré la lenteur de la marche, conséquence de tous ces obstacles. Il fallut la laisser en arrière avec une compagnie d'escorte[2]. Le brouillard augmentait encore les difficultés de ce parcours si pénible aux troupes, mais plus dur encore pour les coolies chargés de caisses et les mulets porteurs du matériel d'artillerie.
Cependant, la colonne avançait toujours, s'élevant petit à petit dans la montagne. Vers dix heures, l'avant-garde, formée du régiment d'infanterie de ligne et d'une batterie, arriva au col de Déo-Vy, qui traverse la chaîne de partage des eaux de la Chine et du Tonkin.

1 Ces arbres, dont la sève épaisse et visqueuse jaillissait vite de toute entaille faite dans leur écorce, étaient communément appelés, en raison de la nature de cette sève, arbres à caoutchouc.

2 Toutes les autres batteries (80 mm de montagne) portées à dos de mulet, passaient partout où la largeur du chemin permettait à un mulet de marcher. Chaque voiture des batteries de 4 de l'artillerie de marine pouvait, au besoin, être traînée par un seul animal ; mais bien que ces voitures fussent à voie étroite, leur passage ne nécessitait pas moins une largeur suffisante (environ 90 centimètres) dans les parties droites du chemin et dans les tournants, l'étendue indispensable aux mouvements de l'équipage. Pour franchir les ravins, les artilleurs démontèrent souvent le matériel et le passèrent à bras.

Elle s'arrêta sur les hauteurs pour laisser serrer le reste des troupes. Le brouillard masquait le pays, mais il semblait qu'en quittant cette chaîne, on n'eût plus qu'à descendre pour atteindre Lang-Son.
Au bout d'une heure, le général **de NÉGRIER**, voulant dégager ce point de passage, activer le mouvement et mettre l'avant-garde à même d'aborder avantageusement l'ennemi qu'on sentait proche, fit reprendre la marche. Le bataillon du 143e, suivi des autres bataillons de ligne et des deux batteries de la brigade, marchait en tête ; puis venait la légion étrangère, précédant la 1re brigade. Le convoi, encore éloigné, était toujours aux prises avec les difficultés de la côte. Le chemin de descente s'allonge sur le flanc de la montagne, traverse quelques ravins, et arrive dans la rizière. Bientôt, le brouillard s'éclaircit, laissant deviner à l'extrémité de la plaine une nouvelle chaîne montagneuse, à laquelle se relie un terrain ondulé. Dans cette plaine, on voit un village : c'est Pho-Vi.
En même temps, la fusillade éclate ; le bataillon du 143e a rencontré l'ennemi. Il s'arrête et se déploie ; les bataillons qui le suivent font de même. En prolongeant sa ligne, ils encadrent l'artillerie, qui prend pour objectif des mamelons couverts de Chinois. Ceux-ci ne sont pas retranchés, ils occupent les crêtes d'une succession de collines où flottent leurs pavillons. Après la canonnade, nos compagnies s'avancent, faisant reculer de position en position un adversaire qui recommence le feu après chaque arrêt. Son mouvement rétrograde amène la plus grande partie de ses forces jusqu'à des hauteurs situées à deux kilomètres au nord de Pho-Vi.
Nos troupes déployées traversent ce village et sont renforcées par le 2e bataillon de la légion étrangère et une compagnie tonkinoise.
Le succès de la journée était à nous, mais l'ennemi semblait vouloir défendre encore quelques collines séparant le village des hauteurs. Il y agitait ses pavillons et, en raison de la faible distance, on distinguait des chefs dirigeant l'action et faisant renforcer les lignes engagées. La nuit allait venir. Le général **de NÉGRIER**, estimant qu'il fallait éloigner ces dernières troupes de la plaine, lieu de bivouac obligé des brigades, et assurer par l'occupation de quelques points forts les premiers mouvements du lendemain, donna ces collines pour but au tir des batteries. Ensuite, il les fit attaquer par deux compagnies du 111e, une compagnie de la légion étrangère et les Tonkinois, groupes les plus avancés de notre ligne. Malgré le feu de l'artillerie, les Chinois tinrent bon et attendirent l'attaque rapprochée des compagnies du 111e. Ils ne se replièrent qu'au moment où l'un des pelotons de l'une d'elles, commandé par le sous-lieutenant **NORMAND**, abordait un mamelon du plus difficile accès et encore surmonté de pavillons.
Leurs trompettes, aux accents lugubres, sonnèrent bientôt comme pour les réunir, et la fusillade prit fin. Malgré cela, loin de disparaître, ils affectèrent de se montrer jusqu'à la nuit sur la ligne de hauteurs qui leur servait de refuge, indiquant ainsi qu'au lieu de fuir, ils attendaient l'attaque du lendemain.
A l'Est, on aperçut dans la montagne des groupes nombreux remontant vers le Nord. C'était, sans doute, l'aile gauche de l'armée chinoise qui avait quitté la région de Phuc-Tang et de Na-Zuong, pour se porter sur Lang-Son.
Les troupes les plus avancées de la 2e brigade s'établirent sur les mamelons rapprochés des hauteurs, et le reste de la colonne s'installa à l'intérieur et autour de Pho-Vi, où l'on trouva des quantités de riz et de paddy. Quelques blessés, tombés entre nos mains, nous apprirent qu'après l'abandon des positions de Dong-Song, les chefs, obligeant les fuyards à s'arrêter en les menaçant de mort, les ramenèrent au-devant de nous.
Ce combat, où la 2e brigade fut seule engagée, lui coûta une trentaine d'hommes, dont vingt-cinq blessés. Plus de la moitié appartenaient au 111e de ligne.
Le convoi et l'arrière-garde avaient franchi le col de Déo-Vi avant la chute du jour. S'éclairant à l'aide de torches improvisées, ils continuèrent leur marche pénible en dépit de l'obscurité, et, au milieu de la nuit, bivouaquèrent à l'entrée de la plaine.

Bac-Viay (12 février). — Le 12 février au matin, un épais brouillard, qui enveloppait nos avant-postes, masquait les Chinois. On les supposait concentrés au nord de Pho-Vi, sur des hauteurs distantes de Lang-Son d'à peu près 12 kilomètres, et dont l'enlèvement semblait le dernier effort nécessaire avant d'aborder cette place.

La brigade du colonel **GIOVANNINELLI** prit la tête des troupes ; le bataillon **COMOY**, du 1er tirailleurs algériens, était d'avant-garde. Vers neuf heures, cette avant-garde atteignit un terrain mamelonné, détrempé par la pluie, et qui s'allongeait à gauche à travers de hautes collines. Ses premiers éléments rencontrèrent ensuite un vallon débouchant dans une clairière ronde comme un cirque.

a) Le mouvement se continuait dans cette clairière, lorsque l'ennemi, qui couronnait les hauteurs, ouvrit le feu. La compagnie la plus avancée se déploya pour lui répondre et vit quelques groupes chinois qui, battant en retraite, disparurent dans le brouillard. Elle resta sur place, continuant de tirer pendant que les autres compagnies, retardées par le mauvais chemin, la rejoignaient. Bientôt toutes quatre se trouvaient en ligne, ayant engagé le combat.

Dès l'ouverture du feu, le colonel **GIOVANNINELLI**, gagnant les premiers échelons de l'avant-garde, constata que le bataillon de tirailleurs se heurtait à une forte résistance établie dans la montagne. L'ennemi y appuyait sa droite à des ouvrages étagés sur les hauteurs encore noyés çà et là dans le brouillard. On ne pouvait essayer de s'en rendre maître qu'après les avoir criblés d'obus. Il fallait, d'autre part, diviser la résistance pour l'affaiblir ; par suite, attaquer de plusieurs côtés. Le colonel prescrivit au bataillon de tenir l'adversaire en échec devant lui et de menacer son flanc droit, mais en n'avançant que peu. Il voulait profiter de cet engagement à une aile pour reconnaître toute la ligne ennemie et choisir un deuxième point d'attaque.

Les compagnies de tirailleurs, appuyées par l'artillerie, luttèrent pendant près d'une heure et demie supportant tout l'effort des Chinois. Les pièces ne pouvaient tirer que sur les ouvrages pavoisés de drapeaux comme toujours, les ravins et les massifs de broussailles dissimulés entre les collines, et l'abri desquels l'ennemi voulut tourner notre gauche, étant hors de leurs atteintes. Nos compagnies firent échouer ces tentatives par une suite de petits engagements, et s'avancèrent lentement de position en position.

Les officiers connaissaient le rôle momentanément défensif, dévolu à leur troupe. Désireux de faire ménager les munitions et de calmer l'animation de leurs hommes, en présence de l'intensité du tir de l'adversaire, qui leur envoyait même des artifices ayant l'aspect de nos fusées de signaux, ils les laissèrent à plusieurs reprises sur place, sans tirer, pendant de longs intervalles. Ces soldats arabes sont, par nature, éminemment surexcitables et difficiles, par suite, à maintenir inactifs sous le feu. Ils comprirent néanmoins que cette pénible attente était le prélude nécessaire d'une vigoureuse attaque contre un ennemi qu'ils sentaient tout proche, et, par leur calme, firent preuve d'un remarquable sang-froid.

Les lieutenants **PEIRO** et **LAMY**, le sous-lieutenant **PÉAN**, furent blessés pendant cette partie de l'action[1].

b) Une compagnie tonkinoise avait essayé de s'établir sur des collines à la droite des tirailleurs algériens, mais les feux que tous les ouvrages voisins dirigèrent sur elle, l'en empêchèrent. Pendant ce temps, le colonel **GIOVANNINELLI** venait de reconnaître les positions chinoises. Il les trouva si étendues qu'il résolut d'en négliger les ailes et de diriger l'attaque de la droite de sa brigade sur deux forts, entre lesquels passait un chemin, sans doute la principale communication de l'ennemi. Ce chemin était nouvellement taillé dans le flanc des collines et aboutissait à un col paraissant traverser la chaîne. Malgré l'intensité du feu, le colonel s'avança, au milieu du brouillard, pour le

1 M. Peiro fut atteint d'une balle au bras ; M. Lamy reçut une balle aux reins ; M. Péan, blessé à l'aine, mourut un mois aprés.

mieux reconnaître. Il voulait n'être accompagné que des officiers attachés à sa personne. Le chef d'escadron **LEVRARD**, de l'artillerie de marine, qui commandait les batteries de la brigade, insista pour le suivre, désireux qu'il était de juger le terrain sur lequel auraient à tirer ses pièces. On pénétra ainsi dans le brouillard, et ce groupe de cavaliers devint bientôt l'objectif des forts environnants. Une balle atteignit à la la tête le commandant **LEVRARD** et le tua[1].

Le colonel fit établir l'artillerie de manière à canonner sept ouvrages du centre ennemi, en concentrant le feu sur les plus importants. Il désigna ensuite les bataillons d'infanterie de marine pour marcher contre eux, par le chemin menant au col.

c) Vers midi, les batteries tonnaient de toute part, et les Chinois, pourvus de canons, nous envoyaient des obus, souvent mal dirigés.

Sur les crêtes, ils montrèrent des troupes qui tirèrent à toute volée. Elles étaient si nombreuses aux ailes, qu'elles semblaient pouvoir envelopper notre première ligne.

La brigade du général **de NÉGRIER** disposa ses bataillons en arrière d'elle pour l'appuyer au besoin, et quelques-unes de ses pièces canonnent les forts. Les batteries des deux brigades étaient assez rapprochées (600 à 1000 mètres) des positions ennemies, encore partiellement voilées par le brouillard, de sorte que les canonniers subirent plus de pertes que de coutume.

Quand les ouvrages parurent suffisamment battus par l'artillerie, le colonel fit engager successivement sur le chemin les compagnies des bataillons d'infanterie de marine, que l'autre bataillon était prêt à soutenir. Elles reçurent l'ordre de n'arrêter leur mouvement, rapide dès le début, que lorsqu'elles auraient atteint le col. Pendant que plusieurs s'y maintiendraient, d'autres devraient marcher sur les deux forts qui le commandaient. Ces ordres furent exécutés avec une vigueur et une intrépidité que tous admirèrent.

Les Chinois, stupéfaits d'une pareille audace, tirèrent sur ce chemin, long d'à peu près 500 mètres (du pied au sommet de la chaîne), avec une précipitation qui, sans doute, nous évita beaucoup de pertes. Une compagnie, aux ordres du capitaine **SALLES**, de l'infanterie de marine, arriva la première au col. Le dépassant, elle put prendre à revers les positions ennemies. Un jeune sergent de cette compagnie avait, dans ce mouvement, entraîné sa section avec une rare énergie. Ayant atteint le pied du fort de droite, il s'apprêtait à en gravir les pentes avec sa troupe, lorsqu'il fut tué d'une balle.

Le reste du bataillon suivit de près la compagnie du capitaine **SALLES**, et l'autre bataillon appuya son mouvement.

L'ennemi, voyant ce flot d'hommes intrépides pénétrer au milieu de positions si fortes, qu'il les avait peut-être cru inabordables, évacua en hâte les ouvrages et s'enfuit vers le nord, à travers un terrain très mouvementé, qui le masquait en partie. Les deux forts voisins du col, véritables clefs de la position, furent occupés presque aussitôt.

d) A l'autre extrémité de notre ligne, les tirailleurs algériens restaient sur la défensive, malgré le brouillard dissipé et bien qu'ils eussent fait échouer les attaques tentées sur leur flanc gauche. Prenant sans doute cette inaction pour de la crainte, les Chinois s'enhardirent, et, pour s'avancer contre notre aile gauche, quittèrent une position d'où ils avaient battu de leurs feux le cirque occupé par nos compagnies. Avec l'abri des mamelons et les ravins, ils parvinrent, sans être vus, jusqu'à une trentaine de mètres de la troupe du capitaine **BIGO**. Les compagnies des capitaines **ROLLANDES** et **BOEL** étaient déployées à sa droite ; des forces chinoises se montrèrent en face de chacune d'elles. Il était environ une heure ; l'artillerie avait déjà beaucoup tiré, et l'on entendait la fusillade de l'infanterie de marine qui s'engageait sur notre flanc droit.

1 Le commandant Levrard fut enterré sur le lieu du combat, au sud des hauteurs de Bac-Viay.

Le bataillon du 3e tirailleurs et le 2e bataillon de la légion étrangère étaient disposés en arrière de notre gauche ; le régiment d'infanterie de ligne, de la 2e brigade, se trouvait derrière l'infanterie de marine.

Voyant l'ennemi se démasquer tout à coup et commencer un feu rapide, les trois compagnies de tirailleurs, entraînées par leurs chefs qui sentaient le moment venu d'agir offensivement, se précipitèrent sur lui à la baïonnette. En un instant, elles furent entourées de feu, mais joignirent bientôt les Chinois. L'engagement, très vif, eut lieu sur un étroit espace et nous coûta beaucoup de monde. Il en coûta davantage à l'ennemi qui, complètement bousculé et assailli à l'arme blanche, laissa sur le sol une quantité de blessés el de morts. Du même élan, la position d'où il était parti fut tournée par les tirailleurs algériens, et la brusque apparition des compagnies déterminant en plusieurs points sa retraite, on s'empara d'un mamelon qui commandait trois des forts de gauche. Ils furent évacués aussitôt. Fuyant en désordre, les défenseurs disparurent derrière la montagne.

Le commandant **COMOY**, le capitaine **BIGO**, les lieutenants **BAJOLLE** et **KADDOUR-BEN-TAHAR**, le sous-lieutenant **ROIG**, tous du 1er tirailleurs, furent blessés pendant cette phase du combat[1].

Les compagnies se reformèrent peu à peu, et, gravissant les mamelons étagés, parvinrent aux crêtes. Elles s'y rencontrèrent vers trois heures avec l'infanterie de marine, maîtresse du col. Partout les ouvrages chinois étaient abandonnés, et l'ennemi en retraite.

Sa résistance, en avant de Lang-Son avait été brisée par le seul effort de la 1re brigade. Au nord de la ligne de hauteurs et à l'est du chemin descendant vers la plaine, on apercevait le village de Bac-Viay, qui donna son nom au combat.

e) Le colonel **GIOVANNINELLI**, laissant derrière lui les forts où l'ennemi avait abandonné ses tentes et beaucoup de matériel, poursuivit les fuyards avec la majeure partie de ses troupes. Il ne s'arrêta qu'à la tombée de la nuit, à peu de distance de Lang-Son.

Le reste de nos forces et le quartier général bivouaquèrent sur les crêtes et au bas de la montagne, à proximité du chemin qui descendait dans la vallée. Les blessés furent envoyés à Pho-Vi.

Nos pertes étaient sérieuses, environ 230 tués et blessés ; dont à peu près 150 des tirailleurs algériens ; plus d'une cinquantaine de l'infanterie de marine et des Tonkinois, et 15 de la 2e brigade, qui n'eut à souffrir que des coups trop longs.

A en juger par les cadavres qui couvraient le terrain et au milieu desquels on pouvait reconnaître beaucoup de chefs, les Chinois durent subir des pertes à peu près doubles des nôtres.

Le sous-lieutenant d'infanterie de marine **BOSSANT**, officier d'ordonnance du général en chef, était parmi les tués. Quand il fut frappé, le quartier général se trouvait à plus de 1500 mètres de notre première ligne, auprès de la section de munitions et de l'ambulance de la 2e brigade. Une volée de projectiles s'abattit en cet endroit, douze officiers ou soldats furent atteints. Parmi eux, le lieutenant d'artillerie **DOUCHEZ** reçut une balle au pied, et le sous-lieutenant **BOSSANT** en reçut une à la base du cou, du côté gauche. Cette balle lésa une artère et pénétra dans la poitrine. La mort fut instantanée[2].

Prise de Lang-Son (13 février 1885). — **Retraite des Chinois.** — Le matin du 13 février, on se demandait si, après les événements de la veille, Lang-Son serait défendue.

1 Le capitaine Bigo et le lieutenant Bajolle furent grièvement blessés. Le commandant Comoy, le lieutenant Kaddour-ben Tahar et le sous-lieutenant Roig, ne reçurent que des blessures légères. Le capitaine Boel fut, à la suite de ce combat, Cité à l'ordre du corps expéditionnaire. Il est probable que le capitaine Hollandes l'eût été aussi s'il n'eût été tué, le 3 mars suivant, au combat d'Hao-Moc, livré aux troupes chinoises qui assiégeaient Tuyen-Quan. L'ordre du général en chef notifiant les citations méritées à la suite de ces combats, ne fut porté à la connaissance des troupes qu'après le déblocus de cette dernière place.

2 Le corps du sous-lieutenant Bossant, transporté à Lang-Son, y fut inhumé le 14 février.

Les troupes du général **PAO-TCHAO**, venant de Dong-Song, celles du général **PEN-YU-LIN**, venant de la région comprise entre Bac-Lé et Than-Moï, jointes aux forces qui occupaient la place, pouvaient nous en présenter la défense avec des effectifs au moins sextuples des nôtres[1].

Le détachement d'observation, laissé le 10 sur les hauteurs du Déo-Quao, près de Dong-Song, lors du départ des brigades, avait aperçu ce jour-là et le lendemain sur la route mandarine, des troupes nombreuses qui remontaient vers le Nord, c'est- à-dire vers Lang-Son. Les postes chinois établis dans la montagne pour protéger ces mouvements, firent de nuit une reconnaissance qui s'approcha de nos grand'gardes, puis s'arrêta dès que l'alerte fut donnée. Le 12, le détachement ne vit plus aucun mouvement sur la route.

On savait Lang-Son entourée de hauteurs de deux côtés ; sans doute, elles étaient pourvues d'ouvrages analogues à ceux de Dong-Song et de Bac-Viay.

Le temps sombre et pluvieux, la nécessité de grouper les brigades un peu désunies, et de laisser manger les troupes, en prévision d'événements inconnus, retardèrent le départ jusqu'à 10 heures.

La brigade du colonel **GIOVANNINELLI**, qui était la plus avancée sur la route, prit la tête de la colonne et forma l'avant-garde avec ses deux bataillons de tirailleurs algériens.

Elle suivit d'abord un chemin serpentant au milieu de collines, puis arriva en vue d'une large plaine entourée de montagnes sur trois côtés. Pour y aboutir, le chemin passe entre deux masses rocheuses qui, de loin, ont l'aspect de tours géantes déchiquetées par le temps.

Cette plaine est couverte de rizières et de cultures. On y voit çà et là des blocs calcaires, en forme de pyramide, qui surgissent du sol comme émergent de l'eau ceux de la baie d'Along, auxquels ils ressemblent fort. Au loin, on découvre une citadelle et quelques pâtés de maisons, c'est Lang-Son !

Ce pays, tout différent de la région montagneuse traversée depuis dix jours et qui marque le but momentané de nos efforts, semble par sa structure être le prolongement du Delta.

Marchant toujours, l'avant-garde vit, sur les hauteurs du sud, quelques drapeaux chinois qui disparurent à son approche. Elle arriva, prête à combattre, non loin des murs de la citadelle, ne rencontra aucune résistance et pénétra dans la place par la porte sud. Elle la traversa, n'y trouva personne et atteignit la porte nord. Le colonel **GIOVANNINELLI** fit aussitôt planter le drapeau français sur la porte par laquelle on était entré, et envoya prévenir le général en chef qui arriva promptement avec son état-major.

Il était environ midi.

Cependant, des parapets voisins de la porte Nord, on apercevait l'ennemi replié de l'autre côté de la rivière (le Song-Ki-Cung), qui serpente à l'est et au nord de Lang-Son. Sa ligne s'étendait du faubourg de Ky-Lua jusqu'à un massif rocheux paraissant organisé pour la défense et couvert de pavillons. Vers le centre étaient deux redoutes ; devant elles des groupes, précédés de quelques cavaliers, se déployaient et agitaient des drapeaux.

On monta aussitôt sur le terre-plein du parapet voisin de la porte Nord, deux pièces de la batterie de 80 mill. de montagne, du capitaine **JOURDY**. Quelques obus à mitraille, tirés à moins de 800 mètres, venant éclater au milieu de ces groupes, les eurent vivement dispersés et mis en fuite dans la direction du Nord. L'artillerie, continuant de tirer, décida la retraite de tous ceux qu'on voyait encore à l'horizon.

La porte Nord était barricadée. On la dégagea pour donner passage aux bataillons de tirailleurs algériens. Ils traversèrent la ville de Lang-Son qui s'étend de la citadelle à la rivière, et franchirent celle-ci à gué, sur un pont de bambous laissé presque intact par les Chinois.

1 Cette appréciation était basée sur les renseignements recueillis et sur le développement des positions antérieurement occupées dans les régions de Tban-Moï, Dong-Song et de Na-Zuong, par les ailes et le centre des forces chinoises.

De là, notre avant-garde marcha sur Ky-Lua où elle trouva quelques traînards, et gagna, enfin, les redoutes longées par le chemin de retraite de l'ennemi. On pénétra aussi dans un vaste camp établi à l'ouest dans les rochers.
Pendant que les brigades occupaient les points importants sur les deux rives du Song-Ki-Cung, l'avant-garde s'avançait, par la route de Chine, jusqu'à trois kilomètres de Ky-Lua. A la tombée de la nuit elle n'avait pas été inquiétée par l'ennemi et cantonnait dans des maisons voisines de cette route.
Lang-Son, sa citadelle, son faubourg et toutes ses défenses étaient à nous.
Dix jours après le début des opérations, nous étions maîtres de cette place qui, pendant huit mois, avait paru défier nos atteintes[1].
Il avait fallu livrer sept combats et repousser des troupes fort nombreuses, sans doute les meilleures de la Chine. Maintenant nous n'étions plus qu'à une journée de marche de la frontière du Quang-Si.
On pouvait être surpris de voir que la défense n'avait pas utilisé les ouvrages établis sur les hauteurs du sud, et qui dominaient entièrement la citadelle.
Dans la ville de Ky-Lua, les maisons, dont on n'avait emporté que les objets précieux ou indispensables à la vie, portaient des éraflures indiquant la précipitation du départ.
La promptitude de nos mouvements n'avait laissé à l'ennemi que le temps d'incendier une faible partie de ce qu'il nous abandonnait. C'est ainsi que furent brûlés un magasin à riz, de Lang-Son, et quelques bâtiments de Ky-Lua.
Les redoutes étaient intactes ; nos obus n'en avaient que légèrement balafré les talus.
Le camp des Rochers, dont les Chinois avaient fait une sorte de réduit, n'avait qu'une issue. En y pénétrant, les portes disloquées, les barrières rompues, les étroits passages élargis à la hâte et les objets de tout genre abandonnés çà et là, témoignaient que toute son organisation intérieure avait été comme bousculée dans la fuite.
On trouva partout des vivres, des effets d'uniforme, des objets de campement, des armes, des munitions et du matériel d'artillerie, ancien ou moderne, jugé trop lourd sans doute au moment de la retraite.
Le lendemain, le général en chef fit paraître l'ordre suivant :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Vous avez arboré le drapeau français sur Lang-Son. Une armée chinoise, dix fois plus nombreuse que vous, a dû repasser, complètement en déroute, la frontière, laissant entre vos mains ses étendards, ses armes et ses munitions.
« Elle a été réduite à vous abandonner ou à disperser dans la montagne, le matériel européen sur lequel elle avait tant compté pour s'opposer à votre marche.
« Gloire à vous tous qui, successivement, vous êtes mesurés avec elle dans les combats de Thaï-Hoa, de Ha-Hoa, de Dong- Song, du Déo-Quao, de Pho-Vi, de Bac-Viay et de Lang-Son, et l'avez chassée des positions formidables qu'elle occupait.
« Honneur aux officiers chargés des convois de vivres et de munitions. Grâce à leur dévouement, à leur infatigable énergie, vous avez pu vivre, et vos progrès n'ont pas été retardés longtemps[2].
« Lang-Son, 13 février 1883.

« BRIÈRE de L'ISLE. »

1 Depuis l'affaire de Bac-Lé, en juin 1884.

2 A la fin de la campagne, l'inscription « Lang-Son » a été portée sur les drapeaux des 1er, 3e et 4e régiments d'infanterie de marine, ainsi que sur le drapeau du régiment d'artillerie de la marine. Les drapeaux des corps de l'armée de terre qui prirent part à la campagne, reçurent comme inscription : « Extrême-Orient »

Le 15, un convoi arrivant dans la place y apportait quatre jours de vivres pour les deux brigades, qui devaient se séparer le jour suivant.
La deuxième, avec le général **de NÉGRIER**, restait à Lang-Son, en face des troupes refoulées vers la frontière du Quang-Si ; la première, avec le colonel **GIOVANNINELLI** et le général en chef, se portait en toute hâte, sur la rivière Claire, au secours de Tuyen- Quan, assiégée depuis plus de deux mois par **LUU-VINH-PHUOC** et défendue par le commandant **DOMINÉ**.

Considérations militaires sur ces événements. — Dans les premiers jours de l'année 1885, quand on connut les préparatifs de marche vers la frontière du Quang-Si, les journaux chinois ou d'Extrême-Orient, qui voyaient d'un œil jaloux nos progrès en Indo-Chine, déclarèrent qu'en raison des forces ennemies accumulées devant elle, la petite armée française, obligée de maintenir pendant les opérations une situation encore mal assurée çà et là au Tonkin, ne pourrait, de dix ans, pénétrer dans Lang-Son.
Le 3 février, la colonne réunie à Chu part, forte de 7,000 hommes[1], et, pleine de hardiesse, marche droit aux positions ennemies qui semblent les plus redoutables par leur masse et l'accumulation des défenses.
Elle s'en empare après trois journées de combat. Ravitaillée, elle continue sa marche, refoule l'armée chinoise au delà de de Pho-Vi, brise sa dernière résistance à Bac-Viay, et, le 13 février, dix jours après son départ, d'un coup de main saisit Lang-Son[2].
Elle pouvait contempler fièrement son œuvre. C'était le produit d'une audace, d'un labeur et de fatigues qui avaient, les témoins peuvent le dire, atteint la limite des forces humaines.

Commandement. — Certes, les données du problème qui se posait au commandement étaient complexes. On devait attaquer, dans un pays presque inconnu, des troupes très supérieures en nombre, disait-on, et groupées sur des positions retranchées de longue date.
On se porta résolument sur le camp de Dong-Song, qui semblait être le centre de la ligne ennemie, tentant la chance d'y trouver ses forces divisées et de les aborder avec des effectifs suffisants, bien que notoirement inférieurs en nombre.
Là, comme à Bac-Viay, les positions principales, vite reconnues, furent seules attaquées, et, pour chacune d'elles, les efforts se concentrèrent sur un objectif de valeur. L'enlèvement de ces positions fit tomber les autres et, presque chaque fois, la rapidité de l'action décida le succès. Le commandement indiquait le résultat à atteindre, auquel correspondait un plan d'attaque toujours

1 Dont environ 1000 soldats tonkinois.

2 Il n'est pas sans intérêt de comparer les opérations des troupes franco-anglaises marchant de Tien-Tsin sur Pékin, en 1860, et celles de notre colonne dirigée sur Lang-Son, en 1886. Tien-Tsin dont les alliés avaient pris possession le 26 août 1860 leur servit de base d'opérations. Sa distance à Pékin est d'environ 120 kilomètres ; celle de Chu à Lang-Son, par le Déo-Van est de 110 kilomètres. La colonne de 1860 était forte de 6,000 hommes (moitié de chaque nation), celle de 1886 comprenait à peu près le même nombre de soldats européens. Partis de Tien-Tsin, le 10 septembre, les alliés rencontrèrent le 18 à Tchang-Kiaouang l'armée chinoise, forte d'environ 25,000 hommes des trois armes, dont beaucoup de cavaliers tartares. Elle était déployée sur un front d'environ 6 kilomètres, couvert par de nombreux ouvrages pourvus d'artillerie. Ils l'attaquèrent, la mirent en déroute, lui prirent 80 pièces de canon et ne perdirent qu'un officier tué et 10 soldats blessés. L'affaire dura quelques heures. Le 21 septembre, nouvelle rencontre à Pa-li-Kiao, de 30,000 hommes commandés par San-Ko-li-tsin, le général chinois que les guerres aux frontières de l'Empire et contre les Taïpings avaient rendu célèbre. Le combat fut acharné L'ennemi perdit 1200 hommes et les alliés 40. L'infanterie tartare, plutôt que de reculer, se laissa broyer par la mitraille autour du pavillon du général en chef, planté sur le pont de Pa-li-Kiao, et San-Ko-li-Tsin se donna la mort pour ne pas survivre à une défaite qui mettait la capitale à la merci des vainqueurs. L'obligation d'attendre des munitions et des vivres, fit différer de quelques jours la marche sur Pékin, mais quand on se présenta devant cette ville, elle ne fit qu'un simulacre de défense. En 1885, les Chinois luttèrent énergiquement à Dong-Song et à Bac-Viay. A la suite des succès que nous y remportâmes, quelques volées de mitraille suffirent à les éloigner de Lang-Son.

audacieux, qui, bien souvent, déconcertait l'adversaire, et paraissait le rendre indécis et troublé dans ses moyens de défense. Ses feux, semblant chercher un objectif, étaient hésitants ou désordonnés ; ses trompettes sonnaient éperdûment, et ses pavillons, jusque-là fièrement plantés, disparaissaient des remparts, en arrière desquels on devinait le désarroi.
Le principe était toujours de joindre l'ennemi, de manière à l'attaquer aisément, d'abord par le feu et, s'il ne cédait pas, par le combat rapproché devenu *l'ultima ratio*.
Si tout cela put s'accomplir, c'est que la résolution des généraux prenait pour appui la confiance qu'ils mettaient dans les troupes.

Infanterie. — L'infanterie usait d'une sorte de tactique locale comprise de tous, qui consistait à faire le nécessaire pour atteindre le but malgré les difficultés du terrain, sans se laisser asservir par des formations régulières pouvant nuire à la souplesse, augmenter la fatigue ou exposer inutilement à des pertes. On prenait les dispositions appropriées aux circonstances et l'on exécutait, au pas libre, les mouvements les plus naturels, qu'ils fussent ou non réguliers.
Les objectifs particuliers à chaque troupe étaient indiqués à tous ceux qui la composaient. On y marchait sans compter les efforts et en cherchant, jusqu'au moment de l'assaut, à éviter le feu de l'ennemi.
A tous les degrés, les chefs faisaient preuve d'initiative et d'individualité. Ils tiraient parti des circonstances d'après leur tempérament, sans demander à leur troupe rien de superflu, mais en considérant sa situation physique et morale. A moins qu'il n'y eût méprise, ils n'inquiétaient jamais leurs subordonnés. C'est ainsi qu'on vit de simples sergents de section, sachant qu'ils n'avaient pas à redouter la critique, faire preuve d'une réelle capacité et d'une énergie persévérante, qui, parfois, contribua largement au succès.
Les hommes se pliaient à toutes les nécessités, comprenant les choses simples qu'ils avaient à faire. Ayant confiance, ils ne ménageaient pas leurs efforts. Ils voulaient le succès pour lui-même et, désireux d'en prendre leur part légitime, n'entrevoyaient que la satisfaction qui en serait la conséquence. Exempt d'entraves, chacun donnait son rendement maximum.
La concentration de toutes ces forces permit la réalisation des plans très osés du commandement, et procura la victoire.
Les chefs supérieurs ayant donné la direction générale des attaqués, les déploiements se faisaient dès qu'on voyait l'objectif. On évitait ainsi les difficultés ultérieures du terrain ; on pouvait amener l'ennemi à se méprendre sur nos forces et on l'obligeait à diviser son feu. En arrivant à sa portée, les actions particulières des bataillons ou des compagnies s'encadraient facilement dans le combat d'ensemble.
On adoptait souvent le dispositif en échelons, très compatible avec les hausses de nos armes. Il donnait aux troupes moins nombreuses que celles de l'ennemi, une assez grande profondeur, ne leur permettant d'être tournées que par des mouvements très larges, fort aventureux pour les Chinois.
Les groupes voisins savaient se soutenir sans se priver de leur liberté d'évolution. On ne s'arrêtait guère que pour reprendre haleine, de telle sorte que le mouvement général était discontinué le moins possible. Dans les terrains découverts, le tir, habituellement exécuté par salves de section, prenait vite la supériorité sur celui de l'ennemi. Dans les autres terrains, on entretenait des feux de tirailleurs assez lents, qui produisirent souvent de bons effets.
Le terrain imposa quelquefois un dispositif peu favorable à l'attaque. Cela eut lieu pour l'assaut des premières positions de Dong-Song, le 4 février, et, pour celui du col de Bac-Viay, le 11 ; mais l'énergie déployée au moment décisif assura néanmoins le succès. Dans ces circonstances particulières, les têtes de colonne, seules engagées, eurent à lutter réellement. Le reste des troupes fit simplement nombre et produisit un effet moral. Les attaques qui occasionnèrent des pertes sensibles, comme celles conduites par le capitaine **GRAVEREAU** le 4 février, ont été l'objet

d'appréciations opposées. Elles ne furent pas étrangères au succès d'ensemble. On ne saurait disconvenir qu'en obligeant l'ennemi à diviser ces forces, elles n'aient, sur d'autres points, . facilité notre tâche.

Artillerie. — Si l'audace et les qualités multiples de l'infanterie déterminèrent la réussite, l'artillerie l'aida puissamment. Les plans d'attaque semblaient conçus pour son tir.
Des emplacements, d'où l'on découvrait le mieux l'adversaire, les chefs de brigade lui avaient bientôt donné comme objectifs les points où ils voulaient frapper le coup décisif.
Par les temps humides, sans même attendre le raffermissement du sol, les batteries portées, bien qu'elles eussent souvent à réparer ou à ouvrir çà et là le chemin devant elles, gagnaient leur emplacement presque aussi vite que les fantassins chargés.
Les hausses réglées, la dispersion des masses chinoises était prompte. L'artillerie attirait alors sur elle une fusillade dont elle souffrit peu. Si des objectifs nouveaux se présentaient, allonger son tir ou en modifier la direction était l'affaire d'un instant.
Elle agissait le plus souvent par batteries entières et concentrait son feu sur des objectifs importants et favorables à son action, que lui offrait l'ennemi groupé ou enfermé dans de larges ouvrages. Quand les Chinois rétrogradaient, elle se portait, malgré le terrain difficile, sur de nouvelles positions d'où elle avait pu juger d'avance qu'elle pourrait inquiéter ou arrêter l'ennemi en fuite.
Elle s'efforçait toujours d'aider l'infanterie, dont elle voyait les efforts, et le faisait à chaque moment de la lutte. En beaucoup de ces circonstances, elle pouvait seule exécuter la poursuite et compléter le succès.
Pour choisir ses emplacements ou ses objectifs, au milieu des péripéties du combat, ses chefs s'inspiraient simplement de la situation dont ils étaient témoins. Leurs batteries apparaissant soudain sur un point inattendu, produisaient, même avant le tir réglé, un effet moral considérable.
Aussi, l'ouverture de la canonnade, après un court silence imposé par les déplacements, était-elle saluée par les acclamations des fantassins.

Troupes chinoises. — Les Chinois n'avaient ni l'entrain ni l'instruction militaire de nos soldats, et leurs officiers, bien qu'ils se fussent souvent montrés d'une incontestable bravoure, ne pouvaient être comparés aux nôtres, au point de vue du maniement de leurs hommes au combat. Ils avaient pour eux le nombre, la connaissance des régions où ils combattaient sur des positions préparées pour la défense, et l'habitude du climat.
Les qualités manœuvrières qui leur eussent permis de profiter d'une imposante supériorité numérique leur faisaient défaut, autant que l'esprit entreprenant et le savoir-faire manquaient à leurs chefs.
Quand, après avoir jalonné une ligne avec leurs pavillons, ils se rangeaient en bataille, on pouvait les croire résolus à la lutte. Ils s'en tenaient là sans oser attaquer, comme s'ils attendaient qu'un événement imprévu nous fît reculer devant eux. Nous avions vite rompu, en menaçant une de leurs ailes, cette sorte de combat parallèle visiblement offert, et souvent leur retraite commençait dès l'ouverture du feu.
Leur défensive inerte, neutralisant les avantages qu'ils auraient pu tirer d'un terrain extrêmement difficile connu d'eux, amena leur défaite.
Leur armement d'artillerie paraît avoir été médiocre et rarement bien utilisé. Le fusil à tir rapide fut leur véritable outil de combat.
Les systèmes Mauser (modèle 1871), Remington et Winchester constituaient la majeure partie de leurs armes, à en juger par celles trouvées à terre après les combats, ou par le contenu des caisses et des paniers de cartouches laissés dans les ouvrages.

Des trois, le fusil à répétition Winchester semble avoir été le plus employé. Il est pourvu d'un magasin contenant 14 cartouches, qui peut, à l'aide d'une ouverture pratiquée sur le côté, être rempli, l'arme restant fermée, c'est-à-dire prêle à faire feu. Ces avantages, augmentant la valeur efficace des soldats, accrurent, sans doute, leur moral et durent les engager souvent à nous attendre de plus près[1].

En général, les Chinois semblaient tirer sans préoccupation de distance et comme pour se donner du courage. Ils gaspillaient beaucoup de munitions. Le peu d'effet de leur fusillade ne paraissait guère leur donner confiance, et, par contre, nous rendait plus audacieux.

Toutes ces causes firent que deux brigades françaises, réunissant à peu près 6,000 soldats européens, battirent à Dong-Song et à Bac-Viay, en perdant moins de 500 hommes, une armée chinoise trois fois plus nombreuse. Elle était cependant établie sur des positions redoutables, possédait un armement moderne et connaissait nos procédés de guerre de l'Europe.

A Lang-Son, cette armée, renforcée des troupes encore intactes qui garnissaient la place ou venaient de la vallée du Song-Thuong, par la route mandarine, ou bien de la région de Phuc-Tang et Na-Zuong, qu'occupait l'aile gauche des forces ennemies, recula devant nous sans combat ! En somme, on força la réussite parce qu'on était entreprenant et résolu.

Quand, dix jours après le départ de Chu, on se vit au but, à la suite de tant de luttes, de tant de difficultés vaincues, la confiance réciproque des soldats et de leurs chefs ne fit que s'accroître. Elle eut pour résultat de grandir encore notre audace.

X.

DONG-DANG. - LA PORTE DE CHINE. - SÉJOUR A LANG-SON.

(16 FÉVMER-15 MARS 1885.)

Description de Lang-Son et de Kylua.— Le camp des Rochers. —Le butin.— Organisation provisoire de Lang-Son. — Dong-Dang. — La porte de Chine. — Séjour à Lang-Son.— Les routes. — Approvisionnements. — Les habitants et le pays. — La situation à Lang-Son. — Reconnaissance de That- Khe.

Le 16 février 1885, le départ de la 1re brigade marchant au secours de Tuyen-Quan, par la route mandarine, laissa le général **de NÉGRIER** dans Lang-Son, à 16 kilomètres de la frontière de Chine Il disposait d'environ 3,000 hommes[2]. Leur rôle était de tenir tête aux troupes repoussées vers cette

1 Le calibre des fusils Mauser et Remington est de 11mm ; celui du Winchester est de 10mm,7. Tandis que les deux premières de ces armes tirent des balles d'environ 25 grammes avec la charge d'à peu près 5 grammes de poudre ; la balle Winchester qui pèse 16 grammes seulement, n'est actionnée que par 1 gr. 7 de poudre du même genre que celle des deux autres. Cette balle, animée d'une vitesse initiale assez faible, occasionne, pour une même distance de tir, des blessures bien moins graves que celles produites par les autres. Ne se déformant pas d'habitude en rencontrant les os, elle glisse sur eux au lieu de les briser par son choc, et souvent n'occasionne que des sétons, bientôt guéris. Beaucoup de nos camarades, atteints par des balles de Winchester, doivent la vie ou la conservation d'un membre au peu de force de pénétration de ces projectiles.

2 Voici quels étaient à peu près les effectifs de la brigade, en raison des pertes subies depuis le départ de Chu, et de détachements laissés en route :

Infanterie de ligne

13 bataillons variant de 370 à 400 hommes. soit 1,160 hommes.

frontière, d'achever la conquête de la région jusqu'à sa limite, et, quand les circonstances le permettraient, d'occuper That-Khe, à plus de 80 kilomètres au nord-ouest.
Il fallait, avant tout, laisser reposer les troupes, organiser la place au point de vue des cantonnements et de la défense, maintenir les communications avec Chu par le col de Bac-Viay et les établir avec Kep par la route mandarine ; assurer le ravitaillement par les convois, en attendant qu'il pût se faire dans le pays et recueillir des renseignements sur les Chinois.

Description de Lang-Son et de Kylua. — Le Song-Ki- Cung, large d'environ 50 mètres, coule au nord de la ville et la sépare de Kylua, dont les premières maisons ne sont guère qu'à 400 mètres de la rive droite.
Lang-Son comprend deux groupements distincts : la citadelle et la ville. La citadelle, rectangulaire, a des côtés de 500 à 600 mètres, formés de parapets dont les banquettes assez larges s'élèvent à 4 m, 50 du sol. Un mur en briques, revêtant ces parapets à l'extérieur, dépasse la banquette d'environ 0 m, 70, Il n'y a pas de fossé. Une porte existait sur chaque face. On utilisa celles du nord et du sud, les autres furent obstruées. Le saillant sud-ouest s'appuyait à un mamelon auquel des murs prolongeant l'enceinte formaient une couronne de défenses.
Deux rues se croisant au milieu de la citadelle, la divisaient en quatre parties, renfermant chacune quelques pagodes, des magasins et beaucoup de maisons en torchis et bambous. Presque toutes étaient entourées de jardins.
La ville qui s'étend au Nord-Est, se compose de maisons chinoises en briques et de maisons annamites analogues à celles de la citadelle. Elles sont construites le long d'une rue principale aboutissant au Song-Ki-Cung.
Kylua est une cité qui, par la physionomie de ses bâtiments, ressemble aux quartiers chinois d'Hanoï. Elle renferme un grand nombre de maisons chinoises, quelques maisons annamites et de belles pagodes construites le long de deux rues qui se coupent à angle droit. A en juger par les traces visibles d'une fuite précipitée, les habitants durent, le 13 février, l'abandonner au moment où notre avant-garde y pénétrait. A cause de sa population presque entièrement chinoise qui en faisait l'entrepôt du commerce entre Lang-Tchéou et le Tonkin, elle était, paraît-il, le centre le plus important de la région.
La route de Chine la traverse. Se prolongeant au nord-ouest, elle atteignait, à 400 mètres des dernières maisons, un groupe de cinq ouvrages, dont deux assez importants commandaient la plaine. Un kilomètre et demi plus loin, cette route entre dans la montagne.

Le Camp des Rochers. — A l'ouest de Kylua, au pied d'un contrefort montagneux, un amas de rochers qui s'étend sur 800 mètres de long et 400 de large, offre un imposant spectacle. Noircis et déchiquetés par le temps, ces rochers se terminent par de véritables aiguilles ou des cimes dentelées, hautes souvent de plus de 60 mètres. Au milieu d'eux, les Chinois avaient établi un camp retranché formant le réduit de la défense de Lang-Son, et l'avaient divisé en plusieurs parties limitées par des murailles de roc. Toutes sortes d'ouvrages crénelés couraient en zigzag sur les flancs de ces murailles, ou en couronnaient les cimes. On y voyait de curieux spécimens d'une fortification

Légion étrangère	
2e bataillon, commandant Diguet	380 —
3e bataillon, Schœffer.	650 —
2° bataillon d'Afrique, 1 compagnie	140 —
Tirailleurs tonkinois, 3 compagnies	450 —
3 batteries d'artillerie	240 —
Chasseurs d'Afrique	30 —
Petits détachements (ouvriers d'administration, infirmiers, télégraphistes, etc.)	50 —
Total	3 100 hommes

capricieuse, issue de l'improvisation de chacun : toute l'invention chinoise associée aux idées de l'Europe. Des côtés de Lang-Son et de Kylua, le camp était entouré de portions de mur bouchant les intervalles que les rochers laissaient entre eux, et plusieurs chemins couverts défensifs, protégeaient leurs abords. Des cabanes de bambous et de paille avaient été construites pour loger 4,000 ou 5,000 hommes ; elles portaient extérieurement de grandes pancartes rouges indiquant la troupe ou le chef qui les occupaient.
Vers le milieu de ces rochers, un escalier menait à une porte au-dessus de laquelle l'inscription « Grotte du Nuage clair » était gravée en caractères chinois. Franchissant la porte, on entrait dans une grotte qui est une véritable merveille. Une de ces parties, organisée en pagode, renfermait un grand nombre de Boudhas, offrant comme ensemble un fort beau coup d'œil. La lumière, traversant la crevasse d'un dôme de stalactites, y tombait comme par l'ouverture d'un puits, répandant une demi-clarté à travers laquelle on distinguait des idoles, qui nous regardaient avec un air jovial capable de dérider les plus sombres.

Le butin. — A Lang-Son, à Kylua et au camp des Rochers, on trouva beaucoup de matériel de guerre. Citons d'abord une batterie Krupp de montagne, une batterie Vavasseur, quatre mortiers de fabrication anglaise portant le millésime 1883, des mitrailleuses Nordenfeld avec les munitions nécessaires, puis un grand nombre de pièces anciennes se chargeant par la bouche. On trouva aussi des fusils des modèles les plus variés, des caisses de cartouches, des tonnelets de poudre, des torpilles, des fusées, des projectiles, des grenades, des armes blanches, des appareils et des piles électriques, des rouleaux de fil télégraphique, des bâts et des fers de mulets, des harnachements, des uniformes, des cartouchières, une quantité d'objets de campement et de bagages. Le tout, abandonné çà et à, indiquait la précipitation de la retraite ![1].
Nous utilisâmes une partie de ce matériel. On employa l'artillerie à l'armement de la place, et on laissa les objets de campement ainsi que les uniformes, à la disposition des troupes qui surent en tirer parti.
La Grotte du Nuage clair renfermait un approvisionnement de riz considérable et précieux pour la brigade, en raison des difficultés que devait offrir le service du ravitaillement en vivres. Il fut soigneusement conservé et remplaça pendant plusieurs semaines le biscuit ou le pain.

Organisation provisoire de Lang-Son. — Trois jours après le départ de la 1re brigade, le général **de NÉGRIER**, informé par ses émissaires que les Chinois avaient arrêté leur retraite à Dong- Dang, à 13 kilomètres de Lang-Son, résolut de les obliger à repasser la frontière près de laquelle il voulait avoir un poste avancé pour surveiller leurs mouvements.
Les troupes, installées dans des cantonnements spacieux et bientôt remises de leurs fatigues, ne demandaient qu'à marcher. Avant d'entreprendre des opérations nouvelles, le général organisa des points d'appui sur la ligne Pho-Vi—Dong-Song, par où devaient provisoirement arriver les convois, ainsi qu'en quelques points de la route mandarine, choisie pour être plus tard la ligne d'étape nous reliant à Chu, et par laquelle on établissait déjà les communications télégraphiques. Il régla également l'organisation défensive de la place pour la durée de son absence.

1 Au camp des Rochers, les marmites chinoises étaient encore pleines de riz et les seaux remplis d'eau. Ces marmites, qui ont la forme de calotte sphérique, peuvent, suivant leurs dimensions, contenir la nourriture de 30, 60 ou 100 hommes. Comme les aliments (riz et viande) qu'elles servent à faire cuire, sont solides, on peut sans crainte les transporter remplies à tout moment de la cuisson. Pour cela, il suffit de passer un bambou de support dans deux poignées placées à leur partie supérieure, en face l'une de l'autre. Le jour de la prise de Lang-Son, les Chinois étaient si pressés de fuir, qu'ils laissèrent beaucoup de marmites sur le feu, et qu'encombrés des autres, pleines de riz et suspendues à leur bambou, ils les abandonnèrent pour franchir plus vite l'unique issue de leur camp.

La plaine de Lang-Son et de Kylua est entourée, à l'ouest, de hauteurs qui s'abaissent pour laisser passer le Song-Ki-Cung. Au sud, elles se continuent entre la route mandarine et celle qui conduit à Dong-Song par Pho-Vi. En les occupant, on peut à la fois détendre la place contre une attaque venant du nord, et tenir les voies de communication avec le Delta. C'est sur les hauteurs du sud que lurent établis les appareils de télégraphie optique qui nous relièrent à Dong-Song dès le 20 février. Bien que leur occupation exigeât d'importants effectifs et un armement d'artillerie le peu de troupes laissées à Lang-Son, ne permit d'y placer que des postes d'observation. La défense dut se concentrer en avant de Kylua, sur la rive droite de la rivière, en prenant appui sur deux forts chinois trans formés en redoutes. La citadelle, où étaient le quartier général, l'ambulance et le parc d'artillerie, forma réduit sur la rive gauche.
La garnison des redoutes et de la citadelle comprenait une compagnie du bataillon d'Afrique, 80 hommes provenant des soldats fatigués des autres bataillons, une compagnie de Tonkinois et la batterie de 4 de montagne commandée par le capitaine **MARTIN**. Cet ensemble s'élevait à environ 450 hommes, dont 300 Européens, réunis sous les ordres du commandant **SERVIÈRE**, du 2e bataillon d'Afrique, alors résident militaire de Lang-Son.
Le 20 février, une reconnaissance faite sur la route de Chine par le 23e de ligne rencontra les avant-postes ennemis, ce qui corroborait les renseignements des émissaires. Avant d'aller attaquer les forces que ces avant-postes couvraient, le général attendit l'arrivée dans la place, d'un important convoi de vivres, puis le 23 au matin, n'y laissant que la garnison de défense, il marcha sur Dong-Dang.

Dong-Dang. — La brigade partit de Kylua vers sept heures du matin, s'engageant sur la route de Chine. Les hommes portaient six jours de vivres, et le convoi, réduit au minimum, ne comprenait que des munitions de réserve, le matériel des ambulances et quelques bagages.
La route se développe entre deux chaînes de hautes collines qui se séparent à environ 2 kilomètres de Dong-Dang. En cet endroit, les Chinois ouvrirent le feu sur l'avant-garde. Il était neuf heures et demie.
a) Les tirailleurs tonkinois, le 2e bataillon de la légion étrangère et une batterie de 80mm de montagne, étaient en tête. Se déployant, ils disputèrent le terrain à l'ennemi, qui céda peu à peu et regagna Dong-Dang.
Ce village est dans un vallon dominé au nord par une suite de hauteurs que limitent d'un côté le défilé où serpente la route de Chine et, de l'autre, la dépression que suit celle de That-Khe. Au sud coule une rivière guéable. Ces hauteurs forment à l'angle des routes, un plateau (A), dont les pentes sont presque abruptes. Les Chinois y avaient massé leurs troupes et en avaient fait le centre d'une position s'appuyant à gauche, à des ouvrages qui pouvaient battre la route de Chine ; à droite, à trois redoutes dominant Dong-Dang et la route de That-Khe.
b) Témoins de la marche, progressive de l'avant-garde, arrivée en face d'eux, ils se déployèrent et feront avancer leurs ailes comme pour l'envelopper. Leur supériorité numérique créait un danger manifeste. Le général **de NÉGRIER**, faisant avancer le reste de la brigade, forma de B en D, obliquement par rapport à leur position, trois échelons dont le plus rapproché de l'ennemi fut établi à droite sur des hauteurs facilement défendables. Celui du milieu, entre B et D, commandait la route vis-à-vis du village, et l'autre, placé en D, ne pouvait être tourné que par un mouvement très étendu, bien aventureux pour les Chinois.
Ceux-ci, décidés à l'offensive, n'en prononcèrent pas moins une attaque qui vint donner entre ces derniers échelons. Tombant sous leurs feux croisés d'artillerie et d'infanterie, ils durent se replier lestement.
A droite, ils s'étaient avancés sur les hauteurs voisines de remplacement du premier échelon. Nos pièces ouvrirent le feu sur un mamelon situé au milieu de ces hauteurs et qui les dominait toutes.

Dès qu'il parut suffisamment canonné, l'infanterie reçut l'ordre de s'en rendre maître. En tête des troupes d'attaque était une compagnie de la légion étrangère, commandée par le capitaine **BÉRARD**. Elle approchait de l'ennemi, lorsque cet officier fut atteint à la poitrine d'une balle qui le traversa[1].

Le lieutenant **de FÉRAUDY**, prit aussitôt le commandement, entraîna sa compagnie à l'assaut, et le mamelon fut enlevé avec l'assistance des autres troupes de l'échelon qui appuyèrent son mouvement. Les Chinois, abandonnant vite les hauteurs environnantes pour gagner la route de Chine, laissèrent notre droite s'établir sur un terrain qui dominait leur position A.

e) Il était une heure ; deux attaques avaient été repoussées, mais cette position était intacte. Le général résolut de s'en emparer. Il fit réunir l'échelon de gauche à celui du milieu et concentrer sur elle le feu des deux batteries de la brigade. A la droite, les difficultés de mise en batterie étaient extrêmes, on les surmonta malgré tout[2].

Les Chinois, pourvus de canons, répondirent énergiquement pendant une demi-heure, puis leur feu décroissant, s'éteignit. Les groupes nombreux qu'ils montrèrent pendant ce combat d'artillerie, furent dispersés par nos obus.

L'état des pentes rendait leur position moins inaccessible à l'ouest. Le général donna par suite, au lieutenant-colonel **HERBINGER**, l'ordre d'en attaquer la droite avec les 3 bataillons d'infanterie de ligne, 2 compagnies de la légion étrangère et les Tonkinois.

Ces derniers, poussés vers Dong-Dang, en partie incendié par l'artillerie, livrèrent à l'ennemi un combat de mousqueterie des plus vifs. Les bataillons les suivirent, pénétrèrent dans le village et en chassèrent les derniers adversaires dont quelques-uns, embusqués dans les maisons, furent tués à l'arme blanche.

Les troupes de la colonne d'attaque exposées au tir plongeant pendant leur marche, et parfois enveloppées de feux, s'avancèrent, cherchant un endroit favorable pour s'engager sur les pentes couronnées par des ouvrages. Elles trouvèrent à grand'peine quelques points abrités de la fusillade, où elles se massèrent par compagnie, en attendant l'ordre d'attaque que le lieutenant-colonel donna bientôt.

Pour gravir de véritables escarpements, elles déposèrent leurs sacs. Les compagnies **de COLOMB**, du 111e de ligne, et **BRUNET**, de la légion, parvinrent les premières sur une crête d'où elles purent battre de leurs feux la position ennemie. Le sous-lieutenant **PORTIER**, du 111e de ligne, reçut une blessure mortelle pendant cette partie de l'action[3].

Les Chinois, voyant nos troupes maîtresses de points qu'ils avaient sans doute cru inabordables, exposés d'autre part au feu continu de l'artillerie, abandonnèrent presque tous leurs ouvrages.

Une autre colonne d'attaque, formée de compagnies de la légion étrangère, arriva peu après sur leur position, ouvrit le feu et détermina leur retraite. Ils se partagèrent en deux groupes dont l'un s'écoula vers la nord, et l'autre dans la direction de la route de That-Khe.

Le terrain accidenté mais souvent découvert, qu'ils traversaient en se repliant, permit de leur envoyer des feux de salves. Leurs coolies, porteurs de munitions, de bagages ou même de blessés attachés à des bambous, atteints comme les combattants, abandonnèrent leur charge pour s'enfuir plus vite.

d) Pendant les mouvements exécutés sur le flanc de la position chinoise, notre échelon de droite, placé en B, avait été l'objet d'une attaque qui échoua complètement.

1 Le projectile sortit par le dos. La gravité de cette blessure fit qu'on annonça, par méprise, la mort du capitaine. Soigné à Lang-Son par le docteur Zuber, médecin chef de l'ambulance, il guérit, et aujourd'hui bien portant, il est chef de bataillon au 1er régiment étranger.

2 Un brigadier d'artillerie de marine, nommé Elie, parvint à faire monter à bras, sur un pic élevé, une pièce qui, de là, put tirer longtemps sur la position adverse, qu'elle voyait fort bien.

3 II fut atteint au ventre d'une balle qui sortit par les reins. Transporté à Land-Son, il mourut en y arrivant.

Il était environ 3 heures, l'ennemi reculait partout. Pour achever sa défaite, le général fit canonner la route de Chine, qu'il suivait en désordre, et prescrivit à l'échelon qui occupait les hauteurs B d'avancer par les collines de l'Est, en même temps que les troupes du lieutenant-colonel **HERBINGER** achèveraient de s'emparer des positions au nord de Dong-Dang.
Vers 5 heures et demie, nos soldats arrivaient à une ligne de hauteurs que traverse la route. Ils y trouvèrent des groupes de maisons, des pagodes et deux fortins dominant un col. Ces hauteurs marquaient la frontière de Chine, et au milieu de ce col était la porte du Quand-Si. La porte et la frontière furent occupées sans coup férir, et rien ne troubla jusqu'au lendemain nos grand'gardes établies une heure plus tard sur le territoire chinois.
Cette journée nous coûta 50 tués ou blessés, dont 2 officiers.
Les positions de Dong-Dang avaient été enlevées par une brigade forte d'environ 2,600 hommes, et les Chinois, battus, étaient rentrés sur leur territoire. Cet événement eut un retentissement considérable dans le pays pressuré depuis longtemps par leurs troupes. Il marquait une glorieuse étape de plus dans la marche toujours croissante de nos succès.

La Porte de Chine. — La porte de Chine, que traverse la route mandarine de Lang-Son, était encastrée dans un large massif de maçonnerie percé d'un tunnel de 8 mètres de long, servant au passage et surmontée d'une pagode. Elle se composait de très hauts montants de bois agrémentés de peintures représentant des guerriers et des animaux fantastiques. Deux murs crénelés s'appuyant à ses maçonneries les reliaient de chaque côté à dos fortins construits sur les hauteurs qui dominent le col où elle était établie.
Dans les groupes d'habitations voisins et les pagodes où avaient été cantonnées les troupes chinoises, on trouva beaucoup de matériel de guerre, entre autres : 4 canons Krupp de montagne, 3 mitrailleuses, des pièces se chargeant par la bouche, des torpilles chargées, du câble électrique et des plaques de blindage pour cuirassements. Ces bâtiments renfermaient aussi beaucoup de tonnelets de poudre, des caisses de munitions, des armes de tous modèles, un magasin d'habillement et des approvisionnements considérables de riz.
Le 24 février, une reconnaissance faite par la légion étrangère sur le territoire chinois ne rencontra pas l'ennemi.
Le bataillon du 111^{e} de ligne qui s'était, la veille, arrêté à la nuit au sud de la frontière, reprit sa marche dès le matin pour gagner la Porte, et son avant-garde s'engagea dans un défilé aboutissant à proximité de nombreux villages. Elle continua son mouvement et arriva près d'une importante localité que protégeait un fortin surmonté de pavillons. Le bataillon aperçut bientôt devant lui un convoi et son escorte s'éloignant vers le Nord- Ouest, et qui étaient sans doute les derniers éléments de l'armée chinoise en retraite. On s'était trompé de chemin et engagé, connue cela fut reconnu plus tard, sur la route de Lang-Tchéou, qu'interceptaient à quelques kilomètres de la frontière les redoutables positions de Bang-Bô. Se portant à l'Est, le bataillon rejoignit néanmoins la brigade.
Ce jour-là, les troupes bivouaquées aux environs de la Porte détruisirent le matériel ennemi qu'on ne devait ni emporter à Lang-Son, ni employer à la faire sauter le lendemain.
Le 25, l'ennemi ne se montra pas, et rien ne l'annonçait.
En marchant sur les positions voisines de la frontière, le général avait voulu le chasser du Tonkin. Ce but réalisé, il devait rentrer à Lang-Son en laissant une garnison à Dong-Dang.
Voulant, sans doute frapper l'esprit des populations environnantes au détriment du prestige de nos adversaires, il avait décidé de détruire la porte élevée à l'entrée de leur pays.
Les opérations qui s'étaient succédées au Tonkin depuis le mois d'octobre, avaient eu pour but d'obtenir par la force l'exécution de la Convention de Tien-Tsin et de tirer une vengeance

nécessaire du guet-apens de Bac-Lé[1]. Pour caractériser notre action aux yeux des habitants, le général envoya placer dès le matin, en avant des grand'gardes, des écriteaux qui portaient en chinois l'inscription que voici : « *Le respect des traités protège plus sûrement un pays que les portes aux frontières. La Porte du Quang-Si n'existe plus.* »
Une compagnie de la légion étrangère, des soldats tonkinois et un détachement d'artillerie restèrent sur place pour achever les travaux de destruction commencés la veille, et le reste des troupes gagna Dong-Dang.
Le tunnel traversant le massif de maçonnerie de la porte fut rempli de tonnelets de poudre, de caisses de munitions, d'artifices de tout genre et d'armes, puis muré des deux côtés.
On établit des fourneaux de mine dans les pagodes et les bâtiments voisins, puis on organisa des traînées de poudre pour allumer le tout. Ces travaux furent dirigés par le capitaine d'artillerie **RENAUD**.
Vers deux heures, ceux qui avaient exécuté ou protégé ces opérations s'éloignèrent, et l'on mit le feu la poudre.
Une détonation formidable retentit presque aussitôt ; la Porte du Quang-Si était détruite.
Le soir, la brigade était groupée à Dong-Dang. Le lendemain, le 3e bataillon de la légion étrangère fit dans la direction de That-Khe, une reconnaissance d'une, dizaine de kilomètres, qui ne rencontra pas de Chinois, et le 2e bataillon, désigné pour occuper Dong-Dang avec une section de Tonkinois et 2 pièces de 80 mill. de montagne, s'y installa.
Le 27, le général ayant ainsi établi, à proximité de la frontière et du chemin de That-Khe, un poste avancé qui pouvait surveiller les agissements de l'ennemi dans ces parages et au besoin lui tenir tête, ramena les autres troupes à Lang-Son.

Séjour à Lang-Son (Février-Mars 1885). — Pendant plusieurs jours, on rapporta de la frontière le matériel qui n'avait pas été détruit et les approvisionnements de riz abandonnés par les Chinois. Le parc d'artillerie, les magasins de vivres, furent un moment presque encombrés de ce butin. Les soldats comme les officiers, il l'énergie et il la valeur desquels il était, dû, le voyant arriver dans la place, en éprouvaient une légitime fierté.
On songeait que la seule brigade avait fait plier devant elle et repoussé en Chine des troupes bien supérieures en nombre, s'appuyant à la frontière, installées sur des positions choisies et retranchées à loisir, et personne ne doutait que, si de nouvelles luttes étaient nécessaires, elles ne devinssent la cause de nouveaux succès.

Les routes. — En attendant, il fallait vivre à Lang-Son et l'approvisionner au moyen de convois. Les travaux de route étaient donc les premiers à entreprendre.
Pour relier la place aux voies fluviales aboutissant au Delta, on avait eu à choisir entre la route mandarine qui arrive à Phu-Lang- Thuong, en passant par Than-Moï et le, chemin de Dong-Song, suivi depuis Chu par la colonne d'opération. La 1re brigade, parvenue le 20 février à Phu-Lang-Thuong avait rencontré jusqu'à Than-Moï une voie, préférable à celle de Lang-Son à Dong-Song par Pho-Vi. Du point de départ la ligne de partage des eaux entre, la Chine et le Tonkin, atteinte vert Cut, cette voie se développe au pied de hautes collines et traverse des ravins nombreux mais peu profonds. Elle franchissait à cette époque, sans trop de difficultés, le col de Cut, puis tombait dans la vallée du Song-Thuong[2]. Elle s'y continue entre deux chaînes parallèles, d'aspect bien différent. Celle de l'Est dont les sommets boisés s'élèvent à 400 et 500 mètres au-dessus de la rivière, n'est que le prolongement des hauteurs qui avoisinent Lang-Son ; elle s'étale en pentes douces le long du

1 Voir les clauses de cette convention au chapitre III de ces Souvenirs.

2 En 1887, on a construit une route qui contourne par l'Ouest les hauteurs de Cut.

Song-Thuong. Celle de l'Ouest apparaît subitement et présente une succession de pics soudés par des dépressions abruptes qui ressemblent il des brèches dentelées. C'est une longue muraille calcaire presque verticale, de teinte sombre et couverte d'épaisses broussailles, une suite de roches gigantesques et déchiquetés ayant l'aspect étrange de celles de la baie d'Along et de la région de Lang-Son.
Après Than-Moï, cette route était praticable quelques kilomètres et devenait, surtout depuis Bac-Lé. fort mauvaise jusqu'à Cau-Son.
Par contre, le chemin Lang-Son-Pho-Vi-Dong-Song, très médiocre jusqu'à ce poste, était au delà facile à améliorer jusqu'à Chu.
Un sentier suivi, dans leur mouvement de retraite du 6 février, par plusieurs des corps chinois occupant Dong-Song, reliait cette localité à Than-Moï. On décida de le rendre praticable aux convois.
La route d'étape joignant Lang-Son à la base d'opération dut, par suite, être formée des tronçons Lang-Son — Than-Moï et Dong-Song—Chu, réunis par le chemin traversant le col du Déo-Quao. On la commença immédiatement aux extrémités et au passage de la montagne.
A Lang-Son, le 1er mars marqua le début des travaux auxquelles les bataillons furent employés tour à tour. Aux environs de Chu et de Dong-Song, le travail fut exécuté par des coolies.
Jusqu'à son achèvement, les convois dirigés sur Lang-Son depuis Dong-Song transformé en magasin de vivres, durent suivre le chemin de Pho-Vi.

Approvisionnements. — Ces convois, organisés avec des coolies ou des chevaux de bât, avaient chacun l'effectif voulu pour le transport de cinq jours de vivres. De Dong-Song, ils gagnaient Lang-Son en trois jours après lesquels une journée de repos était nécessaire. La supprimer eût été s'exposer à des déchets considérables par la désertion ou la maladie. Deux jours suffisaient pour retourner sans charge à Dong-Song. Les éléments de chacun d'eux étaient donc absents six jours de la base d'approvisionnement, soit un jour de plus que le temps pour lequel ils apportaient des vivres à Lang-Son. Les ressources disponibles permettaient de faire arriver qu'un convoi tous les trois jours[1].
En dehors des vivres, il fallait apporter du matériel de tout genre et des munitions ; enfin, il y eut fréquemment des déchets pendant la route[2]. Pour ces raisons on peut estimer à dix jours de vivres les quantités apportées en neuf jours dans la place par trois convois. Pour créer une réserve d'approvisionnements, on fut donc obligé de nourrir la brigade avec ce qu'on appela les «rations

1 La question d'approvisionnement de la place était intimement liée à celle des moyens de transport. Prévoyant les difficultés qu'elle présenterait, le général de Négrier avait dit au moment où la question de la marche vers la frontière fut débattue : « Pour approvisionner Lang-Son, la colonne devra être suivie d'une voie ferrée Decauville, immédiatement installée. Pas de voie ferrée, pas de Lang-Son. » En présence des considérations qui faisaient de l'occupation de cette ville une nécessité, on avait résolu de combiner plusieurs sortes de moyens de transport pour y envoyer des vivres. On réussit à en faire arriver suffisamment ; car à la fin du mois, ses magasins contenaient plus de 60,000 rations.

2 Les déchets semblent pouvoir être évalués à 25 pour 100 des denrées. Ils provenaient d'accidents survenus pendant le trajet, d'avaries causées par le mauvais temps et de détournements imputables aux porteurs ou aux escortes composées de soldats du bataillon d'Afrique ou de tirailleurs tonkinois. Par le mauvais temps, le trajet le long des ravins ou le passage des torrents, amenait parfois la chute de caisses de biscuit contenant 50 rations, ou de caisses de conserves de viande en contenant 120. Les jours de pluie, une partie du contenu des caisses de biscuit était souvent avarié. Dans les chemins trop étroits pour permettre le passage de deux hommes de front, ou qui se développent au milieu des hautes herbes, la surveillance est impossible en beaucoup de points, et les temps d'arrêt sont fréquents. Les denrées qui peuvent, à ce moment, être enlevées des caisses par les porteurs ou par l'escorte, y sont bien vite remplacées par un poids égal.

substituées ». Elles comprenaient journellement 280 grammes de viande fraîche de bœuf, 800 grammes de riz, 12 centilitres de tafia, du sel, du café, du sucre et du thé[1].
Pendant le mois de mars, ces rations furent distribuées aux officiers et à la troupe, un jour sur trois ; puis un jour sur deux.
Personne ne regretta de voir la viande fraîche remplacer la conserve ; quant au riz substitué au biscuit ou au pain, on s'y habitua vite. Les petits vivres (sel, café, etc.) étaient perçus intégralement. Par suite du faible poids des rations, leur consommation ininterrompue ne créait pas de difficulté particulière à la constitution des approvisionnements.
En résumé, les dix convois devant arriver par mois ne pouvaient apporter que 33 jours de vivres, destinés à environ à 3,000 hommes. Pour approvisionner la place à 15 jours de réserve, il fallait donc se contenter pendant 12 jours de rations substituées.
Dans ces circonstances, le riz trouvé au camp des Rochers et à la Porte de Chine, devint très utile, ainsi que les bœufs et les buffles ramenés des villages environnants[2].
L'effectif des coolies de convois fut à peu près maintenu par des réquisitions, tandis que les chevaux de bât, hors de service, ne purent être remplacés. Vers la fin du mois, une partie des coolies de la 1re brigade, devenus disponibles et employés sur la ligne d'étapes Chu-Lang-Son, permit de faire arriver dans la place des approvisionnements plus nombreux. La brigade ayant été renforcée pendant la dernière semaine, Lang-Son était, le 28 mars, pourvu de plus de soixante mille rations complètes de vivres.
On y envoya aussi de la farine et des fours de campagne. Grâce aux efforts du sous-intendant militaire **JAU**, chef des services administratifs de la brigade, et de ses sous-ordres, il fut possible de distribuer, dès le 20 mars, du pain un jour sur trois. Personne n'en avait mangé depuis 46 jours[3].

Les habitants et le pays. — Après nos succès de Üong-Dang et la destruction de la Porte de Chine, la crainte que les Chinois inspiraient aux populations avait disparu, leurs prestige s'était évanoui. Le commandant **SERVIÈRE**, résident de Lang-Son, fit le nécessaire pour amener les habitants à rentrer dans leurs villages, en les assurant de notre protection. Encouragés, d'ailleurs, par l'attitude de nos troupes, ils reprirent paisiblement leurs travaux et peu à peu vinrent à Lang-Son et à Kylua vendre leur bétail ou leurs denrées. Bientôt, un marché très utile à la nourriture des troupes, s'organisa au centre de la ville[4].
En même temps, l'ancien Quan-An de Lang-Son vint faire sa soumission au général. Il fut provisoirement chargé de l'administration de la province, en remplacement du gouverneur titulaire, qui avait suivi les Chinois.
Cette province n'est pas habitée par des Annamites de race pure, mais par des métis chinois.
Les uns, chez lesquels le sang annamite domine, se nomment les Thoôs. Ils occupent généralement les fonctions publiques et sont agriculteurs.

1 La ration normale comprenait : 300 grammes de viande fraîche ; 550 grammes de biscuit ; du sucre, du café, du sel ; 6 centilitres de tafia, et du thé pour couper l'eau. Pendant le séjour à Lang-Son, on ne perçut jamais de vin.

2 Une centaine de buffles avaient été trouvés dans les villages ou les rizières des environs et amenés à Lang-Son. Les employer pour la nourriture eût privé les indigènes de leur moyen habituel de labourer les rizières. Le général fit connaître que ces animaux seraient remis aux habitants qui viendraient les réclamer et amèneraient à la place des bœufs à vendre. La chose réussit bien. Cette mesure rapprocha de nous les populations, qui avaient fui lors de la prise de la ville, et marqua le début de leur retour à Lang-Son ou dans les localités voisines.

3 Depuis le 3 février, lendemain du départ de Chu de la colonne d'opérations.

4 On y trouvait des bœufs, des porcs, des volailles, de nombreux légumes et des fruits. On y vendait aussi des chiens, qui vivent en troupeaux dans la région et dont les Annamites et Chinois sont très friands. Au milieu du mois de mars, un chien se payait, sur le marché de Lang-Son, une ligature, soit environ 90 centimes.

Les autres, qui descendent plus directement des Chinois, s'appellent les Nungs. Ils ont le type chinois très marqué, se rasent la majeure partie de la tête, et portent une natte de cheveux assez courte. Ils sont surtout commerçants.
Comme les Thoôs, ce sont de beaux hommes, au teint presque blanc. Leurs femmes et leurs enfants nous paraissent bien plus robustes que ceux des Annamites.
Douces et serviables, ces populations semblaient avoir entière confiance en nous.
Le pays est généralement montagneux. On y rencontre cependant des parties basses organisées en rizières, en jardins potagers et plantations de maïs, de cannes à sucre et d'indigo. Sur le versant des collines, on trouve un arbre appelé quay-tran, dont la graine donne l'huile à brûler, et un autre, nommé qua-hoï (arbre à badiane), qui produit l'anis étoilé, avec lequel on fabrique l'essence de badiane. Cet arbre est l'une des richesses du pays. L'essence qui provient de ses fruits était, avant notre arrivée, fabriquée à Dong-Dang et à Kylua où l'on trouva des appareils distillatoires[1].
Le climat de la région, très chaud en été, est souvent rigoureux en hiver. On peut le qualifier d'excessif.

La situation à Lang-Son. — Vers le 10 mars, tout était tranquille. Le 2e bataillon, de la légion étrangère rentré depuis trois jours à Lang-Son et relevé à Dong-Dang par le 3e bataillon du même corps, n'avait pendant son séjour à ce poste avancé, découvert à proximité de la frontière, aucun indice d'une attaque imminente.
En raison des succès du mois précédent et de ceux que la 1re brigade venait de remporter sur la rivière Claire, on croyait à la prochaine conclusion de la paix.
Les correspondants des journaux restés avec nous dans la place, avaient assisté au combat de Dong-Dang et à la destruction de la Porte de Chine. Ils partirent pour Hanoï avec la conviction que rien de saillant ne se produirait avant longtemps dans le pays[2].
Nous étions, depuis le 1er mars, reliés à Chu par une ligne de télégraphie électrique[3].
La sécurité paraissant complète sur les routes comme à Lang-Son, des marchands nous apportèrent du Delta des vivres et des objets de tout genre. Quoique vendues à des prix quadruples de ceux d'Haï-Phong ou d'Hanoï, leurs marchandises avaient disparu le lendemain de leur arrivée.
Néanmoins, l'état des troupes se ressentait des fatigues et des privations subies. L'effectif des malades (fiévreux surtout) était d'environ dix pour cent.
Les Chinois semblant repoussés pour toujours, on parlait de réduire la garnison à un bataillon d'environ 700 hommes, à deux compagnies de tonkinois et à une batterie. Le lieutenant-colonel

1 Cet arbre, haut de 6 à 7 mètres, a la forme du peuplier. Ses feuilles, vert clair, sont persistantes et dégagent une odeur agréable. Ses fleurs roses sont groupées à l'extrémité des branches. Les Thoôs le cultivent surtout aux environs de Dong-Dang et de Pho-Vi, à Cho-Nhaï près de Lang-Son et à Na-Nam, sur la route mandarine, à mi-distance entre Lang-Son et Cut. L'anisette est fabriquée avec l'anis étoilé. A Hanoï, le kilogramme d'essence de badiane valait, en 1884-85, environ 14 francs.

2 Ces correspondants étaient : un Français, M. Nicole, qui représentait le Temps, et deux Anglais, MM. Scott et Colville, dont il a déjà été question. Le premier représentait le Standard, et le deuxième le Times. M. Nicole, connu de tous les officiers de la brigade, était, à cause de ses cheveux gris et de son air brave homme, désigné par les soldats sous le nom de « Père Nicole ». II était très entreprenant et ne s'inquiétait d'aucun danger. Pendant les combats qui marquèrent, en février 1885, les étapes de Chu à la frontière de Chine, il arrivait souvent « pour mieux voir » si près des lignes engagées, que les officiers devaient lui interdire d'avancer. Resté au Tonkin depuis cette époque, il fit partie, à la fin de 1888, de la mission Pavie, qui réussit à gagner Luang-Prabang (sur le Mé-Kong), en remontant la rivière Noire. Au cours de cette exploration, il mourut de la fièvre à Van-Chang, sur la rivière Noire, non loin de Son-La.

3 La ligne passait par Cut, Than-Moï, le col de Deo-Quao, Dong-Song et le col de Deo-Quan. Ce résultat remarquable était dû à l'infatigable activité de M. Bourrel, agent de l'Administration des télégraphes, qui marcha avec nous sur Lang-Son.

DONNIER devait, paraît-il, être nommé au commandement supérieur de toute la région frontière et procéder à l'occupation, sans doute pacifique, de That-Khe et de Cao-Bang.

Reconnaissance de That-Khe (mars 1885).— La première de ces places fut visitée par notre cavalerie au commencement du mois. Les troupes chinoises, repoussés vers l'Ouest lors de la prise de Dong-Dang, s'étaient installées dans les villages de la route qui y mène. Le général **de NÉGRIER** ayant appris, le 5 mars, qu'elles s'en étaient éloignées pour passer la frontière, voulut faire reconnaître la localité par 25 cavaliers que commandaient le capitaine **GACHET** et le lieutenant **d'HUTEAU**, du 1er régiment de chasseurs d'Afrique.
Cette troupe partit de Lang-Son le 6, passa la nuit à Dong-Dang et se remit en marche le lendemain. Elle bivouaqua le soir, non loin d'un poste chinois qui, sans doute, ne prévoyant pas son faible effectif, avait disparu au jour. Le 8, elle entrait à That-Khe ayant, en 18 heures, parcouru 75 kilomètres par des chemins affreux. Les Chinois avaient, à son approche abandonné la place. Les habitants qui, à tout point de vue, parurent supérieurs aux Annamites du Delta, accueillirent fort bien nos cavaliers, et les autorités firent connaître que la ville désirait notre protection.
Le même jour à 9 heures du soir, le capitaine recevait un émissaire du général, lui faisant connaître que des contingents chinois venant du Sud se rabattaient sur That-Khe, probablement pour entrer en Chine. En raison du petit nombre de cavaliers dont il disposait, ordre lui était donné de tâcher de les éviter et de regagner promptement Dong-Dang.
L'état du chemin rendant toute marche de nuit impossible, on partit le lendemain dès l'aube. Une pluie battante avait grossi le Song-Ki-Cung. On dut le traverser trois fois à des gués profonds de plus d'un mètre. Pour descendre dans la rivière et remonter sur l'autre rive, il fallut tailler des rampes dans les berges avec les sabres et les hachettes de campement. On surmonta tous ces obstacles, et le soir nos cavaliers arrivaient à Dong-Dang ayant évité l'ennemi et reconnu That-Khe. Celle fois, la distance fut parcourue en 15 heures[1]. Cette reconnaissance constitue la plus belle opération de cavalerie de la campagne.
Les contingents ennemis qui cherchaient à gagner la frontière de ce côté étaient, paraît-il, des fuyards de l'armée de **LUU-VINH- PHUOC**, que la 1re brigade avait mis en fuite après une lutte terrible en les forçant à lever le siège de Tuyen-Quan, assiégée depuis trois mois.

XI.

TUYEN-QUAN.

(Novembre 1884—Mars 1885.)

Marche de la 1re brigade. — Hoa-Moc (2-3 mars 1885.) — Siège de Tuyen- Quan.

Marche de la 1re brigade. — Tuyen-Quan, attaquée depuis la fin de décembre 1884, par le célèbre chef des Pavillons Noirs, avec ses troupes et les réguliers du Yunnam, venait de soutenir un siège

1 75 kilomètres dans de pareils chemins en représentent comme efforts certainement moitié plus, soit environ 120 parcourus sur une route ordinaire par le mauvais temps. C'est donc une course remarquable, surtout pour des chevaux arabes, qui ne mangeaient ni orge ni avoine, mais du paddy (riz non décortiqué). Il faut dire que cavaliers et chevaux étaient entraînés et que le chargement était réduit à l'indispensable.

héroïque. Elle avait été débloquée à la suite du plus rude et du plus sanglant combat de la campagne.
Ces événements, bientôt connus à Lang-Son, firent l'admiration de tous.
Nous apprîmes que la 1re brigade, partie le 16 février avec le général en chef pour courir au déblocus de la place, avait, sans incidents, suivi la route mandarine jusqu'à Phu-Long-Thuong, où elle arriva le 20.
Près de Bac-Lé, le lieu des combats des 23 et 24 juin 1884, fut trouvé couvert de hautes herbes. Sur l'une des tombes qu'on put néanmoins découvrir, on planta une croix portant ces mots : « *Gloria victis* ! » La brigade défila devant elle au port d'armes pour honorer le souvenir des camarades tombés ce jour-là victimes des balles chinoises.
Gagnant Hanoï sans répit et remontant le fleuve Rouge en canonnières jusqu'à Bac-Hat, au confluent de la rivière Claire, nos troupes y étaient concentrées le 24.
Le lendemain, la brigade, s'avançant par le sentier de la rive droite de cette rivière, prenait la direction de Tuyen-Quan. Cinq bâtiments de combat d'un faible tirant d'eau l'escortaient, protégeant son flanc droit.
Le 27 février, elle arrivait à Phu-Doan et rejoignait une petite colonne aux ordres du lieutenant-colonel **de MAUSSION**, de l'infanterie de marine, qui tâchait d'attirer à sa rencontre les troupes environnant la place assiégée.
Réunies, nos forces comptaient à peu près 3,000 hommes. Le général en chef, venant d'Hanoï où il avait à peine séjourné, en prit le commandement.
Gênées dans leur marche par le peu de hauteur de l'eau qui causa de fréquents échouages, les canonnières, auxquelles les jonques coulées à hauteur des positions ennemies barraient la route de Tuyen-Quan, ne purent participer au combat. Arrivant le 1er mars en face des lignes d'investissement qui traversaient le chemin de Tuyen-Quan, les troupes prirent le contact de l'adversaire.
Voulant le joindre au plus vite, on avait surmonté toutes les difficultés du trajet. A présent, il fallait s'ouvrir un passage ; on le fit le lendemain.

Hoa-Hoc (2-3 mars 1885). — Les défenses nombreuses interceptant la route au sud de Yuoc, étaient groupées près du village d'Hoa-Moc. C'étaient des ouvrages creusés pour ainsi dire dans les mamelons et les croupes, et réunis par des chemins couverts crénelés. Leurs abords étaient dégagés dans la limite de la zone dangereuse de tout ce qui pouvait gêner le tir. Aucun drapeau n'y flottait et rien n'en révélait l'occupation.
Le 2, vers midi, l'avant-garde marchant sur eux, s'en approcha à faible distance sans qu'un coup de feu ne retentît. Les échelons de la brigade s'engagèrent bientôt dans l'espace resserré que limitent en cet endroit, à l'ouest, les pentes d'un amas de collines, et à l'est, la rivière Claire. L'artillerie, aux prises avec des difficultés de tout genre, n'avait encore pu agir, quand la fusillade éclata soudain.

Voici le récit pathétique qu'un témoin, M. le lieutenant **HUGUET**, de l'infanterie de marine, a fait de ce terrible combat[1] :
« Détailler les péripéties de l'action est impossible.
« La brigade entière se démena bientôt dans la fournaise, attaquant avec rage des retranchements qui vomissaient une mort émanée de mains invisibles. Des engins de guerre bizarres sillonnaient l'air, fusées explosibles à trajectoire hétéroclite, qui passaient avec un frémissement sinistre. Sous les pas des colonnes d'assaut éclataient des mines ; des fougasses détonaient creusant des gouffres, projetant avec des morceaux du sol, des cadavres horriblement brûlés et tuméfiés. Dans le vacarme

1 M. Huguet est aujourd'hui démissionnaire.

de la bataille, des sonneries essoufflées de clairon se détachaient, haletant la charge, accompagnant du pied du fort les ronronnements sourds des trompettes chinoises. Dans un si petit espace, on ne pouvait songer à diriger la lutte ; l'individualité seule agissait.
« Avec le crépuscule, la brume tomba plus épaisse. L'artillerie s'était tue, craignant de frapper à la fois amis et ennemis, dans l'enchevêtrement de la mêlée.
« Les ombres de la nuit ne tempérèrent pas l'intensité de la fusillade : devant elles, personne ne songeait à lâcher prise.
« La plupart des compagnies, décimées, abruties de fatigue, s'étaient étendues à terre là où elles avaient combattu, conservant leurs dernières cartouches pour le dernier acte du drame...
« Vers trois heures du matin, une recrudescence de feu remit tout le monde sur pied... L'ennemi allait-il prendre l'offensive ? Allait-il, par un mouvement excentrique, forcer à son profit la victoire ?... Redoutable inconnu d'une bataille indécise !...
« Pendant quelques instants les trompes résonnèrent, puis un silence relatif s'établit, troublé seulement par des détonations espacées.
« A la première lueur du jour, la lutte recommençait avec une âpreté nouvelle. La rage dans l'âme, sans attendre qu'un ordre eût été donné, d'un commun accord, les troupes de la brigade et la réserve du colonel **de MAUSSION** s'élancèrent d'un élan furieux contre les positions ennemies.
« Vers le milieu de la nuit, une partie des forts avait été évacués ; les Chinois, surpris de notre ténacité, redoutant d'être tournés, avaient esquissé leur retraite. Les rares ouvrages occupés, assaillis à la fois de toutes parts, tinrent bon jusqu'à l'extrême limite. Le dernier d'entre eux, cerné, ne fut pris qu'à neuf heures du matin, après une défense qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.
« Un peloton de légionnaires et un peloton de tirailleurs algériens en garnissaient la crête. Au-dessous d'eux, chaque embrasure crachait sans répit des volées de balles. Nulle brèche n'existant dans les parapets, il eût fallu, pour écraser cette résistance suprême, donner un assaut meurtrier. Or, nos pertes, déjà trop grandes, ne le permettaient pas.
« Deux pièces de 80 mm furent mises en batterie à moins de 10 mètres et tirèrent à bout portant. Quelques coups de canon et trois ou quatre feux de salve achevèrent enfin la besogne... Quand on pénétra dans l'intérieur de la double enceinte, tout était mort ! Une cinquantaine de cadavres, affreusement mutilés, gisaient sur le terre-plein ou dans le fond des tranchées. Le sang ruisselait.
« Toutes les cartouchières étaient vides.
« Cette fois, nous étions maîtres du terrain...
« Le succès n'était dû ni à la stratégie, ni à la tactique, ni au génie d'un homme. Le héros, ici, c'était le soldat. A lui en revient tout l'honneur. C'est devant son énergie, son opiniâtreté, sa bravoure décuplée par le sentiment du « il faut passer quand « même ! » que l'armée impériale et les bandes aguerries de **LUU- VINH-PHUOC,** bien supérieures en nombre, parfaitement armées et organisées, ont dû fléchir. La valeur remarquable et incontestée du vaincu, en rehaussant son mérite, augmente la gloire du vainqueur.
« Les sacrifices énormes disparaissaient devant la grandeur du but...
« Pour le régiment d'infanterie de marine, les deux cinquièmes des officiers et près de 200 hommes étaient hors de combat...
« Dans l'après-midi du 3 mars, la colonne atteignait Tuyen-Quan, et, de la citadelle ruinée, sur laquelle flottaient, éclatantes, nos couleurs nationales, le canon saluait joyeusement l'arrivée du général en chef. »

Les pertes s'élevaient à 79 tués, dont 9 officiers, et à 384 blessés, dont 18 officiers ; soit 463 officiers et soldats hors de combat. C'était donc, pour la seule brigade, des pertes à peu près égales à celles de la division entière marchant de Chu sur Lang-Son. Voici les noms des officiers tués ou morts bientôt de leurs blessures et des officiers blessés :

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

OFFICIERS TUÉS :

INFANTERIE DE MARINE.

Capitaines :
MM.
TAILLAND.
BOURGUIGNON.
CHANU.

Lieutenants :
MM.
DE L'ÉTOILE.
MOISSONET.
BRUN.

TIRAILLEURS ALGÉRIENS,

Capitaine :
M. **ROLLANDES**.

Lieutenant :
M. **EMBARECK-OU-ALI**.

Sous-lieutenant :
M. **PEYRE**.

OFFICIERS BLESSÉS

INFANTERIE DE MARINE.

Capitaine :
M. **SALLES**.

TIRAILLEURS ALGÉRIENS.

Capitaines :
MM,
CHIROUZE.
VALET.

Lieutenants et sous-lieutenants :
MM.
LAGARDE.
MONDON.
VERZEAU.
CHENAGON.
BERLIER.
DÉGORGE

Lieutenants et sous-lieutenants :
MM.
GUIGNABAUDET.
MOHAMED-BEN-MOHAMED.
MOHAMED-BEN-EMBARECK.
MOHAMED-BEN-M'AHMED.
PICRI.
ROIG.

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

DONNAT (tirailleurs tonkinois).
GUÉNIN.
LE HEIGET.

Le génie militaire a élevé, au commencement de 1889, sur la rive droite de la rivière Claire, un monument commémoratif de la lutte d'Hoa-Moc. Il est bâti sur une colline d'environ 38 mètres de hauteur, on face de l'île de Lang-Soï, vis-à-vis de laquelle les Chinois avaient coulé des jonques pour empôcher les canonnières de passer. Le mausolée se compose d'une colonne en maçonnerie de 10 mètres de hauteur, entourée du huit canons reliés par des chaînes. Quatre plaques de marbre, encastrées dans le soubassement, portent les noms des officiers et soldats tués pendant ce combat.

Deux jours après, l'ordre du jour suivant était adressé aux troupes :

« Officiers, Sous-Officiers et Soldats,

« Vous venez d'ajouter une page glorieuse à l'histoire du corps expéditionnaire. Après vos victoires sur la route de Chu à Lang- Son, j'ai dû, sans vous accorder un repos bien mérité, vous demander de nouveaux efforts, vous conduire à de nouveaux dangers.
« Le 2 mars, vous avez rencontré l'armée chinoise, descendue du Yunnan, retranchée dans une série d'ouvrages formidables, sur un terrain d'une difficulté inouïe. L'ennemi, renforcé des troupes de **LUU-VINH-PHUOC**, avait annoncé bien haut qu'il vous barrait la route de Tuyen-Quan, assiégée avec rage.
« Sans tenir compte du nombre de vos adversaires, vous avez enlevé de vive force les ouvrages d'Hoa-Moc, après une lutte de près de vingt-quatre heures.
« Le résultat a répondu à vos sacrifices, et, le 3 mars, vous serriez la main des braves de l'héroïque garnison, que vous veniez d'égaler...

« Tuyen-Quan, 5 mars 1885.

« Brière de L'Isle. »

Siège de Tuyen-Quan (novembre 1884-mars 1885). — Tuyen-Quan, isolée sur la rivière Claire, en commande la vallée, qui est, comme la route mandarine, une importante ligne d'invasion de la Chine au Tonkin. Par suite de son éloignement du Delta et des luttes à prévoir dans les régions qui mènent à la frontière du Quang-Si, cette place fut, à la fin de novembre 1884, déclarée en état de siège. C'est une citadelle carrée d'environ 350 mètres de côté, vers le milieu de laquelle s'élève un mamelon à cette époque organisé en réduit.
Le général en chef y groupa 600 hommes, fit mouiller près d'elle la canonnière *La Mitrailleuse* et confia sa garde au commandant **DOMINÉ**[1].

1 La garnison était ainsi composée :

2 compagnies de la légion étrangère, capitaines Moulinay et de Borelli ;	390 hommes
1 compagnie de tirailleurs tonkinois, capitaine Dia.	160 -
1 section d'artillerie de marine, lieutenant Dorappe.	30 -
Détachement du génie, sergent Bobillot, 1 caporal et	6 -
— d'ouvriers d'administration	3 -
Ambulance	
Médecin-major de 1re classe Vincent	» hommes.
Aumônier, pasteur protestant Boisset	» —
Infirmiers	3 —

Le capitaine Cattelin, de la légion étrangère, commandait en second la place. Le sergent Bobillot était membre du conseil de défense. Tuyyn-Quan fut approvisionné à six mois de vivres. Le médecin-major Vincent présidait le comité

à) Pendant un mois, les reconnaissances montrèrent que les réguliers chinois et les Pavillons-Noirs en préparaient l'attaque. On augmenta par divers travaux sa force défensive.
LUU-YINH-PHUOC commandait les troupes d'investissement. Le 31 décembre 1884, des drapeaux blancs, indices certains de sa présence, au dire des prisonniers, apparurent au milieu de groupes ennemis. On les vit bien de la citadelle, au moment où l'un de nos postes fut attaqué.
A la fin de janvier 1885, on constata l'existence des travaux d'approche d'un siège en règle. Un blockhaus, seul ouvrage avancé de la place, fut bientôt bombardé, ainsi que la citadelle dont les murs n'étaient qu'à environ 500 mètres des travaux de siège. Une attaque générale tentée à cette époque sur le front sud et jusqu'à la rivière, fut repoussée par les défenseurs des parapets et le tir de la canonnière *la Mitrailleuse*.
Afin de protéger la garnison contre le bombardement, il fallut, en maint endroit, établir des ouvrages de défilement. Dans les derniers jours du mois, les travaux chinois étaient avancés au point de nécessiter l'abandon du blochkaus extérieur de la place, pour ne pas laisser couper les communications avec la citadelle, de ceux qui l'occupaient. Le lendemain, l'ennemi tenta sans succès une nouvelle attaque de vive force.
b) A partir du 1er février, jour où s'ouvrirent les opérations contre Lang-Son, le bombardement fut incessant et les attaques fréquentes. Malgré des travaux de défense qui avaient transformé la physionomie de la citadelle, les casernements de l'artillerie, du génie et de l'ambulance, devenus intenables, furent évacués.
Cependant, malgré la continuité du feu ennemi et bien qu'il y eût chaque jour des tués et des blessés, nos pertes étaient faibles. L'adversaire, paraît-il, n'en jugeait pas ainsi. Les tirailleurs tonkinois rapportèrent, le 5 février, qu'un Chinois venu près d'un de leurs postes, cria en annamite : « Combien êtes-vous donc pour vous défendre encore ? »
On connut bientôt que l'ennemi établissait des galeries de mine dirigées vers le front sud de l'enceinte. Pour éventer ce travail et réduire les effets d'explosion, un système de contre-mine fut aussitôt commencé.
Dès ce moment, le bombardement se poursuivit avec des bouches à feu.
Ce même jour, les Chinois lancèrent par-dessus le rempart quatre morceaux de bambous contenant chacun une lettre. Le sergent **DUMONT**, de la légion étrangère, les apporta au commandant qui, sans les ouvrir, ordonna de les rejetter dans le ravin d'où ils étaient venus.
Trois jours plus tard, un Annamite venu du dehors déclara à l'interprète que les Français étaient maîtres de Lang-Son depuis deux semaines.
Comme il n'apportait rien d'écrit, le commandant le fît renvoyer sans l'interroger[1].
Malgré le tir de notre artillerie qui contrebattait la batterie de bombardement et le feu des canons-revolver Hotchkiss, dont les petits obus couvraient d'éclats les retranchements ennemis, les travaux des galeries de mine avançaient. De notre côté, les dispositions étaient prises pour couronner toutes les brèches que les explosions produisaient.
Néanmoins, redoutant de voir le mur d'enceinte renversé sur une longueur de plus de cent mètres, que l'effectif disponible ne permettrait pas de suffisamment garnir, le commandant fit transporter un mois de vivres sur le mamelon servant de réduit, et prit ses dispositions pour partager la citadelle en deux par un retranchement intérieur. L'abandon d'une de ces parties eût permis à la garnison concentrée dans l'autre de s'y défendre aisément. Le 11 février, nos galeries de mine étaient si proches de celles de l'adversaire, qu'un soldat de la légion, nommé **MAURY**, travaillant dans l'une d'elles, creva d'un coup de pioche la masse de terre qui le séparait du mineur chinois. Celui-ci le

de surveillance des approvisionnements de siège, soldat d'administration Gauthier de Bougemont était membre de ce comité, comme chargé du service administratif.
1 A ce moment, nous n'étions pas encore à Lang-Son (11 février). Cet homme était donc vraisemblablement un agent de l'ennemi.

blessa d'un coup de pistolet. L'ouverture fut bouchée aussitôt, mais comme la galerie chinoise était en contre-bas de la nôtre, le sergent **BOBILLOT** parvint à l'inonder. Ce jour-là, le lieutenant **GOERY**, de la légion, fut blessé d'un coup de feu.

c) Le lendemain la mine sauta, mais les contre-galeries jouant leur rôle, elle ne créa pas de brèche praticable.

Le jour suivant était celui de notre entrée à Lang-Son. Une autre mine fit explosion, renversant 15 mètres de rempart. Les Chinois groupés dans les places d'armes et les abris voisins se précipitèrent à l'assaut à trois reprises, mais furent chaque fois repoussés par une troupe de la légion qui, sous les ordres du capitaine **MOULINAY**, couronna la brèche aussitôt après l'explosion[1]. Cette brèche était, le soir même, fermée par un retranchement.

Deux jours plus tard, jour du commencement de l'année chinoise, les Tonkinois, sortant de la place, attaquèrent une partie des ouvrages ennemis couverts de pavillons et prirent sept drapeaux[2].

L'ennemi n'était plus qu'à une centaine de mètres du mur d'enceinte ; il poursuivit le bombardement au moyen de six pièces établies dans le blockhaus que la garnison avait abandonné depuis 15 jours.

Le 17 février, le capitaine **DIA**, des tirailleurs tonkinois, faisant une ronde sur les remparts, fut tué d'une balle à la tête, et le lendemain, le sergent **BOBILLOT** fut gravement blessé[3]. Le caporal **GACHEUX** le remplaça comme chef du génie.

Le 22, une nouvelle mine sauta, créant une brèche praticable sur laquelle un drapeau fut planté. Le capitaine **MOULINAY** la couronna immédiatement avec sa troupe.

Les Chinois rentrèrent dans leurs abris, et bientôt une nouvelle explosion eut lieu tout près de cette brèche. Trente-cinq hommes furent lancés en l'air, douze retombèrent morts et parmi eux le capitaine **MOULINAY**. Le sous-lieutenant **VINCENT** était au nombre des blessés.

Une troisième explosion se produisit presqu'aussitôt, élargissant la brèche qu'une réserve, composée d'un détachement de la légion, ne tarda pas à occuper.

A la suite de ces trouées faites aux remparts, l'ennemi ayant essayé un assaut général sur le front sud, trouva sur chacune d'elles des défenseurs qui, aidés par le tir de l'artillerie, l'obligèrent à regagner ses abris. Au même moment, il avait tenté une attaque de vive force entre le front est et la rivière. Quelques bordées de mitraille envoyées par la canonnière *« la Mitrailleuse »* l'y écrasèrent. Cette journée coûta à la garnison 59 hommes hors de combat, dont 15 tués. L'habitation du commandant, défoncée par un gros projectile, fut abandonnée.

d) Les ouvrages chinois touchaient pour ainsi dire nos remparts, et l'attaque pied à pied se continuait. Le 24, les retranchements destinés à fermer les brèches n'étant pas terminés, un parti ennemi réussit avant le lever du jour à pénétrer dans la place. Le sergent-major **HURBAUD** et le sergent **THÉVENNET**, tous deux de la légion, se portant à sa rencontre avec les petites troupes qu'ils commandaient, furent blessés. Le capitaine **CATTELIN** avait sous ses ordres la réserve générale de la défense. Il accourut avec elle, rejeta l'ennemi sur le rempart, le précipita en bas des brèches et lui enleva deux drapeaux.

---

1 Onze hommes de la légion furent tués ou blessés par l'explosion ou on défendant la brèche. Le cadavre de l'un d'eux avait été projeté par la mine tout près des retranchements de l'ennemi. On le voyait des remparts. Profitant de la nuit, le caporal Beulin, de la légion étrangère, prit avec lui trois hommes, les nommés **Bailinger, Hindinachitt** et Steiman ; ils franchirent le rempart et rapportèrent le corps de leur camarade, qui fut inhumé à Tuyen-Quan,

2 Les tirailleurs tonkinois se montrèrent intrépides pendant toute la durée du siège. Un caporal annamite servit même d'émissaire entre le commandant Dominé et le général en chef. Il sortit quatre fois de la place avec des lettres et y rentra trois fois, apportant les missives du général Brière de L'Isle.

3 Le sergent Bobillot, nommé chevalier de la Légion d'honneur à la fin du siège, mourut peu de temps après. Sa ville natale, Paris, lui éleva, en 1888, une statue qui le représente défendant une brèche de Tuyon-Qunn.

Le lendemain, une nouvelle explosion de mine détruisit encore 10 mètres de l'enceinte à la suite des brèches anciennes. De nouveaux assauts exécutés avec un rare courage, furent tentés presque aussitôt et repousses par les légionnaires avec la même énergie que les précédents[1].

Pendant ce combat, un émissaire avait pénétré dans la place, apportant la nouvelle de la prise de Lang-Son, de la déroute des troupes chinoises qui occupaient cette place, et de la marche de la 1re brigade sur Tuyen-Quan.bo.

Communiqués le lendemain, ces renseignements y causèrent une joie profonde. Voici comment le pasteur **BOISSET**, aumônier protestant au corps expéditionnaire, en a rendu l'expression :

« L'heureux message s'est répandu dans la citadelle comme une traînée de poudre. Les soldats ont tous repris courage, et je crois que, s'il faut frapper un grand coup, chaque homme en vaudra deux. A l'ambulance, toutes les figures sont réjouies. Un blessé, qui a eu la langue paralysée par l'explosion d'une mine il y a deux jours, s'est levé sur le grabat où il est étendu pour exprimer sa joie par des signes[2].»

Le 28, au milieu de la nuit, nouvelle explosion de mine enlevant encore 10 mètres de rempart ; nouveaux assauts plus furieux que jamais, partant du pied de toutes les brèches antérieures. Trois détachements de la légion, commandés par le capitaine **CATTELIN**, le lieutenant **NAERT** et le sous-lieutenant **PROYE**, qui fut blessé pendant cette action, luttèrent pour les repousser avec une opiniâtreté égale à la fureur de l'attaque. En certains points, les adversaires n'étaient séparés que par les palissades de bambous qui fermaient les brèches. Ce combat dura deux heures, après lesquelles nos légionnaires précipitèrent l'ennemi en bas des remparts[3].

---

1 Beaucoup de ces fiers soldats, voyant les progrès de l'assiégeant, témoins de son audace et d'actes journaliers de courage, croyaient peu au succès final. Ils luttaient décidés à mourir. L'un d'eux. Alsacien sans doute, qui entrevoyait son avenir limité à une mort les armes à la main dans Tuyen-Quan, grava ces mots sur un poteau de la citadelle :
« Passant, vas dire à la France que nous sommes tous morts ici pour « servir son drapeau. »
Cette inscription existait encore, parait-il, à la fin de 1888.

2 En 1884 et 1885, pendant les opérations dirigées contre les troupes chinoises, le corps expéditionnaire avait deux aumôniers. L'un, catholique, était l'abbé Gibert, aumônier de la marine ; l'autre, protestant, était le pasteur Boisset. Ces deux hommes, à idées larges et d'une extrême bonté, s'entendaient fort bien. A Hanoï, pendant l'été de 1884, ils se servaient, le dimanche, à la citadelle, chacun à leur heure, du même local pour le service religieux. L'abbé Gibert, qui, en 1888, marcha avec la colonne de Lang-Son, puis avec la 1re brigade, allant débloquer Tuyen-Quan, s'était déjà fait remarquer par sa belle attitude auprès des condamnés à mort fusillés de Hanoï, en août 1884. Le pasteur Boisset se signala auprès des malades et des blessés pendant le siège de Tuyen-Quan, par un dévouement à toute épreuve. Tous deux furent, en 1888, nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

3 A propos de la conduite des hommes de la légion pendant le siège de Tuyen-Quan, l'auteur de ces *Souvenirs*, ancien officier de ce régiment, en Algérie et au Tonkin, est heureux de manifester son admiration pour ces soldats qu'il a bien souvent vus à l'œuvre.

La légion étrangère a les qualités que lui donnent son recrutement et l'entraînement perpétuel auquel on la soumet. Les engagés volontaires qui la composent sont presque toujours des gens résolus, désireux d'avancement et faisant le nécessaire pour l'obtenir ; ou bien des hommes cherchant un moyen d'existence dans le métier de soldat, dont ils connaissent déjà les duretés et les satisfactions. La plupart ont servi dans des armées étrangères et ont de 23 à 30 ans. C'est la partie résistante de la légion. Un certain nombre se rengagent et restent au régiment jusqu'à leur retraite. D'antres, plus jeunes (on reçoit des engagements à partir de 18 ans), sont des Alsaciens-Lorrains qui veulent servir la France.

D'un zèle et d'une énergie à toute épreuve, ils ne comptent pas avec leurs forces, qu'ils gaspillent par inexpérience. Trop peu résistants pour supporter au début de leur service les fatigues de longues colonnes dans le sud de l'Algérie ou d'opérations comme celles qui eurent lieu au Tonkin en 1884 et 1885, ils succombent prématurément. Pour les laisser se former et les soustraire aux influences d'un climat très différent de celui de leur pays natal, il semble qu'ils devraient, autant que possible, être maintenus jusqu'à l'âge de 22 ans dans les garnisons du Tell algérien. L'âge moyen des hommes de la légion, morts d'épuisement (qualifié anémie pernicieuse) ou de maladie pendant les colonnes du Sud oranais ou au Tonkin, sert de base à cette appréciation. Enfin, un certain nombre de Français obtiennent, pour diverses causes, l'autorisation de s'engager dans la légion étrangère. Pour beaucoup, ce régiment est, selon l'expression de l'un d'eux, devenu un bon sous-officier, le « *refugium peccatorum* »

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

Il venait de tenter son dernier effort. Le lendemain soir, des fusées blanches et roses, qu'on vit bien de la citadelle, annoncèrent l'arrivée du général en chef et de la 1re brigade.
Le jour suivant, on entendit la canonnade d'Hoa-Moc. L'ennemi envoya encore, de nuit, des projectiles dans la citadelle ; mais, le 3 au matin, il leva le siège de Tuyen-Quan.
Ce même jour, vers 2 heures, le clairon français retentit en dehors de la place. Le commandant **DOMINÉ**, escorté d'un détachement de la légion, se portant à la rencontre du général en chef, fut accueilli par lui avec une émotion profonde et remercié de sa magnifique défense. Assiégés et libérateurs se racontèrent les péripéties du siège et les épisodes terribles de la lutte d'Hoa-Moc.

Le lendemain, l'ordre du jour suivant était lu dans Tuyen- Quan :

De 1882 à 1883, les nationalités des hommes de la légion, se répartissaient à peu près comme il suit :

Alsaciens-Lorrains	48 pour 100.
Allemands	12 —
Suisses	8 —
Belges	7 —
Français	5 —
Espagnols	5 —
Italiens	5 —
Austro-Hongrois	4 —
Hollandais	4 —
Divers	5 —

Le capitaine de Borelli, aujourd'hui démissionnaire et connu dans le monde des lettres, commandait à Tuyen-Quan une compagnie de la légion. A la suite du siège, il composa, en souvenir des hommes de sa compagnie tués à l'ennemi, une pièce de vers qui a pour titre *La légion étrangère*, et dans laquelle on lit ces strophes :

Jamais garde de roi, d'empereur, d'autocrate.
De pape ou de sultan ; jamais nul régiment
Chamarré d'or, drapé d'azur ou d'écarlate.
N'alla d'un air plus mâle et plus superbement.

N'ayant à vous ni nom, ni foyer, ni patrie,
Rien où mettre l'orgueil de votre sang versé.
Humble renoncement, pure chevalerie.
C'était dans votre chef que vous l'aviez placé.

Dormez dans la grandeur de votre sacrifice.
Dormez, que nul regret ne vous vienne hanter ;
Dormez de cette paix large et libératrice.
Où ma pensée en deuil ira vous visiter !

Je sais où retrouver à leur suprême étape
Tous ceux dont la grande herbe a bu le sang vermeil,
Et ceux qu'ont engloutis tous les pièges de la sape.
Et ceux qu'ont dévorés la fièvre et le soleil.

Ma piété fidèle, au souvenir unie.
Va du vieux Wünderli, qui tomba le premier.
En suivant une longue et rouge litanie.
Jusqu'à toi, mon Streibler, qu'on tua le dernier.

D'ici je vous revois, rangés à fleur de terre,
Dans la fosse hâtive où je vous ai laissés.
Rigides, revêtus de vos habits de guerre.
En d'étranges linceuls faits de roseaux tressés.

« Officiers, Sous-Officiers. Soldats et Marins de la garnison de Tuyen-Quan,

« Sous le commandement d'un chef héroïque, vous avez tenu tête à une armée pendant 36 jours. Enfermés au nombre de 600, dans une bicoque dominée de toutes parts, vous avez repoussé victorieusement sept assauts.
« Un tiers de votre effectif et presque tous vos officiers ont été brûlés par les mines ou frappés par les balles et les obus chinois, mais les cadavres de l'ennemi jonchent encore les trois brèches qu'il a vainement faites au corps de la place.
« Aujourd'hui, vous faites l'admiration des braves troupes qui vous ont dégagés au prix de tant de fatigues et de sang versé. Demain, vous serez acclamés par la France entière.
« Vous tous aussi vous pourrez dire avec orgueil :
« J'étais à Tuyen-Quan, j'étais sur la canonnière *la Mitrailleuse* ! »

« Brière de L'Isle. »

Trois mois plus tard, nous n'étions plus à Lang-Son ; mais dans les montagnes de Dong-Song, d'où l'on surveille la route mandarine ! A ce moment, le commandant **DOMINÉ**, nommé lieutenant-colonel et rentrant en France, alla s'embarquer à Haï-Phong.
Lorsqu'on y connut sa présence, militaires, civils, indigènes accouraient sur son passage, avides, sans doute, de contempler l'homme qui avait si bien et si longtemps défendu Tuyen-Quan.

XII.

BANG-BO.

(16-28 MARS 1885.)

A la frontière du Quang-Si. — Les Chinois prennent l'offensive. — Attaque des positions chinoises rapprochées de la frontière. — Combat de Bang-Bô. — Mouvement rétrograde sur Lang-Son. — Considérations sur le combat de Bang-Bô.

A la frontière du Quang-Si. — Quand les ordres du jour d'Hoa-Moc et de Tuyen-Quan parvinrent à Lang-Son, y apportant comme un écho des luttes acharnées d'où nos soldats étaient sortis vainqueurs, en dépit de leur faiblesse numérique et des redoutables moyens de combat d'un adversaire intrépide, l'opinion générale fut que ces événements glorieux allaient terminer la campagne.

Si parfois dans la jungle où le tigre vous frôle.
Et que n'ébranle plus le recul du canon,
Il vous semble qu'un doigt se pose à votre épaule,
Si vous croyez entendre appeler votre nom,

Soldats qui reposez sous la terre lointaine,
Et dont le sang donné me laisse des remords.
Dites-vous simplement : « C'est notre capitaine
« Qui se souvient de nous et qui compte ses morts. »

A la frontière du Quang-Si ; les grand'gardes de Dong-Dang apercevaient sur le territoire de la Chine, des ouvrages auxquels l'ennemi travaillait chaque jour ; néanmoins, aucune incursion n'eut lieu en pays tonkinois pendant la première quinzaine de mars. Bien que ces ouvrages fussent une menace pour notre poste avancé, beaucoup plus près d'eux que de Lang-Son, on semblait ne pas vouloir les attaquer si les Chinois restaient sur la défensive. La brigade était d'ailleurs occupée à des travaux urgents d'organisation ou de défense à Lang-Son même, et un quart de son effectif travaillait à la route qui devait nous relier à Than-Moï. Par suite, la marche vers la frontière obligeant d interrompre ces travaux, ne pouvait avoir lieu qu'en cas de danger pressant.

Le 16 mars, l'ennemi envoya dans la journée aux ruines de la Porte-de-Chine, une reconnaissance qui occupa le passage de la route mandarine ainsi que les fortins non détruits, et s'éloigna avant la nuit.

D'après les renseignements qui lui parvinrent, le général **de NÉGRIER** pressentit une attaque contre Dong-Dang. Laissant à Lang-Son la même garnison que le mois précédent, il se porta le 17 sur la frontière.

Les Chinois y étaient revenus.

Dès l'arrivée de la brigade, ils se replièrent après une courte fusillade. Le général jugea utile de les faire suivre une demi-heure par l'avant-garde, puis arrêta le mouvement. Le gros des troupes s'établit à la frontière et y resta quelques heures sans que l'ennemi, dont les ouvrages se voyaient bien, l'attaquât.

On rentra le soir à Dong-Dang. Le lendemain matin, rien n'étant signalé, les bataillons du 23e et du 111e de ligne furent laissés à ce poste sous les ordres du lieutenant-colonel **HERBINGER**, pour y remplacer le 3e bataillon de la légion qui, avec le reste de la brigade, gagna Lang-Son.

Les troupes avaient été sans résultat mises en mouvement deux jours. L'ennemi nous avait vu paraître à la frontière et ne rien entreprendre contre des ouvrages, appuis visibles de ses reconnaissances ; il pouvait attribuer notre conduite à la crainte.

Les travaux interrompus pendant ce temps, furent repris le 19 mars avec une activité montrant qu'à moins de nécessité, les troupes ne seraient déplacées qu'après leur achèvement[1].

Avant cette alerte, le sentiment général, issu des événements, était que la paix ne pouvait tarder. Les nouvelles parvenant aux officiers corroboraient cette opinion[2].

De retour à Lang-Son, après avoir vu les forts chinois voisins de la frontière, on se demandait si l'ennemi n'allait pas venir fréquemment troubler les populations tonkinoises qui, nous ayant fait leur soumission, amenaient leur bétail et leurs denrées à Lang-Son.

Toutes ces défenses, pensait-on, étaient aussi destinées à couvrir de plus ou moins loin la place de Long-Tchéou, distante de la frontière d'une soixantaine de kilomètres et qui servait de base d'opérations aux troupes concentrées devant nous.

Bientôt, on apprit l'arrivée à Chu de renforts venus de France. Ils devaient être envoyés à Lang-Son, quand les approvisionnements permettraient de les y nourrir. Comme on ne les croyait pas nécessaires à la défense de la place ni à l'occupation de That-Khe et de Cao-Bang, qu'on supposait réaliser sans lutte après la guerre, beaucoup d'officiers pensèrent qu'ils étaient destinés à faciliter une action contre la base d'opération chinoise.

---

1 Les déplacements étaient surtout nuisibles au travail de la route qui devait faciliter l'arrivée à Lang-Son des approvisionnements et des renforts. A cette date, les chantiers de travailleurs, se dirigeant vers Cut, étaient à une demi-étape de Lang-Son. Le remplacement des troupes employées à ce service s'imposait, de sorte qu'on raison de la distance, un bataillon absent trois jours de la place ne travaillait que deux jours. L'avancement des travaux ne devait qu'accentuer les inconvénients de cette situation.

2 Arrivant par l'intermédiaire des journaux anglais de Hong-Kong, elles apprenaient qu'à la suite de nos succès de février (Dong-Song, Lang-Son, Dong-Dang), des pourparlers avaient été entrepris pour la cessation immédiate de la guerre. Les rares dépêches venant de France confirmaient ces renseignements.

Cette action pouvait avoir comme objet d'empêcher les incursions de l'adversaire au nord-est du Tonkin, par la destruction de ses points d'appui ou de procurer au corps expéditionnaire, sur le territoire de la Chine, des succès peut-être indispensables à la conclusion rapide de la paix.
Pendant trois jours, les Chinois ne se montrèrent pas aux environs de Dong-Dang. Plus à l'Est, leur présence fut signalée dans les circonstances que voici : le général avait envoyé l'un de ses officiers d'ordonnance, le lieutenant **DEGOT**, reconnaître le pays vers la frontière, du côté d'un passage appelé Xen-Cua-Aï. Cet officier était parvenu, avec une escorte de chasseurs d'Afrique, dans le voisinage du territoire chinois, lorsqu'il découvrit, dans la direction du nord, un vaste camp à 700 ou 800 mètres de lui. Pendant qu'il observait et faisait un levé rapide, des cavaliers partis de ce camp cherchèrent à lui couper la retraite. Il les évita et rentra à Lang-Son, n'ayant été suivi que peu de temps.
Si les forces concentrées là restaient sur place et qu'il en fût de même de celles établies près de Dong-Dang, elles ne nous créaient pas de danger immédiat[1]; mais si, prenant l'offensive d'un côté ou de l'autre, elles pénétraient au Tonkin, il semblait qu'on dût sans retard se porter à leur rencontre, chercher à les battre sur leur territoire et à détruire leurs ouvrages avancés.

Les Chinois prennent l'offensive. — Depuis le retour de la brigade, tous ces faits et les appréciations qui en étaient la conséquence, défrayaient les conversations des officiers, lorsque, le 22 mars au matin, on apprit par des cavaliers arrivés à Lang-Son au petit jour, que les Chinois avaient attaqué de nuit le poste de Dong-Dang. Nous avions eu des blessés. Les grand'gardes placées en avant de Kylua avaient, depuis deux heures du matin, entendu le bruit de la fusillade.
Un officier par corps de troupe allait, chaque matin, prendre chez le général les ordres pour les vingt-quatre heures. Ce jour-là, le général fit connaître l'attaque de Dong-Dang, dicta lui-même l'ordre et l'accompagna d'instructions verbales.
On fut prévenu que la brigade devait être en mesure de partir à midi, si les événements l'exigeaient. La garde de Lang-Son serait assurée comme précédemment par la compagnie du 2e bataillon d'Afrique, renforcée des hommes fatigués des bataillons, par une compagnie de soldats tonkinois et la batterie occupant les redoutes de Kylua.
Le général semblait regretter qu'un nouveau déplacement put devenir nécessaire avant l'achèvement des travaux et l'arrivée des renforts. Sans prendre une décision immédiate, il envoya demander à Dong-Dang des renseignements complémentaires et fit prévenir le 2e bataillon de la légion qui travaillait à une quinzaine de kilomètres, sur la route de Than-Moï, de revenir à Lang-Son.
Si une nouvelle attaque se produisait, il n'était pas possible de laisser Dong-Dang sans secours. Ce poste, établi à l'angle de la route mandarine et de celle de That-Khe, pouvait nous prévenir à temps des mouvements de l'ennemi exécutés dans le voisinage de la frontière. En attendant l'arrivée de la brigade, il était capable de barrer le chemin et de résister à une violente attaque. Malheureusement, comme il n'était occupé que par des troupes relativement peu nombreuses, la configuration du terrain permettait à l'ennemi de s'en approcher sans être vu de loin. Menacé chaque jour et presque investi, il devenait une lourde charge ; fort et menaçant au contraire les ouvrages de la frontière chinoise, en servant d'appui à notre action éventuelle, il étayait notre position dans Lang-Son.
Un peu avant midi, des renseignements envoyés de Dong-Dang firent connaître qu'après l'attaque de la nuit, l'ennemi débouchant par la route de Chine, en avait tenté une autre le matin. Comme la première, elle avait échoué.

1 La situation eût été en beaucoup de points comparable à celle qu'avait eue, en décembre 1884 et janvier 1885, la place de Chu, vis-à-vis des positions chinoises de Dong-Song et de Nui-Hop, que l'ennemi n'osa jamais quitter pour marcher sur elle. En outre, les hauteurs enveloppant Lang-Son à l'ouest et au sud, et le fossé du Song-Ki-Cung, qui la protège au nord et à l'est, la rendent bien plus facilement défendable que ne l'était le camp de Chu.

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

Ces actions, renouvelées à si court intervalle, montraient les Chinois décidés à l'offensive. Elles créaient l'obligation de ne pas attendre pour marcher contre eux. En agissant de suite, on avait chance de profiter du découragement que pouvaient leur causer ces insuccès.
Le général donna les ordres de départ et se mit en marche vers deux heures avec les troupes qu'il voulait porter vers la frontière. Le bataillon employé aux travaux de route arrivant au milieu de la journée, ne s'arrêta à Lang-Son que le temps nécessaire pour compléter à six jours les vivres portés par les hommes, et rejoignit le soir à Dong-Dang le reste de la brigade installée au bivouac.
Ce poste avait subi pendant la journée une troisième attaque. Les forces ennemies, venues cette fois par la route de That-Khe, avaient été repoussées à leur tour.
La garnison laissée à Lang-Son sous les ordres du commandant **SERVIERE**, du 2e bataillon d'Afrique, s'élevait à environ 500 hommes. La défense était surtout concentrée dans les redoutes de Kylua, très bien organisées depuis un mois par le capitaine **MARTIN**, de l'artillerie de marine, et armées de 15 pièces. La citadelle, occupée par environ 150 hommes d'infanterie, formait le réduit[1].

Attaque des positions chinoises rapprochées de la frontière (23 mars 1885). — Pendant la nuit du 22 mars, les Chinois ne firent aucune démonstration contre Dong-Dang. Le 23, au matin, le général décidé à attaquer les ouvrages qu'on apercevait de l'autre côté de la frontière, fit connaître ses intentions par l'ordre suivant :
« L'ennemi qui a tenté hier plusieurs attaques contre Dong-Dang, n'a pas reparu. Néanmoins, ses points d'appui sont très rapprochés de ce poste. La brigade se propose d'enlever le centre de ses positions, puis de se rabattre sur l'une ou l'autre de ses ailes pour la disperser. »
Les effectifs de la brigade mobile ne s'élevaient qu'à environ 2,150 combattants, y compris les Tonkinois[2] ; mais ces forces, dilatées pour ainsi dire par les succès antérieurs, avaient une confiance presque illimitée dans la réussite.
Toutes les instructions données et les hommes ayant pris leur repas, la brigade se mit en marche vers dix heures, laissant deux compagnies du 23e de ligne et une section d'artillerie à la garde de Dong-Dang.
Avant de s'engager sur le territoire chinois, le général couvrit sa gauche par les deux autres compagnies du 23e, installées dans la montagne, à proximité de la frontière, de manière à parer à une attaque venant de l'Ouest. Il protégea sa droite et sa ligne de retraite par le 3e bataillon de la légion étrangère et 4 pièces de 80 de montagne. Deux des compagnies de ce bataillon s'établirent dans les forts abandonnés, voisins de l'ancienne Porte de Chine et sur les hauteurs de l'Est, qui longent la frontière. Une autre occupa plus à l'Eest un passage aboutissant à Dong-Dang, et la dernière forma le soutien de l'artillerie.

---

1 En dehors des redoutes, la partie nord du village de Kylua et du camp des Rochers était occupée par des détachements d'infanterie. L'effectif combattant de la garnison se décomposait à peu prés comme il suit :

Une compagnie du 2e bataillon d'Afrique	130 hommes.
Soldats fatigués laissés par les cinq autres bataillons de la brigade	110 —
Une compagnie de tirailleurs tonkinois	140 —
Artillerie (y compris les hommes fatigués laissés par les batteries mobiles)	130 —

2 Voici approximativement le détail de ces effectifs : bataillons des 23e, 111e et 143e de ligne (en moyenne 300 hommes chacun) 900 hommes.

2e bataillon de la légion étrangère	300 —
3e bataillon de la légion étrangère	500 —
2 compagnies tonkinoises	250 —
2 batteries d'artillerie (12 pièces de 80 mill. de montagne).	200 —

La réduction des effectifs de la brigade mobile depuis six semaines provenait : 1° des tués et blessés du combat de Dong-Dang ; 2° des malades de tout genre (environ 12 p. 100) ; 3° de la garnison laissée à Lang-Son ; 4° des détachements préposés à la garde des postes de télégraphie optique ou des points principaux de la route suivie par les convois entre Phoo-Vi et Lang-Son.

Ces troupes devaient former un solide point d'appui au moment de l'attaque des positions les plus avancées. A la suite d'un premier succès, entraînant selon toute vraisemblance un mouvement rétrograde, de l'ennemi, elles pouvaient être employées presque entièrement comme réserve du gros de la brigade.
Ces mesures prises, les forces disponibles se composaient des bataillons du 111e et du 143e de ligne, du 2e bataillon de la légion étrangère, des Tonkinois et d'une batterie de 80 mill. de montagne[1].
Elles pénétrèrent en Chine et furent dirigées sur les forts A et 15 qui se profilaient à l'horizon. Pour se masquer aux vues de l'ennemi, l'avant-garde évitant le chemin du fond de la vallée, suivit à l'est un sentier que des collines qui s'étagent vers le nord, soulèvent et laissent retomber tour à tour.
A une certaine distance des forts, le bataillon du 143e de ligne et les Tonkinois de l'avant-garde réussirent à enlever quelques petites défenses. Très fatigués, ils s'arrêtèrent pour donner à l'artillerie, qui atteignait les positions P, le temps d'ouvrir le feu. L'ouvrage A devint l'objectif de nos pièces.
De nombreux projectiles n'ayant pu le faire abandonner, le 2e bataillon de la légion l'attaqua. Pendant que les compagnies du 143e attiraient l'attention de l'ennemi et que l'artillerie canonnait l'intérieur de cet ouvrage, le bataillon, masqué par les abris du terrain, s'approcha des parapets. L'abordant dès que les pièces ne tirèrent plus, il vit fuir les défenseurs au moment où ses compagnies allaient y pénétrer. La canonnade, promptement ouverte sur le fort B, le rendit bientôt intenable. Ceux qui l'occupaient prirent la fuite et se retirèrent vers le nord en se protégeant par de continuels feux rapides. Le bataillon de la légion y entra de suite et fut bientôt suivi du général et de l'artillerie.
Voulant sans doute profiter du trouble de l'adversaire devant ce premier succès et le démoraliser, le général ordonna au bataillon du 143e de poursuivre les fuyards, puis, s'il le pouvait, de s'emparer du fort C et des défenses voisines. Il le fit bientôt appuyer par le bataillon de la légion. Ces troupes agissant avec ensemble entourèrent presque ce fort, que les défenseurs évacuèrent sans qu'on eût à donner l'assaut.
Deux compagnies du 143e s'y établirent pendant que deux autres occupèrent plus au Nord un ouvrage (J) que l'ennemi abandonna sans lutte.
Vers ce moment, des forces chinoises qui semblaient arriver au bruit du combat, des environs du passage de Xen-Cua-Aï, près duquel le lieutenant **DEGOT** avait, trois jours avant, découvert un camp ennemi, se montrèrent à l'Est. Elles avaient dessiné, en arrière du lieu de l'engagement et près de la frontière, un mouvement offensif qui fut repoussé par le 3e bataillon de la légion, laissé comme appui de ce côté. Apparaissant sur notre flanc droit, elles essuyèrent le feu de l'artillerie du fort B, n'osant pas s'engager dans un vallon qui formait une longue coupure entre elle et nous, et s'éloignèrent vers le soir, sans avoir prononcé d'attaque.
La nuit venue, les troupes bivouaquées sur les hauteurs durent envoyer chercher de l'eau dans la vallée et des munitions au convoi de l'artillerie. Par suite de la fausse interprétation d'un ordre, ce convoi était resté près de la Porte de Chine au lieu de continuer son mouvement jusqu'au pied de la position A. Le ravitaillement de munitions du bataillon du 143e et de celui de la légion se trouva ainsi occasionner un important surcroît de fatigue à une partie de ces troupes.
Nous avions perdu ce jour-là 33 hommes, dont 5 tués.
La brigade était maîtresse des ouvrages ennemis visibles des environs de Dong-Dang et se trouvait en face du camp retranché de Bang-Bô.

Combat de Bang-Bô (24 mars 1885). — Situé à un kilomètre au nord du village de ce nom dans la vallée qui suit la route de Dong-Dang à Long-Tchéou, ce camp était protégé du côté de la frontière

1 Soit environ 900 fusils européens et 6 pièces.

par un parapet long de plusieurs centaines de mètres et de fort relief, qui, s'appuyant aux flancs de la vallée, la barrait complètement. Il se prolongeait jusqu'aux premières crêtes montagneuses par des retranchements à peu près tracés en crémaillère. Un autre parapet, plus bas et beaucoup moins long, le précédait. En avant se trouvait un ouvrage N, inoccupé. Derrière ces remparts, on voyait les campements ennemis formés de trois à quatre cents tentes. Les hauteurs s'étageant vers le nord des deux côtés de la vallée ont comme point culminant un sommet E, dont le relief est d'à peu près 200 mètres au dessus du chemin qui en suit le fond. Elles étaient couronnées par des fortins de même aspect que ceux du camp retranché de Dong-Song, flanqués de petits retranchements établis dans leurs intervalles. Le fortin du sommet E permettait de prendre à revers les défenses voisines du grand parapet L. Campements et ouvrages pouvaient contenir à peu près 7,000 hommes[1].

Ces positions redoutables semblaient néanmoins plus accessibles et de moindre étendue que celles de Dong-Song, attaquées avec succès en février. L'enlèvement rapide des ouvrages avancés qui en dépendaient pouvait avoir découragé l'adversaire, dont la résistance allait peut-être mollir comme tant d'autres fois devant une attaque énergique. De plus, les troupes de la brigade avaient, depuis un an, acquis dans de nombreux engagements une telle habitude de l'effort, que rien ne leur paraissait insurmontable.

Sur ce terrain accidenté, l'infériorité numérique pouvait, dans une large mesure, être compensée par la valeur de nos hommes, d'une bravoure souvent mise à l'épreuve. Elle pouvait l'être aussi par la verve batailleuse des gradés, qui, en toute circonstance, rivalisaient d'intrépidité, ainsi que par le savoir-faire, les ressources d'esprit et la décision d'officiers capables, au cours de la lutte, de mettre à profit les occasions de succès ou de parer aux accidents multiples du combat.

Jusqu'à ce jour, bien des attaques, téméraires en apparence, avaient réussi, grâce à ces qualités maîtresses. La hardiesse avait toujours été payée du même bonheur.

Nos troupes, que l'enchaînement des faits avait conduites sur le territoire chinois, arrivées maintenant au contact des points d'appui de l'adversaire, se trouvaient, forcées de les attaquer sans retard ou de reculer devant leur propre audace.

Toutes ces considérations se liaient pour inviter à l'offensive.

C'est, sans doute, ce que pensa le général, qui, dès le soir, ayant sous les yeux les positions chinoises, organisa le combat du lendemain.

Il voulut opposer à la force défensive qu'il avait devant lui une attaque de nature à déconcerter l'adversaire, et décida de tenter l'enlèvement du mamelon E. S'il en était maître, il pouvait rejeter une partie de l'aile gauche ennemie dans la vallée et disperser le reste dans la montagne.

Dès lors, la défense des retranchements, qui lui barraient le chemin, tombait d'elle-même. Si ce succès partiel n'amenait pas l'abandon de tous les ouvrages, la droite ennemie, dominée par les hauteurs de l'est, était facilement attaquable, grâce au concours de l'artillerie.

a) Le 24 mars au matin, la brigade était ainsi disposée :

Le bataillon du 111e de ligne, deux compagnies du 2e bataillon de la légion étrangère, l'artillerie[2] et le général **de NÉGRIER** se trouvaient sur les mamelons A et B. Les autres compagnies de ce bataillon occupaient les croupes T, au nord-est de ces mamelons. Les compagnies du 143e et les Tonkinois étaient groupés dans les fortins C et J, ou près de ces ouvrages.

1 Voici comment ce chiffre est obtenu : les tentes chinoises, qui paraissaient de même modèle que celles des campements de Chu, de Nui-Bop et de Dong-Song, faites chacune pour 12 hommes, pouvaient abriter environ 4,200 hommes. Une quinzaine de fortins, analogues à ceux de Dong-Song, pouvant contenir chacun de 100 à 150 hommes, étaient sans doute occupés par 1,800 hommes. [Pour les tentes, voir au chapitre VI la note de l'article intitulé « Occupation des positions de Chu ». Pour les fortins, voir au chapitre VIII l'article ayant pour titre « les Ouvrages chinois ».]

2 Batterie de 80 mill. de montagne commandée par le capitaine Roperh, d l'artillerie de marine.

Il y avait, en réserve à la frontière, deux compagnies du bataillon du 23e de ligne, placées sur les hauteurs à l'ouest de l'ancienne Porte de Chine, et le 3e bataillon de la légion étrangère, établi, avec 4 pièces d'artillerie, près des ruines de cette porte, ou plus à l'Est. Un renfort, arrivé à Lang-Son la veille, était à la frontière dans la matinée. Il y resta avec le bataillon de la légion[1].

Dès le matin, le général envoya au lieutenant-colonel **HERBINGER**, alors au fortin C, l'ordre d'attaquer le grand mamelon E, pour s'emparer de l'ouvrage qui le dominait. En cas de succès, nos troupes devaient descendre les pentes de ce mamelon, agir par leur feu contre les forts D et H, et prendre à revers les défenseurs du parapet barrant la vallée.

Un brouillard très dense voilait presque entièrement le pays.

Avant de commencer les mouvements nécessités par l'exécution de ces ordres, le lieutenant-colonel fit chercher sur la droite, par les tirailleurs tonkinois, un chemin qui permet d'aborder le mamelon E. N'y voyant rien à quelques pas autour d'eux, les Tonkinois ne purent en découvrir. Voulant essayer de trouver lui-même ce chemin, le lieutenant-colonel se dirigea vers le nord-est avec deux compagnies du 143e. Une demi-heure après, il revint à son point de départ, disant que le brouillard, qui ne laissait pas distinguer les positions ennemies, empêchait de suivre une direction certaine. Il fit recommencer aux Tonkinois leur exploration et envoya prévenir le général des difficultés qu'il rencontrait.

Vers 10 heures et demie, le brouillard s'étant dissipé, les ouvrages ennemis apparurent. A l'exception du fortin E, ils étaient couverts de drapeaux. Du fortin C, on remarquait des Chinois nombreux sur les pentes inférieures du grand mamelon, mais on n'en voyait pas sur les parties hautes.

Le lieutenant-colonel reprit sa marche vers la gauche ennemie et, s'avançant par un terrain couvert, aboutit à un ravin R, large, profond et très escarpé. Le jugeant infranchissable, il tenta de le faire contourner. N'y ayant pas réussi, il envoya, vers onze heures, avertir le général du nouveau retard qu'il éprouvait.

b) Voyant nos troupes se porter sur leur gauche, les Chinois devinèrent, sans doute, quel était leur objectif. Ils commencèrent aussitôt à remonter les pentes du mamelon E, qu'ils ne gravirent qu'avec peine, et mirent assez longtemps pour atteindre le fortin placé au sommet.

A ce moment, le général, toujours au fortin B, d'où l'on découvrait l'ensemble des défenses ennemies, n'avait pas reçu avis des obstacles que le brouillard avait opposées à la marche de notre aile droite. Il vit des troupes cheminer sur les flancs du mamelon qu'il avait, depuis environ quatre heures, prescrit d'attaquer ; mais il n'aperçut de ce côté aucun indice de combat et n'entendit pas la fusillade. Du lieu où il se trouvait, on ne pouvait distinguer quelles étaient ces troupes. Devant le silence qui régnait de ce côté, il estima que le fortin E avait été, sans doute, évacué pendant la nuit à la suite de nos succès de la veille, comme cela avait eu lieu dans des circonstances analogues pour plusieurs ouvrages chinois du camp retranché de Dong-Song. Il lui parut certain que le lieutenant-colonel **HERBINGER**, masqué aux vues de l'ennemi par le brouillard, avait réussi dans son mouvement, et que les troupes s'acheminant vers le sommet étaient les siennes. Pour faciliter leur tâche et obliger l'ennemi à diviser ses forces, il importait de faire canonner et attaquer de front les ouvrages que ces troupes devaient prendre à revers.

On était presque au milieu du jour, et la lutte ardue que l'aspect du camp ennemi faisait prévoir n'était pas commencée.

1 Le 22, avant de quitter Lang-Son, le général avait demandé à Chu l'envoi immédiat de tous les renforts destinés à la brigade et dont une partie était déjà concentrée à Dong-Song. Ils y arrivèrent les 23, 24 et 25 mars au soir, en même temps que des convois, et augmentèrent les effectifs d'environ 1600 nommes.

Le général fit tirer l'artillerie sur le fortin H et le grand parapet L ; puis, gardant en réserve deux compagnies de la légion étrangère, envoya dans la vallée le bataillon du 111e de ligne, pour exécuter l'attaque de ces ouvrages.

c) Ce bataillon était arrivé à leur portée quand, en face de notre aile droite, les défenseurs du fortin D ouvrirent le feu sur nos troupes, dont une partie cherchait toujours le moyen d'éviter ou de franchir le ravin R. Ces coups de fusil étaient les premiers de la journée. Le général, voyant d'où ils partaient, estima qu'ils devaient être dirigés sur les compagnies qui appuyaient le mouvement du lieutenant-colonel, mouvement qu'il croyait sur le point d'aboutir. Il envoya une section d'artillerie pour y répondre ; s'étant mise en batterie sur la croupe T, à environ 600 mètres de l'ouvrage, la violence du feu de mousqueterie l'obligea de se déplacer quand elle eut commencé son tir, ce qui fit pousser à l'ennemi des hourrahs, qu'on entendit de notre première ligne.

Ses troupes étaient, pendant ce temps, arrivées au fortin E. Elles ouvrirent aussitôt le feu sur les compagnies du 143e presque au même moment que celles qui occupaient les ouvrages D et F.

C'est alors, vers onze heures et demie, que le général apprit la situation de l'aile droite. Les crêtes occupées par les Chinois s'étaient allumées simultanément, et il était impossible d'arrêter le mouvement du bataillon du 111e, déjà vivement engagé.

d). *Action du bataillon du 143e et de la légion*. — Parmi les ouvrages dont notre droite essuyait le feu, le fortin D, voisin de l'extrémité du parapet L, était le plus proche et le moins difficile à attaquer. Le lieutenant-colonel, désespérant de franchir le ravin R pour aborder les pentes du mamelon E, fit exécuter l'attaque de ce fortin par deux compagnies du 143e, qu'appuyait une compagnie de la légion. Ces troupes assaillirent l'ouvrage de deux côtés. La compagnie du 143e, que commandait le capitaine **GAYON**, arrivée la première à peu de distance de ses parapets, tenta l'assaut et réussit à y pénétrer au moment où les défenseurs l'évacuaient. Le lieutenant **THÉBAULT**, de cette compagnie, fut atteint d'une balle au cœur pendant l'attaque et tomba mort à dix mètres du rempart.

L'ouvrage pris, les autres compagnies du bataillon du 143e en occupèrent les abords.

Devant ce succès, l'ennemi continua son feu de plus belle. Sans dégarnir leurs forts E et F, il fit avancer des réserves dont le mouvement eut une telle envergure que le ravin R ne les gêna pas. Elles pouvaient entourer notre droite. Le général en était témoin et avait sous les yeux la situation du bataillon du 111e dont l'attaque, dirigée contre des ouvrages soutenus, au lieu d'être menacés à revers par le fortin E, échouait complètement.

Jugeant qu'il était impossible de continuer l'offensive dans de telles conditions, il fit sonner la retraite sur toute la ligne. En même temps il envoya son officier d'ordonnance, le lieutenant **BERGE**, porter au commandant **SCHOEFFER** l'ordre de mettre de suite en marche vers les mamelons A et B deux des compagnies du 3e bataillon de la légion en réserve à la frontière. Ces mamelons, où se trouvaient déjà deux compagnies et l'artillerie, pouvaient devenir un point d'appui et de ralliement pour les ailes de la brigade.

Deux des compagnies du 143e, établies près du mamelon D, obéissant à la sonnerie de retraite, la compagnie du capitaine **GAYON** se trouva isolée. Les Chinois s'avancèrent aussitôt pour la cerner. Le capitaine **COTTER**, du 2e bataillon de la légion, dont la troupe avait été laissée sur place pour couvrir le mouvement rétrograde, se porta au secours de cette compagnie qui, du sommet du mamelon, s'efforçait de retarder la marche des Chinois par l'intensité de son feu. « Tenez bon ! criait-il au capitaine **GAYON**, tenez toujours, nous allons les faire reculer. » Il n'était plus qu'à quelques mètres des hommes du 143e, lorsqu'il tomba, frappé de plusieurs projectiles[1].

1 Le capitaine Patrick Cotter était Irlandais. Engagé pendant la guerre de 1870 dans l'un des corps étrangers au service de la France, il fut nommé sous-lieutenant à la fin de la campagne et admis comme tel à la légion étrangère. Devenu capitaine en 1880, il prit part à toutes les colonnes du Sud Oranais. Au Tonkin, il était considéré comme un de nos plus énergiques compagnons d'armes.

Le lieutenant **RONGET** prit le commandement à sa place. Les deux compagnies, réunissant leurs efforts, arrêtèrent quelque temps la marche de l'ennemi et, plus à l'aise, commencèrent leur retraite, qui fut protégée par les feux d'une compagnie de la légion, établie au fortin C. Le lieutenant de **FÉRAUDY**, commandant les troupes de cet ouvrage, seul appui de notre droite, ne l'abandonna que lorsque les deux compagnies ralliées furent en position derrière lui.

e). *Action du 111e de ligne.* — Le mouvement du bataillon du 111e commença vers onze heures. Parti des environs du mamelon A, ce bataillon se déploya en arrivant dans la vallée. Pendant sa marche, l'artillerie couvrit d'obus le grand parapet. Les Chinois, abrités sans doute dans des casemates pratiquées dans le remblai qui murait cette vallée et formait comme un brise-lames destiné à arrêter toute attaque, ne donnèrent pas signe de vie durant la canonnade. On aurait pu croire ce rempart abandonné. La compagnie de tête du bataillon, commandée par le capitaine **VERDIER**, se dirigea sur un ouvrage N, situé en avant des parapets, et qui semblait inoccupé. Elle en était à une centaine de mètres quand l'ennemi apparut et ouvrit le feu. Plusieurs groupes de Chinois qui franchirent le rempart à l'Ouest s'avancèrent sur la gauche du bataillon. La compagnie **VERDIER**, arrêtée un instant par la fusillade, déposa ses sacs de façon à pouvoir escalader plus facilement les obstacles qu'elle voyait devant elle, et, bientôt soutenue par le reste du bataillon, reprit sa marche vers le rempart.

Témoins de l'arrêt qu'ils prirent peut-être pour de l'hésitation, les Chinois s'enhardirent et se portèrent de quelques pas en avant du parapet L. La fusillade éclata très vive ; mais, comme le bataillon continuait son mouvement, ils rétrogradèrent, ce qui permit à la compagnie **VERDIER** de pénétrer facilement dans l'ouvrage N. A ce moment, le bataillon était assez rapproché pour que l'ennemi jugeât de son faible effectif. Il escalada de nouveau le rempart, se répandit de tous côtés et cerna presque cette compagnie. Après un feu violent, le capitaine sortit de l'ouvrage, entraîna sa troupe sur des groupes ennemis et les fit reculer. S'adressant alors au sous-lieutenant **NORMAND** et aux hommes qui étaient en première ligne : « Marchons toujours, dit-il, et tâchons de franchir en même temps qu'eux le parapet. » A ce moment, le sous-lieutenant fut atteint d'une balle qui lui traversa le cou. Le capitaine, près duquel il avait été frappé, essayait de le soutenir, quand il vit sa compagnie mutilée par le feu et comme submergée dans la masse des Chinois prêts à envelopper ses deux flancs.

Il jugea impossible de continuer l'attaque, mais s'efforça de rallier hors des atteintes de l'ennemi les débris de sa troupe, et de ne pas laisser entre ses mains le cadavre de son sous-lieutenant. Avec l'aide d'un caporal, il réussit à l'emporter à 300 mètres[1].

Les autres compagnies du bataillon furent, à leur tour, écrasées de front et de flanc par un feu terrible. Elles cessèrent une attaque que le développement et la force des positions chinoises rendaient irréalisable et se replièrent dans la direction des croupes boisées voisines du village de Bang-Bô.

Le capitaine **MAILHAT**, le lieutenant **CANIN** et le médecin-major **RAYNAUD**, attachés au bataillon du 111e , furent tués pendant cette attaque. Il fallut les abandonner sur le terrain. Le lieutenant **de COLOMB**, atteint d'une balle qui lui fracassa le pied, put échapper à l'ennemi grâce au dévouement de deux hommes qui l'emportèrent du champ de bataille[2].

---

1 Le sous-lieutenant Normand, venu au Tonkin sur sa demande en janvier 1885, n'était que détaché au 111e de ligne. Il appartenait au 16e bataillon de chasseurs à pied, dont il portait l'uniforme quand il fut tué. Cet officier, si sympathique à tous ceux qui l'ont connu, s'était fait, au mois de février, remarquer par sa hardiesse aux combats de Pho-Vi et de Dong-Dang.

2 Tous les quatre avaient assisté à presque toutes les opérations qui eurent lieu au Tonkin après la prise de Sontay. A l'attaque de Kep (8 octobre 1884), le lieutenant Canin était entré dans cette place à la tête d'une des deux colonnes qui y pénétrèrent simultanément lors du quatrième assaut. (Voir à ce sujet, au chapitre V de ces Souvenirs, l'article intitulé « Prise de Kep ».) Le lieutenant de Colomb, aujourd'hui capitaine en retraite, dut être amputé de la jambe.

f). *Action de la réserve.* — Par suite d'une funeste coïncidence, la malheureuse attaque de ce bataillon eut lieu au moment où, à notre aile droite, le bataillon du 143e se repliait, serré de près par les Chinois.

A cette heure (un peu avant midi), le général n'avait sous la main que deux compagnies du 2e bataillon de la légion.

En attendant l'arrivée des compagnies venant de la frontière, il fit tirer l'artillerie à outrance, pour arrêter la poursuite de l'ennemi.

Les compagnies du 111e, sentant qu'il fallait se dégager au plus vite, rétrogradaient promptement. Une partie d'entre elles ayant remonté les pentes rapprochées de Bang-Bô, se rabattit vers les mamelons A et B, où était l'artillerie. Le reste, suivant la vallée, s'efforçait d'emporter les blessés.

Nos hommes faisaient souvent volte-face, de manière à retarder par leurs feux rapides la marche des groupes ennemis qui se rapprochaient de plus en plus.

Pour protéger la retraite de chaque aile, le général envoya sur la droite une des compagnies de la légion, que commandait le capitaine **BOLGERT**, et, sur la gauche, l'autre compagnie aux ordres du lieutenant **DURILLON**. Les Chinois semblaient vouloir dépasser les fractions du 111e avant qu'elles arrivassent au pied de la hauteur K, où se trouvait un petit défilé. La compagnie **DURILLON** prit position à proximité de cette hauteur et, par son feu, réussit à les en empêcher.

A l'aile droite, le bataillon du 143e , les compagnies de la légion et les tirailleurs tonkinois se replièrent par échelons à travers un terrain déjà parcouru la veille. En s'arrêtant, ces troupes occupaient des positions d'où elles forçaient l'ennemi à suivre toutes les torsions de la montagne pour se soustraire à leurs feux. Ayant ralenti sa marche, elles donnèrent aux compagnies de réserve le temps d'arriver en ligne et permirent aux soldats tonkinois, pleins de courage dans ces circonstances, de secourir et d'emporter à la frontière presque tous les blessés.

Parmi ces derniers se trouvaient le commandant **TONNOT**, chef de bataillon des Tonkinois, le lieutenant **MANGIN** et le sous-lieutenant **BRUNEAU**, du 143e, et le sous-lieutenant **COMIGNON**, de la légion étrangère[1].

Vers une heure, lors de l'arrivée des compagnies du 3e bataillon de la légion, le général put opposer à l'ennemi quelques troupes fraîches. A notre gauche, les Chinois, de plus en plus nombreux dans la vallée, semblaient vouloir intercepter notre ligne de retraite. Le lieutenant **DURILLON**, seul officier dans sa compagnie, unique soutien de ce côté, venait d'avoir les jambes traversées par deux balles.

A l'Est, des troupes arrivant sans doute des campements de Xen-Cua-Aï, se montrèrent sur les hauteurs M S. L'artillerie, comme les bataillons, avait presque épuisé ses munitions, et l'on ne pouvait songer à reformer de suite les compagnies, dont beaucoup d'officiers étaient hors de combat. Le général fit canonner les troupes qu'on voyait à l'Est et ordonna la retraite.

Il chargea les deux compagnies du 3e bataillon de la légion de retarder la poursuite en défendant pied à pied des positions successives. Les Chinois, devenus pressants au centre de la ligne de bataille, gravirent les pentes voisines des mamelons A et B. Bientôt ils arrivèrent jusqu'aux crêtes, à peu de distance de nos compagnies. Quand on les vit apparaître, le cri de : « En avant ! à la baïonnette ! » retentit sur tout notre front, et ces compagnies, se précipitant sur eux, les refoulèrent dans le ravin d'où ils étaient sortis.

La poursuite fut arrêtée un moment ; mais, comme la brigade rétrogradait, les compagnies durent se replier à leur tour. Dès qu'elles eurent dépassé les ouvrages A et B, l'ennemi, apparut de nouveau,

1 Les blessures du commandant Tonnot et du sous-lieutenant Bruneau ne furent pas dangereuses. Le sous-lieutenant Comignon eut le côté gauche traversé d'une balle qui vint sortir près des reins. Cette grave blessure guérit en quelques mois. Le lieutenant Mangin, qui eut l'os de la cuisse brisé, fut amputé le 20 mars à Lang-Son et mourut le jour même. Cet officier avait été décoré de la légion d'honneur peu de jours avant, pour sa conduite depuis le début de la campagne. Il a laissé dans la brigade d'unanimes regrets.

occupa ces ouvrages, et la fusillade reprit de plus en plus vive. Le capitaine **BRUNET**, commandant l'ensemble des deux compagnies, indiquait les dispositions à prendre pour continuer la retraite, lorsqu'il fut atteint d'une balle au ventre. Il porta la main à sa blessure, et tomba mort en prononçant ces mots : « J'ai mon affaire ! »[1]. Le capitaine **GAUCHERON** prit le commandement à sa place et fit poursuivre le mouvement jusqu'aux ruines de la Porte de Chine.
Dès qu'il eut donné les ordres nécessaires pour que les bataillons fussent promptement reconstitués et prissent à la frontière des dispositions de défense, le général rejoignit les derniers échelons formés par le 143e de ligne, la légion et les Tonkinois. Il dirigea lui-même cette phase, qui termina le combat, et leur fit tenir tête à l'ennemi tout le temps utile à l'écoulement de l'artillerie et des blessés, ainsi qu'au rassemblement des troupes déjà repliées.
A la tombée de la nuit, ces échelons étaient à la Porte de Chine. Les coolies emportèrent les blessés à Lang-Son.
Les pertes de la brigade s'élevaient à 7 officiers tués, 6 blessés, 72 sous-officiers et soldats tués et 190 blessés.
Les compagnies furent vite reformées, et l'on assura le commandement des unités privées de leurs chefs.
Vers 7 heures du soir, l'ennemi, arrivé à 600 ou 600 mètres de la frontière, voyant nos troupes concentrées et en mesure de le recevoir, ne continua pas sa poursuite.
Quelques groupes se hasardèrent cependant à faible distance de nos positions. « Laissez-les avancer, » disait le général aux compagnies placées prés de lui, « vous les écraserez plus sûrement. » Notre attitude menaçante suffit à les arrêter.

Mouvement rétrograde sur Lang-Son. — Bien que cette poursuite eût cessé, le nombre de nos adversaires semblait leur permettre d'envelopper la brigade en entrant au Tonkin, à l'Est, par les passages voisins des campements de Xen-Cua-Aï, et, à l'Ouest, par ceux qui aboutissent au chemin de That-Khe. Le succès de la journée, le premier depuis deux mois de lutte, pouvait les y engager. L'occupation en force de Dong-Dang, où se croisent les chemins de l'est et de l'ouest, permettait d'empêcher la réunion en ce point de colonnes avançant des deux côtés. En y occupant des positions déjà connues, la brigade, renforcée des compagnies et des pièces qui s'y trouvaient, et plus rapprochée des troupes envoyées de Lang-Son, pouvait lutter avec avantage.
La nuit était claire. Le général, ayant fait avertir chaque unité de garder le silence, se plaça sur un point d'où il pouvait être vu de tous. Parlant à très haute voix, il annonça qu'on allait gagner Dong-Dang, donna l'ordre de marche et désigna les troupes qui resteraient à la frontière pour couvrir le mouvement. L'opération, bientôt commencée, s'accomplit sans incident. Vers minuit, quand elle fut terminée, le 3e bataillon de la légion, resté sur les hauteurs voisines du passage de la route mandarine, se retira. Les Chinois, qui avaient allumé de grands feux près des forts A et B, et dont on entendait les cris de joie, ne l'inquiétèrent pas.
Le lendemain matin, le général fit établir de fortes grand'-gardes sur les positions dominantes et massa la brigade dans la vallée. Les patrouilles de cavalerie explorèrent les environs. Elles ne signalèrent pas de mouvement offensif.
Si l'ennemi s'était présenté, un combat heureux, livré aussitôt, pouvait réparer l'échec de la veille. S'il évitait notre contact près de Dong-Dang, on pouvait craindre qu'il marchât sur Lang-Son par des chemins latéraux à la route mandarine. Il fallait alors y concentrer la brigade, car, en présence d'un adversaire devenu entreprenant, il eût été très dangereux de laisser un détachement, même fort, isolé à Dong-Dang.

1 Son lieutenant, M. Michelez, réussit à le faire emporter du champ de bataille. Il fut, le 26 mars, inhumé à Lang-Son.

Lang-Son, relié au Delta par deux routes et des communications télégraphiques, était notre solide point d'appui dans la région ; nous y avions nos approvisionnements et nos réserves. La défense en était facile. En essayant de l'enlever, l'adversaire s'exposait à une défaite presque certaine. Le général résolut, si la brigade n'était pas attaquée d'ici là, de s'y porter le soir même, ce qu'il fit.
Les bataillons des 111e et 143e de ligne avaient particulièrement souffert la veille. Ils commencèrent le mouvement dans la journée et furent suivis de près par celui du 23e de ligne. L'artillerie, les bataillons de légion et les Tonkinois ne partirent que de nuit, quand on eut allumé sur les positions de grand'gardes huit petits feux destinés à faire croire à l'ennemi que nos troupes restaient sur place. Le général **de NÉGRIER** et les chasseurs d'Afrique fermèrent la marche.
Le lendemain, la brigade était réunie à Lang-Son.

Considérations sur le combat de Bang-Bô. — L'échec de Bang-Bô était grave. Des officiers éprouvés, inspirant toute confiance à leurs chefs et à leurs hommes, beaucoup de gradés et de soldats intrépides, vétérans de nombreux combats, étaient blessés ou morts. La brigade, reculant pour la première fois, avait abandonné le contact de la frontière et le point d'où elle surveillait ses débouchés vers Lang-Son. L'adversaire devait sentir se relever, au détriment de notre prestige, son moral abattu par tant de défaites !
La persistance du brouillard, le 24 au matin, et la rencontre d'un obstacle impossible à deviner amenèrent l'erreur qui troubla l'équilibre du mouvement combiné des ailes de notre ligne de bataille. D'audacieuse, en raison de la faiblesse numérique des hommes et des pièces que le général avait sous la main, l'attaque devint téméraire. L'événement a montré qu'on avait, ce jour-là, franchi les limites de l'audace.
Cependant, pour répondre aux démonstrations qui se produisaient dans l'orbite du poste de Dong-Dang et rassurer autour de nous les populations soumises, il avait fallu, l'avant-veille, marcher à l'ennemi. Devant ses retranchements, devenus notre objectif, puisqu'il s'y réfugiait, on fut amené à demander un nouvel effort à des troupes qui avaient, jusque-là, surmonté victorieusement toutes les épreuves. L'attaque était hardie, mais, depuis le début de la campagne, la hardiesse nous avait toujours réussi.
Il est vrai de dire que, avant ce jour, les bataillons engagés, se fondant sur la ligne de combat, pouvaient être soutenus par des troupes fraîches. Cette fois, ils se trouvèrent presque sans appui. L'artillerie, à peu près immobile sur des positions d'où elle faisait rayonner son feu de toutes parts, ne disposant que de six pièces qui tirèrent sans relâche, eut vite épuisé ses obus.
Après ce revers, vivement ressenti de tous, il fallait s'attendre à de nouvelles luttes. On s'y prépara. La confiance qu'inspirait le commandement maintint l'énergie de tous. Notre mouvement rétrograde pouvait entraîner l'ennemi loin de la frontière, en l'amenant sur Lang-Son. Nous y avions la force nécessaire pour le vaincre, et le nombre utile pour profiter de la victoire en coupant sa ligne de retraite. Aussi, quand, le 28 mars, il approcha de la place qu'il croyait peut-être évacuée par nos troupes, il les trouva debout, devant Kylua.

———

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

XIII.

KYLUA. - RETRAITE DE LANG-SON.

(25 MARS. — 1er AVRIL 1885.)

Retour de la brigade à Lang-Son (25-26 mars 1885). — Journée du 27. — Préparatifs de la défense. — Fausse alerte. — Journée du 28 mars. — Combat de Kylua. — Blessure du général de Négrier ; le commandement échoit au lieutenant-colonel Herbinger. — Evacuation de Lang-Son. — Retraite de Lang-Son (29 mars). — Than-Moï et Dong-Song (30 mars).— Retraite sur Chu (31 mars-1er avril 1885). — Après la retraite. — Expectative. — Armistice. — Considérations militaires sur ces événements.

Retour de la brigade à Lang-Son (28-26 mars 1885). — Le soir du 24 mars 1885, quand les troupes engagées à Bang-Bô furent réunies à la porte de Chine, le général **de NÉGRIER** envoya la nouvelle de l'événement de la journée au chef de bataillon **SERVIÈRE**, qui commandait à Lang-Son. Jusqu'alors, la défense de cette place avait été concentrée dans la citadelle et dans les redoutes de Kylua. Ordre fut donné d'occuper quelques positions sur les hauteurs de l'ouest, ainsi que les mamelons au milieu desquels serpente, à l'Est, le chemin de Xen-Cua-Aï. Le général prescrivit également d'envoyer de Lang-Son à Dong-Dang, pour emporter les blessés, les coolies disponibles.
Cet échec, inattendu à la suite des récentes victoires, coïncidait avec la présence à Lang-Son de renforts envoyés de Chu, avec l'arrivée d'un payeur du Trésor apportant les fonds nécessaires à tous les services, ainsi que la solde que les troupes n'avaient pas reçue depuis la fin de janvier, et avec la venue de mandarins annamites nécessaires à l'organisation administrative du pays. Ces derniers, choisis par le commandant **SILVESTRE**, directeur des affaires indigènes à Hanoï, devaient remplir, sous le contrôle de l'autorité française, les fonctions de gouverneur de province, de préfet, de chef du service de la justice et de celui des impôts. Les mandarins qui occupaient ces emplois à l'époque de la prise de la ville avaient disparu. On savait que l'ancien préfet, suivant les Chinois en retraite, s'était réfugié à Long-Tchéou.
Les renforts s'élevaient à 1600 hommes, dont 600 pour les bataillons d'infanterie de ligne, 400 pour la légion étrangère et 600 pour le bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Les détachements d'infanterie de ligne et de légion, arrivés les 23 et 24, rejoignirent immédiatement la brigade ; l'infanterie légère d'Afrique, venue le lendemain, occupa les hauteurs voisines de Kylua[1].
On apporta les blessés à Lang-Son pendant la nuit qui suivit le combat de Bang-Bô.
Les premières troupes venant de Dong-Dang y parvinrent le 25 vers 3 heures du soir, le reste dans la matinée du 26.
Les bataillons avaient incorporé hâtivement leurs renforts depuis l'avant-veille ; ils furent réorganisés et pourvus de suite de munitions et de vivres. Aussitôt après, le général ayant arrêté son plan de défense, envoya des détachements d'infanterie sur les plus importantes positions entourant la place, et désigna les emplacements des diverses fractions de la brigade en cas d'attaque.
Ce jour-là aucun mouvement de l'ennemi ne fut signalé dans les environs, On put même croire que, si les Chinois poursuivaient, ils n'avaient pas dépassé Dong-Dang. En effet, à 3 heures, les sentinelles d'une grand'garde du 23e de ligne placées au nord de Kylua, virent arriver par la route de Chine un soldat du 3e bataillon de la légion. Cet homme, appelé **MEYER**, déclara que, la veille, exténué de fatigue, il avait dormi dans une maison de Dong-Dang, il ne s'était éveillé que le matin

1 Le 2e bataillon d'Afrique, qui n'avait eu jusque-là qu'une compagnie à Lang-Son, on eut dès lors 3, fortes chacune de 2500 hommes. La 4e compagnie de ce bataillon occupait le fort de Nui-Bop, à l'est de Chu.

au grand jour. Étonné de ne trouver personne dans le village et sur les hauteurs voisines, il s'était dirigé vers Lang-Son sans avoir aperçu de Chinois.
Cependant, nos patrouilles de chasseurs d'Afrique cherchant l'adversaire, découvrirent à la tombée de la nuit, ses éclaireurs à environ 6 kilomètres de Dong-Dang.
La brigade comptait alors environ 4,000 combattants, abstraction faite des malades et indisponibles.

Ils se décomposaient ainsi :

3 bataillons d'infanterie de ligne	1350 hommes.
2 bataillons de la légion étrangère	1150 —
Bataillon d'Afrique	750 —
3 compagnies de tirailleurs tonkinois	400 —
3 batteries d'artillerie (18 pièces)	310 —
Chasseurs d'Afrique	26 —

Cos troupes en mouvement, et presque sans sommeil depuis le 22, étaient harassées, mais une journée sans fatigue pouvait réparer les forces d'hommes pour la plupart endurcis.
Les circonstances qui amenèrent le mouvement rétrograde sur Lang-Son avaient ému la brigade entière. L'émotion se manifestait chez les soldats par le regret d'avoir dû laisser aux mains de l'ennemi, des officiers et des camarades tués dans la lutte, Avides de revanche, presque tous exprimaient le désir de voir les Chinois attaquer la place, car personne ne doutait qu'on ne les écrasât facilement, sur un terrain connu, et préparé pour la défense.
Le général **de NÉGRIER** eut l'occasion ce jour-là de prononcer des paroles qui se répandirent vite et accrurent la confiance de tous. « Oui, dit-il, en causant du combat de l'avant-veille « avec quelques officiers, l'attaque de Bang-Bô est une action malheureuse provenant d'une erreur ; ses conséquences ont été funestes. Mais ayez bon espoir, nous réparerons cela, et nous ferons encore ensemble de la bonne besogne »[1].

Journée du 27, — Préparatifs de défense. — Fausse alerte. — Le lendemain, prévoyant une attaque, le général parcourut, dès le matin, avec les officiers supérieurs, le terrain sur lequel il voulait défendre les abords de Kylua, et au besoin, la place de Lang-Son. Les positions de chaque troupe furent indiquées.
La première ligne regardait le Nord, appuyait sa gauche au camp des Rochers, sa droite aux maisons les plus à l'est de Kylua, et passait par les redoutes qui commandent le débouché de la route de Dong-Dang. Trois bataillons et une batterie gardés en réserve, formaient un groupe mobile qui devait être placé, au début de l'action, derrière l'aile droite de notre ligne que la proximité du chemin venant de Xen-Cua-Aï, et l'étendue de la plaine de ce côté, exposaient à une attaque de flanc.
Sur la rive gauche du Song-Ki-Kung, Lang-Son et sa citadelle devaient appuyer ce dispositif, dont les redoutes étaient le point fort. Réorganisées depuis un mois, et occupées par de l'infanterie, elles avaient leurs parapets garnis de 45 bouches à feu comprenant : une batterie française de 4 de montagne, et 2 canons Krupp, 4 Vavasseur, ainsi que 3 mortiers de 15 centimètres abandonnés par l'ennemi en février. Les canons Krupp, installés sur une plate-forme élevée sur la face nord de la redoute de droite, pouvaient tirer dans presque toutes les directions. Le terrain qui environnait ces ouvrages, bien vu au nord et à l'ouest, présentait à l'est, par suite d'une dépression du sol, un angle mort considérable, voisin de la redoute de droite. Les mortiers devaient battre ce côté dangereux.

1 A l'enterrement du capitaine Brunet, de la Légion étrangère, blessé mortellement le 24, à Bang-Bô, et inhumé le 26, à Lang-Son, le général prononça une allocution qui reflétait la même idée

Si les forces ennemies arrivaient en trop grand nombre dans la plaine de Kylua, par les chemins de Dong-Dang et de Xen-Cua-Aï, une résistance prolongée pouvait y devenir très difficile pour nos troupes adossées à une rivière. On avait, en conséquence, prévu le cas où elles devraient se reporter dans Lang-Son et sur les hauteurs qui commandent cette place. Pour les y aborder, l'adversaire trouverait devant lui le Song-Ki-Kung, défendu sur la rive gauche par une pagode organisée comme tête de pont, ainsi que par la citadelle garnie de troupes et armée de mitrailleuses Nordenfeldt prises à l'ennemi. En arrière, étaient des collines, d'où nos pièces canonneraient aisément le terrain de la rive droite.

Quelques troupes furent à l'avance disposées sur ces hauteurs dont les pentes formaient de longs glacis faciles il battre par le tir de l'infanterie. Le gros de la brigade, inexpugnable sur ces positions, restait maître de l'origine des chemins de Than-Moï et de Dong-Song, assurant ses communications avec l'arrière.

Dans les deux cas, le commandement du groupe formé par la citadelle et les défenses voisines était dévolu au chef de bataillon **SERVIÈRE**, du 2e bataillon d'Afrique[1].

Le général se trouvait en force pour faire échouer toute attaque et poursuivre alors, jusqu'à la frontière, l'ennemi battu à proximité de Lang-Son. Les approvisionnements de munitions et de vivres étaient suffisants pour le permettre. Ils devaient être augmentés par l'arrivée de convois annoncés depuis la veille, qui, venant de Dong-Song et de Chu, pouvaient être dans la place quatre jours plus tard.

Le 27 mars, tous les fantassins avaient 120 cartouches, et la réserve de celles-ci dépassait 100,000. Les batteries portaient plus de 80 coups par pièce ; le parc d'artillerie était en mesure de doubler ce chiffre[2]. En se basant sur les consommations des précédentes affaires, on pouvait estimer qu'avant d'être dépourvu de munitions, on pourrait livrer au moins trois violents combats. L'approvisionnement de vivres était d'environ 66,000 rations, soit quinze journées pour l'effectif d'ensemble[3].

Des bandes insaisissables, paraissant composées de soldats chinois qui avaient abandonné les troupes régulières au mois de février, semblaient vivre en maraudeurs à des distances plus ou moins grandes de Dong-Song de Than-Moï et de Lang-Son. Elles se montraient de temps à autre dans le voisinage de nos lignes d'étape, mais n'avaient pas attaqué les convois. On devait prévoir qu'encouragées par les événements qui venaient d'amener l'armée du Quang-Si de ce côté de la frontière, elles allaient devenir un danger pour nos communications.

La ligne de Pho-Vi et de Dong-Song était protégée par les troupes de ce dernier poste et par de petits détachements capables de tenir ces maraudeurs à distance, mais le poste de Than-Moï et la route qui y mène, jusqu'alors suivie exceptionnellement par les convois, étaient sans défense. Cette route, presque achevée, devait, pour éviter l'encombrement de celle de Pho-Vi, être utilisée de suite. En conséquence, le général décida l'envoi, à Than-Moï, d'une compagnie du bataillon d'Afrique chargée d'organiser et de défendre ce poste, puis de contribuer à la protection des convois suivant la route.

Depuis la veille, les patrouilles de cavalerie n'avaient rien signalé de menaçant du côté de Dong-Dang. Le général, amené sans doute à croire que l'ennemi n'osait pour le moment s'avancer davantage, fit partir cette compagnie de Lang-Son à une heure de l'après-midi.

---

1 Cet officier exerçait depuis la prise de la ville les fonctions de résident de Lang-Son. Comme tel, il ôtait à la tête du service des affaires indigènes et de celui des renseignements.

2 Il n'est pas tenu compte des munitions abandonnées par les Chinois avec les pièces. Les krupp étaient approvisionnés à 100 coups chacun, les vavasseur à 80 coups et les mortiers à 60 coups.

3 Les blessés et malades non encore évacués et les indisponibles étaient au nombre d'à peu près 400. Le chiffre des rationnaires s'élevait ainsi à 4,600, officiers compris.

Un peu avant trois heures, les Chinois se mirent en mouvement, On crut à une attaque. Les emplacements de combat furent pris aussitôt, et la compagnie du bataillon d'Afrique immédiatement rappelée[1].
Ce fut une fausse alerte. Après quelques coups de feu échangés avec nos éclaireurs, l'ennemi s'arrêta à une heure de marche des grand'gardes.
A la tombée de la nuit, les troupes qui n'occupaient pas Kylua et les redoutes rentrèrent dans leurs cantonnements.
Malgré le clair de lune, l'adversaire ne bougea plus ; il eût, d'ailleurs, été gêné par un violent orage qui éclata vers minuit.
Le lendemain 28 mars, le général, soucieux d'assurer la protection des convois sur la route de Than-Moï, par laquelle il voulait faire évacuer le reste des blessés de Bang-Bô, soignés depuis trois jours dans la place, fit repartir dès l'aube, par cette route, la compagnie du bataillon d'Afrique. Quelques heures plus tard, l'attaque des Chinois était certaine.
Ils allaient trouver devant eux 3,750 combattants impatients de réparer l'échec du 24 par un succès comparable à ceux que leur valeur avait procurés à la brigade depuis le début de la campagne.

Journée du 28 mars, — Combat de Kylua. — Dans la matinée, une rencontre eut lieu, sur la route de Dong-Dang, entre nos éclaireurs de cavalerie et ceux de l'ennemi. Peu de temps après, les avant-postes annoncèrent l'arrivée de forces nombreuses venant des directions de Dong-Dang et de Xen-Cua-Aï.
Devant l'imminence de l'attaque, le général fit porter les troupes sur les emplacements de la veille, et replier les grand'-gardes après une résistance qui obligea l'adversaire à se déployer.
Notre ordre de bataille, face au nord, était le suivant : Une compagnie du bataillon d'Afrique, commandée par le capitaine **HERTRICH**, défendait le camp des Rochers et les redoutes, dont les bouches à feu étaient servies par des canonniers de la batterie d'artillerie de marine du capitaine **MARTIN**. Un bataillon de la légion étrangère s'étendait, avec une batterie de 80 de montagne, en avant et à gauche de Kylua, et l'autre bataillon de la légion, occupant cette localité, formait à droite, avec l'une de ses compagnies, un crochet défensif regardant l'est. Les bataillons des 23^{e}, 111^{e} et 143^{e} de ligne, sous les ordres du lieutenant-colonel **HERBINGER**, ainsi qu'une 2^{e} batterie de 80 de montagne (capitaine Roperh), étaient en réserve entre Kylua et le Song-Ki-Kung.
Sur la rive gauche de cette rivière, une compagnie du bataillon d'Afrique et les hommes les moins valides de tous les bataillons de la brigade assuraient, avec six pièces de 4 de montagne, la défense de la citadelle et du terrain s'étendant du camp des Rochers aux redoutes.
En se développant dans la plaine à l'ouest et au sud de Kylua, l'ennemi pouvait essayer de tourner notre aile droite, le point faible de la défense. Nous avions de ce côté plusieurs bataillons et dix pièces, non seulement en mesure de repousser son attaque, mais de prendre l'offensive quand ses forces seraient désunies par le combat. Pour résister à un mouvement tournant possible à l'Est, le bataillon du 111^{e} de ligne fut envoyé au village de Maï-Pha, situé au sud-est de la Place, près de la route de Pho-Vi.

1 Voici l'ordre adressé à cette compagnie. Il montre comment le général envisageait la situation, et indique sa préoccupation de faire occuper quelques points des hauteurs de la 2° ligne éventuelle de défense :
« Kylua, 27 mars 1885, 3 heures du soir. — Général de Négrier au capitaine commandant la compagnie du 2^{e} bataillon d'Afrique, en marche sur Than-Moï. « Revenez avec tout votre monde sur Lang-Son immédiatement. Vous vous établirez sur la route de Lang-Son-Cut, au dernier col au sud de Lang-Son, où se trouvent des forts chinois abandonnés. Vous y attendrez des ordres. Une attaque contre Lang-Son paraît en voie de préparation. Nous n'avons répondant pas encore d'engagement.
« P. O. Le chef d'état-major : FORTOUL,. »

a) Le général donna aux grand'gardes voisines du chemin de Xen-Cua-Aï l'ordre de se replier lentement vers Kylua, pour encourager l'ennemi il s'avancer sur un terrain découvert, et prescrivit à celles de la route de Dong-Dang de battre en retraite par échelons, puis de se placer, sans gêner le tir de l'artillerie, en arrière de la gauche des redoutes.
Enhardis par ces mouvements, les Chinois continuèrent d'avancer. Bientôt ils couronnaient les hauteurs qui entourent la plaine de Kylua, sur lesquelles flottaient, principalement à l'Ouest, une quantité de pavillons dont les hampes, de plus en plus serrées, formaient une longue palissade. Leurs troupes débouchèrent presque simultanément au Nord et à l'Est. Tandis que, d'un côté, elles semblaient évoluer pour tourner notre droite, de l'autre, elles marchèrent sur les redoutes et le camp des Rochers.
Deux compagnies du 23e de ligne et une section d'artillerie, prises dans la réserve, furent aussitôt envoyées sur les collines de la rive gauche du Song-Ki-Kung proches de ce camp, et les défenseurs des redoutes reçurent l'ordre de laisser arriver l'ennemi à bonne portée avant de commencer le feu.
b) En approchant, les colonnes d'attaque se fractionnèrent. Celle du Nord forma deux groupes, dont l'un se dirigea entre les redoutes et Kylua. Il était en partie masqué par les plis du terrain, par quelques maisons, les digues d'une suite de rizières, et appuyé par le feu de canons tirant des hauteurs B.
Le bataillon de la légion étrangère et la batterie placés en face de ce groupe ouvrirent le feu, que l'artillerie des redoutes continua bientôt. Les pièces Vavasseur prirent comme objectif les couverts qui abritaient l'ennemi. Les projectiles, incendiant quelques groupes de maisons recouvertes en paille, l'obligèrent à s'en éloigner.
Malgré le feu des canons Krupp tirant de leur position dominante sur des forces compactes qui débouchaient de la route de Dong-Dang à près de 1,500 mètres des redoutes, les Chinois continuèrent d'affluer dans la plaine. Après une vingtaine de coups, les affûts ou les roues des Vavasseur se brisèrent sous l'effort du recul, et, un peu plus tard, l'obturateur d'un Krupp s'étant rompu, la redoute de gauche se trouva presque dépourvue d'artillerie[1].
Le général y fit envoyer de suite 3 pièces de la batterie de 80 de montagne du capitaine **de SAXCÉ,** réunie vers la droite de notre ligne.
Quoique maintenu à distance, l'ennemi ne recula pas. Il continua sur les redoutes une fusillade extrêmement violente, et tenta de pénétrer entre elles et Kylua, en même temps que ses forces augmentaient vis-à-vis du camp des Rochers.
De ce côté, les feux de la batterie du capitaine **MARTIN**, établie sur la rive gauche du Song-Ki-Kung, et de la section de 80 de montagne envoyée sur les hauteurs à l'ouest de la citadelle, arrêtèrent ses mouvements.
La fumée qui s'élevait en avant de nous empêchait de bien distinguer l'adversaire et de découvrir son objectif. Elle ne permettait pas non plus de juger du point vers lequel notre réserve pourrait agir à propos. Le général fit alors cesser de tirer sur tout le front, puis envoya l'ordre de dissimuler les troupes derrière les abris du terrain et les parapets des ouvrages. Ce brusque changement d'attitude pouvait faire croire aux Chinois que nous abandonnions la défense, et les conduire à se rapprocher de nos troupes d'infanterie, en prononçant leur attaque définitive. C'est ce qui eut lieu.
c) Quand la fumée disparut, on vit se reformer les groupes qu'avait bouleversés la canonnade. Quelques-uns, précédés d'officiers à cheval, n'étaient qu'à 500 mètres de nos ouvrages. Au milieu d'eux et de ceux qui s'échelonnaient dans la plaine flottaient des pavillons, surtout de couleur blanche. D'autres drapeaux restaient immobiles sur les hauteurs C, couvertes de troupes.

1 L'avis de l'officier qui commandait l'artillerie de la redoute est que les accidents des canons Vavasseur proviennent de l'emploi dans le tir d'une poudre trop vive. La rupture de l'obturateur du canon Krupp doit être imputée à une défectuosité des pièces de culasse.

Pressentant une vigoureuse attaque de ce côté, le général fit venir, de la réserve, les 2 compagnies du 23e de ligne encore disponibles ; l'une dut renforcer l'infanterie de la redoute de gauche, et l'autre se placer à l'ouest de la redoute de droite, pour tomber sur le flanc de l'ennemi s'il en approchait. Les Chinois, voyant qu'on ne tirait plus, crurent, sans doute, que les ouvrages situés devant eux étaient évacués. Leur première ligne poussant des cris s'avança, pavillons déployés, vers la redoute de gauche et le camp des Rochers, pendant qu'une partie des réserves descendait vivement des hauteurs.

Ils n'étaient guère qu'à 300 mètres des ouvrages, quand le général fit recommencer le feu. Notre ligne entière s'alluma instantanément, l'artillerie tirant par pièce et l'infanterie par salve.

Les groupes ennemis subirent de fortes pertes, mais ne s'arrêtèrent pas et ripostèrent par un tir rapide.

Beaucoup d'hommes relevant les drapeaux tombés à terre, se portaient avec intrépidité vers les redoutes en entraînant leurs camarades. Bientôt la fumée nous enveloppa encore et obligea de cesser le feu. On aperçut alors les assaillants qui fuyaient en désordre, laissant sur place les morts et les blessés.

d) L'interruption momentanée de la lutte permit quelques instants après à des soldats ennemis de se porter au secours de ceux qui gisaient à terre. Comme nous les laissions faire, d'autres les suivirent, et emportèrent avec les blessés les pavillons couvrant le sol. Tout d'un coup, deux nouvelles colonnes sortirent des abris derrière lesquels les fuyards s'étaient groupés, puis marchèrent bravement sur les redoutes et le camp des Rochers, malgré nos feux qui reprirent aussitôt.

Un chef à cheval, porteur de vêtements blancs, et qu'on avait déjà remarqué à la précédente attaque, conduisait la colonne de gauche. Atteint par nos projectiles, il fut immédiatement relevé.

Néanmoins, après avoir encore gagné du terrain, ces troupes, aussi courageuses qu'énergiquement conduites, furent presque entièrement écrasées par les obus, les éruptions de mitrailles et les salves.

e) Voyant leurs efforts inutiles, elles reculèrent, surtout en face des redoutes et de Kylua. Le général décida de les faire de suite assaillir par la réserve qui, se portant sur leur ligne de retraite, les amènerait sans doute à évacuer le champ de bataille. Dans ce cas, leur échec, manifeste pour tous, pouvait, comme aux combats de Lam, de Dong-Song et de Dong-Dang, faire rétrograder aussitôt, malgré leur nombre, les forces susceptibles de les appuyer.

Il envoya vers 3 heures au lieutenant-colonel **HERBINGER** l'ordre d'attaquer la gauche de l'ennemi avec le bataillon du 143e de ligne, le 2e bataillon de la légion, 2 compagnies de tirailleurs tonkinois et une section de 80 de montagne.

Le lieutenant-colonel devait provisoirement établir une partie de nos troupes au nord de Kylua, sur des mamelons qui dominaient presque tout le lieu du combat[1].

Malgré tout, quelques fractions de la droite ennemie continuaient leur mouvement. Parvenues jusqu'à une centaine de mètres du camp des Rochers, elles essuyèrent le feu de la batterie de 4, en position sur la rive gauche du Song-Ki-Kung, des pièces de 80 de montagne établies sur les hauteurs à l'ouest de la citadelle, et des troupes d'infanterie qui étaient montées sur les parapets de la redoute de gauche pour tirer plus aisément. Une section du bataillon d'Afrique, débouchant à l'improviste des rochers quand le feu cessa, les poursuivit à l'arme blanche, et détermina la retraite des survivants.

Au moment où les Chinois donnaient encore de ce côté des preuves de leur incontestable courage, leur gauche, attaquée par le lieutenant-colonel **HERBINGER**, recula précipitamment, et entraîna dans son mouvement toute la ligne. Forcés de rétrograder en suivant les digues de rizières pleines d'eau, leurs groupes offraient des buts faciles à notre tir. Un instant, on aurait pu croire qu'ils voulaient encore lutter, car de nombreux pavillons semblaient jalonner une nouvelle ligne de

1 Le 3e bataillon de la Légion étrangère et 5 pièces de 80 de montagne restaient encore disponibles de ce côté.

combat, et des cavaliers, traversant certaines parties du terrain, se portaient vivement d'un groupe à l'autre comme pour transmettre des ordres. Bientôt sous l'action du feu de l'artillerie, l'adversaire se mit définitivement en retraite. Quelques débris de troupes gravirent les pentes des collines qui entourent la plaine, et le plus grand nombre se hâta vers le débouché de la route de Dong-Dang.
Les pièces des redoutes voyaient bien ce débouché. Leur tir prolongé dut terminer cette reculade par un véritable écrasement[1].
La crise résultant de ces attaques s'était dénouée à notre avantage. Nous tenions le succès quand un accident survint.

Blessure du général Négrier. — Le commandement de la brigade échoit au lieutenant-colonel Herbinger. — Le général **de NÉGRIER** quittait l'ouvrage d'où il avait assisté aux péripéties du combat, et se dirigeait vers la réserve, lorsque une balle l'atteignant près du sein gauche, pénétra obliquement dans sa poitrine et ressortit du côté droit[2]. La souffrance fut telle, qu'il ne put, malgré son énergie, continuer à donner des ordres. Vers 4 heures, il envoya prévenir le lieutenant-colonel **HERBINGER**, le plus élevé en grade après lui, de prendre le commandement de la brigade[3].
Pendant qu'on le transportait à l'ambulance de Lang-Son, il se fit arrêter au bureau télégraphique et dicta une dépêche pour le général en chef. Elle mentionnait les attaques infructueuses exécutées sur les positions de Kylua, ainsi que le succès du mouvement dirigé sur la gauche de l'adversaire, et faisait connaître que, ramené blessé dans la place, le général devait renoncer au commandement.
En arrivant à l'ambulance, plié en deux sur un brancard, parce qu'il ne pouvait rester allongé, il semblait violemment souffrir. Son visage était livide. Après examen de la blessure, le médecin-major **ZUBER** s'exprima de la manière suivante : « L'état est inquiétant. Si l'estomac est touché, le blessé est perdu. Dans le cas contraire, et s'il n'y a aucune complication, ce ne sera qu'un séton plus ou moins long à guérir[4].
L'attaque conduite avec vigueur sur le flanc des Chinois se poursuivait et, gagnant du terrain, les faisait reculer de plus en plus. L'ardeur de nos hommes montrait avec quelle joie ils prenaient la revanche de Bang-Bô !
La section d'artillerie, qui accompagnait les bataillons, s'établit sur un mamelon, d'où l'on voyait presque toute la plaine. Quand son tir eut dispersé quelques groupes, elle le dirigea sur la passe étroite où la route de Dong-Dang entre dans la montagne, et vers laquelle dérivaient les restes des

1 Le canon Krupp resté en bon état tira dans la journée environ 110 obus.

2 Le général tomba un peu en arrière d'un chemin couvert qui reliait les redoutes. La balle rencontra un carnet placé dans la poche de son dolman. Cet obstacle la faisant dévier, l'empêcha de pénétrer dans la poitrine. Quelques minutes plus tôt, son officier d'ordonnance, le lieutenant Berge, envoyé en dehors des redoutes, avait eu la partie supérieure de la tête éraflée par une balle.

3 Voici les anciennetés de grade des officiers supérieurs présents à Lang- Son, et. l'ordre dans lequel ils pouvaient être appelés à prendre le commandement de la brigade :

Lieutenant-colonel Herbinger	25e de ligne	Juillet 1884.
Commandant Schœffer	Légion étrangère	Avril 1878.
Commandant Farret	143e de ligne	Août 1878.
Commandant de Douvres	12e d'artillerie	Septembre 1881.
Commandant Diguet	Légion étrangère	Mars 1884.
Commandant Servière	2e bataillon d'Afrique	Mai 1884.
Commandant Faure	111e de ligne	Septembre 1884.

Le bataillon du 23° de ligne était commandé par le capitaine de Morineau.

4 A ce moment, rien ne pouvait servir d'indice. Une digestion était indispensable pour apprécier l'état de l'estomac, et la vivacité de la douleur empêchait le général d'absorber aucun aliment. Le docteur Zuber déclara qu'il lui fallait un jour et demi pour se prononcer sur l'issue probable de la situation et télégraphia dans ce sens au général en chef à Hanoï.

colonnes d'attaque. Encombré par les fuyards, ce point sembla bientôt presque obstrué par ceux qui tombaient sous le feu.
Quelques hommes déployés en tirailleurs, s'abritant par les couverts du terrain, manœuvrèrent pour protéger la retraite de leurs camarades et entretinrent la fusillade, puis disparurent, en laissant des pavillons plantés sur les digues des rizières.
Nos pertes pour la journée s'élevaient à 9 tués et 41 blessés, dont 6 officiers, qui étaient le général **NÉGRIER**, le capitaine **GAUCHERON**, le lieutenant **ARMENGAUD** et le médecin aide-major **de SCHUTTELAERE**, tous trois du 3e bataillon de la légion étrangère, le lieutenant **CASANOVA**, du 2e bataillon de ce corps, et le lieutenant **BERGE**, officier d'ordonnance.
L'ennemi, visiblement en fuite par la route de Dong-Dang, n'avait pas, à l'est, prononcé de sérieuse attaque. Dans cette direction, ses colonnes repliées à plus de 2 kilomètres de Kylua, sur les pentes et les crêtes des mamelons, au milieu desquels se développe le chemin de Xen-Cua-Aï, avaient les allures de troupes en désordre. Il n'en était pas de même au Nord-ouest, où l'on apercevait, sur les hauteurs voisines du camp des Rochers, des forces compactes, en avant desquelles circulaient des chefs à cheval. Nous avions de ce côté, sur les deux rives, assez de monde pour leur tenir tête. En outre, le Song-Ki-Kung, dont les points de passage étaient sous le feu de nos pièces en batterie, sur les hauteurs de la rive gauche ou à proximité de la citadelle, les séparait des abords de Lang-Son. Leur nombre ne semblait donc pas un danger pour notre flanc gauche. Telle était la situation, quand le commandement échut inopinément au lieutenant-colonel **HERBINGER**. Presque de suite, il arrêta le mouvement des troupes qui avaient attaqué la gauche ennemie, puis fit donner l'ordre aux artilleurs qui servaient les pièces chinoises de nos redoutes, de mettre ce matériel hors de service, et de rejoindre leur batterie à Lang-Son[1].
Vers 4 h. 1/2, il télégraphia au général **BRIÈRE de l'ISLE** pour rendre compte que, devenu chef de la brigade, il évacuerait le soir même Lang-Son, qu'il estimait ne pouvoir défendre, et se replierait en deux colonnes dirigées sur Dong-Song et Than-Moï.
Il se rendit ensuite à l'ambulance, fit connaître au général **de NÉGRIER** l'échec définitif de l'adversaire, et lui déclara que, néanmoins, les forces groupées sur les hauteurs du nord-ouest créaient selon lui une telle menace pour la brigade, qu'il y avait lieu d'évacuer la place.
Le général exprima l'opinion contraire, disant que les heures critiques pour la défense semblaient passées. Il ajouta que son avis était que l'ennemi, désorganisé, ne devait plus songer qu'il continuer son mouvement de retraite.
Cette manière de voir modifia l'opinion du lieutenant-colonel. Il se retira et donna simplement il l'ambulance l'ordre de partir de suite pour Chu, par la route de Dong-Song, en emportant tous les blessés[2].
Peu après, s'entretenant avec le commandant **SERVIÈRE**, il lui dit que malgré la situation difficile on n'évacuerait pas. Il fit, en conséquence, rester sur la rive droite du Song-Ki-Kung une grande partie des forces qui y étaient, puis envoya des troupes d'infanterie et d'artillerie occuper, à l'ouest et au sud de Lang-Son, les hauteurs que traverse la route de Than-Moï. Il prescrivit, en outre, au capitaine d'artillerie **MARTIN**, commandant la batterie de 4 de montagne, d'établir deux pièces près de la porte est de la citadelle, pour canonner, si besoin en était, le terrain découvert de la rive droite du fleuve. Un quart d'heure plus tard, venu pour se rendre compte de l'emplacement choisi, « c'est pour le mieux, dit-il à cet officier ; si les Chinois se présentent, nous les recevrons bien ! » Comme ce dernier lui faisait remarquer qu'il avait repéré le pointage pour le tir de nuit, le lieutenant-colonel ajouta : « C'est parfait ! »

1 La culasse du canon Krupp qui pouvait encore tirer fut emportée par un artilleur et jetée dans le Song-Ki-Kung.
2 Il restait encore une centaine de blessés de Bang-Bô. Les autres avaient été évacués les deux jours précédents.

De là, il se rendit aux positions de Kylua, d'où l'on voyait que l'ennemi disparaissait peu à peu des hauteurs du nord[1].

Évacuation de Lang-Son. — A la tombée de la nuit, le lieutenant-colonel, revenant à Lang-Son, paraissait fort anxieux. Pour recueillir des renseignements sur la situation de l'adversaire, il fit interroger quelques indigènes arrivés le jour même dans la place. Les mandarins annamites, envoyés récemment d'Hanoï pour administrer le pays, s'étaient déjà mis en rapport avec ces derniers.

Voyant le lieutenant-colonel converser avec un interprète devant la résidence, ils allèrent le trouver et lui dirent qu'ils savaient que de forts partis chinois, paraissant venir de la direction de Long-Tcheou, avaient été vus le matin dans les villages de la rive gauche du Song-Ki-Kung, compris entre Lang-Son et That-Khe. Ces ennemis se seraient ensuite engagés sur les chemins qui mènent à Pho-Vi, en contournant les hauteurs de Cut, et à Than- Moï, à travers le massif du Nui-Dong-Naï.

Ces dires, suivant lesquels les communications de la brigade avec Chu et Kep pouvaient être interceptées le lendemain, semblent avoir déterminé le lieutenant-colonel à évacuer Lang-Son.

Presque aussitôt, il prévint ou fit prévenir les officiers supérieurs de la résolution qu'il venait de prendre.

A cette nouvelle, les commandants **DIGUET**, du 2e bataillon de la légion étrangère, et **SERVIÈRE**, considérant que la victoire de la journée avait résolu les difficultés de la défense[2], cherchèrent à modifier sa manière de voir, en représentant que l'évacuation ne pourrait s'imposer qu'à la suite de combats malheureux, et non quand on avait une situation matérielle acceptable et une situation morale issue du succès. Ils exprimèrent aussi l'opinion que l'offensive de l'ennemi si étrangère à son mode d'action habituel, admissible après l'affaire de Bang-Bô, ne l'était plus au lendemain de l'échec de Kylua, qu'enfin jamais des troupes chinoises n'oseraient se placer entre la brigade et les troupes qui du Delta pouvaient se porter à son secours. Pensant que le lieutenant-colonel allait se raviser, le commandant **SERVIÈRE** lui offrit de rester dans la place à la tête de deux compagnies de son bataillon. Le lieutenant-colonel lui répondit qu'il ne voulait pas le sacrifier avec sa troupe, et que sa décision était définitive[3].

Le bataillon du 111e de ligne qui, après la réussite de l'attaque dirigée sur le flanc gauche des Chinois, avait été rappelé de Maï-Pha pour rejoindre le gros de la brigade en avant de Kylua, reçut contre-ordre chemin faisant, et dut former, avec l'une de ses compagnies, l'escorte du convoi de blessés dirigé sur Dong-Song par la route de Pho-Vi.

Il était environ 6 heures. Le général **de NÉGRIER** voulut, avant de partir avec les blessés, envoyer au lieutenant-colonel son avis sur la situation, et dicta au lieutenant **DÉGOT**, attaché à son état-major, une note qui le résumait. Il conseillait, si cela était jugé nécessaire, de ne laisser que peu de monde sur la rive droite du Song-Ki-Kung, pour observer l'ennemi, et de porter le gros de la brigade sur les hauteurs qui entourent Lang-Son l'Ouest et au Sud. Il émettait l'opinion que les Chinois, découragés, ne tenteraient sans doute pas d'autres attaques, que, par suite, l'évacuation serait sans motif.

Au moment où le lieutenant-colonel reçut cette note, les premiers ordres relatifs au départ étaient donnés. Il les maintint.

---

1 A cette heure, l'approvisionnement de munitions était le suivant : cartouches d'infanterie, 450,000 ; obus de 80 de montagne, 130 coups par pièce ; obus de 4 de montagne, 90 coups par pièce, ce qui, en attendant les ravitaillements qui pouvaient arriver de Chu dans un délai maximum de 4 jours, permettait de livrer au moins 3 combats.

2 Le lieutenant-colonel Herbinger n'était au Tonkin que depuis environ 3 mois ; les commandants Diguet et Servière y étaient depuis le début des opérations contre les troupes régulières de la Chine (février 1884).

3 La brigade comptait alors environ 3,700 combattants, et les 2 compagnies du bataillon d'Afrique formaient un total d'à peu près 500 hommes.

Deux colonnes furent organisées à la hâte pour gagner Than-Moï par la route mandarine, et Dong-Song par celle de Pho-Vi. La 1re, commandée par le lieutenant-colonel, comprit les bataillons du 23e, 11e et 143e de ligne[1] , les compagnies du bataillon d'Afrique, et la batterie de 80 de montagne du capitaine **ROPERH** ; la 2e , aux ordres du commandant **SCHŒFFER**, du 3e bataillon de la légion, fut composée des 2 bataillons de ce corps et de la batterie de 80 mill. de montagne du capitaine **de SAXCÉ**.

Le commandement de l'arrière-garde de la colonne de Dong-Song fut donné au chef de bataillon **DIGUET**, et celui de l'arrière-garde de l'autre colonne au chef de bataillon **SERVIÈRE**, dont les troupes devaient sortir les dernières de Lang-Son.

Le lieutenant-colonel semblait redouter une nouvelle offensive de l'ennemi et une poursuite immédiate. Vers 7 heures, l'obscurité étant complète, il défendit d'allumer du feu pour ne pas révéler les emplacements des troupes, et ordonna qu'on abandonnerait tout le matériel encombrant.

D'après son opinion, la retraite serait marquée par une suite de combats, après lesquels il faudrait transporter les blessés.

Des coolies assez nombreux devaient être disponibles pour cet objet. Ces considérations expliquent l'ordre qui fut donné de n'emporter que les bagages indispensables, et de disposer dans la rue principale de Lang-Song, où se trouvaient les magasins de vivres, toutes les denrées de ces magasins pour que les troupes, se repliant, les prissent au passage.

Ces denrées comprenaient :

25,000 rations de biscuit,
27,000 kilogrammes de farine,
5,200 pains de 750 grammes,
29,000 rations de viande de conserve,
De 50 à 60,000 rations de sel de sucre, de café, de thé et de tafia.

Il y avait, en outre, à peu près 40,000 rations de viande sur pied.

L'administration possédait une caisse de « fonds d'avance » destinés à payer le bétail acheté aux indigènes, le bois utile à la boulangerie et les travailleurs annamites employés comme auxiliaires. M. le sous-intendant militaire **JAU**, chef des services administratifs à Lang-Son, n'ayant plus les coolies nécessaires pour emporter cet argent (en monnaie de piastres), le répartit entre les soldats d'administration placés sous son autorité. Ces derniers le lui remirent quelques jours plus tard à Chu.

Les fonds du Trésor de la brigade s'élevaient à 585,000 francs, représentés par 130,000 piastres pesant, avec les caisses qui les contenaient, à peu près 3,800 kilogrammes. 80 coolies étaient nécessaires pour en effectuer le transport. Jugeant que ces porteurs seraient éventuellement plus utiles aux ambulances, le lieutenant-colonel donna l'ordre, à M. le payeur **ROLIN**, de jeter ces piastres à l'eau.

Notre artillerie était forte de 2 batteries de 80 mill. de montagne, portées à dos de mulet, et d'une batterie roulante de 4. Le matériel de cette dernière, composé de voitures qui pouvaient être traînées par un seul cheval ou par 6 hommes, et au besoin par 4, n'était pas, quoique très léger, organisé pour être transporté sur les animaux[2]. Le mois précédent, cette batterie n'était arrivée à Lang-Son que deux jours après les brigades, par suite des difficultés d'un trajet pendant lequel les canonniers avaient dû fréquemment améliorer la route pour faire passer les pièces et les caissons. Craignant que

1 Moins une compagnie du 111e de ligne, partie un peu après six heures pour escorter, sur la route de Pho-Vi, le convoi de blessés où se trouvait le général.

2 Les pièces pesaient de 102 à 105 kilos. Les attelages étaient composés de chevaux tartares, dont la taille variait de lm, 40 à lm 45.

ce matériel ne retardât la marche, il fut décidé qu'il serait jeté dans la rivière, et qu'on emploierait ses attelages au transport des munitions.
Le chef d'escadron d'artillerie **de DOUVRE**S alla, vers 6 h. 1/2, trouver le capitaine **MARTIN**, commandant cette batterie, et lui dit : « On va battre en retraite, il faut vous débarrasser de vos canons, ils gêneraient le mouvement rétrograde ».
Stupéfait, le capitaine **MARTIN** répondit qu'on dépit de difficultés nombreuses, il avait amené sa batterie à Lang-Son six semaines avant, que, si l'on se repliait, son personnel tiendrait honneur de l'emmener, et ferait pour cela le nécessaire. Il ajouta que le chemin suivi en venant, battu depuis lors par le passage des convois, était sans doute devenu facilement praticable ; qu'au besoin, il mettrait hors de service, en route, ce que les circonstances pourraient forcer d'abandonner; qu'enfin, il ne saurait exécuter pareil ordre donné verbalement.
Le chef d'escadron s'éloigna, déclarant qu'il n'avait pas à discuter avec lui et qu'il allait lui faire donner des ordres. En effet, une demi-heure plus tard le capitaine reçut l'ordre écrit que voici :
« Par ordre du lieutenant-colonel commandant la colonne, le capitaine **MARTIN** jettera immédiatement son matériel à l'eau envoyant ses chevaux au parc pour les charger de caisses. »
« Lang-Son, 28 mars 1888 (7 heures du soir).
« *Le chef d'escadron commandant l'artillerie de la brigade de Douvres.* »

Le capitaine **MARTIN** était navré. Il voulait encore croire que sa ferme réponse ferait revenir sur une décision prise à la hâte dans un moment de crise où mille idées contraires traversaient peut-être l'esprit du nouveau commandant de la brigade.
Il attendit ainsi jusque vers 7 h. 1/2. A ce moment, un capitaine adjoint au chef de l'artillerie vint lui dire qu'il fallait presser le plus possible l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu.
Les canonniers qui, depuis un an et demi, avaient servi et souvent traîné leurs pièces dans le Tonkin presque entier, se virent alors contraints de les jeter dans le Song-Ki-Kung avec à peu près 500 projectiles. C'est derrière la maison de la résidence qu'ils accomplirent cette écœurante besogne.
36 chevaux ainsi rendus disponibles furent envoyés au parc d'artillerie. On en chargea 30 avec des caisses de munitions d'infanterie et 2 avec des caisses d'obus à mitraille.
A 8 heures, le lieutenant-colonel fit couper la ligne télégraphique nous reliant au Delta. Aucune dépêche n'avait été envoyée au général en chef depuis celle qui avait annoncé l'évacuation.
Vers le même moment, les forces en position aux redoutes et dans le voisinage de Kylua reçurent l'ordre de rentrer à Lang-Son « où elles toucheraient des vivres et des munitions ». Beaucoup d'officiers, témoins du succès de la journée et fiers de la part que leur troupe y avait prise, s'imaginèrent qu'on se préparait à marcher en avant le lendemain. Ils pensaient qu'on allait achever la défaite de l'ennemi et reporter le gros de la brigade aux environs de la porte de Chine. Arrivés sur la rive gauche de la rivière et entendant dire que la retraite était décidée, le plus grand nombre n'y crut pas. Peu après, voyant dans la rue les denrées des magasins, et les caisses de munitions ouvertes, ils comprirent qu'on ne songeait plus qu'à faire évacuer la place dans le plus bref délai. Quelques-uns exprimèrent franchement leur opinion sur cette mesure qui montrait comment une situation peut changer quand le chef change. Presque tous eussent préféré voir la brigade exposée à de nouveaux périls si les Chinois, se fiant à leur supériorité numérique, reprenaient l'offensive plutôt qu'amoindrie par une retraite entreprise pour éviter le contact d'un ennemi manifestement battu.
Quelques scènes de désordre eurent lieu devant les magasins, où les soldats consternés par la nouvelle qu'ils venaient d'apprendre prenaient au passage des vivres et des cartouches. Elles furent assez vite réprimées, grâce à l'attitude énergique et au sang- froid des officiers.
Bientôt les deux colonnes se formèrent. Celle aux ordres du commandant **SCHŒFFER** se mit en route vers 9 heures du soir et s'écoula sur la route de Dong-Song.

Avant de partir, le lieutenant **RONGET** du 2e bataillon de la Légion, qui devait marcher à l'arrière-garde de cette colonne avec sa compagnie alors groupée dans la citadelle, fit abattre le grand mât à l'extrémité duquel étaient arborées les couleurs françaises et emporta le drapeau qui, pendant six semaines, avait flotté sur Lang-Son.
L'autre colonne, dont les éléments étaient dispersés sur la rive droite de la rivière et sur les hauteurs du sud et de l'ouest partit à 10 heures.
Le commandant **SERVIÈRE** ne quitta la citadelle qu'à 10 h. 1/2 avec l'arrière-garde formée par les compagnies du 2e bataillon d'Afrique. On ne voyait ni n'entendait rien du côté de l'ennemi. Néanmoins, il ne s'éloigna qu'après avoir fait détruire par une section aux ordres du lieutenant **DUMESTE**, le pont de bambous reliant les deux rives du Song-Ki-Kung et que traversait la route qui joint Lang-Son et Kylua.

Retraite de Lang-Son (29 mars). — Les deux colonnes ayant quitté Lang-Son par une nuit très claire, cheminèrent avec beaucoup d'ordre et sans autres à coups que ceux amenés par le passage de ravins et de ruisseaux, pendant la traversée desquels les hommes ne se mouillaient guère au-dessus de la cheville.
Le lendemain, elles arrivaient à Than-Moï et à Dong-Song, l'une vers 3 heures, l'autre vers 5 heures, après une marche forcée d'environ 50 kilomètres que rien n'inquiéta[1].
Les hommes étaient exténués.
A la nouvelle de l'évacuation de Lang-Son, on envoya de Chu au-devant des colonnes l'escadron du capitaine **PFEIFFER** du 1er de spahis arrivé depuis peu de jours au Tonkin. Les pelotons dirigés sur les deux routes rejoignirent les avant-gardes quelques heures avant qu'elles atteignissent les points où elles devaient s'arrêter. La brigade, qui n'avait plus qu'une vingtaine de chasseurs d'Afrique, put alors disposer des cavaliers nécessaires pour être, en cas de poursuite, informée de l'approche de l'ennemi dont nous avions, depuis la veille, entièrement perdu le contact.
Presque en même temps que la colonne du commandant **SCHŒFFER** le convoi de blessé, dont faisait partie le général **de NÉGRIER**, était arrivé à Dong-Song. Il y passa la nuit.
Le général prit quelques aliments qu'il digéra, ce qui permit au médecin-major **ZUBER** de télégraphier au général en chef qu'à moins de complications la vie du blessé ne lui paraissait plus en danger[2].
Than-Moï et Dong-Song, situés sur le parcours de la ligne électrique de Lang-Son à Chu, étaient reliés par un chemin d'à peu près 6 kilomètres nouvellement fait à travers le col du Deo-Quao[3]. Les colonnes pouvaient donc communiquer sans peine. Dès qu'elles furent arrivées le lieutenant-colonel en informa télégraphiquement le général en chef.
Le général **BRIÈRE de l'ISLE** répondit par l'ordre d'arrêter la marche rétrograde en s'efforçant de tenir sur les positions où l'on se trouvait[4] Il ajouta qu'il envoyait de suite des renforts d'artillerie et

1 La route de Than-Moï, destinée à cette époque à servir de ligne de communication définitive entre Chu et Lang-Son, avait été aménagée à cet effet et était bien meilleure que celle de Dong-Song par Pho-Vi. Selon les dires des mandarins questionnés à Lang-Son, elle était la plus exposée aux attaques éventuelles des Chinois. C'est sans doute ce qui détermina le lieutenant-colonel à marcher avec les troupes qu'il y engagea. Le capitaine d'artillerie Martin déclara en arrivant à Than-Moï que cette route eût été praticable à son matériel, il estimait qu'elle ne présentait que trois mauvais passages un peu en avant du col de Cut, là où les ponts n'étaient pas faits, mais les jugeait plus faciles à franchir que beaucoup de ceux qu'il avait, le mois précédent, rencontrés sur la route traversant Pho-Vi.

2 Le lendemain, il était transporté à Chu, et de là dirigé sur Hanoï. La blessure mit six semaines à guérir. Le général de Négrier fut nommé général de division par décret du 29 mars, le lendemain du combat de Kylua.

3 Au chapitre VIII de ces souvenirs.

4 Le général en chef connaissait les positions de Dong-Song et de Than- Moï. Il avait pu apprécier la valeur défensive des premières lors de la marche sur Lang-Son, au commencement du mois de février, et avait traversé Than-Moï à la fin du même mois, au moment où la 1re brigade marchait au secours de Tuyen-Quan.

de cavalerie que suivraient à très bref délai les forces disponibles de la 1re brigade et de la réserve du corps expéditionnaire.
Quelques heures avant d'être à Than-Moï, le lieutenant-colonel avait expédié un brigadier de chasseurs d'Afrique au chef de bataillon **JORNA de LACALLE,** commandant d'armes de Dong-Song, pour l'avertir de se tenir prêt à évacuer. Quand, parvenu à Than-Moï, il put communiquer avec le commandant **SCHŒFFER**, il donna l'ordre à ce dernier officier de continuer sa marche vers Chu. Mais, au reçu des instructions du général en chef, il lui prescrivit de prendre le commandement des forces réunies à Dong-Song et de les y établir défensivement.
De son côté, il disposa les troupes de la colonne de Than-Moï pour résister à une attaque venant du nord, qu'il croyait certaine.
A Dong-Song, la ligne de résistance barrant la vallée que suit le chemin de Lang-Son s'appuyait aux mamelons au pied desquels ce chemin se développe.
A Than-Moï, elle commençait au Song-Thuong, passait en avant du village et par la crête d'une hauteur (N), d'où l'on voyait fort bien jusqu'il près d'un kilomètre le terrain vers le nord, puis aboutissait aux contreforts de la montagne du Deo-Quao.
Le soir et la nuit, tout fut calme.

Than-Moï et Dong-Song (30 mars). — Le lendemain matin, quand la brume fut dissipée et que la clarté permit de distinguer ce qui nous entourait, on put se rendre compte de la valeur des positions occupées dont on accrut la force par des travaux rapides. Le lieutenant-colonel envoya une des compagnies du bataillon d'Afrique s'établir sur la montagne du Deo-Quao près du col de ce nom en un point d'où la vue s'étendait à la fois sur la roule mandarine et sur Dong-Song.
A Than-Moï, nos soldats réunis près des emplacements qu'ils devaient prendre en cas d'attaque, au milieu d'une végétation tropicale dont les parfums violents saturaient l'air, regardaient vers le nord avec l'attitude d'hommes qui désirent combattre, mais rien n'annonçait l'approche de l'ennemi.
Parmi les officiers, ceux qui envisageaient les conséquences possibles de la mesure prise de l'avant-veille, voyaient bien que la ligne Than-Moï-Dong-Song était assez forte pour faire échouer toute attaque éventuelle des Chinois et protéger à bonne distance Chu et Kep, voisins de la région des deltas, et nos bases d'opérations contre un adversaire venant du Kouang-Si.
Du sommet de la hauteur N, située au milieu du groupe défensif de Than-Moï, on découvrait, sur une assez grande étendue, l'étroite vallée du Song-Thuong, flanquée à l'ouest par la muraille abrupte du Nui-Dong-Naï et à l'est par une suite de collines chargées de bois. La défense aisée de cette position qui barrait la route mandarine, semblait rendre impossible la continuation de la retraite.
Le lieutenant-colonel, sans doute de cet avis, fit connaître dans la matinée qu'on devait se préparer à tenir « coûte que coûte » là où l'on était.
Ces ordres énergiques, désatristant chacun, relevèrent la confiance générale ébranlée depuis l'évacuation de Lang-Son, car, à cette heure, les conséquences de ce grave événement pouvaient encore être atténuées.
La hauteur N, occupée par une forte compagnie du 2e bataillon d'Afrique, était le centre de gravité de la défense. Le lieutenant-colonel y envoya comme renfort la batterie de 80 millimètres de montagne du capitaine **ROPERH**, et mit à la disposition de la compagnie d'infanterie une réserve d'environ 24,000 cartouches. Il fit ensuite porter les instructions suivantes par son officier d'ordonnance, le capitaine **MASSIET du BIEST,** au capitaine de la compagnie du bataillon d'Afrique : « Vous occupez le point d'appui principal de la défense. Le commandant de la brigade vous ordonne d'y combattre avec la dernière énergie et d'y tenir comme une teigne (sic). S'il fallait vous retirer, vous ne le feriez que sur un ordre venant de lui. »

Là, comme ailleurs, les mesures furent prises pour une défense acharnée, tant qu'il resterait un homme debout. Un peu avant la tombée de la nuit, la batterie d'artillerie reçut l'ordre de quitter cette position et de se rendre près de Than-Moï, sur le chemin conduisant au col de Deo-Quao, mais l'infanterie fut prévenue de nouveau qu'elle devait s'y tenir « comme si elle y était collée ».
A ce moment, on n'apercevait aucun indice de l'approche de l'ennemi jusqu'aux confins de l'horizon.
Désireux de recueillir des renseignements, le lieutenant-colonel consulta les officiers qui se trouvaient à Than-Moï avant l'arrivée de la colonne. Le lieutenant du génie **JULLIEN**, qui avait dirigé les travaux de route entre ce poste et Dong-Song, était en rapport avec les indigènes des environs. Il lui en amena plusieurs. Ces hommes annoncèrent que des bandes chinoises avaient été vues tout récemment dans le massif montagneux de Nui-Dong-Naï et plus au sud, dans les villages situés à peu de distance de la rive droite du Song-Thuong.
D'autre part, deux soldats de la légion étrangère arrivèrent tranquillement à Than-Moï dans la matinée, par la route mandarine. Ils déclarèrent qu'étant le soir de l'évacuation de Lang-Son sous l'influence d'accès de fièvre qui les mettaient hors d'état de bouger, ils étaient restés dans la place qu'ils n'avaient quittée que le lendemain vers huit heures du matin, sans avoir aperçu de Chinois.
La cavalerie fut envoyée en reconnaissance sur la route mandarine. A son retour, elle fit connaître qu'elle avait vu aux environs de Cut quelques groupes ennemis qui étaient peut-être une avant-garde.
Quoi qu'il en soit, aucune attaque ne se produisit à Than-Moï.
Par contre, il y eut ce jour-là un engagement près de Dong-Song. De ce côté, une compagnie du 2^{e} bataillon de la légion, commandée par le lieutenant **SCHWARTZ**, était de grand'garde sur la route de Pho-Vi, quand, vers une heure, ses petits postes répondirent au feu de tirailleurs ennemis dissimulés dans les broussailles et les hautes herbes. Une compagnie de Tonkinois, en position sur un mamelon d'où l'on dominait la route, ouvrit également le feu. Enfin, la batterie de 4 de montagne du capitaine **ROUSSEL**, dont les pièces formaient, depuis le milieu de février, l'armement d'artillerie du poste de Dong-Song, envoya quelques projectiles vers les points d'où s'élevait la fumée de l'ennemi. La fusillade continua faiblement jusqu'au soir.
Ce combat de peu d'importance fut un succès pour nous, car notre troupe la plus avancée (la compagnie Schwartz) fit reculer l'adversaire, et avait gagné vers le soir, plusieurs centaines de mètres en avant de ses premières positions.
Nos pertes étaient de 2 tués et 5 blessés.
A la nuit close, une brusque attaque se produisit sur l'un des anciens ouvrages chinois construit sur une hauteur que nous occupions. Elle échoua.
Pendant la journée, des spahis furent envoyés en reconnaissance au sud de Dong-Song, sur les chemins conduisant à Pho-Cam et à Cao-Niat. Ces cavaliers, nouvellement arrivés dans le pays, ne pouvaient guère distinguer les Annamites des Chinois. Au retour de leur exploration, ils firent connaître qu'on voyait quelques hommes dans les anciens forts chinois de la région, spécialement dans ceux voisins du village de Ha-Ho.
En raison de la mollesse de l'attaque exécutée contre Dong-Song et de l'attitude des individus que l'on aperçut dans ces forts, il est vraisemblable que nous n'étions pas en présence des troupes chinoises, mais de bandes irrégulières groupées momentanément pour surprendre les traînards et piller les convois ou les postes abandonnés. Elles avaient déjà été signalées aux environs de Pho-Vi, pendant la deuxième partie de notre séjour à Lang-Son.
Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que l'ensemble des renseignements parvenus au lieutenant-colonel dans la journée lui fit redouter de voir ses lignes de retraite vers Chu et Kep interceptées le lendemain.

Le soir, ce fut avec un douloureux étonnement qu'on reçut à Than-Moï et à Dong-Song l'ordre d'abandonner des positions pour la défense desquelles des instructions si énergiques avaient été données le matin.
Les bagages, quels qu'ils fussent, durent être laissés sur place, ainsi que les vivres des magasins de ces deux postes[1]. Des appareils de télégraphie électrique et optique et même les sacs contenant les correspondances furent détruits. On donna ces ordres, parait-il, de manière à rendre disponibles un plus grand nombre de coolies pour le transport éventuel des blessés.
Le lieutenant-colonel décida en même temps, que les troupes de Than-Moï gagneraient Dong-Song pour battre en retraite sur Chu en même temps que celles placées sous le commandement du chef de bataillon **SCHŒFFER**.
Cependant, le bataillon du 23e de ligne commandé par le capitaine **de MORINEAU**, dut se retirer vers Kep, en suivant la route mandarine. Le lieutenant-colonel prescrivit au commandant **FORTOUL**, chef d'état-major de la brigade, de partir avec cette troupe. Il fit connaître à son chef qu'elle devrait sans doute s'ouvrir un passage à travers des forces ennemies assez rapprochées, pensait-il, pour déboucher à tout moment sur le flanc droit.
Le bataillon d'Afrique, marchant à la gauche du reste de la colonne en retraite vers Dong-Song, forma les derniers éléments de l'arrière-garde avec la compagnie placée depuis la veille sur la hauteur N. Cette compagnie reçut à onze heures du soir l'ordre d'abandonner sa position.
La nuit, rendue limpide par un magnifique clair de lune, permettait de distinguer nettement les environs. Au nord, rien ne dénotait l'approche de l'ennemi. Chemin faisant, les officiers de l'arrière-garde s'arrêtaient et, prêtant l'oreille, cherchaient à entendre, du côté de la route mandarine, tout au moins la vague rumeur de la marche lointaine d'une troupe dont l'arrivée aurait pu servir à expliquer la retraite. Ils ne perçurent aucun bruit.
Après avoir passé le col de Deo-Quan, les fractions du bataillon d'Afrique rejoignirent le gros de la colonne, et le 31 mars, à trois heures du matin, la brigade groupée aux environs de Dong-Song continua sa marche vers le sud.

Retraite sur Chu (31 mars-1er avril 1885). — Elle suivit le chemin direct de Chu par le col de Deo-Quan. La légion étrangère et le bataillon d'Afrique formèrent, pendant le mouvement des autres troupes, des échelons placés sur les collines au pied desquelles serpente ce chemin. Cette manœuvre, exécutée de nuit, après le coucher de la lune, avait un peu désagrégé la brigade. Au petit jour, le lieutenant-colonel, resté avec la cavalerie à hauteur des dernières troupes, rajusta les diverses parties de la colonne, et fit accélérer la marche pour qu'on s'éloignât vite de la région des anciens forts chinois qu'il croyait réoccupés.
Dès lors, toute idée de tenir tête à l'ennemi s'il apparaissait et de ressaisir la victoire nous abandonna. Une véritable désespérance envahit la plupart des officiers et des hommes qui, depuis quatre jours, voyaient, malgré l'écrasement de l'ennemi devant Kylua, s'effeuiller de plus en plus une renommée dont ils étaient si justement fiers.
Le soldat sait qu'il est fait pour combattre. Aux prises avec les événements malheureux, il aime à se consoler en songeant que, s'il a été desservi par la Fortune, il a au moins lutté avec un courage qui laisse intact son honneur. Ce n'était pas le cas. Le moral affaibli de la brigade réduisait sa force au niveau de son effectif.
Notre mouvement rétrograde par échelon s'accomplit avec ordre, mais on marchait languissamment. Sur nos flancs, quelques coups de feu dénotaient la présence d'adversaires

1 A Than-Moï, on avait, dans la journée, distribué une partie des approvisionnements, de manière à pourvoir les troupes de 6 jours de vivres. Les bagages étaient, depuis le matin, réunis dans une ancienne redoute annamite, à 200 mètres au sud de Than-Moï. Bien qu'une partie d'entre eux renfermât des documents et des objets très précieux, il fut interdit d'en rien emporter.

d'ailleurs invisibles. Vers huit heures du matin, la colonne, après avoir franchi un arroyo profond, s'arrêta à hauteur d'un endroit qui, par la suite, reçut le nom de camp des tigres[1].
Quand on reprit la marche, l'arrière-garde essuya une fusillade assez vive qui amena le lieutenant-colonel à faire arrêter et déployer quelques troupes. Il en résulta un petit engagement d'un quart d'heure qui nous coûta 6 blessés. Nos adversaires, embusqués dans les hautes herbes, étaient sans doute les mêmes que ceux qui, la veille, avaient tiraillé en avant des grand'gardes de Dong-Song.
La retraite ne s'en continua pas moins, et bientôt nous fûmes rejoints par un escadron de spahis et une batterie de 80 de montagne venant de Chu.
Vers 11 heures, nous arrivions à Pho-Cam, où l'on fit une halte assez longue pendant laquelle une partie du contenu des magasins de ce poste fut distribuée aux troupes.
La brigade, qu'aucun adversaire ne suivait, gagna ensuite le col de Deo-Quan, où elle était concentrée plus d'une heure avant la tombée de la nuit.
Le lendemain matin, 1er avril, rien n'annonçait l'ennemi. La retraite continua vers Chu. Il y avait au col des magasins de vivres et un parc de charrettes destinées au transport des approvisionnements. On utilisa ces véhicules pour emmener une partie des denrées. Le reste, comprenant surtout du riz et du café, fut mélangé pour être moins utilisable et jeté dans un ravin[2].
A ce moment, le lieutenant-colonel paraissait accablé. S'entretenant avec quelques officiers, il cherchait à dissimuler sa violente émotion, mais ne parvenait pas à cacher l'agitation presque convulsive de ses traits. Il ne franchit le col d'où l'on débouche dans la plaine de Chu que peu d'instants avant le bataillon d'Afrique laissé à l'arrière-garde.
Vers 9 h. 1/2, nous abandonnâmes le Deo-Quan. Les hauteurs qu'il traverse limitent de ce côté la région montagneuse que nous avions, deux mois auparavant, parcourue en vainqueurs après une suite de combats par lesquels l'armée chinoise avait su défendre pied à pied les positions couvrant Lang-Son.
Avant midi, nous étions à Chu. Nous y fûmes reçus par le colonel **DONNIER** qui, depuis les combats de Loch-Nan[3], inspirait à tous une si légitime confiance, et nous apprîmes que le colonel d'artillerie de la marine, **BORGNIS-DESBORDES,** était envoyé d'Hanoï et devait remplacer le lieutenant-colonel **HERBINGER** à la tête de la brigade.
Le bataillon du 23e de ligne qui nous avait quitté à Than-Moï le 30 mars au soir pour gagner Kep, était arrivé le lendemain. II ne fut pas attaqué en route.

Après la retraite. — Le 29 mars, dès que le colonel **DONNIER** connut l'évacuation de Lang-Son, il fit le nécessaire pour compléter l'organisation défensive de notre ancienne base d'opérations, que cet événement fortuit pouvait improviser place de refuge. La redoute Cuvellier, située entre Chu et Lam, et qui en appuyait le flanc gauche, avait été depuis quelques jours dépourvue de son artillerie. On la réarma aussitôt.
A l'est de Chu, on augmenta la garnison du fort de Nui-Bop. Le capitaine **FALCON**, du 2e bataillon d'Afrique, qui commandait cet ouvrage, fut averti d'avoir à y faire éventuellement la plus énergique défense.
D'ailleurs, l'idée de continuer la retraite ne hantait plus aucun esprit.
Le 2 avril, le colonel **BORGNIS-DESBORDES** s'exprima ainsi par la voie de l'ordre :

1 Ce lieu devint ultérieurement l'un des gîtes d'étapes de la route de Chu à Dong-Song.

2 Les approvisionnements réunis au col de Deo-Quan étaient importants, car ils devaient servir à pourvoir les magasins de Pho-Cam, de Dong-Song et de Than-Moï. Le riz destiné aux coolies du service des transports y était en abondance. Le nombre des boeufs venant de Chu ne permettant pas d'utiliser toutes les charrettes dont on disposait, beaucoup de ces véhicules furent, après chargement, traînés par des hommes du 2e bataillon d'Afrique.

3 Octobre 1884.

« Appelé, en raison de la grave blessure du général **de NÉGRIER**, à prendre le commandement provisoire de la brigade, j'arrive ici avec des troupes nouvelles et des munitions. J'ai reçu du général en chef l'ordre d'arrêter avec vous, et coûte que coûte, tout mouvement rétrograde. C'est ce que nous ferons. »

Du 1er au 5 avril, 2 bataillons de tirailleurs algériens, 2 compagnies du 2e de zouaves et un bataillon de Tonkinois étant arrivés, les forces réunies à Chu s'élevèrent, en comptant les dépôts ou sections de forteresse de tous les corps, à environ 5,400 fantassins, 350 cavaliers et 24 pièces mobiles[1].

Il y avait de quoi faire échouer toutes les attaques chinoises. Il ne s'en produisit aucune.

D'autre part, le colonel n'était pas homme à s'en tenir, de Lam à Nui-Bop, à la défense inerte de nos lignes du Loch-Nan.

Si l'adversaire cherchait notre contact, il semblait naturel qu'il arrivât par les cols de Deo-Quan ou de Deo-Van. Des émissaires envoyés vers ces deux points ne signalèrent pas de Chinois et firent connaître que, le 3 avril, l'ennemi n'avait encore paru ni à Pho-Cam ni sur le chemin de Dong-Song.

Le col de Deo-Van est à six heures de marche de Chu. S'il en débouchait, il devait compter avec le fort de Nui-Bop, qu'il l'attaquât ou le laissât sur son flanc gauche. L'occupation de ce col était donc moins urgente que celle de Deo-Quan situé à 2 heures de Chu.

Le 4 avril, le colonel **BORGNIS-DESBORDES** fit réoccuper ce dernier col par 3 compagnies du 2e bataillon d'Afrique, renforcées de la batterie de 4 de montagne du capitaine **ROUSSEL**. L'opération s'accomplit sans difficulté, et, quand le chef de bataillon **SERVIERE** eut disposé les grand'gardes sur les hauteurs d'où l'on voit bien les montagnes de Dong-Song, il informa le colonel que nulle part on n'apercevait d'ennemis. Les compagnies du bataillon d'Afrique, établies sur les hauteurs qui dominent le col, y bivouaquèrent jusqu'à la fin du mois.

Trois jours après (7 avril), le général **BRIÈRE de l'ISLE**, occupé depuis l'évacuation de Lang-Son à assurer la défense des places du fleuve Rouge et de la région nord du Tonkin[2], puis à grouper à Chu toutes les forces que la situation du pays subitement transformée ne rendait pas indispensables ailleurs, vint à notre grand camp du Loch-Nan, où quelques troupes disponibles arrivèrent encore. II se rendit ensuite au Deo-Quan, et, en présence de plusieurs officiers, félicita le commandant **SERVIÈRE** de son attitude énergique pendant les heures critiques qui précédèrent l'abandon de Lang-Son :

« Je regrette, lui dit-il, que les circonstances de guerre n'aient pas fait tomber le commandement entre vos mains. Nous serions encore dans la place. »

Il assista ensuite à une reconnaissance que les spahis de son escorte, appuyés par une compagnie du bataillon d'Afrique, poussèrent jusqu'au delà de Pho-Cam sans rencontrer de Chinois, bien que depuis huit jours, nous ayons abandonné ces parages.

Ce fait ne surprit pas ceux qui étaient au courant des nouvelles apportées de Lang-Son, depuis l'évacuation, par des émissaires envoyés, avec le concours de mandarins annamites dévoués à notre cause, par le chef de bataillon **SILVESTRE**, directeur des affaires indigènes. Ces hommes apprirent, par des habitants de la ville, que le soir du terrible échec de Kylua, les Chinois en désordre s'étaient repliés jusqu'à la frontière. Le lendemain, des Nungs (croisés annamites et chinois)[3] ne voyant plus de Français dans la place, allèrent en informer nos ennemis, Quand le commandant des forces impériales se fut assuré de l'exactitude du fait, il mit, le 30 mars au matin,

1 Sans compter les pièces qui armaient la redoute Cuvellier, le grand fort de Chu et celui de Nui-Hop.

2 Ces places étaient, sur le fleuve Rouge : Hong-Hoa et Sontay ; et dans la région du nord, Tuyen-Quan, Thaï-Nguyen, Kop, Chu, Nui-Bop et Quang-Yen.

3 Voir, au sujet des Nungs, les renseignements donnes à l'article « Les habitants et le pays », du chapitre X de ces souvenirs.

ses troupes en marche. Elles entrèrent vers le milieu du jour dans Lang-Son, inoccupé depuis 38 heures[1].
Bien que l'adversaire invisible ne parût pas menaçant, le général en chef renouvela, avant son départ, la défense d'abandonner aucun poste même à la suite de la plus violente attaque, et fit paraître l'ordre suivant ;

« Officiers, sous-officiers et soldats de la 2e brigade,

« La série de vos victoires s'est arrêtée le 24 mars.
« L'ennemi, que vous aviez si vaillamment mis en déroute sur son territoire un mois avant, s'est présenté devant vous décuplé et retranché dans des positions formidables.
« Pour la première fois, il fallut vous replier sur les ouvrages enlevés la veille.
« Le 28 mars, alors que l'ennemi renforcé de plus en plus osait vous disputer les positions de Kylua, vous infligiez encore à ses masses une sanglante défaite.
« Mais, par une amère dérision du destin, au moment même où les colonnes chinoises précipitaient leur retraite sous l'effort de votre contre-attaque, vous appreniez que votre vaillant chef, le général **de NÉGRIER**, ce brave entre les braves, grièvement blessé, venait d'être emporté à l'ambulance.
« Le commandement, du fait de ce malheur, tombait en des mains insuffisamment préparées.
« Au lieu de vous faire prendre la seule attitude convenable à des vainqueurs qui n'avaient jamais compté la nuée de leurs ennemis, on vous a fait battre en retraite la nuit.
« Vous êtes arrivés à Chu épuisés de fatigue mais sans pertes.
« Les vaincus du 28 mars ne pouvaient, en effet, songer à vous poursuivre. A peine revenus de leur étonnement, ils montrent encore la plus grande circonspection.
« Ils sentent que s'ils osaient vous inquiéter vous les décimeriez avec le même entrain et le même succès qu'autrefois.
« Maintenant, plus forts que jamais, vous êtes appuyés sur des positions inexpugnables entre les mains de conscrits.
« Soldats de la 2e brigade, souvenez-vous que depuis que le monde existe, jamais armée chinoise n'a forcé une position défendue par des troupes européennes.

« Brière de l'Isle. »

Expectative. — La question d'aller reprendre Lang-Son avec la majeure partie des forces concentrées à Chu fut agitée, mais le défaut de moyens de transport empêcha d'y donner suite. Les événements de la fin de mars avaient terni notre prestige aux yeux des indigènes et diminué leur confiance dans notre succès définitif. Redoutant la vengeance possible des Chinois s'ils nous servaient, ils abandonnaient presque toujours leurs villages à notre approche. Ces faits rendaient extrêmement difficile la réquisition des coolies indispensables à l'organisation des convois. On fut donc amené à se prémunir simplement contre les attaques d'un adversaire encouragé par notre retraite.

Le fort de Nui-Bop vers lequel les Chinois pouvaient s'avancer à la fois par le col de Deo-Van et à l'Est par le chemin de Na-Zuong était le plus exposé de nos postes. Le colonel **BORGNIS-**

1 Ces renseignements ne tardèrent pas à être confirmés par l'arrivée au Tonkin d'un journal anglais venu de Chine, le Hong-Kong Daily Press, dont un correspondant se trouvait, parait-il, à l'armée chinoise qui attaqua Kylun le 28 mars. Ce correspondant déclare, dans cette feuille, que l'évacuation de Lang-Son à la suite de l'échec des assaillants avait été considérée par les chefs chinois « comme un piège » destiné à faire engager leurs troupes assez loin de la frontière.

DESBORDES en augmenta la garnison de 100 légionnaires, ce qui l'éleva à environ 550 hommes[1], puis envoya au capitaine **FALCON**, commandant cet ouvrage, des instructions dont il n'est pas sans intérêt de citer les passages suivants :

« Vous devez organiser à Nui-Bop une ambulance, des logements d'hommes et des poudrières à l'abri de la balle et de l'obus.

« L'ennemi peut avoir du canon. Il s'en sert fort mal, mais un coup heureux pourrait anéantir vos munitions d'artillerie. Ayez donc des poudrières blindées par au moins 60 centimètres de terre et des portes bien couvertes ou garanties par de forts tambours.

« Ayez aussi des communications défilées, car dans un siège il ne faut pas exposer un homme inutilement.

« Couvrez les abords de l'ouvrage d'abatis et de petits piquets solidement fixés en terre. C'est une chose essentielle avec un adversaire qui a peu d'artillerie et marche pieds nus ou avec des sandales.

« Vous savez que les Chinois ont employé la mine devant Tuyen- Quan. Ils sont dans de détestables conditions pour agir de même devant Nui-Bop, mais cela n'est pas impossible. Faites des contre-galeries si vous voyez l'ennemi commencer des travaux.

« Les galeries chinoises seraient forcément inclinées, vous pourriez les inonder à défaut d'autres moyens de lutte. Je vous enverrai des sachets de canons Krupp utilisables comme poudre de mine.

« N'oubliez pas que l'artillerie de la défense a plutôt pour objet de retarder les travaux de l'assaillant, s'il fait un siège régulier, que de lui tuer du monde. Pour lui faire éprouver des pertes, le harceler et le forcer à n'habiter que sous terre, il suffit de bons tireurs largement pourvus de cartouches.

« Ménagez vos munitions ; mais, contre une attaque de vive force, ce serait une grave erreur de ne pas faire le plus violent feu possible, artillerie et mousqueterie.

« Il est indispensable que vous ayez des provisions d'eau dans des tonneaux, afin d'éteindre un commencement d'incendie et de vous passer d'envoyer à l'eau pendant quelques jours.

« Il est un ennemi très sérieux contre lequel il faut se prémunir : c'est le soleil. Que vos hommes n'y soient exposés qu'en cas de nécessité et restent le moins possible immobiles sous ses rayons.

« Tâchez d'avoir des indigènes dévoués qui puissent porter les lettres en traversant, s'il y a lieu, les lignes chinoises, au cas où le télégraphe optique manquerait.

« Votre ligne de conduite est la suivante :

« *Tenir coûte que coûte*.

« S'il est nécessaire, on vous dégagera en temps utile, mais les circonstances peuvent imposer de ne le faire qu'après un long- délai.

« Quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez raconter, quelques bruits plus ou moins absurdes ou alarmants qui vous parviennent, ne vous laissez jamais troubler et faites votre devoir comme l'ordonne le décret sur la défense des places.

« Desbordes. »

Le 10 avril, les avant-postes du bataillon d'Afrique établis au col de Deo-Quan, aperçurent au lever du jour de nombreuses tentes chinoises échelonnées sur les pitons et les croupes des montagnes de Dong-Song. Elles formaient une douzaine de campements composés chacun de 20 à 40 tentes en moyenne[2].

1 Cette garnison était ainsi composée : Une compagnie du 2e bataillon d'Afrique, 275 hommes ; un peloton de la Légion étrangère, 100 hommes ; une compagnie de Tonkinois, 150 hommes ; détachements d'artillerie, 20 hommes ; détachements du génie, 4 hommes. L'armement d'artillerie comprenait 2 canons de 4 de montagne, Chaque homme avait 120 cartouches, et la réserve de celles-ci était de 200,000.

2 L'ensemble des campements visibles se composait d'environ 300 tentes du genre de celles que nous connaissions depuis la prise de Chu (novembre 1884). Chacune d'elles pouvait facilement contenir douze hommes. Les hauteurs de

Un mouvement offensif de l'adversaire nous semblait imminent ; mais, pendant trois jours, rien ne signala son approche.

Le 13 de ce mois, vers 7 heures du matin, nos grand'gardes virent arriver par les hauteurs qui avoisinent Pho-Cam des éclaireurs chinois derrière lesquels s'échelonnaient des troupes groupées. Cet ensemble avait l'allure d'une reconnaissance. Les éclaireurs, qu'on distinguait bien à la lunette, portaient des casques blancs pareils à ceux de nos hommes[1] et les soldats, formant les groupes, étaient coiffés de chapeaux chinois.

Les plus avancés s'arrêtèrent à 7 ou 800 mètres de nos petits postes qui, placés en des points dominants, étaient visibles. Vers 9 heures, pas un coup de feu n'ayant été tiré, ces ennemis disparurent sans avoir ébauché d'attaque.

Nous apprîmes plus tard que le lendemain, 14 avril, le poste de Kep (route mandarine) encore non inquiété depuis le commencement de la retraite avait été attaqué, mollement d'ailleurs, par une force chinoise estimée à 2,000 hommes. Cette attaque, facilement repoussée par le bataillon du 23e de ligne, coûta à ce bataillon 1 tué et 2 blessés. Les Chinois se replièrent le soir vers le nord et on sut bientôt qu'ils avaient regagné Cau-Son.

La nouvelle des faits de guerre qui avaient pour théâtre d'autres régions tonkinoises, parvenait à nos postes du Loch-Nan par des correspondances particulières ou par l'intermédiaire du journal *l'Avenir du Tonkin*, la seule feuille qui se publiât dans le pays[2].

De cette manière nous avons su que le 23 mars un bataillon du 1er régiment de zouaves[3], envoyé d'Hong-Hoa en reconnaissance vers Phu-Lam-Tao, sur la rive gauche du fleuve Rouge, avait rencontré une très vive résistance en abordant un groupe de villages dont l'ensemble est appelé Than-Maï. Ces villages s'étendant sur un front d'au moins 1200 mètres étaient occupés par des forces importantes très bien retranchées. On les attaqua vigoureusement mais sans succès. A la fin de la journée la reconnaissance dut se replier sur le fleuve Rouge, après avoir constaté que l'enlèvement de ces lignes défensives qui se soutenaient mutuellement ne pourrait avoir lieu qu'avec des troupes nombreuses pourvues d'une puissante artillerie[4]. Des partis ennemis plus ou

Dong-Song étaient donc occupées par 4,000 à 4,500 hommes.

1 Ces casques provenaient certainement de l'un des magasins de Pho-Cam, dans lequel un approvisionnement de ces coiffures avait été laissé par nous le 30 mars, au moment de la retraite.

2 Les premiers numéros de ce journal, que dirigeait un Français, M. Cousin, parurent à Hanoï à la fin de l'année 1884. Cette publication fut très bien accueillie par ceux d'entre nous que les nouvelles venant de l'extérieur intéressaient. Jusqu'à cette époque nous n'avions pu être renseignés sur les événements récents que par les journaux publiés dans les ports ouverts de la Chine, et nous arrivant par Haï-Phoug ou bien par l'*Echo du Japon*, journal édité à Yokohama en langues japonaise et française.

3 Ce bataillon était arrivé depuis un mois au Tonkin.

4 Au mois d'octobre suivant, c'est-à-dire cinq mois après la conclusion de la paix avec la Chine, ces positions étaient encore occupées par de nombreux partis de rebelles tonkinois. Une brigade presque entière fut envoyée contre elles avec plusieurs batteries de 80 mm de campagne et de 95 mm . Après un bombardement d'une extrême violence, elles furent évacuées et l'infanterie n'eut pas à en exécuter l'attaque. — Le compte rendu de cette reconnaissance du 23 mars parvint à Hanoï un ou deux jours avant la nouvelle de l'évacuation de Lang-Son. Depuis un mois, un poste de télégraphie optique destiné à relier Tuyen-Quan à Hong-Hoa par Phu-Doan avait été organisé à Bat-Lieu (rivière Claire), à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Than-Moï. Ces postes de télégraphie optique sont munis d'appareils de transmission de dépêches, pourvus de lunettes très puissantes. Ainsi, les lunettes des appareils de grandeur moyenne (calibre de 0m,24 à 0 m,30) permettent, surtout aux heures où le soleil n'est pas dans tout son éclat, de distinguer facilement des groupes de vingt à trente hommes à des distances qui dépassent vingt-cinq kilomètres. Le lieutenant Bouffez, du 1er de tirailleurs algériens, commandait le poste de Bat-Lieu. Pendant la reconnaissance du 23 mars et les jours suivants, il vit facilement, par suite de l'altitude de son poste, des groupes de plus en plus nombreux d'indigènes armés qui circulaient à proximité de Than-Moï, et paraissaient se diriger vers le confluent de la rivière Claire et du fleuve Rouge. Il fit télégraphier ces renseignements à Hong-Hoa, d'où on les transmit à Hanoï. Ils n'y précédèrent que de peu les nouvelles discordantes et subites envoyées de Lang-Son, le 28 au soir, par le général de Négrier et le lieutenant-colonel Herbinger, nouvelles à la suite desquelles le général en chef resta du 28 à 8 heures du

moins forts se montrèrent aussi du 8 au 13 avril aux environs d'Hong-Hoa et de Sontay et à proximité des confluents de la rivière Noire, de la rivière Claire et du fleuve Rouge. Chaque fois nos postes repoussèrent facilement leurs agressions. Nui-Bop ne fut pas attaqué, mais les reconnaissances chinoises s'en approchèrent. L'une d'elles brilla même, à 2 kilomètres du fort, un grand village où notre garnison allait prendre les bois employés à la construction de défenses accessoires et de blindages.

Peu de temps après avoir reçu ces nouvelles de la région du fleuve Rouge, nous avions connaissance de l'ordre suivant qui annonçait à tous que l'armée du Tonkin était doublée :

« Par télégramme du 12 avril, le Ministre de la guerre annonce la concentration très prochaine au Tonkin d'un corps d'armée comprenant deux divisions. Il sera placé sous le commandement de M. le général de division **de COURCY**.

« M. le général de division **WARNET** est désigné pour remplir les fonctions de chef d'état-major général de ce corps d'armée.

« Le Ministre de la guerre ajoute :

« Le gouvernement fait appel à votre patriotisme et compte que vous continuerez vos éminents services au Tonkin en y exerçant, sous les ordres du général **de COURCY,** le commandement de la 1re division.

« Officiers, sous-officiers, soldats et marins,

« Vous continuerez avec le même dévouement, sous les ordres de votre nouveau chef, la tâche que vous avez si laborieusement commencée sous mon commandement.

« Il ne pouvait entrer dans ma pensée de me séparer volontairement de vous dans les circonstances actuelles. Je resterai donc ici, pour prendre part à vos nouveaux succès.

« Au quartier général à Hanoï (12 avril 1885).

« Brière de I'Isle »[1].

On sut bientôt que cet accroissement de forces avait été demandé par le général **BRIÈRE de l'ISLE**. La nouvelle foudroyante de l'évacuation de Lang-Son lui avait fait pressentir une réduction de notre prestige vis-à-vis des Chinois et des Annamites et craindre une invasion des troupes impériales au nord et à l'ouest du Tonkin, compliquée d'un soulèvement des indigènes. Ces derniers

---

soir, jusqu'au 29 à 2 heures du soir sans donnée sur la situation exacte de la 2e brigade. Cet ensemble de circonstances parait avoir amené le général Brière de l'Isle à envoyer au ministre de la guerre, à Paris, la dépêche suivante, par laquelle il dépeignait la situation au Tonkin comme très grave et demandait l'envoi immédiat de renforts :

« Je vous annonce avec douleur que le général de Négrier, grièvement blessé, a été contraint d'évacuer Lang-Son.

« Les Chinois, débouchant par grandes masses sur 3 colonnes, ont attaqué avec impétuosité nos positions en avant de Kylua.

« Le colonel Herbinger, devant cette grande supériorité numérique et ayant épuisé ses munitions, m'informe qu'il est obligé de rétrograder sur Dong- ong et Than-Moï.

« Je concentre tous mes moyens d'action sur Chu et Kep.

« L'ennemi grossit toujours sur le fleuve Rouge.

« Quoi qu'il arrive, j'espère pouvoir défendre tout le delta.

« Je demande au Gouvernement de m'envoyer le plus tôt possible de nouveaux renforts.

« Brière de l'Isle. »

1 Le général Brière de l'Isle annonça, par la dépêche suivante, au ministre de la guerre, qu'il acceptait le commandement de la 1re division :

« Mon patriotisme se réjouit des résolutions prises par le Gouvernement. Ma personnalité n'est rien en présence de l'intérêt du pays. Je prendrai avec plaisir le commandement de la 1re division, surtout si le commandement de la 2e est donné au général de Négrier.

« Briere de l'Isle. »

ne pouvaient que servir nos ennemis s'ils voulaient, en cas d'échecs de notre part, garder la vie sauve[1].
Tout le monde s'attendait à de nouvelles luttes quand, le 17 avril, on apprit la suspension des hostilités.

Armistice. — Le colonel **BORGNIS-DESBORDES** envoya aux commandants des postes du Deo-Quan et de Nui-Bop des notes ainsi conçues :
« Une convention préliminaire en vue d'un traité de paix est signée entre la France et la Chine.
« Vous aurez donc il cesser tout acte d'hostilité. Cependant, maintenez loin de vous les reconnaissances chinoises.
« Je crois peu à la paix. Travaillez plus activement, et veillez plus que jamais.
« Desbordes. »

Deux jours plus tard, nous savions que le général en chef avait adressé aux indigènes une proclamation renfermant ces passages :
« La France, désireuse de mettre fin aux misères qui vous accablent, n'a rien épargné pour vous venir en aide. Elle vous donne une nouvelle preuve de son désintéressement et de sa générosité en renonçant aux indemnités pécuniaires qu'elle eût été en droit de réclamer d'un ennemi qu'elle n'avait pas provoqué.
« Un traité de paix termine la guerre étrangère. Il laisse désormais toutes nos forces disponibles pour la pacification intérieure. L'heure est venue de châtier les bandits qui, sous le manteau de la guerre, dévastent vos villages, pillent vos biens, enlèvent vos femmes et vos fils. Ces étrangers sans patrie, sans foi ni loi qui ruinent le Tonkin et dispersent vos familles, vont recevoir le châtiment de leurs crimes.
« Mandarins, notables et habitants de l'Annam et du Tonkin, « Le général en chef vous convie aux travaux pacifiques de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Pendant ces trois dernières années, vous avez été témoins des exemples d'ordre, de désintéressement et de justice que vous a donnés la France.
« Vous aurez foi dans sa protection, et il ne tient plus qu'il vous de jouir de tous les bienfaits de la paix.
« Hanoï, le 14 avril 1885.
« Brière de l'Isle. »

On apprenait en même temps qu'un parlementaire était envoyé au col de Deo-Van pour s'entendre avec les chefs militaires chinois au sujet de la cessation des hostilités et des limites à ne pas dépasser dans la région du Loch-Nan par les troupes en présence. C'est au lieutenant **DÉGOT**,

1 Nous avions vu plusieurs fois, notamment dans les régions de Kep, du Loch-Nan et de Lang-Son, comment les Chinois traitaient les indigènes qui nous avaient servis. Les ayant mutilés, ils les décapitaient et exposaient leurs têtes au bout d'une pique, ou bien les mettaient dans de petites cages en bambous, qu'ils plaçaient sur notre chemin (1re prise de Kep, en mars 1884), ou bien encore les suspendaient aux arbres (Dong-Song, en février 1885). A côté de ces débris humains, on lisait ces mots en caractères chinois : « Sort des gens d'Annam qui servent les Français ». En 1874, quand M. Philastre, inspecteur des affaires indigènes, notre délégué au Tonkin, eut fait évacuer la plupart des points qu'occupaient nos troupes, les Annamites qui avaient embrassé notre cause furent presque tous mis à mort par les bandes chinoises ou autres dévastant le pays. Le reste, hommes et femmes, envoyé à Pakoï ou à Canton, y fut vendu. De tels souvenirs terrorisaient les habitants, qui vivaient de leur travail et non de piraterie. Ils considéraient notre défaite et notre abandon possible du territoire tonkinois comme le signal d'un massacre général par les troupes chinoises et les partis annamites eu lutte contre nous. Ces indigènes paisibles s'adonnaient à l'agriculture, à la pêche ou au commerce. Leurs villages fournissaient la majorité de nos tirailleurs tonkinois et de nos coolies. Les uns et les autres semblaient particulièrement anxieux en songeant aux cruautés dont notre éloignement les menacerait.

attaché à l'état-major de la 2e brigade, que cette délicate mission fut confiée. Il s'en acquitta fort bien[1].

Néanmoins, jusqu'au 29 avril, l'adversaire sembla ne pas bouger. A cette date, les tentes chinoises, encore nombreuses au point du jour sur les hauteurs de Dong-Song, en avaient disparu deux heures plus tard.

La nouvelle en fut de suite transmise à Chu.

Une reconnaissance de spahis, envoyée le lendemain vers le Nord, dépassa nos grand'gardes et, s'avançant plus loin que Dong-Song, ne rencontra personne.

Le jour suivant, 1er mai 1885, les trois compagnies du 2e bataillon d'Afrique, groupées au col de Deo-Quan, se portèrent en avant. Deux d'entre elles occupèrent les campements de Dong-Song, que les Chinois venaient de quitter, et l'autre, franchissant le col du Doo-Quao, pour gagner la route mandarine, s'établit à Than-Moï, qui fut, pendant sept mois et demi, notre poste le plus rapproché de Lang-Son[2].

Dans la région du fleuve Rouge, des émissaires envoyés par le général **BRIÈRE de l'ISLE** durent gagner les avant-postes ennemis, et y porter les ordres du gouvernement chinois, relatifs à l'abandon du Tonkin par ses troupes[3].

Considérations sur ces événements militaires. — Bang-Bô avait été un échec. Il fut compensé par l'indéniable victoire de Kylua, deux jours après laquelle les Chinois entraient dans Lang-Son évacuée.

L'occupation de cette place, présentée comme un grand succès par les journaux européens dénués de renseignements, causa en France un bouleversement subit dont profitèrent les agents diplomatiques de la Chine pour signer, dans des conditions très avantageuses au pays qu'ils représentaient, une convention qui mit fin à la guerre[4].

---

1 Le lieutenant Dégot eut affaire à un officier chinois qui parlait bien français et connaissait nos troupes. Voyant les chasseurs qui l'accompagnaient, il lui dit : « Ce sont des cavaliers d'Afrique ? »

2 Les Chinois avaient formé leurs campements avec des tentes installées principalement sur des hauteurs ou à l'aide de baraques en bambous et en paille établies un peu partout. Les campements de Dong-Song et du Deo-Quao paraissaient avoir été organisés pour abriter de huit à dix mille hommes. Sur la route mandarine, les campements faits de baraques s'étendaient de Than-Moï jusque vers Hao-Lop (prés de Bac-Lé). Ils pouvaient également contenir de huit à dix mille hommes. Nous n'avons jamais été appelés à voir ceux établis aux environs du col de Deo-Van et d'où venaient sans doute les reconnaissances qui s'approchèrent de Nui-Hop.

3 Cette mesure fut prise à la suite de la convention diplomatique signée à Paris au commencement d'avril entre les délégués des gouvernements français et chinois. La convention s'exprime ainsi : « Afin que l'ordre de repasser les frontières soit communiqué le plus vite possible aux troupes du Yunnan, le Gouvernement français donnera toute facilité pour que cet ordre parvienne au commandant des troupes chinoises par la voie du Tonkin. Considérant toutefois que l'ordre de cesser les hostilités et de se retirer ne peut parvenir le même jour aux Français et aux Chinois et à leurs forces respectives, il est entendu que la cessation des hostilités, le commencement de l'évacuation et la fin de l'évacuation auront lieu aux dates suivantes : « Les 10, 20 et 30 avril pour les troupes à l'est de Tuyen-Quan. Les 20, 30 avril et 30 mai pour les troupes à l'ouest de cette place.

« Le commandant qui, le premier, recevra l'ordre de cesser les hostilités, devra en communiquer la nouvelle à l'ennemi le plus voisin et s'abstiendra ensuite de tout mouvement, attaque ou collision. »

4 Cette convention ne mentionne le payement d'aucune indemnité par la Chine, malgré la continuation si onéreuse pour nous de la lutte après l'affaire de Bac-Lé (juin 1884). A cette époque, une demande de 250 millions d'indemnité, en partie destinés aux victimes de ce guet-apens ou à leurs familles, faite en juillet et réduite le mois suivant à 80 millions, sans doute par esprit de conciliation, fut rejetée par cette puissance.

Du mois d'août 1884 (bombardement de Fou-Theou) à la fin mars 1885 (retraite de Lang-Son), nos dépenses ressortissant au département de la guerre et de la marine, pour l'action militaire au Tonkin et dans les mers de Chine, paraissent s'être élevées à environ 125 millions de francs.

Le texte du décret promulgué à Pékin, en exécution des clauses de ce document, fut rédigé de manière à faire croire aux populations du Céleste Empire que leur gouvernement consentait à nous « accorder » la paix[1].

L'abandon de Lang-Son et des positions de Than-Moï et Dong-Song, domine évidemment toute cette affaire. La recherche des causes de pareils événements offre un incontestable intérêt. cette question militaire doit être traitée militairement en envisageant la question générale et non la question de personnes que l'auteur de ces lignes, soucieux de n'appuyer son opinion que sur la vérité des faits, veut, autant qu'il est possible de le faire, mettre en dehors du débat[2].

Kylua. — Le 28 mars au matin, la brigade réorganisée était forte de 3,750 combattants, dont un peu moins du tiers avait ôté engagé à Bang-Bô[3]. Elle occupait les abords de Lang-Son et cette place même, que des hauteurs rendent facilement défendable des deux côtés où le Song-Ki-Kung ne la protège pas. Elle avait des munitions en suffisance, quinze jours de vivres et ses communications libres avec l'arrière. Quand l'ennemi arriva, ses premiers échelons incités à poursuivre leur marche par le mouvement rétrograde de nos avant-postes, se formeront en colonne d'attaque. Avançant toujours, ils tombèrent vite sous le feu de nos troupes rangées devant Kylua.
Après quelques minutes, la fumée obstrua la vue et força de cesser le tir. L'adversaire était désuni, mais avait gagné du terrain. Il se reforma de suite pendant que ses soutiens couronnaient les hauteurs du nord, et, agitant ses nombreuses bannières, prononça une nouvelle attaque qui l'amena plus à portée de nos coups.
La fumée nécessita bientôt une nouvelle interruption du feu. Les pertes subies, visibles de tous, ne découragèrent pas les chefs de ces valeureuses troupes. Ralliant leurs hommes pendant cette interruption du combat, ils les entraînèrent encore avec un furieux acharnement.
Mutilés par la violence du feu, la plupart furent contraints de reculer. Quelques-uns, cependant, arrivèrent si près de notre aile gauche, qu'on dut lutter presque corps à corps pour les repousser.
A ce moment, la vigoureuse contre-attaque ordonnée par le général **de NÉGRIER**, activa une retraite pendant laquelle nos pièces, dominant le champ de bataille, poursuivirent les fuyards du vol de leurs projectiles.
Le sol était jonché des corps de ces hommes qui s'étaient avancés intrépidement à découvert, contre les nôtres en grande partie masqués par les parapets des ouvrages et le relief du terrain. Parmi eux devaient être beaucoup de chefs tombés en donnant l'exemple du plus fier courage. Nos troupes

---

1 Voir plus loin la traduction de ce décret, inséré dans la Gazette de Pékin, (journal officiel chinois) du 13 avril 1885.

2 Souvent, en France, les hommes, qui, à la suite de leur participation à des évènements dont les conséquences ont été graves, semblent persécutés, n'ont bientôt plus pour antagonistes de leur manière de faire que ceux qu'on s'imagine tournés contre eux par animosité personnelle.
Cette disposition d'esprit, motivée sans doute par un sentiment chevaleresque inné à notre race, dure aussi longtemps que l'opinion publique n'a pas été retirée de l'erreur par l'exposé des faits mis à nu.

3 Les troupes qui luttèrent à Bang-Bô avaient, ce jour-là (24 mars), environ les effectifs suivants :

Bataillon du 111e de ligne	300 hommes.
Bataillon du 143e de ligne	300 —
2e bataillon de la Légion	300 —
2 compagnies du 3e bataillon de la Légion (employées comme réserve et qui avaient été pourvues de leurs renforts arrivés le matin à la frontière de Chine)	350 —
Tirailleurs tonkinois	120 —
Artillerie	80 —
Total	1.480 hommes.

Sur ce nombre, 285 hommes ayant été tués ou blessés pendant le combat, il n'en restait que 1165 sous les armes.

n'avaient que cinquante et un tués et blessés, mais dans ce nombre était le Commandant de la brigade !
A cette heure, les moments de crise étaient passés, le combat ne vacillait plus, la victoire était à nous.
De suite après Bang-Bô, le général **de NÉGRIER** envisageant sous toutes ses faces le danger qu'une attaque presque immédiate sur Lang-Son pouvait faire courir à la brigade, avait écrit au général en chef : « L'ennemi a des forces telles, que je suis obligé de me reporter sur Lang-Son, et il faut prévoir de graves événements. »
Quatre jours activement employés pour assurer la défense de la place s'étaient écoulés depuis. On avait, sans broncher, vu arriver les masses chinoises, on avait résolument subi leurs attaques, on était vainqueur. L'énergie de tous avait maîtrisé le péril.
C'est alors que la blessure douloureuse et grave du général le força de passer le commandement au lieutenant-colonel **HERBINGER**, l'officier supérieur le plus élevé en grade après lui, et qui, dans le monde militaire français, s'était fait une réputation de tacticien. Cette raison le fit, sans doute, choisir, quoique jeune de grade, pour être envoyé au Tonkin où il arriva à la fin de décembre 1884[1].
Aux affaires de Thaï-Hoha (4 février 1883) et de Haho-Ha (5 février), de Pho-Vi (11 février) et de Dong-Dang (23 février), il s'était fait remarquer de tous par son coup d'œil, ses habiles dispositions et sa hardiesse. Au premier de ces combats, son ardeur à l'assaut des ouvrages chinois, et son sang-froid quand nous y eûmes pénétré, contribuèrent largement au succès.
Le 28 mars, il semble que la situation de chef suprême qui lui incomba, à la fin d'une action heureuse dont on n'avait plus qu'à profiter pour accabler l'adversaire, le surprit sans qu'il l'eût entrevue d'avance et s'y fût préparé. Pendant trois heures, des idées de retraite et de lutte à outrance l'agitèrent, bien que l'action ne tournât plus indécise sur elle-même, puisque l'ennemi, écrasé, avait presque partout disparu. Il semble avoir fléchi sous le poids de la responsabilité. Finalement, déconcerté par des renseignements d'une véracité suspecte, il ordonna l'évacuation.

Abandon de Lang-Son. — Pourtant, la seule donnée ferme qu'il possédât sur la situation de l'armée chinoise, la lui montrait battue. Elle devait être d'autant plus démoralisée, que ses troupes avaient plus bravement et plus opiniâtrement combattu[2]. Les mouvements tournants supposés, d'après les dires des indigènes, n'étaient qu'une apparence inadmissible pour les officiers qui, depuis la prise de Sontay, avaient ôté à même d'observer la conduite prudente des chefs chinois. Même incités par l'appât d'un grand résultat, ils ne s'étaient jamais exposés à être pris entre deux feux, sauf à se tirer d'affaire par quelque coup d'audace issu d'une idée du moment. Ils avaient, avant tout, assuré leur ligne de retraite. Les faits ont, d'ailleurs, montré que cette apparence était en désaccord avec le fond des choses. Ce jour-là, il est certain que le lieutenant-colonel chercha l'inspiration de sa conduite autre part que dans sa hardiesse naturelle, et vraisemblable qu'il prêta l'oreille à des opinions timorées. Sous de telles influences, on ne peut rien entreprendre qui réussisse. Ces événements prouvent, qu'en s'y exposant, on court le risque d'être arrêté sur le seuil des plus énergiques résolutions.
Les commandants **DIGUET** et **SERVIÈRE**, soit qu'ils n'aient obéi qu'au sentiment de l'honneur des armes et à la pression de leurs caractères tenaces, soit que faits davantage au pays où ils étaient

1 Le lieutenant-colonel Herbinger, capitaine en 1869 et chef de bataillon en 1876, professa, de 1878 à 1880, le cours de tactique d'infanterie à l'Ecole supérieure de guerre. En quittant cette situation, dans laquelle il fut très remarqué il reçut le commandement d'un des bataillons de chasseurs qui garnissent notre frontière de l'Est et l'exerça jusqu'à sa nomination de lieutenant-colonel, en juillet 1884, Quatre mois plus tard, il partait pour le Tonkin. Né en 1839, il avait l'âge du général de Négrier.
2 Des renseignements contenus dans un document venu de Canton après la retraite et qui sera reproduit plus loin, indiquent que les Chinois perdirent à Kylua environ 1300 tués et 6,500 blessés.

depuis le commencement de 1884, ils eussent embrassé dans leur esprit toutes les chances et toutes les ressources de la défense, s'efforcèrent en vain de faire infirmer par le nouveau commandant de la brigade, des ordres d'une gravité exceptionnelle, qu'ils ne croyaient pas justifiés.

Tout démontre que les hommes à peu près du même âge, de même carrière, et faits à l'exercice de l'autorité, ne sont pas des exemplaires de la nature humaine identiquement doués, dans des circonstances graves, du même calme et de la même fertilité d'invention. Les moyens que l'un entrevoit pour résoudre des difficultés existantes ou éventuelles, peuvent ne pas s'offrir à l'esprit de l'autre, ou lui paraître inefficaces. Chacun voit la situation à travers son tempérament et ses facultés. L'offre que fit le commandant **SERVIÈRE** de rester dans la place avec 500 hommes pour y tenir tête, le cas échéant, à une attaque qu'il jugeait d'ailleurs invraisemblable à la suite de l'échec de l'adversaire, indique de sa part une évidente supériorité d'énergie.

Le décret fixant, dans notre armée, le devoir du chef suprême d'une place assiégée qui juge atteint le dernier terme de la résistance, lui ordonne de consulter, à ce moment, les officiers les plus aptes, par leur position ou leur commandement, à apprécier les ressources de la défense. Avant de prendre une résolution définitive, il doit s'inspirer de l'avis le plus énergique, s'il n'est absolument impraticable. Le lieutenant-colonel se trouvait dans une situation analogue, en bien des points, à celle du gouverneur d'une place assiégée.

Le chef de bataillon **SERVIÈRE**, commandant du 2e bataillon d'Afrique, en même temps que résident de Lang-Son, avait étudié les moyens de défense de cette place confiée à sa garde pendant les opérations dirigées sur Dong-Dang, en février, et sur la frontière de Chine le mois suivant. Son opinion, tendant à orienter l'action de la brigade dans le sens d'une résistance acharnée autour de la forteresse, était d'une haute valeur. Il semble qu'elle aurait dû décider le chef suprême à examiner, au besoin, avec l'aide d'une sorte de conseil de défense promptement réuni, si l'évacuation, qui correspondait à une idée de préservation immédiate, mais dont les conséquences pouvaient être incalculables, ne présentait pas de plus grands inconvénients que le blocus, pourtant difficile il admettre, qu'il redoutait. On ne peut que regretter qu'il n'en ait pas été ainsi.

Quant aux hommes, acteurs et témoins de si nombreux combats depuis le début de la campagne, l'habitude était pour eux devenue du savoir : ils voyaient la défaite de l'ennemi.

L'ordre étant irrévocable, on ne saurait admettre comme justifiées en tout point des mesures arrêtées dans l'effarement de l'inconnu. La distribution du contenu des magasins fut une conséquence logique de la décision prise. Cependant, l'attitude de l'ennemi n'imposait pas de la faire avec une hâte qui amena des scènes de désordre. Le lieutenant-colonel, envahi par l'idée qu'il devait, pendant la retraite, s'ouvrir un passage à travers les forces chinoises, fit jeter le trésor à l'eau, pour employer, au besoin, 80 coolies de plus au transport des blessés. Cette manière de faire se légitime par la pensée dont elle est issue. Secourir nos hommes tombés les armes à la main était un devoir sacré en présence des Chinois, qui les massacraient. Il fallait tout mettre en œuvre pour y parvenir. La vie des hommes ne se tarife pas, mais l'existence de 27 blessés qu'auraient pu transporter 80 coolies[1] rendus libres par la perte de 585,000 francs, inutiles à la brigade pendant la retraite, ne saurait faire regretter les piastres.

L'ordre écrit par lequel on fit violence au capitaine **MARTIN**, qui tenait à honneur de conserver sa batterie, est inexplicable devant la protestation de cet officier. Il semble que les difficultés qu'il pouvait rencontrer en exécutant sa tâche n'auraient jamais revêtu une importance sérieusement

1 Le transport des blessés se faisait à l'aide de 2, 3 ou 4 coolies, de trois généralement, dont deux placés à la tête du brancard. Le soldat habillé pèse, en moyenne, 72 kilog. Son fusil et son épée-baïonnette, transportés avec lui, en pèsent 5. Le poids du brancard est de 10 kilog. L'ensemble représentait ainsi 87 kilog., en admettant que le sac de l'homme soit abandonné et ses cartouches distribuées. La charge de chaque coolie était donc d'environ 30 kilog. Ce poids ne devait pas être dépassé, si on voulait que ces indigènes, porteurs en outre de ce qui leur était nécessaire pour vivre, pussent marcher une journée entière et franchir avec leur charge les passages difficiles.

préjudiciable à la brigade. Les caisses de cartouches, transportées par les chevaux de la batterie, l'eussent été facilement par les coolies réservés à l'ambulance, en attendant qu'il y eût des blessés. — A cette époque, on émit, en France, l'opinion que l'abandon de ses pièces par un officier d'artillerie correspondait à l'abandon d'un drapeau. On n'emporte pas sur soi des bouches à feu. Le capitaine **MARTIN** fut contraint, par la discipline, d'obéir à un ordre renouvelé. L'enquête faite à Chu, au mois d'avril 1885, a prouvé qu'il avait accompli tout son devoir.

Retraite. — Les causes qui ont vraisemblablement déterminé l'abandon hâtif de Lang-Son expliquent la division des troupes en deux colonnes aussi légères que possible et la présence du lieutenant-colonel à celle qu'il jugeait le plus exposée. Elles motivèrent, sans doute aussi, la marche forcée jusqu'à Than-Moï et Dong-Song. Cependant, les routes suivies traversaient, à une vingtaine de kilomètres de Lang-Son, l'une, le col de Cut, l'autre, celui de Bac-Viay. Ces positions étaient très fortes, on devait y être au petit jour.

Arrivées à Than-Moï et à Dong-Song, les troupes pouvaient croire qu'on ne songeait plus à reculer. On se prenait à considérer le mouvement de retraite comme une marche rapide librement entreprise pour entraîner peut-être l'ennemi loin de la frontière. Quand on donna les ordres énergiques que l'on sait, beaucoup s'en réjouirent, voyant déjà de nouveaux succès s'offrir à leur courage. Malheureusement, les impressions qui avaient agi sur le lieutenant-colonel, le 28 au soir, l'influencèrent de nouveau, le 30, jusqu'à lui faire abandonner toute idée de lutte, malgré la facilité de défense du terrain que nous occupions et la proximité relative des points d'appui de Chu et de Kep. Dès lors, le sentiment de la force réelle de la brigade fut énervé chez presque tous. C'est avec indifférence que se fil le mouvement rétrograde qui nous amena promptement jusqu'au « camp des Tigres », où une fusillade assez nourrie, partant de broussailles et de hautes herbes qui abritaient un ennemi invisible, obligea quelques troupes à se déployer pour y répondre. Ce mouvement fut exécuté par échelon, et fort bien conduit par le chef de la brigade, qui, toujours à l'arrière-garde pendant la marche, et en vue sur la ligne de combat pendant ce petit engagement, semblait chercher le danger comme un bonheur.

En arrivant le soir au col de Deo-Quan, à deux heures de Chu, on constatait que, depuis Lang-Son, le contact des troupes chinoises était perdu, car on ne pouvait qualifier de forces régulières les ennemis si facilement repoussés à Dong- Song le 30, et ceux qui avaient disparu le lendemain après une légère fusillade. — Si l'on croyait néanmoins qu'elles eussent participé à ces escarmouches insignifiantes, il fallait reconnaître que leur action s'était bien mollement accusée !

Le 1er avril au matin, le lieutenant-colonel laissa quelques heures la brigade sur place, comme s'il hésitait à lui faire franchir la dernière étape vers Chu. Peut-être, voyant qu'il n'était pas poursuivi, songeait-il à reprendre l'offensive ?

A ce moment, les Chinois, renseignés, selon toute vraisemblance, sur notre mouvement de recul, devaient avoir repris courage et occupé, entre la frontière et nous, quelques fortes positions. D'autre part, les magasins de Than-Moï, Dong-Song et Pho-Cam étaient vides ; les défenses et installations de ces points d'appui en partie détruites. La désertion ayant égrené les coolies en route, les moyens de transport étaient très réduits.

Ces faits, et les décisions prises depuis le 28 au soir, engageaient irrémédiablement celui qui nous commandait depuis quatre jours. Étreint par une émotion que reflétait son visage, il prescrivit d'emporter ou de détruire les approvisionnements réunis au col ; puis, visiblement obsédé par les idées qui, sans doute, lui traversaient l'esprit, donna les derniers ordres de cette triste opération qu'on appela « retraite de Lang-Son »[1].

1 A la suite d'une enquête sur ces événements, faite quelques jours plus tard à Chu par le colonel Borgnis-Desbordes, alors commandant intérimaire de la 2e brigade, le général Brière de l'Isle envoya le lieutenant-colonel Herbinger en

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

Conséquences. — L'évacuation du territoire de Dong-Dang à Chu correspondait à l'anéantissement des résultats obtenus, depuis deux mois, dans cette partie du Tonkin, au prix de tant d'efforts et de difficultés vaincues. Un instant, la conquête du pays sembla remise en question.

La confiance des indigènes faiblit beaucoup. L'attachement de ceux qui nous restèrent dévoués parut motivé par leur opinion sur nos soldats, qu'ils avaient souvent vus combattre, et par le sentiment qui leur faisait considérer notre défaite comme un suprême danger pour leurs existences.

Si l'on examine quelles furent, en Asie et en France, les conséquences de la décision prise à Lang-Son, le soir du 28 mars, on voit combien l'horizon de cet incident de guerre survenu dans l'une des régions à cette époque les moins connues de l'Indo-Chine, s'élève et s'élargit. L'envisager en lui-même ou en étudier l'écho, présente un intérêt presque égal.

La crainte que nous inspirions aux chefs chinois s'amoindrit beaucoup. Ils n'avaient d'abord pas voulu croire à l'évacuation de Lang-Son ; mais, certains du fait, ils insistèrent auprès de leur gouvernement pour continuer les opérations, malgré les bruits pacifiques, assurant qu'ils nous jetteraient à la mer[1]. Notre prestige fut ébranlé dans tout l'Extrême-Orient.

Au Tonkin, la nouvelle subite de l'abandon de cette place succédant aux constatations inquiétantes faites dans la région du fleuve Rouge, arriva au général **BRIÈRE de l'ISLE** peu après celle de la victoire annoncée par le général **de NÉGRIER**. Le général en chef resta ensuite une vingtaine d'heures sans renseignements. Ce silence, qui parut inexplicable à Hanoï si les Chinois n'interceptaient pas les communications, lui faisant supposer la situation plus grave qu'elle n'était, l'amena à envoyer à Paris la dépêche citée plus haut.

Ce document, d'allure pessimiste, relatait exactement des faits annoncés de Lang-Son par le télégraphe. Depuis le début de la campagne, la France n'avait eu, sauf à l'époque du guet-apens de Bac-Lé, à enregistrer que des succès à la suite de chacun desquels nous recevions, avec un légitime contentement, les éloges des représentants de la nation. Tout d'un coup, la rumeur d'un échec infligé par les forces chinoises à nos troupes pourtant appuyées à une forteresse, échec suivi d'une retraite désordonnée, dont les péripéties étaient amplifiées et transformées par la distance, s'abattit sur la capitale. Elle y provoqua une de ces émotions capables de faire tressaillir tout un peuple. Notre pays, d'autant plus sensible aux humiliations qu'il en a, en 1870 et 1871, subi de très cruelles, supporta malaisément celle qui lui arrivait ainsi au préjudice de l'honneur de son armée, refaite depuis lors au prix de tant de sacrifices.

Le public, assailli par des renseignements contradictoires, lut avec stupeur les fantaisies publiées par quelques journaux qui ne connaissaient rien de plus que le télégramme du général **BRIÈRE de l'ISLE**. Elles renfermaient des détails tellement précis, qu'on ne pouvait, dans d'aussi graves circonstances, les croire imaginées à plaisir. Ces inventions eurent des suites politiques que nous ne rappellerons pas, et qui resteront longtemps dans la mémoire des contemporains.

Quand l'opinion est inquiète, le rôle de la presse est de refléter ses anxiétés, mais non d'inventer de toutes pièces une situation et de s'évertuer il en supputer les conséquences comme pour fausser la

---

France, disposition du Ministre de la guerre. Deux semaines après l'arrivée à Paris de cet officier, le Ministre, général Campenon, considérant sans doute que les témoins susceptibles de déposer sur cette affaire étaient tous en Extrême-Orient, y renvoya le lieutenant-colonel. Il devait s'y expliquer au sujet de la retraite de Lang-Son, devant un conseil d'enquête opérant dans les formes voulues par la loi. Il semble que le général de Courcy, devenu commandant en chef du corps expéditionnaire à cette époque, ait voulu éviter au lieutenant-colonel les angoisses d'un procès de ce genre, car il le fit retourner en France sans qu'il eût comparu devant le conseil. Ce fait parait indiquer que l'ancien chef momentané de la 2e brigade renonça à présenter sa défense. Miné par un chagrin et un désespoir qu'avaient laissés percer ses hésitations au col de Deo-Quan et son langage à Chu dans les premiers jours d'avril 1885, le lieutenant-colonel, dont le passé avait été si brillant avant cette période néfaste, supporta son infortune avec résignation et mourut l'année suivante (1886).

1 Les journaux, venant surtout de Canton et de Hong-Kong, étaient remplis de ces bravades.

réalité de gaieté de cœur. Au cri de détresse du général **BRIÈRE de l'ISLE** devait répondre un patriotique cri d'alarme susceptible de rallier les partis et de déterminer l'envoi rapide de renforts en Extrême-Orient ; mais on ne saurait admettre qu'il servît de base à des récits fantaisistes capables de troubler la France entière.
C'est avec indignation que nous avons, au milieu du mois de mai 1885, pu lire au Tonkin, dans l'un des grands journaux de Paris, un article dont voici la partie principale transcrite in extenso. Il semble que l'insertion en tête de cette fouille, le titre et les dispositions typographiques aient été combinées pour accroître les angoisses de l'opinion publique.

"UN DÉSASTRE

« Prise de Lang-Son par les Chinois.

(Ici est insérée la dépêche du général BRIÈRE de l'ISLE. Ensuite se trouve un paragraphe demandant le prompt envoi de renforts), puis :

« Trois jours de combat. «

« Le 25 mars, le général **de NÉGRIER** rentrait à Lang-Son. L'échec subi à Dong-Dang, où sept pièces d'artillerie étaient réellement restées aux mains de l'ennemi[1], allait avoir des conséquences graves. Le 26, les Chinois s'emparaient de Quang-Son[2], une position avancée que couvrait en partie Kylua, le faubourg de Lang-Son. Repoussés le premier jour, ils revenaient le lendemain à la charge, et pendant qu'une de leurs colonnes, forte de vingt mille hommes, attaquait Kylua et s'en emparait, une seconde et une troisième colonnes, contournant la place à l'ouest et à l'est, gagnaient les hauteurs et menaçaient de tourner l'armée[3].
« Le général de Négrier était mis dans l'obligation, ou d'évacuer Lang-Son, ou de se renfermer dans la place et d'y subir un siège. Manquant de munitions et de vivres, malgré tout ce qu'a dit à cet égard le gouvernement, il ne pouvait adopter ce second parti. Il n'avait plus dès lors qu'à battre en retraite et à gagner de vitesse les Chinois, dont les têtes de colonnes dépassaient Lang- Son dans la direction de Than-Moï et de Cut[4].
« Prendre cette dernière route, la route mandarine, la plus courte mais la plus périlleuse à cause des défilés de Bac-Lé, il ne fallait pas y songer. Elle n'est pas partout praticable à l'artillerie. Le général se jeta donc avec toutes ses troupes sur la route de Dong-Song, celle qui avait été suivie dans la marche sur Lang-Son[5].
«*Les Chinois tentèrent de l'arrêter par une attaque de flanc. La petite armée dut se frayer un passage dans un effort suprême, et, abandonnant ses convois, démontant sa grosse artillerie (?),*

1 Il n'y a pas eu de combat à Dong-Dang, et pas une pièce d'artillerie n'est restée à cet endroit, d'où le général de Négrier se retira le 25.

2 Les 26 et 27, il n'y eut aucune attaque en avant de Lang-Son. Le village de Quang-Son n'existe pas dans ces parages.

3 On a expliqué que les Chinois, bien loin de s'emparer de Kylua, avaient été en partie écrasés en attaquant.

4 La dépêche du général Briére de l'Isle, qui a évidemment servi de canevas à ce paragraphe, mentionne, il est vrai, contrairement à la réalité des faits, comme nous l'avons vu plus haut, l'épuisement des munitions, mais ne parle pas des vivres. Elle relate en outre que le lieutenant-colonel Herbinger, et non le général de Négrier, dirige la retraite sur Dong-Song et Than-Moï.

5 Comme il a été dit, la brigade forma deux colonnes, dont la plus forte suivit précisément cette route mandarine. La dépêche du général Brière de l'Isle l'indiquait.

elle réussit à se dégager de l'étreinte qui l'enserrait, après mille actes prodigieux d'héroïsme qui coûtèrent la vie à bon nombre de nos vaillants soldats[1] (!!!).

« *Nos pertes sont estimées à quinze cents hommes tués, blessés ou disparus et parmi les premiers se trouve le général de Négrier, le héros de la campagne, qu'une balle chinoise a renversé lorsqu'il soutenait l'effort de la retraite*[2]. »

(*Figaro* du lundi 30 mars 1885.)

Le 30 mars au matin, les Chinois prévenus seulement la veille de notre départ, pour eux inexplicable après un succès, n'étaient pas encore entrés à Lang-Son ! On ne saurait penser que ces bruits sinistres, ces fausses nouvelles aient été répandus pour renseigner le public ! La vérité ne parait pas avoir été sciemment travestie, car les communications privées faisaient défaut[3]. En raison de la demande de renforts qui précède ce récit, on doit admettre qu'il n'est pas dû à une main hostile à la France, bien que son but semble avoir été d'émotionner le pays au delà de toute limite et plus spécialement peut-être les familles de ceux qui combattaient dans ces régions lointaines.
Par contre, on est fondé à croire qu'altérant tout à plaisir, c'est-à-dire déguisant tout, il fut inspiré par l'animosité politique ou l'appât d'une spéculation.
Qu'on juge du danger de pareilles choses !

La dépêche du général **BRIÈRE de l'ISLE** était le seul document sérieux que l'on connût. Elle fit pressentir au pays un péril vis-à- vis duquel l'atermoiement eût été néfaste.
La demande de renforts qu'elle contenait, agréée par les Chambres françaises, amena incontinent l'envoi de forces doublant à peu près l'effectif du corps expéditionnaire, et le vote des crédits utiles à la continuation de la lutte. Beaucoup d'officiers et de soldats de France et d'Algérie, impatients de leur inaction dans ces circonstances, à l'envi demandaient à partir. Ces nouvelles, qui rétablirent vite notre situation morale en Orient, paraissent avoir déconcerté la Chine. Depuis plusieurs semaines, des revers multipliés l'avaient amenée à entamer des négociations avec notre gouvernement. A cette époque, elle reconnut sans doute que l'entrée de ses troupes à Lang-Son était un de ces succès de hasard dont les lendemains sont à craindre, mais qui lui permettait de finir la guerre sur un semblant de victoire. Renonçant à tergiverser, elle signa la paix.

———————

1 Il n'y eut, le 28 au soir, 29 et 30 mars, aucune attaque de flanc ni de front, sauf dans l'après-midi du 30, l'escarmouche de Dong-Song. Les colonnes n'eurent donc à se dégager d'aucune « étreinte » par un effort suprême, et aucun « acte prodigieux d'héroïsme » ne coûta la vie à un seul homme. En fait de grosse artillerie, nous n'avions que du matériel de montagne dont les pièces, pesant au maximum 105 kilog. et les affûts 115 kilog., sont transportables à dos de mulet.

2 Nous n'avons pas eu quinze cents hommes tués, blessés ou disparus, mais 9 tués et 41 blessés. Le général de Négrier n'était pas parmi les premiers. Il fut atteint environ cinq heures avant le commencement de la retraite.

3 Aucun télégramme privé, renseignant sur ces faits, ne fut envoyé du Tonkin les 28, 29 et 30 mars.

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

XIV.

LA PAIX.

Le traité de paix. — Occupation de l'Indo-Chine entière. — Le protectorat de l'Annam et du Tonkin. — Considérations sur la paix avec la Chine. — Considérations sur l'ensemble de la campagne.

Le traité de paix. — Le 4 avril 1885, un protocole relatif à la cessation des hostilités entre la France et la Chine fut signé à Paris entre MM. **BILLOT**, ministre plénipotentiaire, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères français, et **CAMPBELL**, agent anglais, délégué du Tsong-li-Yamen, dûment autorisés l'un et l'autre, à cet effet, par les gouvernements français et chinois.
M. **CAMPBELL** était le représentant à Londres de sir **Robert HART**, inspecteur général (anglais) des douanes chinoises. La prompte conclusion de la paix intéressait ce dernier, parce que le blocus de l'ile de Formose et du port de Pakoï par des bâtiments de l'escadre française, aux ordres de l'amiral **COURBET**, avait déjà porté un préjudice considérable aux ressources financières de l'Administration dont il était le chef. La notification du blocus du golfe de Petchili et de l'estuaire de la rivière de Canton, certaine si la guerre continuait, menaçait de les anéantir presque entièrement. Ces ressources étaient, paraît-il, les plus importantes dont la Chine disposât pour payer les frais de la guerre.
Dans ces conditions, sir **Robert HART** réussit à obtenir du Tsong-li-Yamen de faire négocier la paix avec la France par l'intermédiaire de M. **CAMPBELL**. Cet agent pouvait d'ailleurs conférer en Angleterre avec un diplomate chinois, connu en Europe sous le nom de marquis **TSENG**, et qui, antérieurement accrédité auprès du Gouvernement de Paris, était alors ministre de Chine à Londres.

Voici le texte du protocole :
Art. 1er. — D'une part, la Chine consent à ratifier la convention de Tien-Tsin, du 11 mai mil huit cent quatre-vingt-quatre, et, d'autre part, la France déclare qu'elle ne poursuit pas d'autre but que l'exécution pleine et entière de ce traité.
Art. 2. — Les deux puissances consentent à cesser les hostilités partout aussi vite que les ordres pourront être donnés et reçus, et la France consent à lever immédiatement le blocus de Formose.
Art. 3. — La France consent à envoyer dans le nord de la Chine, c'est-à-dire à Tien-Tsin ou à Pékin, un ministre pour élaborer le traité détaillé. Les deux puissances fixeront alors la date du retrait des troupes.

Fait à Paris, le 4 avril 1885.

Signé : Billot.
Campbell.

Une note explicative, réglant le même jour quelques détails d'exécution, fut signée par les représentants des deux pays, et annexée à ce protocole.
Le surlendemain, M. **PATENÔTRE**, Ministre de France en Chine, informé de la signature de cet acte, invita le Gouvernement chinois à le légaliser, pour ainsi dire, par un décret.
A la suite de cette demande, la *Gazette de Pékin* publia, le 13 avril 1885, le document dont voici la traduction littérale. Quelques termes pour nous étranges, de ce décret, montrent sous quel jour les autorités chinoises présentèrent la situation à leur pays :

« Les Français nous ont suppliés de faire la paix sous certaines conditions. Au delà, leur demande eût été rejetée. Nous avons déjà consenti à accéder à leur prière.
« En conséquence, il est agréé qu'en Annam[1], dans toutes les places qui sont à l'est de Tuyen-Quan, les hostilités cesseront nu commencement de la 3e lune. Les troupes chinoises se retireront le onzième jour et devront avoir atteint la frontière du Kouang-Si le vingt et unième.
« Dans toutes les places à l'ouest de Tuyen-Quan, les hostilités cesseront le onzième jour de la 3e lune. Nos soldats se retireront à partir du 21, et toutes les troupes arriveront à la frontière du Yunnan le vingt-troisième jour de la 4e lune.
« Les hostilités seront suspendues à Formose le premier jour de la 3e lune. Les Français lèveront immédiatement le blocus de ses ports.
« Ordre est donné à **LI HONG-TCHANG** de télégraphier ces dispositions à tous les gouverneurs généraux et gouverneurs de provinces maritimes, qui devront les exécuter.
« Jusqu'à ce que les diverses clauses du traité soient définitivement arrêtées, on devra se précautionner contre les actes déloyaux.
« Les vice-rois et gouverneurs du Yunnan des deux Quangs et des provinces maritimes, ainsi que les commandants militaires, doivent recevoir pour instructions d'exercer la plus grande surveillance et de ne pas se relâcher de leur vigilance. »
La convention conclue à Tion-Tsin en 1884, et dont l'inexécution par la Chine, provoquant les événements de Bac-Lé[2] avait amené la reprise des hostilités entre ses troupes et les nôtres au mois d'août de cette même année, était donc officiellement admise par elle.
Le 9 juin, un traité prévu par l'article 3 du protocole cité plus haut, fut signé à Tien-Tsin entre les représentants des deux puissances et ratifié ce jour-là par le gouvernement chinois.

En voici la traduction :

TRAITÉ FRANCO-CHINOIS DU 9 JUIN 1885.

« Article 1er . — La France s'engage à rétablir l'ordre dans les provinces de l'Annam limitrophes de la Chine et à l'y maintenir, à respecter et à garantir la frontière tonkino-chinoise. De son côté, la Chine s'engage à disperser et à détruire les bandes de pirates qui se réfugieraient dans les provinces limitrophes du Tonkin et à empêcher, sur son territoire, la formation de celles dont le but serait d'aller troubler les provinces du Tonkin.
« Art. 2. — La Chine s'engage à respecter les traités faits ou à faire entre la France et l'Annam. Les relations entre la France et l'Annam ne devront jamais porter préjudice au prestige de la Chine ni être en contradiction avec les clauses du présent traité.
« Art. 3. — Une commission spéciale, nommée par les deux pays, devra délimiter la frontière dans un délai de six mois, à dater de la signature du présent traité. Dans le cas où les membres de la commission ne parviendraient pas à s'entendre, le point litigieux sera porté devant la plus haute autorité de chacun des deux États.
« Art. 4. — Les sujets français, ceux placés sous le protectorat français et les étrangers résidant au Tonkin qui voudront traverser la frontière et pénétrer en Chine, devront se munir d'un passeport demandé aux autorités chinoises par l'intermédiaire des autorités françaises. Les sujets chinois résidant au Tonkin, qui voudront passer du Tonkin en Chine, devront, à la frontière, se munir d'un passeport délivré par les autorités chinoises. Enfin, les sujets chinois désireux de se rendre au

1 Le Tonkin étant considéré comme une simple province annamite dépendant de la cour de Hué.
2 Voir à ce sujet le chapitre III de ces Souvenirs.

Tonkin, devront obtenir des autorités de leur pays un passeport que celles-ci devront demander aux autorités françaises.
« Art. 5. — En vertu de l'article 4 précédent, les commerçants français ou placés sous le protectorat français et les marchands chinois pourront échanger leurs produits. Une décision ultérieure fixera les villes et les routes à ouvrir au commerce franco-chinois, et le choix aura lieu d'après les besoins des deux pays et en se rapprochant autant que possible des règlements commerciaux existant actuellement dans l'intérieur de la Chine. Il sera choisi deux villes de transit commercial, sur la frontière chinoise, une en amont de Lao-Kaï ou Pao-Sheng et l'autre au nord de Lang- Son. Les commerçants français pourront résider dans ces deux villes avec les mêmes avantages et suivant les règlements adoptés par les traités pour les ports de mer ouverts au commerce international.
« Dans ces villes, la Chine ouvrira des bureaux de douane et la France y établira des résidents qui jouiront des mêmes privilèges, que les consuls des ports ouverts au commerce international.
« Après entente préalable avec la France, la Chine pourra installer des consuls dans les diverses villes ou marchés du Tonkin.
« Art. 6. — Une convention additionnelle qui devra être établie dans le délai de trois mois après la signature du présent traité, établira les clauses commerciales et fixera les tarifs douaniers qui régleront les échanges commerciaux entre le Tonkin et les provinces chinoises.
« Art. 7. — Afin de favoriser et de développer les échanges commerciaux entre les deux pays, il est à désirer que la France établisse des routes au Tonkin et y provoque la construction de chemins de fer.
« Dans le cas où la Chine se déciderait à faire construire des chemins de fer, elle s'adressera à l'industrie française, mais il est bien entendu entre les deux parties que cette clause ne constitue pas un privilège exclusif pour la France.
« Art. 8. — Les divers articles de ce traité auront force de loi pendant dix ans. Six mois avant l'expiration de cette période, les parties contractantes pourront réviser les clauses relatives aux échanges commerciaux et le traité ainsi révisé se poursuivra pendant une nouvelle période de dix ans, et ainsi de suite dans l'avenir.
« Art. 9. — Ke-Lung et les îles Pescadores devront être évacuées dans le délai de un mois après la signature du présent traité.
« Art. 10. — Les précédents traités sont remis en vigueur et la ratification du présent traité devra avoir lieu dans le plus court délai possible.
« La remise et l'échange des traités aura lieu dans la capitale de la Chine.
« Kwang-Hsu, 11e année, 4e mois, 27e jour (9 juin 1885).

« Signé : **PATENÔTRE**, envoyé extraordinaire à la Cour de Pékin ; — **LI HUNG-CHANG,** vice-roi du Tcheli, grand secrétaire d'État ; — HSÉ, membre du Tsong-li-Yamen ; — **JENG**, membre du Tsong-li-Yamen. »

La Chine reconnaissait ainsi le protectorat français en Annam. Elle nous donnait accès par terre sur son territoire, en ouvrant à notre commerce ses frontières limitrophes du Tonkin.
Sans constituer un privilège exclusif à notre industrie, elle s'engageait à y faire appel si elle entreprenait de grands travaux.
La France se déclarait prête à réprimer les désordres possibles sur les territoires tonkinois voisins de la frontière. Elle retirait ses troupes de Kelung et des îles Pescadores, qui n'avaient été occupées qu'à titre de gage au cours des hostilités.

Occupation de l'Indo-Chine entière. — La nouvelle de la paix définitive que tant de succès avaient préparée, fut accueillie avec satisfaction par ceux qui, depuis près de deux ans, guerroyaient sans trêve contre la Chine. Beaucoup de nos compagnons d'armes de cette époque avaient

succombé par le feu ou à la peine. On était heureux de voir se clore une période que nos troupes devaient, pour bien des causes, envisager avec fierté mais qui évoquait tant de pensées tristes alliées aux souvenirs glorieux. On éprouvait d'ailleurs une réelle fatigue de la lutte, sous un climat et dans un pays où elle était si dure pour la plupart d'entre nous, éloignés, naturellement, des centres où abondent les ressources bien souvent nécessaires au maintien de la vigueur physique et de l'énergie morale.

Au commencement de juin 1885, le général **de COURCY** arrivant en Indo-Chine avec les renforts envoyés de France, prit le commandement du corps expéditionnaire, qui compta deux divisions aux ordres des généraux **BRIÈRE de l'ISLE** et **de NÉGRIER**.

La conquête du Tonkin sur les forces chinoises étant terminée, on prépara la réoccupation pacifique de Lang-Son et des places adossées aux frontières du Kouang-Si et du Yunnan, où nous aurions dû nous installer, en 1884, d'après la convention de Tien-Tsin.

Diverses circonstances amenèrent à ne réoccuper Lang-Son que le 18 décembre 1885. C'est le commandant **SERVIÈRE**, du 2e bataillon d'Afrique, qui procéda à cette opération, suivie quelques jours plus tard de la prise de possession, sans coup férir, de Dong-Dang et de That-Khe.

En octobre 1886, une colonne, aux ordres du général **MENSIER**, entrait à Cao-Bang, place très importante en raison de sa situation au nord du Tonkin et sur le Song-Kiem, affluent du Si-Kiang, qui aboutit à la rivière de Canton.

Au mois de février 1887, une autre colonne, dirigée par le colonel d'infanterie de marine **de MAUSSION**, remontait le fleuve Rouge jusqu'à la frontière du Yunnan, et prenait possession de Lao-Kaï.

A partir du mois de juillet 1885, au commencement duquel eurent lieu les événements dont la citadelle de Hué fut le théâtre, les opérations, souvent très pénibles, qui, jusqu'en 1887 se poursuivirent dans l'Indo-Chine entière, furent d'un tout autre genre[1]. Il ne s'agit plus de lutter contre les troupes régulières chinoises, mais d'explorer, d'occuper et de pacifier le pays en combattant les contingents rebelles, soulevés par les agents de la famille royale annamite détrônée à cette époque, ou les bandes pillardes, dont les déprédations continuelles étaient le seul moyen d'existence. Nos forces, réparties en nombreux détachements et en petites colonnes, rencontrèrent aussi fréquemment, surtout aux environs de frontières mal définies, des partis chinois composés de soldats licenciés. Alliés principalement à ce qui restait d'anciens pavillons noirs sur la rive gauche du fleuve Rouge, et groupés sous les ordres de chefs dont quelques-uns acquirent de la renommée dans le pays, ils parcouraient ces régions pour rançonner les habitants.

Le protectorat du Tonkin. — Cet état de choses n'était que la suite de l'anarchie causée par l'insouciance ou la faiblesse du gouvernement annamite. Elle désolait le Tonkin depuis plus de 80 ans. L'absence d'une force légale en état d'empêcher le plus fort de dépouiller le plus faible, pour vivre à ses dépens, y a favorisé le développement de ce que nous avons appelé la piraterie[2]. Les pirates étaient le plus souvent de véritables nomades qui dominaient par la terreur ce qu'on peut appeler leur territoire de parcours. Ils en pressuraient les habitants à intervalles réguliers. Leurs continuelles déprédations n'étaient qu'une forme de la lutte pour l'existence. Avant notre arrivée, l'idéal du paysan tonkinois, surtout adonné à l'agriculture, dans des régions où le sol est d'une

1 Au Tonkin, en Annam, au Cambodge. Il n'y eut pas de rébellion dans la Cochinchine occupée par nous depuis vingt-cinq ans.

2 Voici quelle parait être l'origine du nom de pirates dont nous qualifions ces adversaires de notre domination du pays. Lors de nos premières apparitions sur les côtes indo-chinoises et dans les deltas du fleuve Rouge et du Thaï-Binh, nos marins eurent souvent à lutter contre des bandits qui, montés sur des sampans ou des jonques de mer, faisaient le métier de corsaires. On les appela pirates : on appliqua ensuite ce nom aux partis qui nous combattirent sur terre.

fertilité remarquable, semblait être de récolter ce qui lui était utile pour vivre et pour satisfaire aux réquisitions des pirates. Il ne cherchait guère à augmenter un avoir qu'il se savait hors d'état de défendre. C'est ainsi que la force productive de ces contrées qu'arrosent, sous les tropiques, de grandes artères fluviales, et où vit au large une population apte au travail, comptant plus de dix millions d'habitants, a été, pour ainsi dire, annihilée depuis le commencement du siècle. Ce pays, où les travailleurs abondent, ne semble pas destiné à recevoir un très grand nombre d'émigrants européens, mais il peut devenir une colonie d'exploitation qui rémunérera au centuple des colons entreprenants et capables. Beaucoup d'habitants, victimes de l'anarchie ancienne, sont heureux de notre domination pacificatrice, et ceux qui souhaitent l'indépendance sont, comme les autres, imbus des doctrines de Confucius, c'est-à-dire peu guerriers. Ils ne voient pas en nous d'éternels adversaires. On ne saurait comparer cette race douce et laborieuse à la race arabe d'Algérie, dont la presque totalité n'admet encore que les préceptes exclusifs et belliqueux du Coran, qui enrayent toute transformation morale et bien des progrès matériels.

Nos coutumes sont très différentes de celles des Annamites ; en outre, beaucoup de ces indigènes, témoins de la conquête, n'oublieront sans doute que lentement les duretés de la guerre. Néanmoins les actes d'une administration éclairée et intègre, succédant aux déprédations et aux souffrances dont ils ont été victimes, et encourageant le travail, vite récompensé, sur ce sol fécond, ne peut manquer de les rapprocher de nous.

On ne saurait préjuger l'essor dont est capable, sous l'impulsion française, quand il aura été affranchi de toutes les entraves du passé, un pays situé sur la sphère terrestre presque à l'opposé du nôtre, et d'où l'on peut rayonner sur les mers de Chine, comme de France on rayonne sur l'Atlantique. Il faut attendre pour savoir si de réelles modifications auront lieu à notre contact dans la manière de vivre des habitants, et, par suite, dans leurs besoins. A la vue de ces ingénieux travailleurs qui pullulent dans les rizières et dans les plantations sur lesquelles s'étend la protection de nos troupes, ou de ces matelots habiles dont les bateaux de tout genre couvrent les rivières et les côtes, on entrevoit l'importance future du rendement de tout ce labeur.

Les premiers progrès seront sans doute le résultat de transformations agricoles. L'initiation commerciale et industrielle des indigènes par la greffe habile dans ces contrées des inventions et de diverses institutions de l'Europe, en amènera d'autres. Pour ce qui touche au changement des idées et à l'assimilation des habitants, il semble qu'on ne doive y tendre qu'après une ou deux générations, quand les hommes d'alors, imprégnés de notre langue et de nos mœurs, auront eu sous les yeux le spectacle de la prospérité amenée par le travail, au lieu de celui des plus douloureuses exactions.

Chaque jour amenant son progrès, la fusion des intérêts peut atténuer beaucoup de dissemblances. Les indigènes que nous avons déjà suffisamment maîtrisés pour adapter leurs qualités à la plupart de nos besoins, croîtront en nombre dans un pays devenu prospère. Ils pourront nous fournir ainsi les ressources militaires utiles à la défense du pays. On ne saurait contester qu'ils n'aient été pour nous de précieux auxiliaires pendant la guerre contre la Chine. Quand jadis leurs gouvernants surent les guider, ils repoussèrent les invasions chinoises avec leurs propres moyens.

Les forces vives s'énervaient dans une inaction imposée par l'anarchie. Beaucoup d'habitants, qui se faisaient pillards pour ne pas être pillés, doivent être actuellement employés aux travaux de la paix. Ils paraissent capables de mettre promptement en valeur un sol échauffé par un ardent soleil, sillonné de rivières, couvert en beaucoup d'endroits de gisements miniers, c'est-à-dire doté par la nature des meilleurs éléments de richesse.

Si l'on envisage les relations commerciales garanties par le traité franco-chinois de 1885, le fleuve Rouge, aujourd'hui (1890) remontable d'Hanoï à Laokaï en soixante heures, à l'époque des hautes eaux, et qu'on peut descendre en seize heures, est d'une extrême importance. Il permet à nos produits d'arriver en quinze jours de la côte à Mongtze, au cœur de la province de Yunnan, où nous

avons un consul, et à ceux qui viennent de ce point de gagner la mer en dix jours. L'ancien trajet de Mongtze au port de Pakoï en nécessitait quarante. Un chemin de fer permettrait d'aller facilement en une quinzaine d'heures de la frontière de Yunnan à la mer[1].

La voie ferrée, actuellement en construction, de Phu-Lang-Thuong (sur le Song-Thuong) à Lang-Son, semble devoir être prolongée à bref délai jusqu'à Na-Cham (sur le Song-Ki-Cung[2]), et ensuite vers Long-Tchéou, l'un des plus grands centres de la province chinoise du Quam-Si[3]. Le trajet de Long-Tchéou à la baie d'Along sera dès lors de deux jours, tandis qu'actuellement vingt-six jours sont nécessaires pour se rendre de cette localité à Pakoï, en suivant la meilleure voie, celle de Nanning[4].

De tels avantages peuvent faire, pendant longtemps, de notre nouvelle colonie la route obligatoire du commerce extérieur des provinces méridionales de la Chine, c'est-à-dire la plus grande partie des territoires du cours moyen et de la rive droite du Yang-Tse-Kiang (fleuve Bleu), territoires dont la population est estimée à plus de 116 millions d'habitants[5].

La région tonkinoise dans laquelle nos troupes ont, malgré leur faiblesse numérique, remporté pourtant d'inoubliables succès, semble donc appelée à récompenser dans un prochain avenir tous les efforts de la conquête.

Considérations sur la paix avec la Chine. — La guerre que nous avons soutenue contre les troupes chinoises représente l'action de la force mise au service de nos droits sur le Tonkin, droits consentis par le gouvernement annamite et méconnus par la Chine[6]. Le côté moral des hostilités est une lutte pour l'affranchissement de nos actes vis-à-vis d'un État dont le chef se croit souverain universel.

Les Chinois appellent « Tien-Ha, » les régions sur lesquelles leur empereur étend son autorité et « Tchong-Houe, » les provinces qui forment la Chine proprement dite. La première de ces locutions signifie : « Ce qui est sous le ciel » et l'autre « Empire du Milieu ».

D'après leurs traditions, le souverain se considère et est considéré par le peuple comme le Maître du monde entier et de tous les hommes. Il n'admet pas que des nations indépendantes de la Chine puissent exister et regarde ses adversaires comme des rebelles rentrant dans le devoir au moment de la paix.

Ces idées ont pu se maintenir jusqu'ici dans ce pays qui est immobile, par suite d'une politique d'isolement matériel et moral qui interdit son territoire aux étrangers. Les difficultés qu'on rencontre pour pénétrer et voyager en Chine sont bien connues. Quant aux immenses frontières

---

1 La distance de Laokaï à la mer est d'environ 400 kilomètres en supposant que la voie ferrée aboutisse à la baie d'Along.

2 Le Song-Ki-Cung est navigable à partir de Na-Cham. Il entre ensuite en Chine et se réunit à Long-Tchéou au Song-Kiem pour former la grande rivière du Si-Kiang.

3 La population de la province de Kuong-Si est évaluée à 5 millions 150 mille habitants.

4 Les transports se font avec des coolies ou à dos de mulet.

5

Province du Setchouen	71,000,000
— du Koueï-Tchao	7,600,000
— du Hou-Nan	21,000,000
— du Yunnan	11,721,000
— du Quang-Si	5,121,000
Total	110,442,000

Ces renseignements proviennent de documents officiels chinois publiés en 1885, documents d'après lesquels les 18 provinces qui forment la Chine proprement dite, renfermaient à cette époque plus de 380 millions d'habitants, soit environ 95 habitants par kilomètre carré.

6 Traités de 1874 et de 1883.

terrestres de l'Empire (de 12 à 13,000 kilomètres), elles sont presque entièrement contiguës à des régions naturellement désertes ou rendues inhabitables[1].

Pour un pays dont les annales remontent à environ quatre mille ans et présentent une suite de vingt-deux dynasties, les origines de cette situation sont difficiles à découvrir. Il est vraisemblable qu'un tel état de choses ne se continue, notre époque, qu'avec l'assentiment des hauts personnages chinois dont sa transformation pourrait dépendre[2].

Par suite, le but des Européens doit être surtout d'amener ce pays à leur donner accès sur son territoire et à reconnaître ce qu'il y a de bon chez eux.

Le traité de paix signé par nous en 1885 ne saurait tendre à mêler de suite les deux peuples et les deux civilisations, mais il doit être la liquidation franche des griefs réciproques et poser les bases des relations futures de deux puissances liées par l'estime et l'intérêt. Peut-être la subtile et laborieuse nation chinoise nous donnera-t-elle, dans un temps rapproché, le spectacle d'un mouvement de progrès matériel analogue à celui qui, depuis vingt ans, enfièvre le Japon ; mais actuellement il ne semble pas possible de formuler les transformations que peut recéler l'avenir. On ne saurait, d'autre part, mesurer la force de la Chine à son immense étendue et à sa population, car elle ne possède pas de communications rapides et ne dispose auprès de ses habitants ou des étrangers que d'un très faible crédit.

Bien que depuis le traité de paix ses relations avec nous aient été parfois difficiles au sujet du règlement des questions de frontières[3], elles n'en paraissent pas moins, dans leur ensemble, de nature donner bon espoir. En 1888, en dehors de nos agents accrédités depuis longtemps dans ces ports, ouverts aux relations internationales par les traités de 1842, de 1860 et de 1878[4], des consuls de France furent envoyés dans l'intérieur du pays. Ils ont été installés dans le Yunnan, à Mongtze tête de ligne du fleuve Rouge, dans le Kouang-Si, à Lang-Tcheou à une soixantaine de kilomètres de la frontière tonkino-chinoise en face de Lang-Son, et au centre de la Chine, à Han-Keou, sur le

---

1 A partir du nord-est, les déserts de Mandchourie, de Mongolie, de Droungarie, de Kour-Kara-Oussou (voisin du Kouldja), de Kagharie (au pied du plateau de Pamir), et du Thibet, le long du versant nord de l'Himalaya limitent. On rencontre, aux confins de la Birmanie et du Laos, des chaînes de montagnes couvertes d'impénétrables forêts vierges qui bordent et couvrent en partie la province du Yunnan. Le long de la frontière tonkinoise, rien de semblable. Une région fertile que les troupes chinoises ont souvent dévastée, et que les bandes pillardes ruinaient presque à époque fixe en enlevant avec les produits du sol une partie de la population : les hommes pour servir de coolies, les femmes et les enfants pour être vendus à Pakoï ou à Canton. En cela, les Chinois semblent avoir agi avec la même pensée que les anciens habitants de la Germanie. « Les Germains pensent, dit César, que la plus grande gloire pour un Etat est d'être entouré de vastes solitudes ou de pays ravagés par ses armes. Ils se croient ainsi plus en sûreté, n'ayant pas à craindre d'invasion subite. » (Guerre des Gaules.)

2 Cette opinion demande qu'on l'explique. Il est notoire pour ceux qui connaissent les errements de l'administration chinoise que la plupart des fonctionnaires d'un rang élevé pressurent les populations. La modicité de leurs traitements comparée à leurs obligations peut être la cause première d'exactions sur lesquelles les plus hautes autorités ferment les yeux. Le souverain, considéré comme un être surnaturel, détenteur de tous les droits et de tous les pouvoirs, devant la volonté duquel on doit s'incliner sans discussion, de même que les grands personnages ne paraissent devant lui qu'à genou et le front contre terre, n'a jamais le contact des populations. Elles ne peuvent lui faire connaître leurs besoins et leurs souffrances. Si ceux qui l'approchent ne le renseignent pas, que tous les actes des autorités soient supposés provenir de ses ordres, on comprend qu'aucune transformation préjudiciable à de certains intérêts particuliers ne puisse advenir tant que durera cette manière de faire.

3 Affaire Haïtce aux environs de Moncaï (frontière du Quan-Tong) et affaire de l'attaque de la commission de délimitation française aux environs de Laokaï (frontière du Yunnan). Depuis le début de l'année 1886, époque à laquelle commencèrent les opérations de délimitation de frontière (commission Saint-Chaffray dans la région de Lang-Son), les commissaires durent souvent se séparer, n'ayant pas sensiblement avancé leurs travaux. Plusieurs fois, les agents de la Chine se dérobant à la fin d'une discussion qui eût imposé une solution favorable pour nous, rompront les pourparlers en alléguant des prétextes qui manifestement déguisaient les motifs secrets de leur conduite.

4 Le traité de 1878 se rapporte à l'ouverture des ports de Corée.

Yang-Tse-Kiang (fleuve Bleu), dans la province de Houpeh, dont la population est évaluée à 33 millions d'habitants[1].

La même année, notre attaché militaire en Chine, le capitaine **d'AMADE**, muni d'un passeport du Tsong-li-Yamen et de lettres particulières du vice-roi du Petchili, **LI-HUNG-CHANG**, traversa la Chine de la Mandchourie au Yunnan. Il parcourut aussi de Mang-Hao, sur le fleuve Rouge, jusqu'à Pakoï, au nord du golfe du Tonkin, le versant chinois de la frontière tonkinoise[2].

Le gouvernement chinois semble d'ailleurs vouloir favoriser nos relations cordiales avec les autorités des provinces limitrophes de notre colonie. Le vice-roi de Canton, **CHANG-CHI-TONG,** dont l'inimitié pour les Européens s'est souvent manifestée vis-à-vis de nos nationaux, a été dernièrement (1890) remplacé par le frère du premier ministre, **LI-HUNG-TCHANG.** Ce nouveau personnage n'est, assure-t-on, animé d'aucun sentiment hostile à notre égard. Des nouvelles récentes (mars 1890) apprennent que le gouverneur de Long-Tcheou, souhaitant devoir cesser les actes de piraterie dont la frontière sud du Quang-Si a été bien souvent le théâtre, a fait afficher une proclamation menaçant des peines les plus sévères ceux qui se livreront, sur le territoire où il exerce son autorité, au commerce des femmes et des enfants enlevés au Tonkin. Le vice-roi actuel du Yunnan n'est autre que l'ancien ministre des affaires étrangères **WANG-WEN-SHOU,** qui a toujours entretenu de fort bonnes relations avec nos représentants à Pékin. Il s'est fait remarquer, paraît-il, dans ces fonctions, par la justesse et l'ampleur avec lesquelles il envisageait les questions internationales.

L'empereur de Chine, **KOUANG-SIU**, né en 1870, a pris au commencement de 1889 la direction des affaires. Si le pays qu'il gouverne s'ouvre définitivement aux transformations venant d'Europe et d'Amérique, ce souverain paraît destiné, en raison de son âge, à en conduire l'évolution économique et sociale. En octobre 1888, sous la régence de sa mère, on inaugura solennellement la première ligne de chemin de fer construite en Chine[3]. Elle part de Tien-Tsin, se dirige sur l'embouchure du Peïho, et remonte au nord-est jusqu'aux mines de charbon de Kaï-Ping.

Au mois d'août 1889, le souverain fit publier un décret par lequel il faisait connaître qu'on devait regarder les chemins de fer « comme une condition essentielle de la puissance du pays ». Ce dire ne semble pas avoir amené de protestation sérieuse de la part des mandarins. Dés lors on s'occupa de la création de lignes nouvelles. Il fut question de prolonger jusqu'à Tong-Tcheou, Un peu au nord-est de Pékin, la ligne venant de l'embouchure de Peïho, d'en établir une autre orientée au nord, vers la frontière russe, et une troisième, se dirigeant au centre de la Chine, sur Han-Kéou, Les grands personnages dont l'avis a été demandé ont répondu, paraît-il, que les chemins de fer pouvaient contribuer au développement de la richesse du pays, mais qu'ils serviraient principalement au transport, en cas de guerre, des troupes et des approvisionnements destinés à combattre l'étranger Poursuivant son idée, l'empereur fit publier un décret relatif à la construction de la voie ferrée de Pékin à Han-Keou, et ordonna aux gouverneurs de provinces de faire afficher des proclamations de nature à détruire les préjugés des populations contre les chemins de fer.

Néanmoins, l'émeute de Tchihg-Kiang[4], en février 1889, et celle qui eut lieu, six mois plus tard, à Han-Keou montrent que le sentiment de la population chinoise est encore hostile à ces changements. On annonçait même, au commencement de l'année 1890, que des intrigues politiques,

1 Han-Keou qui fut longtemps la résidence de notre entreprenant compatriote M. Dupuis, l'explorateur et le négociant dont le nom a été, de 1873 à 1883, constamment mêlé aux affaires du Tonkin, est éloigné d'environ 1000 kilom. de la mer (par voie fluviale) et d'à peu près 1600 kilom. de la frontière tonkinoise.

2 Le premier de ces voyages comporte un trajet de 4,800 à 8,000 kilom. et le deuxième en comporte un de 800 à 000 kilom. Le capitaine d'Amade, en Chine depuis un an, parlait couramment chinois quand il entreprit ces explorations.

3 Les Anglais avaient établi antérieurement la petite ligne de Wossung à Shanghaï (18 kilom., qui, après 10 mois, fut détruite par ordre du gouvernement chinois.

4 Ville de 135,000 habitants ouverte au commerce international vers l'embouchure du fleuve Bleu.

s'ajoutant à l'opposition populaire, allaient faire ajourner indéfiniment les projets d'établissement de voies ferrées[1].

Malgré tout, la Russie, qui depuis deux siècles confine à la Chine, paraît envisager la question des chemins de fer chinois comme pouvant bientôt aboutir. Dès maintenant, elle agit en conséquence, et commence les travaux de la ligne transsibérienne qui, partant d'Ekaterininbourg, gagnera Vladivostock par Omsk et Irkoutsk. cette œuvre colossale ne semble pas excéder les forces de la nation qui a su pousser le transcaspien jusqu'aux confins de l'Afghanistan[2].

Par l'article 7 du traité de 1885, l'empire chinois s'est montré disposé à faire appel à l'industrie française s'il décidait la construction des chemins de fer. Sans attendre cette époque, qui semble aujourd'hui retardée, son gouvernement a, dès le milieu de l'année 1887, confié à des ingénieurs et des industriels de notre pays l'exécution des travaux, actuellement presque achevés, qui ont fait de Liu-Chung Rhou, appelé en France Port-Arthur, un arsenal et un port militaire de premier ordre[3]. Ses bassins peuvent aujourd'hui recevoir l'escadre du Céleste-Empire, qui a, cette année-ci (1890), affirmé son existence. Composée de deux cuirassés et de trois croiseurs, elle a, sous le commandement de l'amiral Ting, quitté pour la première fois les eaux chinoises et visité Hong-Kong, Saigon, Singapoor et Manille.

Ces innovations paraissent, en grande partie, l'œuvre du premier ministre **LI-HUNG-TCHANG,** dont on connaît la haute valeur et les idées de progrès. A lui aussi sont dues les concessions de lignes télégraphiques qui unissent la Chine au reste du monde, au nord par la Sibérie, au sud par Hong-Kong et Singapoor, ainsi que la convention récente d'après laquelle notre réseau télégraphique du Tonkin est relié par terre au réseau chinois.

Le gouvernement, qui a compris les avantages du télégraphe, grâce auquel il peut atteindre en quelques heures les points extrêmes de son territoire, reconnaîtra sans doute bientôt, en dépit des superstitions populaires et des obstacles dont il doit tenir compte[4], que les lignes ferrées sont les

---

1 L'Empereur de Chine ne semble pas hostile aux étrangers. Au mois de mars 1889 à l'occasion de son mariage, les représentants des puissances européennes ont été, pour la première fois, invités à un banquet par les membres du Tsong-li-Yamen.

Le mois suivant, un incendie détruisit une partie du palais impérial de Pékin. Les journaux de Chine racontèrent à cette époque que les astrologues de la cour, consultés dans les circonstances graves, ont annoncé que le dragon de feu qui, d'après les traditions, personnifie l'empire chinois, avait eu l'une de ses cinq pattes écrasée par le chemin de fer installé depuis peu. Il avait dû vomir son feu sur le palais impérial. II fut aussitôt décidé que pour éviter le retour d'une telle calamité, aucune nouvelle concession de chemin de fui' ne serait accordée.

2 En 1689, le traité de Nertschinski a déterminé les frontières russes et chinoises sur le fleuve Amour. Quarante ans plus tard, les Chinois consentirent à ouvrir leur pays au commerce russe sur la ligne Ourga-Kiatcha. Actuellement (1890) les Russes songent à organiser défensivement leur frontière chinoise, et l'ont divisée en trois sections : 1° celle du fleuve Amour ; 2° celle du bassin supérieur de l'Iénisséi ; 3° celle du bassin supérieur de l'Obi. On établira dans la première des forts pourvus de casemates et dans les autres des postes retranchés.

3 Ce vaste port, situé à l'extrémité de la presqu'île de Mandchourie, possède une rade naturelle protégée par une ceinture de rochers contre les vents et le tir de l'artillerie. Il doit, concurremment avec celui de Wei-Haï-Weï qui se trouve juste en face sur la côte de la province de Chontoung, défendre le golfe du Potchili et le territoire permettant d'aborder, en venant de l'est, la capitale de l'Empire. La rade de Port-Arthur mesure 6 kilomètres sur 4. Le port militaire, profond moyennement de 10 mètres, est pourvu de tout l'outillage des grands établissements maritimes, a un développement de quais de 1800 mètres et est éclairé à l'électricité. Il a coûté environ 10 millions de francs.

4 Ces obstacles sont surtout le défaut de crédit et le manque d'une législation appropriée à la Chine, permettant de régler les questions multiples que peut présenter l'établissement des chemins de fer. L'une d'elles se rapporte à l'expropriation des terrains où se trouvent des tombeaux. Dans cet empire où le culte des ancêtres est en grand honneur, il y a, en dehors des cimetières, un nombre considérable de monuments funéraires qui existent depuis bien des générations. On n'y peut toucher qu'en dérogeant à des coutumes séculaires dont les racines existent dans les traditions auxquelles les habitants sont le plus attachés.

axes autour desquels viendront se grouper d'autres progrès matériels compatibles avec l'état du pays.
Les nouvelles de Chine font connaître, tantôt que la famine sévit sur une région, tantôt qu'un fleuve ayant débordé, les inondations ont produit de grands désastres[1]. En présence de ces calamités, les plus hauts personnages chinois, initiés aux découvertes de l'Occident, doivent songer aux services qu'ils peuvent attendre de la science de nos ingénieurs. Ils comprendront qu'elle offre, pour améliorer le sort des populations de l'empire, des moyens autrement efficaces que les pratiques superstitieuses, et que beaucoup des inventions de l'Europe tendent surtout à diminuer la souffrance humaine.
La certitude d'avantages aussi incontestables ébranlera sans doute les opinions, et les innovations bienfaisantes pourront triompher de la ténacité des superstitions et des rites séculaires.
D'autre part, il n'est pas vraisemblable que la Chine, nation éminemment pacifique, cherche querelle à ceux dont le contact peut lui être utile et dont elle a d'ailleurs, aux jours de lutte, appris à estimer la loyauté et le courage. Quand plusieurs années auront passé sur les réformes que son gouvernement semble désireux de voir aboutir, de nouveaux sentiments, nés d'intérêts communs, se formeront, sans doute, dans un monde nouveau, et assureront la paix. Tant que nos rapports avec elle auront pour intermédiaires des hommes qui sont, comme **LI-HUNG-TCHANG,** les lumières de leur pays, la bonne entente paraît, malgré les différences de races et de mœurs, non seulement facile, mais certaine, et il semble que des événements imprévus, même défavorables, ne pourront que différer son entière réalisation. Les causes de souffrance s'atténuant chaque jour par suite des transformations importées d'Occident, les motifs de guerre disparaîtront avec elles. La lutte, qui est le fait du développement humain, n'existant plus que dans le domaine des arts et des lettres et sur les marchés ouverts à l'industrie et au commerce, on ne demandera qu'à la raison ce qu'on dut jusqu'ici imposer par la force. Dès lors, entre deux nations qui n'ont aucun sentiment d'inimitié durable, les débats des réunions pacifiques remplaceront les conflits en armes.

Considérations sur l'ensemble de la campagne. — La guerre du Tonkin, la seule difficile que nous ayons faite depuis les événements de 1870 et la reconstitution de notre édifice militaire, a tenu longtemps en éveil l'attention de l'Europe, et remué profondément les sentiments guerriers de la jeunesse française. Elle fut engagée, loin de notre territoire, pour défendre, contre les conséquences de l'anarchie ou les prétentions injustifiées de la Chine, des populations qui, aux termes de traités consentis, formaient une sorte de clientèle de la France.
Cette campagne, entreprise sous le ciel des tropiques et sur un théâtre que décore une végétation merveilleuse, présente plus d'un genre d'intérêt et plus d'un genre d'enseignement. Une bien petite armée eut à combattre les forces de la plus populeuse des nations, dont la masse immobile semblait alors mépriser ce qui venait d'Europe. Les hostilités, commencées avec très peu de monde par suite des appréciations fantaisistes qui planaient sur ces contrées, prirent un développement considérable quand on fut revenu des illusions à travers lesquelles on avait d'abord envisagé le Tonkin et l'empire chinois. La plupart des difficultés de la conquête provinrent de la méconnaissance des choses et des hommes d'un pays dont on se croyait maître, et qu'on eut à conquérir. Les conditions d'existence en Indo-Chine ne sont pas les mêmes que celles des régions tempérées de l'Europe ou de l'Afrique du Nord. La manière d'y conduire la guerre avec des troupes formées sous ces latitudes doit y être différente. Au point de vue de l'hygiène à suivre, des heures auxquelles on devait faire marcher les troupes, du choix des bivouacs et des cantonnements non imposés par des nécessités

1 En 1889, famine dans l'est de l'empire et en Mandchourie. En 1890, inondations du Peïho qui ont ruiné beaucoup de villages, détruit les récoltes et interrompu les communications de Tion-Tsin à Pékin ; puis celles du Hoang- Ho (fleuve Jaune), qui ont fait un nombre considérable de victimes et causé des pertes matérielles énormes.

militaires, de l'habillement et de la nourriture des hommes, on fit école jusque vers la fin de l'année 1884. Cela coûta cher. L'action dissolvante due à la fatigue des opérations et à un climat nouveau s'exerce en silence, mais d'une façon certaine. On ne peut y remédier que par des précautions multiples et par l'alimentation judicieuse et suffisante du soldat, dont la force de résistance croît ou décline avec le régime adopté.

1° Tactique chinoise. — La tactique des races jaunes est, en beaucoup de points, dissemblable de celle des peuples d'Europe. A l'emploi de la force elle substitue volontiers celui de l'astuce et de la perfidie. Les documents où elle est codifiée ressemblent plus à un traité de ruse qu'à un traité de lutte franche[1].

On y lit « qu'on doit s'efforcer d'induire l'adversaire en erreur, pour qu'il ne rencontre jamais l'armée réunie pour résister à ses attaques ; qu'il faut l'exciter à des actions répréhensibles, qu'on s'empressera de divulguer, et qu'il importe de répandre au milieu de ses troupes les plaisirs et les airs d'une musique voluptueuse susceptibles de leur amollir le cœur, etc. ».

« Ceux qui auront ainsi agi d'une manière occulte contre l'ennemi pourront, y est-il dit, arriver à de hautes dignités sans être obligés de suivre la hiérarchie imposée aux autres hommes. »

D'après les lois militaires en usage chez les peuples d'Extrême-Orient, les fautes dans le commandement devant l'ennemi sont punies de la décapitation. Pendant la paix, ceux qui les commettent peuvent recevoir cent coups de bâton et être envoyés en servitude[2].

Malgré ces idées sur les moyens de faire la guerre, idées qui semblent avoir eu cours en Asie depuis bien des années, la Chine parait n'avoir jamais manqué, aux jours de combat, de chefs audacieux.

Ses forces, ayant été malgré l'énergie de beaucoup d'entre eux, écrasées par les troupes franco-anglaises en 1860, elle fut amenée à reconnaître l'influence des talents militaires sur la réussite des opérations, A la conclusion de la paix, elle demanda au général **COUSIN-MONTAUBAN** des officiers français pour instruire les contingents qu'elle envoya contre les Taïpings, Son gouvernement sut apprécier leurs services[3]. Pour lutter contre nous au Tonkin, elle prit à sa solde quelques étrangers, dont il a été question au cours de ces Souvenirs. Quelquefois, notamment le jour de Bang-Bô, et quand les Chinois marchèrent contre Lang-Son, leurs conseils purent être utiles. Par contre, si, comme on est amené à le croire[4], ils se tinrent loin du danger, quelles qu'aient été les circonstances et leur situation vis-à-vis des combattants, ils ne purent représenter aux yeux des troupes que la fiction et non la réalité du commandement.

Les soldats chinois, dont beaucoup ne manquaient pas d'audace, ne les estimèrent pas sans doute au niveau de ceux qui, à plusieurs reprises, les conduisirent vaillamment à l'attaque, et surent exciter leur ardeur par leur attitude de chefs. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que, pour encourager la hardiesse de ses troupes, le gouvernement chinois mit à prix, en 1884, les têtes des militaires français, et les tarifa selon le grade.

D'autre part, on doit reconnaître que, depuis les opérations exécutées aux environs de Bac-Ninh (mars 1884) jusqu'à celles qui s'accomplirent à proximité de Lang-Son, il y eut, dans la manière de faire des officiers chinois que nous avons vus souvent marcher sur nous en tête de leurs troupes, une incontestable gradation vers le bon emploi de leurs forces.

---

1 C'est avec juste raison qu'on a dit que Machiavel n'avait fait que traduire les préceptes des hommes d'Etat de l'Asie

2 Articles 186 et 189 du code militaire annamite.

3 L'empereur de Chine créa en 1863 la décoration du Double-Dragon destinée à récompenser les officiers français placés à la tête de ses troupes.

4 Au Tonkin, bien qu'on ait pu souvent apercevoir à la lunette des étrangers qui chevauchaient pendant les marches à côté des officiers chinois, dont le costume contrastait avec le leur, on n'en vit jamais après les combats parmi les morts et les blessés. A Formose, on trouva le cadavre de l'un d'eux à la suite d'un engagement autour des positions de Kelung.

2° Chefs ennemis. — Les événements survenus au Tonkin pendant notre conflit avec le Céleste Empire, et ceux qui survinrent en Indo-Chine, ont mis en relief des hommes de trempe, qui, sur divers théâtres, ont été le nerf de la lutte.

Parmi eux, mentionnons **LUU-VINH-PHUOC**, le défenseur de Sontay et de Hong-Hoa, le redoutable assiégeant de Tuyen-Quan et l'audacieux combattant de Hoa-Moc[1]; le chef chinois qui, le matin de la prise de Bac-Ninh, lutta si énergiquement devant Nam, et dont les colonnes d'attaque, littéralement hachées par nos salves, mais renforcées aussitôt, essayèrent trois fois d'envelopper l'aile gauche de la brigade **de NÉGRIER** ; celui qui, dirigeant la défense de Kep en octobre 1884, y mourut les armes à la main avec 640 de ses compagnons d'armes, et enfin l'officier dont l'attitude ferme et tenace fit échouer, pendant deux jours, tous nos efforts contre les positions de Chu, que les troupes chinoises n'abandonnèrent qu'après sa mort. Citons aussi, au cours des opérations qui eurent pour théâtre la région de Lang-Son, quelques-uns des chefs commandant les ouvrages du camp retranché de Dong-Song, dont les défenseurs écrasés par le feu de notre artillerie, résistèrent, surtout le premier jour de l'attaque, avec un admirable courage. On ne saurait considérer avec dédain les chefs qui dirigèrent la défense des positions de Bac-Viay et de Dong-Dang, bien qu'ils ne semblent pas devoir être appréciés à l'égal des hommes qui nous combattirent à Bang-Bô et, quatre jours plus tard, attaquèrent si résolument Kylua.

D'autres chefs, n'appartenant pas aux troupes chinoises, commandèrent au Tonkin ou en Annam des bandes irrégulières ou composées de rebelles, épaves naturelles de la débâcle qui suivit la période de guerre avec la Chine. Ils ne nous combattirent pas moins avec une indomptable énergie. On peut être fier d'avoir réussi à les vaincre dans des régions aussi difficiles que peu connues.

Tels sont : Ba-Bao, dans la contrée qui avoisine, à l'est, les Sept-Pagodes ; le Caï-King, dans les montagnes du Nui-Dong-Naï (rive droite du Song-Thuong) ; le Doc-Tich, dans le pays compris entre Quang-Yen et Haï-Duong ; et, en Annam, l'ex-ministre **TUYET**, qui combattit pour le prince **HAM-NGHI,** actuellement notre prisonnier[2]. La capture de ce jeune prince fut suivie de quelques soumissions, mais non de celle de **TON-TACT-DAM,** le fils et le principal lieutenant de **TUYET**. Voyant perdue la cause qu'il défendait, il envoya le billet suivant au commandant d'un de nos postes de la province de Nghe-An : « Si les Français veulent savoir où je suis, qu'ils cherchent ma tombe dans la forêt[3]».

On peut juger, à l'encontre de certains dires, que les hommes comme les choses d'Extrême-Orient, avec lesquels nous nous sommes trouvés aux prises, n'étaient pas des « quantités négligeables ».

3° *Résumé de la campagne.* — En décembre 1883, les grandes opérations s'ouvrirent au Tonkin par l'enlèvement d'assaut de Sontay, dont l'attaque fut préparée, et si énergiquement conduite par l'amiral **COURBET**. Trois mois plus tard, nos troupes, qui appartenaient en majeure partie à l'armée de terre, étaient sous le commandement du général **MILLOT**. Elles marchèrent sur Bac-Ninh. Les forces chinoises couvrant cette place à grande distance furent refoulées le 8 mars 1884 à

1 Luu-Vinh-Phuoc, l'ancien chef des Pavillons-Noirs, fut au Tonkin, il la fin de la guerre, comblé d'honneurs par la Chine et nommé Ti-Dou, c'est-à-dire général de division chinois.

2 Ham-Nghi parait avoir organisé, concurremment avec Tuyet, le mouvement insurrectionnel qui éclata dans la citadelle de Hué en juillet 1885, et dont le général de Courcy aurait pu être victime avec la majeure partie des troupes dont il disposait sur ces lieux. Il est le neveu de Tu-Duc sous le règne duquel commencèrent nos graves démêlés avec l'Annam et la Chine, et le frère du roi Dong-Khanh mort récemment à Hué. Fait prisonnier en 1888, ce prince habite aujourd'hui (1890) la villa des Pins près d'El-Biar, à 4 kilomètres d'Alger. Il s'exprime passablement en français et s'occupe surtout de peinture. Sa physionomie, énergique et fine, a, de l'avis de beaucoup de ceux qui ont fréquenté les hommes de race jaune, une indéniable expression de cruauté.

3 D'anciens rebelles, ayant lutté pour lui, indiquèrent le lieu où il reposait. Il fut, paraît-il, exhumé et reconnu. En Annam, l'opinion générale est qu'il s'empoisonna.

Do-Son. Quatre jours après, pendant que la gauche de la brigade du général **de NÉGRIER** les tenait plusieurs heures en échec devant Nam, et que la flottille, appuyant l'aile droite de cette brigade, bouleversait toutes les défenses du Song-Cau, le centre, avec lequel marchait le général, rompait la ligne de bataille de l'adversaire à Xuan-Hoa, tournait sa masse principale, et, arrivant le soir même à proximité de la ville, s'en rendait maître par un coup d'audace. Cette admirable opération, exécutée avec autant d'adresse que de vigueur, désagrégea les troupes chinoises, qu'achevèrent de disperser d'énergiques poursuites dans les directions de Thaï-Nguyen et de Kep. A la suite de la prise de Sontay, **LUU-VINH-PHUOC,** portant ses forces à Hong-Hoa, s'efforça d'en organiser la défense assez loin des murs de la place. Le général chinois **SAM-CUNG-BAO,** commandant les troupes venues du Yunnan, et Houang-Kie-Viem, chef des contingents annamites agissant contre nous, l'y aidèrent. Nous marchâmes contre eux au mois d'avril 1884. Un bombardement ayant suffi à faire évacuer Hong-Hoa, nos troupes n'arrivèrent pas à portée des coups de l'ennemi. Au commencement de juin, une colonne aux ordres du lieutenant-colonel **DUCHESNE**, remontait la rivière Claire, et occupait Tuyen-Quan sans coup férir.

Depuis six mois rien n'avait interrompu nos succès. Le général **MILLOT**, témoin de l'abandon de Tuyen-Quan par l'ennemi, crut la résistance de la Chine définitivement vaincue.

Informé de la signature de la convention de Tien-Tsin, qui devait amener le retrait des soldats de cette nation de toutes les places tonkinoises voisines de ses frontières, il envoya des forces peu nombreuses prendre possession de celles qui étaient adossées au Quang-Si. Nos troupes, victimes d'un guet-apens qui décelait toute la perfidie chinoise, n'échappèrent à une destruction complète que grâce à l'énergie de leur chef le lieutenant-colonel DUGENNE.

Le gouvernement de Pékin refusa les satisfactions demandées à la suite de ces actes. C'est alors que l'escadre de l'amiral **COURBET** , détruisant la flotte chinoise dans la rivière Min, et bombardant l'arsenal de Fou-Tchéou, nous vengea de cette infamie.

Les forces chinoises reprirent l'offensive au Tonkin en septembre 1884 ; elles s'y avancèrent par les vallées du Song-Thuong et du Loch-Nan. Une colonne aux ordres du général **de NÉGRIER,** et une autre commandée par le lieutenant-colonel **DONNIER**, marchèrent contre elles le mois suivant.

Bien que les troupes du général, enveloppant une partie des forces ennemies, aient cerné Kep, la prise de celle localité demanda les plus rudes efforts. Il fallut donner quatre fois l'assaut pour s'en emparer. Dans le bassin du Loch-Nan, les Chinois cherchèrent en vain, au sanglant combat de Lam, à empêcher notre débarquement à proximité des positions de Chu, qu'ils défendirent ensuite avec une énergie peu commune. Battus là et à Kep, ils allèrent organiser dans les montagnes la défense des routes qui mènent à Lang-Son.

Au mois de novembre, **LUU-YINH-PHUOC** concentrait ses forces aux environs de Tuyen-Quan. Le général **BRIÈRE de l'ISLE** devenu, en septembre, commandant du corps expéditionnaire, avait confié la garde de cette place au chef de bataillon **DOMINÉ**. Ne doutant pas de l'habileté opiniâtre avec laquelle cet officier en exécuterait la défense, il reporta tous ses efforts sur l'organisation des colonnes destinées à opérer contre Lang-Son, et à rejeter les Chinois dans leur pays, Le camp de Chu dut être la base de ces opérations. Dans les premiers jours de janvier 1885, les positions de Nui-Bop menaçaient ce camp et barraient l'une des routes de Lang-Son. Elles auraient pu être un danger pour nos troupes se dirigeant vers cette ville. Le général **de NÉGRIER** quittant Chu, trompa la vigilance des Chinois par une marche détournée, arriva le jour même près de Nui-Bop qu'il attaqua, et, avant la tombée de la nuit, se rendit maître de quelques positions importantes. Le lendemain, ses troupes s'emparèrent, non sans peine, des principaux ouvrages ennemis, et obligèrent l'adversaire en déroute à se disperser dans la montagne.

Un mois plus tard, nos deux brigades, pourvues de nombreux convois, étaient en mesure d'opérer contre Lang-Son. Elles marchèrent sur le centre de l'armée chinoise, dont les forces principales occupaient le camp retranché de Dong-Song. Après trois jours de luttes acharnées, ces positions

redoutables étaient entre nos mains. L'ennemi, rétrogradant de toute part, se laissa facilement repousser à Pho-Vi et nous attendit sur les positions de Bac-Viay. D'effort d'une seule brigade, dont la hardiesse le déconcerta sans doute, nous ayant fait pénétrer au milieu de sa ligne de défense, il prit la fuite, après avoir, pendant quelques heures, énergiquement combattu. A Lang-Son, il ne fit qu'un simulacre de résistance, puis se massa vers Dong-Dang, d'où il pouvait facilement protéger la frontière d'une des provinces de l'Empire.

On était au milieu de février. Tuyen-Quan bloquée depuis deux mois voyait ses remparts crouler peu à peu sous l'effet des mines chinoises ; on devait la secourir. Divisant ses forces, le général **BRIÈRE de l'ISLE** laissa la brigade **de NÉGRIER** en face des troupes chinoises chassées de Lang-Son, et porta en toute hâte celles du colonel **GIOVANNINELLI** contre l'armée assiégeante à laquelle les soldats du commandant **DOMINÉ** tenaient tête. Pendant ce temps, le général **de NÉGRIER** qui sentait l'ennemi à sa portée ne resta pas inactif. Voulant repousser en Chine les troupes concentrées à Dong-Dang, point d'où l'on pouvait surveiller les débouchés de la frontière et opérer contre That-Khé et Cao-Bang, il les attaqua dix jours après notre entrée à Lang-Son, les rejeta hors du Tonkin et fit occuper Dong-Dang. Il avait ainsi réalisé, par la force, une partie de ce que le gouvernement chinois s'était refusé à faire en dépit de la convention de Tien-Tsin.

La brigade **GIOVANNINELLI**, malgré la fatigue des opérations exécutées dans la région de Lang-Son, se rapprocha à marches forcées des assiégeants de Tuyen-Quan, et les atteignit le 2 mars. Après une furieuse lutte, qui lui coûta le septième de son effectif en officiers et en hommes, elle traversa leurs lignes et délivra l'héroïque garnison.

Des pourparlers entre notre pays et la Chine suivirent ces opérations mémorables.

Un traité de paix, qui eût reconnu nos victoires au Tonkin et dans les mers de Chine, en nous donnant toutes les satisfactions désirées, paraissait devoir en sortir, quand des événements nouveaux modifièrent la face des choses. Dans le courant de mars, la deuxième brigade, fière de ses succès, travaillait à Lang-Son ou sur la route qui devait permettre d'y faire arriver sans peine des approvisionnements nombreux. Elle ne semblait occupée qu'à reprendre des forces en vue de la marche plus ou moins prochaine vers That-Khe et Cao-Bang, lorsque les Chinois, enhardis peut-être par son inaction apparente, vinrent inquiéter Dong-Dang. Pour empêcher l'ennemi de repasser la frontière et de troubler des populations dont la soumission était faite, le général **de NÉGRIER** porta ses troupes sur ce point et envoya des reconnaissances jusqu'aux confins des deux pays. L'ennemi ne se montrant pas, il regagna Lang-Son où l'on reprit les travaux. Peu de jours après, les Chinois ne se contentant plus d'inquiéter Dong-Dang, l'attaquèrent. Le général pensa que, pour protéger efficacement ce poste dont la situation à la frontière étayait notre position dans Lang-Son, il fallait bouleverser les points d'appui qui l'avoisinaient. Cela pouvait empêcher quelque temps les incursions dans cette partie du Tonkin. Il pénétra en Chine, enleva, le 23 mars, des ouvrages avancés, mais vit, le lendemain, ses forces trop réduites, échouer à l'attaque du camp retranché de Bang-Bô.

Contraint de repasser la frontière, il abandonna Dong-Dang et se replia sur Lang-Son, qu'on pouvait regarder comme une base d'opérations presque invulnérable. Il y attendit les Chinois de pied ferme. Trois jours plus tard, ceux-ci attaquèrent Kylua avec la plus grande vigueur. Malgré leur intrépidité et la superbe énergie de leurs chefs, ils furent écrasés et contraints de rétrograder dans la montagne. A ce moment, le général **de NÉGRIER** blessé, cessa de commander la brigade.. Quelques heures après, l'évacuation qui, succédant à la revanche de Bang-Bô, paraissait impossible à plusieurs de nos chefs fut, par suite d'une méprise, réalisée au moment même où l'armée chinoise battait

hâtivement en retraite. La lutte de Kylua est le dernier combat important de la campagne contre la Chine. Ses troupes y subirent une de leurs plus sanglantes défaites[1].
Aussi, malgré ses suites néfastes, cette journée doit-elle rester dans la mémoire des combattants de la 2e brigade, il côté de leurs plus glorieux souvenirs. S'il y eut erreur de notre côté, les Chinois, bien qu'ils eussent occupé Lang-Son abandonné, ne se méprirent pas sur la portée de cet événement fortuit. Le retentissement de ce faux succès leur servit de prétexte pour terminer, sur un semblant de victoire, une guerre qui leur avait trop coûté.
En résumé, la paix sanctionna le triomphe de nos armes en imposant à la Chine de renoncer à toute ingérence dans les affaires du Tonkin et de l'Annam, et en l'amenant à nous ouvrir ses frontières terrestres.

4° *Causes des succès.* — Une faible part de nos succès doit être attribuée à la chance qui, facteur parfois décisif, semble favoriser bien souvent l'audace. Ils furent surtout dus à une préparation, aussi complète que possible, de ce qu'on voulut entreprendre et au talent de l'exécution. On appliqua, pour combattre, les principes qui se déduisent de la nature de la lutte à main armée. Ils amenèrent la réussite des opérations, petites ou grandes. Pour ces dernières, il est vraisemblable que les procédés de conduite générale ne doivent différer qu'en raison des effectifs. Les difficultés de commandement qui résident ailleurs dans le maniement des masses étaient inhérentes, au Tonkin, au théâtre des opérations et au climat. La condition du succès a été, comme partout, d'agir résolument au point voulu pour détruire les forces adverses.
L'importance de la préparation s'est affirmée chaque fois qu'engagé dans l'inconnu, on dut subir les conséquences des mesures improvisées. Des troupes pleines de hardiesse, mais insuffisamment pourvues d'artillerie, ou trop peu nombreuses, se heurtent alors à des obstacles invincibles. Si l'on s'empara, sans grandes pertes, du formidable camp retranché de Dong-Song et des défenses voisines de Lang-Son, c'est que les moyens d'arriver jusqu'à cette place avaient été préparés de longue main.
Le principe d'après lequel nous envisagions presque toujours l'offensive comme le plus sûr moyen d'assurer la victoire, même si elle n'exige aucun effort, se confirma d'une manière éclatante pour nos ennemis quand, après leur échec de Kylua, un mouvement offensif exécuté à la suite de renseignements, les mit, sans lutte, en possession de Lang-Son. Outre ce principe et celui qui demande le maximum d'efforts sur le point décisif, on en appliqua deux autres : l'un, fut d'attaquer opiniâtrement, dès qu'on le pouvait, ce qui semblait être la masse principale des troupes ennemies ; l'autre, de menacer sa ligne de retraite.
Les batteries, dont les chefs habiles et les projectiles parfaits réussirent presque toujours à frayer le chemin à nos bataillons, furent les véritables régulateurs des combats. Quand le commandement avait engagé l'action, et que des circonstances souvent inattendues en avaient enchaîné les éléments, elles agissaient d'une manière prépondérante sur l'issue de la lutte. La hardiesse des fantassins et leur indomptable énergie mise au service de leur volonté du succès faisaient le reste.

1 Voici comment s'exprimait un journal venu de Canton à cette époque. Il indique la manière dont on envisageait les choses dans ce grand centre où parvenaient vite les nouvelles du théâtre de la guerre.
« Nous avons passé ici par de vives émotions qu'aggravait la rareté des nouvelles précises. On fut effrayé surtout le jour où l'on sut que le général de Négrier était entré en Chine. Les combats des 23 et 24 mars (Bang-Bô) nous avaient coûté de 600 à 700 hommes, celui du 28 nous en coûta de 1200 à 1300. Cette dernière défaite (Kylua) frappait beaucoup même les plus hardis, car depuis Sontay nous n'avions pas eu autant de morts. Cela faisait 2,000 tués et 10,000 blessés en trois jours de combat. Il y eut panique. »
On s'attendait à voir les Français poursuivre leurs avantages et marcher sur Nan-Ning. Les gens qui savaient tous les hommes valides employés à charrier les blessés répandaient l'alarme, que justifiait du reste l'abandon insolite de nos morts sur le champ de bataille. Le 1er avril seulement, quand on connut que Lang-Son avait été vraiment abandonné, on respira. »

Beaucoup de chefs ennemis donnèrent la preuve d'une réelle bravoure ; mais nos officiers, qui n'avaient rien à leur envier à cet égard, savaient mieux qu'eux saisir au vol la pensée des généraux et la traduire en ordres promptement exécutés. Un grand nombre des nôtres avaient appris vite, après quelques affaires, à lier, pour ainsi dire, le côté moral au côté matériel du combat. Ils déterminaient dans leurs troupes un entraînement qui valait un surcroît de forces. On peut dire que, pendant ces deux années de guerre, les traits distinctifs du caractère de notre nation se sont reflétés tout entiers.

L'espèce de verve subjuguante de ceux qui, avant l'action, nous montraient le meilleur côté des choses, et qui, s'il le fallait, payaient franchement de leur personne, marquait toutes leurs entreprises de leur redoutable empreinte. C'est ainsi que, dans les circonstances graves, ils surent fasciner l'esprit des troupes dont ils embrasaient le courage, et les entraîner par leur imperturbable audace.

Celle-ci, d'ailleurs, n'était-elle pas justifiée contre un adversaire qui, malgré ses gros effectifs et le secours de positions solidement retranchées parut bien longtemps voué à de constantes défaites ! Jusqu'à l'avant-dernière de nos luttes, tant qu'on s'appuya sur la hardiesse, même aux heures où elle côtoya la témérité, on fut débordé par la victoire. Convenant que l'audace a des limites, il faut reconnaître que la critique dont elle peut être l'objet ne doit que difficilement atteindre le chef, qu'une erreur amena à les franchir un jour.

Inébranlable après l'insuccès de Bang-Bô, le commandant de la 2e brigade ne laissa douter personne qu'il ne fût prêt à affronter les risques qui en pouvaient résulter. L'homme fait pour la lutte, n'a jamais le pied plus ferme qu'aux heures où il faut se battre avec la mauvaise fortune. Les troupes engagées à Kylua avaient confiance. Bien qu'elles fussent alors dépouillées du prestige de la victoire, elles aidèrent de tout leur courage celui dont elles voulaient partager le triomphe.

A la suite des ordres de retraite donnés à Lang-Son, puis à Than-Moï ; où l'on reprit cependant espoir quelques heures, la plupart comprirent que la place des hommes se mesure au vide qu'ils laissent !

Conclusions. — Cette lutte contre la Chine, soutenue par une poignée de Français, dans un pays où beaucoup d'entre eux, victimes de la destinée, dorment maintenant, appartient à un passé dont l'éloignement effacera bientôt les tristesses. Si la guerre, qui représente, pour une époque, tant de douleurs et d'existences perdues, émeut la conscience humaine, l'histoire de l'humanité montre que, pour des peuples de civilisation différente, rien de grand ne s'est créé ou développé que par elle. La multiplicité des événements quelle amène, provoque de belles actions, et de nobles efforts qui mettent en relief de grands sentiments et de grands caractères. Ils sont, pour beaucoup, des sujets d'admiration capables de compenser les malheurs dus à la nature des conflits sanglants.

L'armée du Tonkin, dont les succès ont obligé la Chine à reconnaître notre implantation sur l'une de ses frontières terrestres qui limite des provinces renfermant plus de 20 millions d'habitants, peut être regardée comme l'avant-garde de la civilisation contemporaine prenant le contact de la plus ancienne et de la plus populeuse des nations, pour l'amener à s'ouvrir aux autres hommes.

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

TABLE DES MATIÈRES

I
Bac-Ninh
(mars 1884.)

	Pages.
Prise de commandement par le général Millot	5
Organisation du corps expéditionnaire	7
Ouverture des opérations contre Bac-Ninh. — Les Sept-Pagodes	11
Combat de Do-Son (8 mars 1884)	15
Du 9 au 11 mars	21
Journée du 12 mars. — Opérations de la 2e brigade : Nam, Xuan-Hoa, Lag-Buoï, Dap-Cau	23
Prise de Bac-Ninh	31
Opérations de la 1re brigade. — Le Trong-Son	32
Journée du 13 mars : aspect de Bac-Ninh, les trophées, arrivée du général en chef	34
Considérations sur la prise de Bac-Ninh et sur sa défense par les Chinois.	37

II.
Hong-Hoa et Tuyen-Quan.
(avril-juin 1884.)

Après Bac-Ninh	39
Le fleuve Rouge et la rivière Noire	41
Luu-Vinh-Phuoc et Hoang-Kie-Viem	43
Concentration des troupes et marche sur Hong-Hoa	44
Bombardement de la place	47
Opérations de la 1re brigade	49
Occupation	49
La ville et les pagodes	50
Système défensif	83
Après Hong-Hoa	55
Tuyen-Quan	66
Coup d’oeil sur l’ensemble des affaires de Sontay, Bac-Ninh, Hong-Hoa et Tuyen-Quan ; leurs conséquences	58

III.
Convention de Tien-Tsin. — Bac-Lé.
(mai-juin 1884.)

Convention de Tien-Tsin	60
La convention est connue au Tonkin	62
Organisation et départ de la colonne Dugenne	65
Marche de Phu-Lang-Thuong à Bac-Lé (13-22 juin 1884)	68
Journée du 23 juin : première attaque des Chinois près de Bac-Lé	69

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

Négociations 71
Nuit du 23 au 24 77
Mouvement rétrograde sur Bac-Lé (24 juin) 78
Envoi des renforts 80
Retraite et dislocation de la colonne 80
Considérations militaires sur ces événements 81
Causes probables de l'inexécution du traité. — Ses conséquences 84

IV.

Quartiers d'été.

Après Bac-Lé
87 Une revue à Hanoï 87
Une compagnie de Pavillons-Noirs 88
Désertions 88
Changement du général en chef 90
Décret chinois du 27 août 1884 91
La région nord du Tonkin 91
Coup d'œil sur les forces militaires du sud de la Chine 93

V.

Kep.

Reprise des hostilités (octobre 1884) 98
Opérations sur la route mandarine 99
Journée du 8 octobre. — Prise de Kep 101
Transports des blessés à Phu-Lang-Thuong 106
Retraite des Chinois 107

VI.

Lam et Chu.
(octobre 1884.)

Colonne du Loch-Nan : opérations sur cette rivière 108
Concentration et départ de la colonne Donnier 110
Journée du 5 octobre 111
Journée du 6 octobre 1884 : combat de Lam 112
Les soldats du Yunnan 116
Considérations sur le combat de Lam 117
Du 7 au 9 octobre inclus 118
Combat de Chu, 10 octobre 1884 121
Journée du 11 octobre 125
Nuit du 11 au 12 octobre. — Incendie du fort de Chu ; abandon des ouvrages chinois 127
Occupation des positions de Chu 130
Retraite des Chinois 131
Considérations sur les affaires de Kop, de Lam ot de Chu ; leurs conséquences 131

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

VII.
Le camp de Chu.
(novembre 1884. — janvier 1885.)

Organisation du camp de Chu 133
L'existence dos troupes 135
La marche sur Lang-Son est décidée 137
Base d'opérations 139
Approvisionnements 140
Les moyens de transport 145
Reconnaissances. — Affaire de Ha-Ho (16 décembre 1884) 130

VIII.
Nui-Bop. — Organisation de la colonne de Lang-Son.

Nui-Bop (3-4 janvier 1885) 134
Organisation de la colonne de Lang-Son 161
Organisation territoriale pendant les opérations dirigées contre Lang-Son. 165
Les renseignements 168
Organisation défensive de la base d'opérations 170
Démonstration sur la route mandarine 171
Arrivée du général en chef 172

IX.
Dong-Song.
(3-9 Février 1885.)

Ouverture des opérations contre Lang-Son. — Passage du Déo-Van (3 février 1885) 174
Journée du 4 février : opérations de la 2e brigade. — Thaï-Hoa 177
Aspect des positions de Dong-Song 181
La compagnie Gravereau 183
Opérations de la 1re brigade 185
Journée du 5 février : combat de Haho-Ha 186
Opérations de la 2e brigade 187
Opérations de la 1re brigade 189
Dong-Song (6 février) 190
Les ouvrages chinois 194
Au camp de Dong-Song. — Le Déo-Quao 198

X.
Lang-Son.
(10-13 FÉVRIER 1885.)

En route pour Lang-Son 201
Pho-Vi (à février) 202
Bao-Viay (12 février) 208
Prise de Lang-Son (13 février 1885). — Retraite des Chinois 211
Considérations militaires sur ces événements 216

Souvenir de la campagne du Tonkin, par R. Carteron 1885-1890 – éditeur : Paris 1891- sources : https://www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie MFR 2020.

XI.

Dong-Dang. — La porte de Chine. — Séjour à Lang-Son.
(16 février-15 mars 1885.)

Description de Lang-Son et de Kylua 223
Le Camp des Rochers 225
Le butin 226
Organisation provisoire de Lang-Son 227
Dong-Dang 229
La porte de Chine 232
Séjour à Lang-Son (février-mars 1885) 234
Les routes 235
Approvisionnements 236
Les habitants et le pays 238
La situation à Long-Son 240
Reconnaissance de That-Khe 241

XII.

Tuyen-Quan.
(novembre 1884—mars 1885.)

Marche de la 1re brigade 242
Hoa-Moc (2-3 mars 1885) 243
Siège de Tuyen-Quan (novembre 1884-mars 1885) 247

XIII.

Bang-Bô.
(16-25 mars 1885.)

A la frontière du Quang-Si 256
Les Chinois prennent l’offensive 259
Attaque des positions chinoises rapprochées de la frontière (23 mars 1885) 260
Combat de Bang-Bô (24 mars 1885) 264
Mouvement rétrograde sur Lang-Son 274
Considérations sur le combat de Bang-Bô 276

XIV.

Kylua. — Retraite de Lang-Son.
(25 mars. 1er avril 1885.)

Retour de la brigade à Lang-Son (25-26 mars 1885) 277
Journée du 27 : préparatifs de défense, fausse alerte 279
Journée du 28 mars : combat de Kylua. 283
Blessure du général Négrier. — Le commandement de la brigade échoit au lieutenant-colonel Herbinger 287
Évacuation de Lang-Son 291
Retraite de Lang-Son (29 mars) 296
Than-Moï et Dong-Song (30 mars) 298

Retraite sur Chu (31 mars-1er avril 1885) 302
Après la retraite 304
Expectative 308
Armistice 314
Considérations militaires sur ces événements 316
Conséquences 324

XV.
La paix.

Le traité de paix 328
Occupation de l'Indo-Chine entière 333
Le protectorat du Tonkin 335
Considérations sur la paix avec la Chine 338
Considérations sur l'ensemble de la campagne 345

Ancestramil